This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

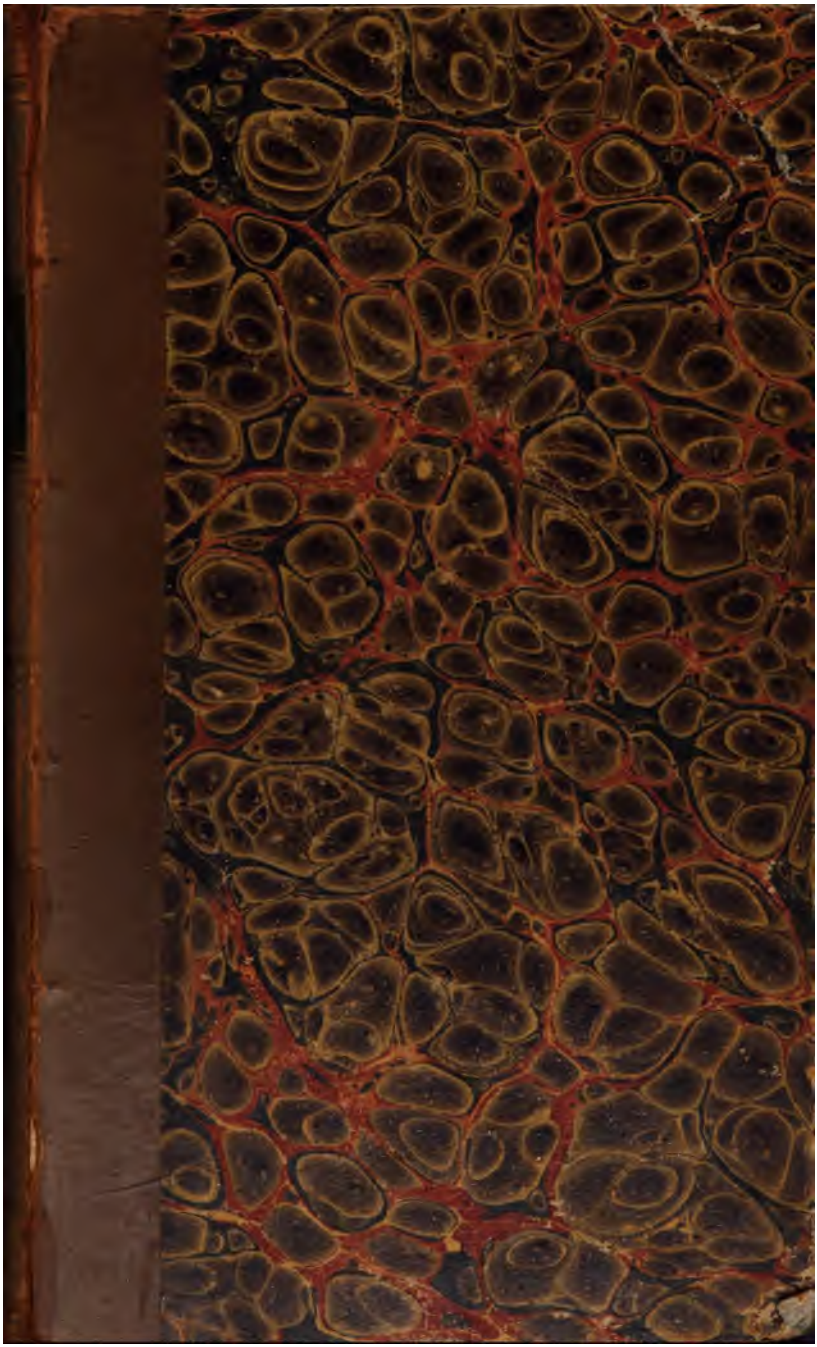
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

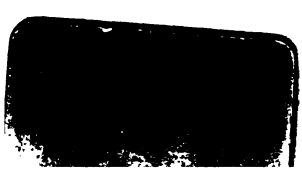
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



E-93594

Charles B. Woodruff Book Fund

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES



UNE
ANNÉE MÉMORABLE
DE MA VIE.

PREMIÈRE PARTIE.

Moi soussigné F. J. DE LA GARDE, *Libraire, à Berlin, et propriétaire de l'ouvrage intitulé :* Une Année mémorable de la Vie d'Auguste DE KOTZEBUE, publiée par lui-même, *ayant proposé au C.* HENRICHS, *Libraire, à Paris, de faire une seconde édition française dudit ouvrage en 2 volumes in-12, reconnais cette édition valable et conforme à nos conventions.*

Berlin, ce 16 janvier 1802.

F. J. DE LA GARDE.

Pour copie conforme :

Se vend. A PARIS,

CHEZ
- L'*Éditeur*, à l'ancienne Librairie de Du Pont, rue de la Loi ;
- *Desenne* et *Debray*, palais du Tribunat ;
- *Fuchs*, rue des Mathurins ;
- *Koenig*, quai des Augustins ;
- *Levrault* frères, quai Malaquai ;
- *Lebour*, palais du Tribunat ;
- *Lenormand*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois ;
- *Treutel* et *Würtz*, quai Voltaire.

Une
ANNÉE MÉMORABLE
de la vie
d'Auguste de Kotzebue
publiée par lui-même

2e Edition originale
revue et corrigée.

TOME I.

Cum repeto noctem, qua tot mihi cara reliqui:
Labitur ex oculis nunc quoque gutta meis

OVID.

A PARIS
Chez Henrichs, à l'ancienne Librairie de Du Pont,
Rue de la Loi, N.° 1231.
AN X. (1802)

SP/

DK186
K65
1802

A mes nobles et généreux protecteurs :

S. E. Monsieur DE KUSCHELEFF,
Conseiller d'État et Gouverneur de Tobolsk ;

S. E. Monsieur DE RICHTER,
Conseiller d'État et Gouverneur de Livonie.

A mes nobles et généreux amis dans le malheur :

Madame DE LOWENSTERN,
née DE BAYER, à Wolmershof ;

Monsieur ECKARDT,
Secrétaire de la régence de Riga ;

Monsieur le prévôt KOCH,
et sa respectable épouse,
à Jewe ;

Monsieur de KNORRING,
Conseiller provincial de la chambre, et sa digne épouse,
à Charlottenthal ;

Monsieur le secrétaire HUEK,
à Reval ;

Monsieur Charles-Georges GRAUMANN,
à Pétersbourg.

Vos noms ne brillent pas sur le marbre et l'airain :
La main de la reconnaissance
En traits de feu les grava dans mon sein ;
L'eau-forte de mes pleurs arrosa le burin.

Auteurs de mon bonheur, et de mon existence,
Vous m'avez rappelé du rivage des morts :
Ma femme, mes enfans, que dans mes bras je presse,
Sont les dons de votre tendresse :
Vous m'avez rendu mes trésors.

Muse, je t'interdis tout essor poétique ;
Le récit du bienfait, voilà ma rhétorique.
Périssent, s'il le faut, tous mes autres écrits !
Pourvu qu'à la tempête échappe ce débris !

Pour assurer son existence,
Pour sauver ce feuillet des ravages du tems,
Je l'offre sur l'autel des plus purs sentimens,
Au *génie* adoré de la *Reconnaissance*.

PRÉFACE.

Si je crois devoir mettre sous les yeux du public l'histoire de ma vie pendant l'année dernière, ce n'est pas par un principe de vanité. Mon sort a été si extraordinaire et si merveilleux, qu'il intéresserait même comme roman; combien plus doit-il intéresser comme histoire, quel que soit l'individu dont il soit question.

Outre ce motif, d'autres plus importans encore me déterminent à publier l'histoire de cette année. L'Allemagne, j'ose ajouter, une partie de l'Europe, s'est intéressée à mes destinées, soit par curiosité, soit par un principe de bienveillance; par-tout on s'est demandé ce qui pouvait m'avoir valu mon exil. L'effet était trop frappant, pour qu'on ne remontât pas à la cause. On inventa mille contes; on m'attribua un livre intitulé,

selon les uns, l'*Ours blanc*, selon d'autres l'*Ours du Nord;* on prétendit même l'avoir lu. D'autres soutenaient que cet ouvrage avait pour auteur un autre que moi, dont le nom commençait par la même lettre, et que j'avais été la victime de cette méprise. D'autres encore me prêtèrent des discours inconsidérés, d'autres des passages satyriques qu'ils trouvaient dans des pièces composées il y a dix ans. En un mot, l'un croyait ceci, l'autre cela; et personne n'imaginait la seule et véritable cause, qu'il ne fallait chercher que dans *un moment d'humeur soupçonneuse.* Je crois donc devoir à ma réputation, à mes enfans et à mes amis, de rapporter uniment et d'une manière conforme à l'exacte vérité ce qui m'est arrivé, et de rectifier par là d'un trait de plume, tous les jugemens portés sur mon compte.

J'ai cependant encore une obligation majeure qui m'y engage. Je dois au Monarque dont la conduite à mon égard a

été si généralement et si sévèrement désapprouvée, je lui dois, non de justifier cette conduite, mais de publier la générosité sublime avec laquelle il a reconnu, avoué et réparé son tort. Je n'appelle pas ici réparation, les riches présens qu'il m'a faits, et qu'on a prônés dans toutes les gazettes (car les présens coûtent peu aux Monarques, et les titres ne leur coûtent rien du tout); j'appelle réparation, la manière dont il m'a fait ces dons, dont il m'a traité, m'a parlé, m'a recherché. Ces procédés, dans un simple particulier, me l'aurait rendu cher et aimable; combien plus dans le maître de la moitié d'une partie du monde. Il possédait une vertu qu'on trouve rarement dans la vie ordinaire; et bien plus rarement sur le trône; il reconnaissait de son propre mouvement ses torts, et les réparait, non en empereur, mais en homme.

Un second devoir tout aussi sacré que celui qui m'ordonne d'honorer la mémoire d'un empereur qui n'est plus,

la reconnoissance pour l'empereur régnant, en qui la clémence et l'humanité n'attendent pas le nombre des années, me met la plume à la main. C'est lui qui m'a rendu à ma vieille mère infirme et aux muses; c'est lui qui, ajoutant aux bienfaits de son père, m'a rendu à jamais son fidèle sujet, même hors des limites de son empire. Puisse-t-il être heureux sur le trône ! puisse chaque jour de son règne ressembler à celui de son avènement, dont je fus témoin et que remplit un long cri de joie, et d'allégresse de la part d'un peuple qui l'adore !

Tels sont les motifs qui m'ont engagé à composer cet ouvrage, et telle la vocation qui m'appelle à le publier.

Au mois de septembre 1801.

Sommaire du premier Volume.

Introduction. — Lettre de l'envoyé de Russie à l'auteur. — Voyage de Weimar à Berlin. — Conseil de l'envoyé de Russie. — Dernier avis d'un vieillard, à Zanow, ville de Poméranie. — Arrivée sur la frontière de Russie. — Arrestation. — Départ pour Mietau ; escorte d'un officier et d'un cosaque. — Note et contenu des papiers enlevés. — Arrivée à Mietau. — Evènemens dans la maison du gouverneur de Courlande. — Portrait du conseiller de la cour Schtschekatichin. — Ordre de départ pour Pétersbourg, et préparatifs. — Portrait du courier du sénat, Alexandre Schulkins. — Cruelle séparation de sa femme et de ses enfans. — Découverte, que la Sibérie est le but de son voyage. — Résolution de fuir ; préparatifs à la fuite. — Évasion nocturne. — Retraite dans les forêts de la Livonie. — Espérance de trouver un asyle à Stockmanshof. — Evènemens dans ce château. — Le sieur Prostenius gâte tout. — Seconde arresta-

tion. — Générosité de madame de Lowenstern et de sa famille. — Départ de Stockmanshof. — Mesures de précaution prises avec l'auteur. — Hospitalité rare de M. de Koch. — Consolations du conseiller et du courier. Espérance. — Extorsions pécuniaires. — Hospitalité des paysans russes. — Mesures de prudence prises contre le désespoir des bannis. — Polozk. — Rapports du conseiller. — Smolensk. — Procédé barbare. — Moskou. — Tromperie révoltante. — L'intrépidité, seule vertu du conseiller. — Danger de périr dans la Sura, près de Wasilskoe. — Compagnon d'infortune. — Vieillard, âgé de 130 ans. — Le général Mertens. — Casan. — Hospitalité que l'auteur y trouve. — Recueil de matériaux pour entrer dans un mémoire à l'empereur. — Jeune femme tartare. — Dernier espoir cruellement déçu. — Voyage dans les forêts de Perm. — Perm. — L'orage. — Les paysans de Sibérie. — Ekatarinabourg. — Découverte des écritures secrètes. — Frontière de Tobolsk. — Le pauvre vieillard fou. — Arrivée à Tobolsk. — Premier entretien avec le gouverneur. — Logement à Tobolsk. — L'auteur est

remis à un officier de la police. — M. de Kiriakoff. — Le baron Sommaruga. — Conduite admirable de son épouse. — Le comte Soltikoff. — Le marchand Becker. — Phénomène psychologique. — Le conseiller Peterson. — Précis d'un mémoire à l'empereur. — Générosité d'ame du gouverneur. — Permission de prendre un domestique. — L'Italien Russ ou Rossi. — Liberté subitement circonscrite. — Tendre compassion des marchands de Tobolsk. — Description des différentes classes de bannis et de leur traitement. — Sort du lieutenant-colonel de Rasan. — Manière de vivre de l'auteur à Tobolsk. — Situation malheureuse du gouverneur. — Description de Tobolsk. — La halle au poisson. — Le théâtre. — La ressource. — Productions du sol. — Maladies. — Injonction de quitter Tobolsk. — L'auteur vend sa voiture; duperie. — Préparatifs de voyage. — La grande prêtresse du Soleil. — Voyage de Kurgan. — Description de cette ville. — Réception du premier magistrat. — Histoire et portrait de M. de Gravi. — Le Polonais Sokoloff. — Premier logement. — Iwan. — Portraits de quelques nota-

bles de la ville. — Histoire du Polonais. — Logement loué par l'auteur ; description de ce logement. — Prix des denrées. — Table frugale. — Genre de vie de l'auteur, et sa superstition. — Les Kirgises voisins. — La chasse. — Promenades sur les bords du Tobol ; femmes et filles de Kurgan. — Sénèque. — Projet de fuite. — Description d'une fête. — Conclusion.

UNE
ANNÉE MÉMORABLE
DE MA VIE.

Il y avait bientôt trois ans que mon épouse et moi nous avions quitté la Russie. L'accueil flatteur et amical qu'on nous a fait par-tout, n'avait pas affoibli les tendres nœuds qui nous liaient au Nord; nous y avions laissé des enfans, des parens, des amis : c'était la patrie de ma femme. Je lui avais promis qu'avant trois ans je l'y ramènerais; j'eus grand plaisir à lui tenir parole. Il est vrai que par ce voyage je me privais d'une mère que j'aimais, j'abandonnais de bons amis et ma petite possession que j'avais à Weimar; mais cette séparation était de quatre mois : c'était une simple visite utile à la santé de ma femme, qui brûlait du desir de revoir son pays.

Par la fermeture des frontières pour pénétrer dans la Russie, un passe-port de l'empereur était indispensable : je dus songer d'abord à cet article, et pour en avoir un je m'adressai au baron de Krudener, son conseiller intime et son ministre résident à Berlin. J'en eus cette réponse, qu'il allait présenter ma demande à

sa cour, mais que je ferais bien de m'y pourvoir moi-même. En conséquence j'écris à l'empereur ; je lui détaille le but de mon voyage ; j'expose que mes biens de Russie exigent ma présence, que j'y ai des enfans que je veux embrasser ; et je supplie S. M. de m'accorder la grace de pouvoir séjourner quatre mois dans ses états. Ma lettre part ; elle est seulement en route, que j'ai cette seconde du baron de Krudener : plusieurs raisons me font croire nécessaire d'en placer ici la copie.

« C'est avec une grande satisfaction, monsieur, que je m'empresse de vous faire part de la réponse favorable de S. M. l'empereur au sujet de votre passe-port. Je reçois l'ordre de vous l'expédier, et d'annoncer sous le plus court délai le chemin que vous voulez prendre, afin d'écarter tous les obstacles que vous pourriez trouver sans cette précaution. Vous aurez la bonté, monsieur, de me faire connaître au plutôt quel sera votre itinéraire, la liste des personnes qui vous accompagnent, et où je dois envoyer le passe-port, si ce n'est pas votre route de passer par Berlin ».

Je suis, etc.

Cette lettre causa à ma femme une joie excessive, à moi au contraire des soupçons. J'étais bien sorti de Russie du gré de l'empereur, et avant cet ordre fatal où tout indi-

vidu, en quittant le pays, s'engageait à n'y plus rentrer ; mais je savais que *Paul* n'aimait pas les auteurs. Comment concilier cet éloignement que je lui connaissais, avec une réponse aussi satisfaisante, aussi prompte et en apparence aussi pleine de bonté ? Je ne pouvais me figurer quelle espèce de difficultés je trouverais avec un bon passe-port ; et si ces difficultés étaient communes à tous les voyageurs, pourquoi donc faisait-on une exception pour moi ? quels droits avais-je à pareille distinction ? quel intérêt avait l'empereur de connaître aussi bien ma route ?

Je dis tous mes doutes à ma femme, mais elle ne fit qu'en rire. Invités chez une dame aussi recommandable par son rang que par ses vertus, et qui avoit toujours grande société chez elle, nous y allons au reçu de la lettre, et nous parlons de cette réponse comme nous en sommes tous les deux affectés. Non-seulement il n'y a pas une ame qui approuve mes craintes, mais on les juge déraisonnables, dépourvues de fondement : croire l'empereur capable de me tendre des piéges, paraît à tous une offense faite à la parole sacrée du souverain.

Cette manière de voir me rendit plus tranquille, et si j'eus des doutes depuis, c'est que dans mon passe-port expédié ensuite, le terme de quatre mois n'était pas exprimé. Cette omis-

sion étoit fâcheuse, elle pouvait gêner mon retour; j'y parai de cette manière: j'avais l'honneur d'être auteur dramatique de S. M. I. et R. l'empereur d'Allemagne; en cette qualité j'obtins un congé de cette cour pour cet espace de tems, et je devais le faire voir à l'envoyé d'Autriche, si mon retour éprouvait quelque obstacle.

Après avoir ainsi tout réglé pour le mieux, ma femme et moi nous partons de Weimar accompagnés de trois petits enfans, le 10 avril 1800. J'arrive à Berlin et j'y trouve plusieurs lettres. Mes amis de la Livonie et de Saint-Pétersbourg m'écrivaient à-la-fois; ils semblaient s'être concertés pour me conseiller tous ensemble de bien consulter ma santé, et de ne pas l'exposer aux froids rigoureux du climat. Cette manière sourde de m'avertir n'eut pas l'effet qu'ils en pouvaient attendre; je ne tins compte de leur avis, et je considérai leur crainte comme l'est souvent celle de l'amitié exagérée ou chimérique.

Je vais rendre mes devoirs au baron de Krudener, qui m'avait fait accorder un passeport: j'étais déjà connu de cet homme estimable, ami des lettres et de l'humanité; je trouve en lui sa bonté ordinaire; je lui demande, en le quittant, de voir en moi le père d'une famille nombreuse, et de me dire, dans la sincérité de son ame, s'il croit que

mon retour pourra être entravé? Mes soupçons ne portaient que sur ce seul article. J'avoue, avec reconnaissance, que M. de Krudener me répondit en homme qui sait allier ensemble les lois rigoureuses du devoir et celles de l'humanité. A votre place, me dit-il, j'écrirais de nouveau: vous pouvez cependant continuer votre route; mais attendez à Kœnigsberg que vos doutes soient entièrement levés.

Le conseil était sage, j'en voulais profiter; mais ma femme, à qui j'en fis part, et qui n'avait devant les yeux que nos enfans et sa patrie, ne l'apprécia pas à sa juste valeur. Séduit et entraîné par elle, je ne songeai qu'à continuer mon chemin.

Tout le monde sait que les postes de Prusse sont assez mal servies (1); je descendais souvent de ma voiture, et sans forcer mes pas j'étais souvent un mille en avant. J'arrive un jour de cette manière dans une petite ville de la Poméranie, qui je crois s'appelle Zanew: je la traverse, et quand j'en suis sorti, je trouve plusieurs chemins; lequel prendre? Un vieillard qui est là m'en instruit: c'était un grand homme maigre et sec, probablement le *Consigne de la porte;* il me demande

(1) De nouvelles dispositions auront déjà fait droit aux plaintes des voyageurs; je n'en saurais juger moi-même, ayant de ce moment renoncé à voyager en poste en Prusse et en Poméranie.

ensuite où je vais? Et quand je lui dis en Russie, alors son langage devient triste, il me détourne du voyage, emploie les raisons les plus fortes, montre en parlant une inquiétude si tendre, si paternelle, qu'il semble un ange qui me donne un avis. Voyant après que ses discours sont inutiles, il les finit par cette courte prière : Dieu assiste celui qui s'en va en Russie ! Je ris beaucoup et continuai mon chemin ; mais combien m'ont frappé depuis ces paroles remarquables ! combien n'ai-je pas été tenté de croire ce vieillard une intelligence qui m'avait prédit mon destin !

Tant d'avis redoublés avaient fait malgré moi impression sur mon ame, et je la sentais s'augmenter plus j'approchais des frontières de Russie. Ce fut au point que plusieurs fois en route, et sur-tout à Memel, je proposai sérieusement à ma femme de faire le voyage sans moi, et je l'y aurais attendue ; mais mon sort était arrêté, elle ne put jamais s'y résoudre.

Lorsque nous partîmes de Memel j'eus la précaution de laisser-là mes livres, pour éviter toute querelle avec la censure ridicule du sieur Tummanski de Riga.

J'ai écrit tout ce qui va suivre, dans la Sibérie même, après mon arrivée au lieu de ma destination, lorsque le souvenir de mes souffrances était encore tout neuf. Je suis forcé de

rectifier beaucoup de choses, ayant reçu, depuis mon retour d'autres renseignemens sur différens objets et plusieurs personnages, qui ne sont pas toujours à leur avantage. Cependant je réserve la rectification pour la suite de cette histoire; il n'y aura pas un mot d'ôté de ce que j'ai écrit sur place: le lecteur apprendra sans aucun retranchement quelles furent alors mes sensations, mes pensées et mes espérances.

Nous approchons des frontières de Russie, nous passons les limites, et nous voilà sur le territoire russe. Nous pouvons pourtant retourner; aucun soldat, ne nous arrête, aucun fleuve, aucun pont, pas la moindre barrière ne nous sépare des états prussiens; en silence et le cœur navré, je regarde à ma gauche; tous les avis qu'on m'a donnés assiégent alors mon ame, j'ai peine à respirer.

Ma femme avait aussi ses craintes, elle me l'a dit depuis; elle me regardait sans rien dire, il était tems encore; mais la roue a tourné, et nous allons subir notre destin.

Halte! nous crie un cosaque armé d'une longue pique. Nous étions à l'entrée d'un pont placé sur un petit ruisseau; le corps-de-garde était à gauche; on appela l'officier. — Monsieur, votre passe-port! — Le voici. — L'offi-

cier l'ouvre et cherche la signature. Quel est ce nom ? — Krudener. — Vous venez de Berlin ? — Oui. — C'est juste, ayez la bonté de continuer votre route. — Il fait un signe, on ouvre, la voiture roule sur le pont avec un bruit sourd, la barrière se referme, il m'échappe un soupir profond. Nous y voilà, dis-je à ma femme en affectant un air content. Cependant (Dieu le sait) toutes mes inquiétudes ne portaient que sur mon retour, j'étais loin de penser que ma sûreté personnelle pût être compromise.

Quelques minutes après nous arrivons à Polangen, bourg des frontières où les douanes sont placées. Le chef de ce bureau est un M. Sellin, homme civil et plein d'humanité ; ancien lieutenant-colonel du régiment cantonné à Narva, il avait résidé peu loin des biens de ma femme. Lorsque je quittai la Russie à mon dernier voyage, nous nous étions embrassés à cette même frontière, et nous avions été bien aises d'apprendre que nous l'y allions retrouver.

Je m'élance de la voiture. Sellin vient sur son escalier ; je cours à lui et je l'embrasse ; mais il répond à cette tendre démarche avec un air de gravité. Je lui demande s'il ne me connaît plus ; il ne dit mot et fait une révérence, s'efforce après de paraître amical ; je le remarque et suis déconcerté.

Ma femme descend; l'embarras de Sellin la glace : il la reçoit cependant poliment, et nous mène à sa chambre. L'acteur Weyrauch, qui nous avait suivis de Memel à Polangen, entre aussi sans difficulté.

Ma femme prend le ton gai, ainsi qu'on l'a entre anciennes connaissances. Sellin y répond mal; enfin il se tourne vers moi : Où est votre passe-port?—Entre les mains de l'officier cosaque. — Il ne dit mot, on voyait qu'il avait de la peine ; arrive le passe-port quelques minutes après, Sellin en prend lecture, et me demande ensuite : Vous êtes le président de Kotzebue ? — Cette question de sa part était bien singulière. Sans doute, répondis-je, je le suis. — En ce cas. . . , ajoute-t-il ; mais après il s'arrête, son visage était pâle et ses lèvres tremblantes. Il dit alors à madame de Kotzebue : Ne vous effrayez pas, madame, mais j'ai-là l'ordre d'arrêter votre époux. Ma femme en ce moment pousse des cris horribles, ses genoux fléchissent sous elle, elle s'élance vers moi, se pend à mon cou, et se fait les plus amers reproches ; mes enfans ne savent ce qu'ils voient, moi je suis effrayé, mais la vue de ma femme presque sans connaissance me rend aussi-tôt mon sang-froid. Je la prends dans mes bras ; je la porte sur sa chaise, je l'engage à se rassurer, elle revient ; pensant alors à ce qui me regarde je me tourne vivement vers Sellin.—

Dites-moi donc ce que prescrit votre ordre, mais sur-tout ne me cachez rien. — Je dois saisir tous vos papiers, et les envoyer à Mietau avec votre personne. — Que m'y arrivera-t-il? — On verra vos papiers, et le gouverneur recevra des ordres d'après lesquels il agira. — Rien de plus? — Rien de plus. — Et ma famille pourra m'accompagner? — Sans doute. — Eh bien! vois-tu, chère et bonne Christine, nous pouvons être bien tranquilles; nous allons à Mietau, c'était notre intention; nous y passerons peut-être un jour et voilà tout; mes papiers sont en règle, ils n'ont rien de suspect: ce n'est donc-là qu'une simple précaution, une mesure de prudence qu'on peut passer à un monarque dans ce moment de désordre où l'on est. L'empereur ne sait pas qui je suis, il sait seulement que je compose des pièces. Nombre d'auteurs ont été entraînés par le système de liberté qui bouleverse l'Europe, il soupçonne que je suis du nombre, et en vérité j'aime mieux qu'il déclare franchement ses soupçons que de les garder en lui-même; il apprendra à me connaître, c'est un grand avantage, il aura peut-être confiance en moi.

C'est ainsi que je m'expliquai en pressant sur mon sein ma femme encore tremblante; Dieu sait que je lui parlais vrai: convaincu de mon innocence, que pouvais-je redouter? Ma femme se remit donc; elle s'était figurée qu'on

nous séparerait sur-le-champ, que je serais maltraité, jetté dans une charette ; quand elle vit qu'on n'en voulait qu'à mes papiers et que nous allions tous ensemble continuer notre route, ses idées s'éclaircirent.

On avait visité ma malle, saisi mon portefeuille et mes autres papiers, il n'y restait que ma personne. Je me vois obligé de retourner mes poches, d'étaler sur la table des chiffons de papier, tous les mémoires d'auberge ; j'avais de l'humeur et ne pouvais la déguiser. C'est mon devoir, me dit Sellin d'une voix basse et étouffée. Je ne lui en voulais pas, car l'on remarquait bien que ce devoir lui faisait de la peine.

Il nous pria après avec grande honnêteté de tirer de nos malles ce qu'il nous fallait pour la route de Polangen jusqu'à Mietau, car il était exprimé dans son ordre qu'il y devait apposer les scellés. J'avais dans une petite cassette différens objets de voyage qui sont d'un usage journalier, comme tabac, rasoirs et différens remèdes. Lui ayant demandé qu'elle fût exceptée, il eut cette condescendance, mais il voulut pourtant l'examiner de près : comme le fond en était épais ; est-ce une cache à papiers ? me dit-il. Oh ! mon dieu non, lui répondis-je. J'avais acheté cette caisse à Vienne et l'avais peu examinée ; mais là-bas l'on s'entend à trouver les secrets. Sellin fait partir un ressort

qui montre un second fond ; il se trouve vide. Vous voyez, dis-je en souriant, combien j'ai peu besoin d'une cache à papiers ; j'avais cette cassette sans savoir cette ressource. Il le sentit si bien, qu'il dit en russe à l'officier : Il ne le savait pas lui-même.

Toutes les recherches étaient finies, mais il fallait attendre un long procès-verbal qu'on dressait à la chancellerie ; nos enfans n'avaient pas mangé ; nous courions si promptement au-devant de notre perte, qu'à la dernière poste un dîner était prêt, et nous l'avions refusé. Je demandai pour eux du pain et un peu de beurre, car pour nous l'on soupçonne aisément que nous n'avions besoin de rien ; Sellin fit servir aussi-tôt ce qu'il avait dans son logis.

Mais si Sellin fut honnête avec moi sur tous les points que je viens de dire, il me refusa cependant une demande bien juste. J'avais laissé ma vieille mère malade, je craignais qu'apprenant ce qui s'était passé, ce coup ne lui fût trop funeste ; je desirais lui tracer quelques lignes que Sellin aurait vues et cachetées lui-même : mais il ne voulut pas, et je suis sûr que ce refus, qui me fit tant de peine, affligea bien autant l'homme humain et sensible qui malgré lui me l'avait prononcé.

Il me rassura cependant, me disant quà Mietau je pourrais lui écrire. Je me retourne alors vers l'acteur Weyrauch, témoin de cette

scène, je le prends par la main et le prie de ne pas dire un mot à Memel de ce qui vient de m'arriver, afin qu'aucun gazetier ne le rende public ; il me le promit par serment.

Mais ce qui prouve évidemment combien le bon Sellin était peu à lui-même, en remplissant un si pénible office, c'est la présence du sieur Weyrauch qu'il n'a pas du tout remarquée. J'étais un prisonnier d'état, on me l'a dit ensuite ; l'ordre de m'arrêter devait être secret : pareil ordre est marqué au revers: *pro secreto.* Alors celui qui le reçoit, est obligé sous la plus grande responsabilité de n'en faire part à personne, encore bien moins doit-il l'exécuter en présence de témoins ; mais je mettrais ma main au feu que le trouble de son ame a été seul la cause de cette inadvertence.

Voilà donc mon affaire finie, mes malles scellées, les chevaux attelés ; le berceau de mon plus jeune enfant que nous avions, derrière notre voiture, fait place à un des gens : le cosaque qui nous accompagne prend celle que celui-ci occupait sur le siége ; mon portefeuille plombé est remis à son ancienne place dans une des poches de la voiture, et l'on m'en rend les clefs ; mais je refuse de les reprendre, faisant réflexion que la corde du plombage peut se rompre, et qu'alors on aurait des soupçons contre moi ; je veux qu'elles soient aussi scellées.

Sellin ayant rempli sa trop pénible tâche reprit son ton accoutumé ; il nous dit pour nous consoler tout ce qui fut possible. Probablement je ne le verrai plus, mais si le récit que je fais de ma triste aventure devient un jour public, qu'il y lise la reconnaissance d'un cœur touché qui gardera toujours son nom et son image.

Nous montâmes en voiture et eûmes dès-lors devant nous sur le siége la vue d'un cosaque, bien armé jusqu'aux dents, portant et sabre et pistolets ; mes enfans le trouvait plaisant, ma femme pleurait, et moi j'étais comme à mon ordinaire. J'essayai même de la calmer par quelques plaisanteries. La vue de ce cosaque, ses armes à part, n'avait rien d'effrayant ; c'était un grand homme bien bâti, bien vêtu, très-honnête et très-serviable ; à chaque fois qu'on descendait de voiture, il nous ôtait poliment son bonnet.

Dans un kibick (1) derrière, était un capitaine polonais de naissance, j'ai oublié son nom ; mais il parlait tant soit peu allemand. Il avait été pendant la révolution aide-de-camp du général Mirbach, et depuis étroitement enfermé à Mietau pendant toute une année ; il avait, je ne sais quel emploi dans ces douanes, et ne semblait pas fait plus que le bon Sellin

(1) Charette russe.

pour une commission aussi désagréable. Nous fûmes pendant la route sur un pied très-honnête, amical même ; il ne me fut à charge le moins du monde, et j'aurais entièrement oublié sa présence, si ma bourse souvent ouverte dans ce pays si cher de la Courlande ne me l'eût plusieurs fois rappelée, car la dépense des chevaux de poste et de la nourriture était entièrement à mes frais.

De Polangen jusqu'à Mietau, on compte trente-six milles : nous les fîmes en trois jours, et quant à moi du moins dans une grande tranquillité d'esprit.

Ma femme semblait aussi s'être remise ; nous ne craignions rien qu'un retard à Mietau, tant par rapport à la cherté des vivres, que parce qu'en écrivant à nos amis de la Livonie, nous leur avions marqué le moment de notre arrivée. En effet, que pouvions-nous craindre ? J'avais servi la Russie, quinze ans, avec honneur et probité ; j'en conservais les témoignages ; il y avait trois ans que, du gré de l'empereur, j'étois à la solde autrichienne. Auteur dramatique du théâtre de cette cour, j'avais rempli tous mes devoirs comme un parfait sujet. En quittant Vienne, je m'étais retiré dans le duché de Weimar, sans voir aucun pays en guerre avec la Russie et l'Autriche ; en conscience qu'avais-je à craindre ? Il paraissait donc très-probable que les soupçons portaient

sur mes papiers ; mais que contenaient-ils ces innocens papiers ? Le lecteur va le voir, et jugera par là de ma tranquillité.

1°. Un certificat donné par le gouvernement de Reval, de mes services pendant quinze ans.

2°. La copie d'un ukas du sénat qui m'accorde congé avec avancement.

3°. Le décret de la cour de Vienne, relatif à ma démission comme régisseur, et la conservation de mon emploi avec appointemens de mille florins, en qualité d'auteur dramatique de la cour.

4°. Un certificat de ce théâtre.

5°. Une lettre de la main du comte de Colloredo, ministre de l'empereur d'Allemagne, à l'occasion d'une omission dans le décret n°. 4. On n'avait pas spécifié que mon traitement m'était assuré pour la vie : je demandai sur cet article si, me trouvant trop vieux et hors d'état de travailler pour le théâtre, je recevrais une pension, et j'eus une réponse satisfaisante.

6°. Un billet de la main du comte Saurau, ministre de l'empereur d'Allemagne, chef de la police secrète, avec un autre du conseiller de cour M. de Schilling, comme membre du collége. Lorsque je quittai Vienne, non content des témoignages honorables que j'avais reçus touchant mon administration, je

crus que dans les circonstances présentes il était de la prudence d'avoir un bon certificat qui constatât encore que pendant mon séjour dans cette ville je m'étais conduit comme un bon citoyen, et que je n'avais jamais fourni matière à soupçons relativement à mes opinions politiques. Je m'adressai, à cet effet, à M. le comte de Saurau, en faisant la remarque que pareille précaution était extraordinaire, mais qu'aussi l'on vivait dans un siècle extraordinaire. Il eut la bonté de me rassurer à cet égard par ce billet et par cette lettre, et terminait ainsi : Que si jamais il s'élevait un doute sur ma façon de penser, on me rendrait certainement justice.

7°. Un congé du théâtre de Vienne, limité à quatre mois, pour mon voyage de Russie, avec expression qu'en octobre au plus tard je devais être de retour en Allemagne, parce que les affaires dont je serais chargé ne souffriraient pas plus long-tems une si grande distance.

8°. La lettre de M. de Krudener, mentionnée ci-dessus.

9°. Une lettre cachetée de S. A. madame la duchesse régnante de Weimar, à S. A. I. madame la grande duchesse Elisabeth.

10°. Une lettre et un livre de la part de M. Bertuch, conseiller de légation à Weimar,

pour M. Storch, conseiller de la cour à Pétersbourg.

11°. Une lettre et un livre de la part de M. Bottiger, conseiller du consistoire supérieur à Weimar, pour..... (1) L'adresse m'est échappée.

12°. Une lettre cachetée de M. Merkel de Berlin, à son frère de Riga.

13°. Une couple de lettres insignifiantes.

14°. Deux obligations de 10,000 roubles.

15°. Une assignation de trente-deux ducats pour quelques manuscrits, payable à Dantzig, dans le courant du mois d'août.

16°. Quatre petites pièces de vers pour le jour de la naissance de ma femme, qui était le lendemain de mon arrestation. Comme il nous avait fallu traverser quelques jours auparavant les plaines sablonneuses de la Prusse, tout le long du Curisch-haff, et que nous avions été obligés d'attendre des chevaux toute la journée à Nieden, je profitai de ce tems, qui eût été fort ennuyeux sans cela, pour me dérober à ma famille en gagnant une colline de sable; et là, assis sous un sapin, j'y fis pour moi et mes enfans des pièces de vers que nous devions présenter à ma femme au sujet de cet heureux jour, qui ne fut pourtant pas heureux comme nous l'aurions pu

(1) Pour M. Kohler, conseiller de la cour à Pétersbourg.

croire. Le quatrain que je fis pour moi annonce bien que j'avais déjà dans le cœur un pressentiment sombre du sort qui devait m'arriver.

Si j'ai la paix de la maison,
Ce seul bonheur qui fait aimer la vie,
Ah ! dans tes bras, douce et sensible amie,
Que ton pays soit ma prison.

On voit par ces vers que ma plus grande crainte était déjà de ne pouvoir quitter la Livonie, ce qui, par les entraves que l'on y éprouvait relativement à la correspondance épistolaire, pouvait me faire un très-grand préjudice.

17°. Une chanson suisse, copiée de ma propre main, à Vienne : c'est une espèce de ronde à l'occasion de l'arbre de la liberté qu'on avait abattu ; je n'ai besoin que d'en citer les dernières lignes qui sont une apostrophe à l'arbre :

A l'helvétique directoire
Que ton tronc serve de gibet (1).

18°. Des remarques sur les postes de Prusse, dites extraordinaires.

19°. Un catalogue de recettes d'un chimiste de Kœnigsberg.

(1) Je place ici la chanson qui m'a été rendue avec tous mes papiers. . . . . .

20°. Plusieurs feuilles volantes et écrites à la main, contenant des plans de pièces de théâtre, des poésies ébauchées et autres choses semblables, mais absolument rien qui concernât la politique en aucune manière.

Tombe, tombe, pauvre sapin,
Nous avons eu la même fin ;
Le Français nous l'a donné belle
Quand il nous promit le bonheur :
C'est celui de la tourterelle
Sous le vautour son ravisseur.

Bientôt tondu, bien ébranché,
Tu seras au vif écorché ;
Ah ! déjà semblable supplice
Nous attend, et de nos bourreaux
L'injuste et barbare avarice
A dès long-tems vendu nos peaux.

Comme nous couvert de rubans
Bien bigarrés, bien éclatans,
On avoit décoré ta cime.
Cet ornement est bien cruel :
Ainsi l'on pare la victime
Quand on la conduit à l'autel.

A quoi te sert cet ornement ?
Déraciné, la mort t'attend.
L'affreux principe qui nous mine,
Comme toi, nous met aux abois ;
Ah ! nous n'avons plus de racine
Perdant notre culte et nos lois.

21°. Une couple de feuilles imprimées faisant partie d'un almanach, dont M. Rhode de Berlin m'avait chargé pour le secrétaire Gerber à Réval ; objet d'une insignifiance absolue.

Dans ce bonnet (1) gentils moineaux
Vont poser leurs œufs frais et beaux,
Fécondés par leurs tendres flammes :
Comme eux, les Français nos amis,
Cajolant nos filles, nos femmes,
Viendront aussi pondre en nos nids.

Arraché de cette forêt
Où la nature l'élevait,
Le bœuf à ton destin contraire
T'amène là ; sourd à nos cris,
A la porte de la misère
Un bœuf (2) aussi nous a conduits.

O toi qui causas tant de pleurs !
Succombe sous nos bras vengeurs ;
Et pour chasser de la mémoire
Tout le mal que tu nous as fait,
A l'helvétique directoire
Que ton tronc serve de gibet.

---

(1) De la liberté.

(2) Allusion au nom du directeur helvétique *Ochs*, qui signifie un bœuf.

Cette chanson est grossière et souvent plate ; mais on voit clairement que ce n'est pas un ami des Français ni un partisan de la révolution qui l'a faite.

22°. Un opéra commencé.

23°. Journal de l'état de ma santé depuis quelques années.

24°. Le calendrier de Gotha pour tous les états, dans lequel j'ai écrit quelques remarques sur mes voyages.

25°. Un cachet gravé sur une pierre, lequel était enveloppé dans une lettre d'un de mes amis, qui me l'avait donné pour le lui faire graver. Le cachet n'était autre chose que des armes expédiées depuis peu par le bureau héraldique de Pétersbourg : par conséquent nullement suspect.

26°. Un almanach de Weimar, avec du papier blanc intercalé entre chaque page ; j'avais en cela imité une idée de Franklin qui, si je ne me trompe, avait été publiée dans le journal de Berlin (*Monatsschrift*). Ce grand homme avait examiné scrupuleusement tous ses défauts, et en avait formé une espèce de tableau avec la ferme résolution de les réformer petit-à-petit : tous les soirs il se rendait un compte exact des succès qu'il avait obtenus, et il parvint de cette sorte à se perfectionner chaque jour et à asservir à son gré ses passions. A quelque distance de mon modèle que je fusse resté à cet égard, j'avais du moins essayé de remplir sa sage et bonne intention, et je puis assurer que ce moyen m'avait bien réussi ; je peux même recommander par

ma propre expérience cette méthode à tout homme qui a à cœur de perfectionner son moral : on ressent petit-à-petit une frayeur de regarder son almanach, on craint d'y trouver des feuilles trop pleines de reproches, et souvent, très-souvent on tient la bride à sa passion qui cherche à s'échapper, parce qu'on se ressouvient que le soir il faudra coucher l'aventure fidèlement sur le papier.

27°. Toutes mes nouvelles pièces encore en manuscrit : Octavio, Bayard, Jeanne de Monfaucon, Gustave Wasa, la Femme prudente dans la forêt, le Desir de briller, les Précepteurs (traduction de ma femme) l'Abbé de l'Épée, la Récompense de la vérité, l'Épigramme, les deux Klingsbergs, le Prisonnier, le Nouveau siècle, la Maison de plaisance du diable. Il n'y avait pas une scène de ces pièces pour laquelle je dusse craindre la moindre chose, pour cause de principes politiques ou moraux. Je les avais avec moi pour les vendre au théâtre de Riga, comme j'avais fait autrefois ; quelques-unes d'entre elles avaient été traduites à Weimar, par le chevalier du Veau. Je voulais offrir ces traductions au théâtre français de Pétersbourg.

28°. Enfin un grand volume in-folio relié : c'était-là le dépositaire de toutes mes affaires, lettres et petits secrets depuis cinq ans. Il faut que je parle de ce livre en détail, parce qu'il

suffirait lui seul pour prouver entièrement mon innocence ; celui qui a feuilleté ce livre me connaît aussi bien et peut-être mieux que je ne me connais moi-même.

Toutes mes relations civiles, ce que j'écris, pense, fais, projette, est confié à ces feuilles ; elles contiennent :

1°. Un état de ma dépense et de ma recette : la dernière toujours avec la note du *pro*, du *quare*, du *quid*, du *quando*.

2°. Un journal fait à Vienne, concernant le théâtre, à l'exception de quelques accessoires insignifians.

3°. Un catalogue annuel de toutes les lettres que j'ai ou reçues ou écrites, à qui, de qui, et la date à côté.

4°. Les brouillons des lettres d'importance. Par les deux derniers numéros on peut voir en un instant les personnes avec lesquelles j'ai été en correspondance de lettres depuis cinq ans, et à quel sujet. Je suis convaincu qu'on n'y trouvera ni un nom suspect, ni une ligne à double entente.

5°. Un journal des petits évènemens remarquables qui, tous ensemble, n'ont de rapport qu'à ma vie domestique : la naissance ou la première dent d'un enfant ; la plantation d'un tilleul au jour de naissance de ma femme ; une maladie dans ma famille ; une journée passée à la campagne dans un lieu agréable ;

la visite d'un ami. Des choses de ce genre forment tout le contenu de ce journal, qui, s'il n'a pas un grand mérite aux yeux des autres, prouve du moins d'une façon sans réplique, que j'ai trouvé un grand plaisir à me renfermer dans mon intérieur et dans le sein de ma famille.

6°. Des notes sur mon jardin de Friedenthal; ce que j'y ai semé, planté et recueilli moi-même.

7°. Un catalogue de mes travaux littéraires de chaque année.

8°. Des projets de travaux littéraires. Ces deux articles sont la preuve la plus convaincante que je ne m'étais jamais mêlé de politique, et que je n'avais pas la moindre envie de le faire.

9°. Un catalogue des livres que j'ai lus à ma femme, et quelques pièces aussi insignifiantes.

Je demande au lecteur si un livre de ce genre, appartenant à un inconnu, tombait entre ses mains et qu'il en prît lecture, ce qu'il penserait de cet homme ?

Quoique je n'aie pas dû croire que ce livre passerait dans des mains étrangères avant ma mort, dès-lors qu'il en est autrement, je crois pouvoir en appeler à ce livre. Tout homme qui a connaissance du cœur humain, m'avouera que celui qui tient un tel registre ne

donne pas à penser qu'il soit méchant ni dangereux.

Voilà quels étaient mes papiers, autant que ma mémoire trop faible peut se les rappeler. Si j'en ai oublié, ils n'étaient pas sans doute d'une grande importance; ils ne pouvaient influer sur mon sort, et ne feraient rien à l'opinion qu'on doit avoir de ma personne. Le lecteur voit donc à présent si je devais être tranquille, non-seulement par mon innocence en elle-même, mais par les preuves de cette innocence, qui, au regard le plus léger, le plus superficiel, devait sauter aux yeux, sans que je fisse rien pour me justifier.

Si j'avais voulu m'échapper, rien au monde n'était si facile pendant la route de Polangen à Mietau. La seconde nuit que nous passâmes à la poste, je me levai de bon matin et je fus dans la cour. Qui m'empêchait alors, mon officier couchant dans une chambre éloignée, et mon cosaque dormant dans l'antichambre entre mes deux laquais, de prendre un cheval de paysan et de gagner aussi-tôt la frontière dont nous étions près? mais j'étais loin d'avoir une telle pensée.

Le 26 avril (vieux style) nous voilà à Mietau, à deux heures du matin; nous entrons dans la même auberge et dans le même corps-de-logis que nous avions occupé à notre dernier retour; nous éprouvions, à la vérité,

des sensations bien différentes. Nous prîmes cependant quelques heures de repos ; et là encore, le capitaine couchait dans une chambre éloignée, et je n'avais pas de garde.

Après ces courts instans d'un sommeil peu tranquille, je m'habillai pour m'en aller, accompagné de mon gardien, rendre mes devoirs à M. de Driesen, gouverneur de Mietau. Étant à Pétersbourg, j'y avais connu ce digne homme, il m'avait distingué, et j'étais aise que ce fût lui qui dût éplucher ma conduite. Glorieux d'avance de ce qui allait se passer, j'entrai tout plein de confiance, ayant bien promis à ma femme de la faire avertir quand tout serait passé : c'était l'affaire d'un quart d'heure tout au plus, pensions-nous. Ah ! celui qui se fie à sa seule innocence, à quelle illusion ne s'expose-t-il pas !

Les gens du gouverneur me firent observer, quand je fus dans la première antichambre, que je ne pouvais pas me montrer devant leur maître avec un frac à collet rabattu. Cependant, quand j'eus dit que j'étais étranger et qu'il m'était impossible de changer d'habits, les autres se trouvant enfermés dans mes malles, dont les clefs n'étaient pas à ma disposition, ils ne firent aucune résistance.

Nous attendîmes assez long-tems dans la seconde antichambre, ce qui me donna le loisir de remarquer la singulière tapisserie de cette

pièce. Les meubles consistaient en quelques chaises et un sopha ; mais sur les murs paraissaient des tableaux qu'on aurait cru y être mis à dessein. Un loup déchirait un chevreuil, un épervier se jettait sur un lièvre, un ours cherchait sa proie, un renard était pris dans un piége ; mais ce qu'il y avait de plus frappant était un grand tableau où se trouvaient quatre lignes qui disaient à-peu-près ce qui suit : « L'homme apprivoise les lions et les » tigres, etc., il met un frein au cheval le » plus fougueux, il ne peut tenir sa langue » en bride ». Tout cela était représenté d'une manière fort en usage dans l'ancien tems, en partie par des mots et en partie par des figures. Par exemple, au lieu du mot homme, on y voyait une figure d'homme ; un cheval était peint où il fallait son nom ; au lieu de dire la langue, il y en avait une grande attachée avec une bride. Il faut convenir que ces peintures n'étaient pas gaies : aussi me donnèrent-elles des idées fort différentes des premières qui m'avaient d'abord occupé.

On fit entrer mon officier chez le gouverneur, et moi je restai seul. Quelques minutes après, ils sortirent tous deux : le gouverneur me reçut avec un embarras visible ; cependant, il se rappela avec complaisance notre ancienne connaissance ; il avait lu mes ouvrages, disait-il, et quoiqu'ils fussent quelquefois écrits

avec un peu de causticité, ils lui avaient toujours fait un sensible plaisir.

Mais ce n'était pas là ce qui m'intéressait. Je l'assurai que j'étais trop heureux de pouvoir montrer à ses yeux toute mon innocence, et le priai de faire l'examen de mes papiers le plutôt qu'il serait possible.

Cet examen ne me regarde pas, me reprit-il: j'ai tout simplement l'ordre de les envoyer cachetés à Pétersbourg, et vous devez les suivre sur-le-champ.

Je fus d'abord troublé de cette réponse, mais je me remis aussi-tôt; j'observai seulement qu'ayant toujours été avec ma femme sans en être séparé, je souhaitais qu'elle m'accompagnât. Je crus d'abord qu'il acquiesçait à ma prière, mais sur l'observation que fit un secrétaire, il s'y refusa absolument. Alors je lui repris que je ne pouvais pas assurer que ma femme ne vînt elle-même le solliciter à genoux. Epargnez-moi une pareille scène, répondit-il, je suis mari et père; je sens l'horreur de votre position, mais je n'y puis apporter de remède, je dois faire mon devoir dans toute sa rigueur. Partez pour Pétersbourg, justifiez-vous-y, et dans quinze jours au plus, vous embrasserez votre famille: votre femme va rester ici; tranquillisez-vous, nous ferons pour elle ce que l'humanité et notre cœur nous dictent.

En achevant ces mots j'entre avec lui dans sa chambre ; il me quitte pour donner des ordres, qui malheureusement ne me regardaient que trop.

Il n'y avait dans cette chambre qu'une jeune dame d'une physionomie intéressante et douce ; c'étoit sans doute sa fille ; elle était occupée d'un ouvrage de femme. Quand j'entrai elle me salua d'un air affectueux, ne parla pas, mais leva quelquefois les yeux de dessus son ouvrage pour les jeter languissamment sur moi. Je crus trouver dans ces regards plus de compassion que de curiosité, de tems en tems un soupir les suivait ; on n'a pas de peine à comprendre combien cet intérêt était peu fait pour me donner de l'assurance. Le gouverneur revint bientôt ; il n'en est plus, dit-il, de la Russie comme autrefois, on rend scrupuleusement justice. J'ai donc tout lieu d'être tranquille, lui répondis-je. Il s'étonna beaucoup de ce que j'étais revenu de moi-même, et surtout que j'eusse amené ma famille ; sans doute un homme qui voyage dans des intentions malfaisantes, ne prend pas avec lui une femme, trois enfans, une vieille gouvernante avec deux domestiques : si je venais de mon plein gré, j'avais donc la conscience de ma pleine innocence et confiance dans la sauve-garde accordée par S. M.

Arrive ensuite un homme avec l'uniforme

civil de Pétersbourg. C'est le conseiller de cour Schtschekatichin, me dit le gouverneur ; un très-brave homme qui va voyager avec vous ; soyez tranquille, vous êtes en bonnes mains. — Sait-il l'allemand ou le français ? — Il ne comprend ni l'un, ni l'autre. — J'en suis fâché ; j'ai oublié le russe. Alors le gouverneur me présenta à lui ; je m'expliquai en russe le mieux qu'il fut possible, en employant le geste quand les mots me manquaient ; je pris la main de M. Schtschekatichin et la serrai avec attendrissement, je demandai sa bienveillance, il répondit par une grimace amicale.

Avant d'aller plus loin, il est bon d'esquisser le portrait de cet homme. M. le conseiller de cour, Schtschekatichin (qu'on me permette d'écrire ici pour la dernière fois son nom barbare, et de le désigner par la suite par son titre), M. le conseiller était un homme bien brun, presque noir, de l'âge d'environ quarante ans ; il avait la mine d'un satyre ; lorsqu'il voulait prendre un air affable deux rides obliques lui coupaient le visage jusqu'au coin de ses yeux, et donnaient à toute sa figure l'expression du dédain ; on remarquait par sa roideur qu'il avait été militaire, et par certaines fautes contre la bienséance, qu'il était sans éducation et n'avait jamais fréquenté la bonne compagnie : par exemple, il se servait rarement de mouchoir, il buvait dans la bouteille

quoiqu'il eût un verre devant lui, et beaucoup de choses de cette nature ; il joignait à l'ignorance la plus crasse tous les signes extérieurs d'une grande dévotion ; il n'avait nulle idée des causes des éclipses, des éclairs, du tonnerre, etc. ; la littérature était pour lui une chose si étrangère, que les noms d'Homère, de Cicéron, de Voltaire, de Shakespear, de Kant, n'avaient jamais frappé ses oreilles ; il n'avait nulle envie d'en apprendre quelque chose : en revanche il savait faire le signe de croix sur son front et sur sa poitrine avec une grande dextérité ; toutes les fois qu'il s'éveillait, toutes les fois qu'il voyait de très-loin une église, la pointe d'un clocher ou une image de saint, toutes les fois qu'il voulait manger ou boire, (ce qu'il faisait souvent) toutes les fois qu'il tonnait ou qu'on passait près d'un cimetière, mon conseiller mettait bas son bonnet et se signait dans tous les sens. Cependant à l'égard des églises, il ne les traitait pas toutes de la même manière : si elles étaient de bois, il y faisait peu d'attention ; mais étaient-elles bâties en pierre, son respect pour lors augmentait ; il acquérait bien plus de force, lorsque de loin une ville considérable se présentait avec de grands clochers ; peut-être était-ce aussi pour remercier Dieu d'avoir amené jusques là sa victime. Je ne crois pourtant pas l'avoir jamais vu prier ni des lèvres ni des yeux ; mais

pour des signes de croix, il en était prodigue. Quoiqu'il y eût peu de raison pour cela, il avait cependant grande opinion de lui même ; il ne voulait aucune explication sur rien, et n'admettait aucun raisonnement, quelque importante qu'eût été la matière ; il s'en tenait toujours à son avis, en traçant sur son visage les deux rides que nous avons dit. Si l'on est nommé bienfaisant pour jeter à tort et à travers des liards par la fenêtre, M. le conseiller était le premier de ce genre ; aucun pauvre jamais ne lui demandait en vain, et eût-il vu sa bourse s'amoindrir, ce n'était pas raison de cesser : on voyait à la façon dont il s'empressait de se débarrasser de toutes ses petites pièces, qu'il regardait cette aumône de détail comme un devoir sacré. Bien souvent il jetait un copek (1) hors de la voiture, qu'il y avait long-tems qu'elle avait passé le pauvre ; il lui était égal qu'il eût des yeux ou non, qu'il fût ou cul-de-jatte ou boiteux et hors d'état de voir ou de ramasser la pièce ; toute délicatesse en morale lui était étrangère ; innocent ou coupable était même chose pour lui. Je n'aurai malheureusement que trop d'occasion par la suite d'achever de le peindre ; il suffit à présent d'en avoir le croquis.

Tel était le galant homme à qui l'on m'avait

(1) Monnaie russe de la valeur d'un demi-sol.

confié. J'avouerai que d'abord ma surprise fut grande qu'un homme bienfaisant comme M. de Driesen m'eut choisi ce conseiller-là ; mais je ne dis plus rien quand j'appris dans la suite que c'était l'empereur qui, lorqu'il écrivait à l'envoyé de m'expédier un passe-port pour voyager librement en Russie, avait en même tems donné l'ordre, qu'un conseiller de cour avec un courrier du sénat s'en vinssent à ma rencontre pour me constituer prisonnier. Comme c'était dans les derniers jours de janvier que j'avais demandé un passe-port, et que je ne m'étais mis en route, comme je l'ai dit, que le 10 avril suivant, M. le conseiller avait eu le tems d'attendre depuis le commencement de mars jusqu'à mon arrivée, ce qui faisait près de sept semaines. Il se plaignait souvent à moi de l'argent qu'il avait dépensé et de l'ennui qu'il avait éprouvé pendant ce tems ; je crus bien au premier article, mais comment soupçonner qu'un homme de cette sorte pût connaître l'ennui ? J'avais cru et je pense encore que les sots sont exempts de cette maladie-là aussi bien que les sages. Ayant appris qu'il était envoyé par l'empereur, je ne dis plus le mot ; il n'en était sans doute pas connu, car ce monarque avait des lumières : sachant quel homme c'était, pour plus d'une raison il m'en eût adressé un autre.

Cherchez à trouver une voiture commode,

me dit le gouverneur, car il vous faut partir bientôt. Je demandai répit jusqu'au lendemain, n'ayant pas dormi de trois nuits, ayant de plus été un mois en route, et tellement agité depuis trois jours, qu'il m'aurait bien fallu vingt-quatre heures de repos; mais on ne put m'accorder ma demande. Le gouverneur m'engagea à dîner. Je refusai et fus à mon auberge, accompagné d'un de ses secrétaires. Ce jeune homme (il s'appeloit Weitbrecht), malgré le froid de sa physionomie, parut prendre part à ma peine; il me plaignit et m'assura qu'avec la meilleure volonté du monde le gouverneur n'était pas maître de faire davantage pour moi: car, me dit-il en haussant les épaules, nous sommes à présent des machines. Je fus frappé de ce propos, que j'entendis ensuite dans la bouche de bien d'autres, et j'ai pensé depuis que ceux qui les avaient tenus, avaient rendu peu justice à l'empereur. Comment concevoir en effet qu'on veuillle être servi par de pures machines? quel fond solide peut-on faire sur un homme qui s'abaisse à n'être que cela?

Je rentre dans ma chambre où ma femme bien-aimée avait passé une heure terrible; elle court à ma rencontre; l'inquiétude la plus vive était peinte en ses yeux. Je cherche à me calmer, et dis avec le plus de ménagement qui me fut possible que je devais partir pour

Pétersbourg et y aller sans elle ; j'accompagnai cette annonce d'autant de consolations et de motifs d'espérance que mon ame accablée pouvait m'en offrir. Le secrétaire ajouta que l'affaire durerait à peine quinze jours. Mais tout cela fut inutile : ma pauvre Christine étouffe de sanglots à cette triste nouvelle ; elle se jette sur un lit en proie à la plus vive douleur ; veut à toute force me suivre et laisser ses enfans ; m'accompagner du moins jusqu'à ma maison de Friedenthal, à trente milles de Pétersbourg. On lui refuse tout. On concevra par la suite que les choses devaient être ainsi : on devait même à son égard faire un rapport à Pétersbourg, car on n'avait à son sujet aucun ordre qui dît de l'arrêter.

Il fallait, me dit-on, savoir si une femme libre et noble pouvait aller chez elle pour y voir ses parens ; et en attendant la réponse, ce qui pouvait durer quinze jours, ma femme devait rester dans un pays où elle n'avait aucune connaissance, dans l'auberge la plus chère, abandonnée de son mari, et livrée seule à sa douleur : on ne doutait pas cependant que par cette réponse il ne lui fût permis d'aller alors où bon lui semblerait.

Oh ! que n'ai-je achevé de tracer le tableau de ces momens affreux qui ont précédé mon départ ! Ma pauvre femme noyée de pleurs, passait de mes bras à son lit, où elle tombait

sans connaissance ; ma fille de cinq ans, ma bonne Emmy, venait à chaque minute placer ses petites mains à mon cou ou sur mon visage ; ma seconde, ignorant tout ce qui se passait, pleurait, mais seulement de n'être plus autant regardée de sa mère ; et mon plus jeune enfant, encore dans cet âge où tout est physique, souriait tranquillement sur le bras de sa bonne, heureusement étranger à cette scène d'horreur. Pour mes gens ils couraient çà et là dans la chambre ; ils ne savaient ce qu'ils faisaient : c'était un embarras, une confusion horrible. Le conseiller de cour arrive ; le courrier du sénat se place dans un coin ; le secrétaire se fait donner les clefs, lève les scellés qui sont sur mes malles, et examine tout avec un très-grand soin. Quant à moi, j'étais absorbé, je sortais de momens à autres de l'accablement où j'étais par des secousses violentes ; m'occupant peu de ce qui se passait, je me jette à côté de ma femme, je la serre dans mes bras, je la console, je la supplie de se tranquilliser, d'avoir confiance dans la justice de l'empereur et dans mon innocence : Nous avons, ajoute-je, passé long-tems ensemble des momens bien heureux, souffrons avec courage un instant d'infortune ; il sera court, ma chère amie, le gouverneur m'a dit qu'une fois justifié (ce qui ira au plus à quinze jours) je me reverrai dans les bras de ma famille.

Prouve moi, chère amie, que tu n'es pas une femme ordinaire; les pleurs ne sont d'aucun secours, c'est du courage qu'il faut, de la constance; mets en œuvre, si tu veux, tous les moyens de sauver ton mari : voilà ton rôle, mon amie, et celui qui convient à une épouse tendre et fidelle.

Je lui nommai après quelques personnes de Pétersbourg à qui elle pouvait écrire. Il me fut interdit de mander à ma mère ce qui venait de m'arriver. Je priai donc ma femme de le faire pour moi, et d'annoncer cette triste nouvelle avec tout le ménagement possible, quoique le secrétaire Weitbrecht s'en fût déjà de lui-même chargé (1).

J'avais calmé l'esprit de ma femme par la douceur et la tendresse de mes discours; elle se lève, salue le conseiller de cour, lui tend la main, le prie les larmes aux yeux de prendre soin de ma santé pendant la route, car on lui avait dit qu'aucun de mes gens ne m'accompagnerait. O que mille témoins n'ont-ils vu cette charmante femme dans ce moment d'angoisses! que de grace dans ses prières! que de beauté dans sa douleur! Larmes touchantes, vous eussiez attendri le cœur le plus farouche! Mais le conseiller de cour souriait poliment; ses rides nasales jouaient leur rôle:

(1) Il ne l'a pas fait.

il promit à ma femme d'avoir égard à ce qu'elle désirait. Le secrétaire me demande alors si j'avais sur moi beaucoup d'or ; je me trouvais plus de cent frédérics, à-peu-près cinquante ducats, et deux cents écus en monnaie : il m'engage à changer le tout contre des billets russes qu'il désirait que je gardasse sur moi. Cela me parut inutile, car qu'avais-je besoin de cette somme pour m'en aller à Pétersbourg ? Arrivé là, j'y trouvais des amis ; ne passais-je pas d'ailleurs à Friedenthal où j'avais de l'argent s'il m'en avait fallu ? Ma femme tout au contraire n'avait point de ressource ; je croyais donc mieux faire de lui laisser le tout ; mais le secrétaire insista d'une façon si extraordinaire pour m'engager à suivre son conseil, qu'enfin j'y cédai en partie ; il eut même la bonté de se charger du change, et obtint de mon or un prix très-raisonnable, vu le moment pressant dans lequel j'étais.

Ne pouvant prendre aucune des malles chargées sur ma voiture, je me fis donner par mes gens leur vieux porte-manteau, dans lequel la femme-de-chambre de ma femme plaça du linge pour quelques semaines. Alors, avec le même empressement que le secrétaire avait mis à m'engager de me garnir d'argent, le courrier du sénat qui était là, dit à la femme-de-chambre d'y mettre beaucoup plus de linge. Elle n'en fit qu'à sa tête. N'ayant pu réussir en

cela, il insista pour que je prisse un lit; je ne l'écoutai pas davantage: il leva les épaules en signe de pitié.

Lorsque je me rappelle à présent de sang-froid ces diverses circonstances, je ne peux concevoir comment il ne s'éleva pas en moi le plus léger soupçon que j'étais destiné à un plus long voyage; mais j'étais tellement étourdi de ma situation que je n'avais plus d'idées nettes. A l'égard de l'argent je me disais bien à moi-même qu'il se pourrait que je ne visse pas mes amis de Pétersbourg; mais pour le linge je n'entendis mot de ce qui fut dit à ce sujet, mon ame troublée était toute à ma femme et à mes chers enfans. J'allais continuellement de l'une aux autres, je les serrais tour-à-tour dans mes bras, je consolais, je caressais, je répandais, et recueillais des larmes.

Elles vinrent aux yeux du courrier, il fut ému de la façon dont je tenais à ma famille; je lui jetai un regard d'amitié qu'il me rendit de la même manière. As-tu une femme? lui dis-je, il fit signe que oui. — J'ai aussi trois enfans. — Alors tu me comprends. Il soupira et secoua la tête. Comme cet homme a beaucoup influé sur mon sort (1) qu'on me permette d'en tracer le portrait. Alexandre Schulkins avait un peu plus de trente ans; c'était un

(1) Je me suis trompé sur ce point.

homme absolument sans culture, une espèce de brute, mais des brutes de la bonne espèce; sa physionomie tenait du kalmouk: un visage rond, un nez retroussé, les os des joues fort élevés, de petits yeux à demi-ouverts, le front petit et étroit, des cheveux noirs, la poitrine et les épaules larges; il portait à son côté gauche l'écusson rond et blanc des courriers du sénat, et autour de son corps la poche pour les lettres; son grand plaisir était de manger et de boire; il n'était pas difficile sur les mets, il mangeait et buvait tout ce qu'il trouvait, et à la manière dont il s'en acquittait on voyait que c'était sa principale affaire: quand il mangeait sa soupe, il penchait la tête en arrière, enfonçait dans sa bouche sa cuiller jusqu'au manche, et la versait ainsi dans son gosier, sans y faire nullement participer le palais; pendant ce tems il fixait le plafond et comprimait son petit front en mille plis horizontaux qui agitaient tous les cheveux de sa tête; c'était de même lorsqu'il mangeait de la viande; il ne la mâchait pas, mais il l'engloutissait: si je laissais des os sur mon assiette, il s'en emparait sur-le-champ, les rongeait comme un dogue, pour prendre ce qu'ils avaient de cartilagineux, et les cassait pour en tirer la moëlle. Un verre d'eau-de-vie était bien grand s'il ne l'avalait pas d'un coup; mais toujours comme le reste, en le jetant dans son gosier:

il en portait une quantité considérable sans être jamais ivre. Le mélange ne lui faisait rien : thé, café, eau-de-vie et punch, je lui ai vu prendre de tout cela dans moins d'un quart d'heure, et par-dessus deux chopines de quass (1). Il mangeait, buvait et s'endormait à volonté à toutes les heures du jour ou de la nuit. Je dirai en passant, que le conseiller de cour aurait pu joûter contre lui pour tous ces beaux talens, et lui était de bien peu inférieur dans son goût pour les liqueurs fortes.

Mais Alexandre Schulkins, malgré toute sa rudesse, le surpassait pour le moral. On lui voyait une sensibilité qui excitait souvent en lui des mouvemens véhémens, peu durables il est vrai, mais violens et subits. Il savait quelques petites choses, et le conseiller ne savait rien du tout. Je me rappelle qu'un jour, à la vue d'un coucou, il raconta que cet oiseau pondait toujours au nid des autres et leur laissait couver ses petits. Le conseiller se mit à rire, Alexandre me demanda si le fait était vrai, je dis qu'oui : M. le conseiller tira ses grandes rides nasales en nous jettant un regard de pitié. Ce que j'aurai à dire de

(1) Boisson acide qui ressemble à de la petite bière, quoique plus nourrissante ; elle se fait avec de l'eau bouillante que l'on verse sur de l'orge, et qu'on laisse fermenter à la chaleur d'un poële.

plus sur le compte d'Alexandre, se verra par la suite; j'ajouterai seulement, pour mieux faire connaître son état au lecteur, que le sénat de Pétersbourg en a quatre-vingts semblables, prêts à porter ses ordres dans les lieux éloignés. Ils sont, je crois, bas-officiers; leur costume ressemble à celui des facteurs des postes, excepté l'écusson qui, quoique pareil aux leurs, porte pourtant une inscription tout-a-fait différente.

Mais revenons à mes souffrances. Je devais acheter une voiture; on en avait amené plusieurs dans la cour de l'auberge: cette emplette était une grande faveur, quoique je dusse la faire de mes propres deniers. Ordinairement, les gens que l'on arrête sont, sans distinction ni d'âge ni de rang, jetés sur un kibitk ou quelque autre voiture encore plus incommode, et sont traînés de la sorte par tous les tems possibles. En général, je ne saurais nier que l'on n'ait eu pour moi quelques égards. Je n'en remercie pourtant pas le conseiller de cour, je les devais sans doute à des chefs supérieurs, car mon insensible gardien était bien incapable de s'écarter d'une ligne des instructions qu'on lui avait données.

Persuadé que je n'allais qu'à Pétersbourg, je n'achetai qu'une voiture coupée, d'ailleurs assez bien travaillée, assez légère, suspendue

sur des ressorts, mais convenable seulement pour un petit trajet. J'en donnai 500 roubles.

Ma femme, qui voyait qu'on avait des ménagemens pour moi, redevint plus tranquille. Elle demanda au conseiller si je pourrais écrire en route : lui et le secrétaire l'assurèrent qu'oui.

Enfin le soir, vers les sept heures, tout étant prêt et disposé, je prends congé de ma triste famille. Comme le cœur me battait dans ce cruel moment, mes mains tremblaient, mes jambes fléchissaient, je voyais à peine devant moi ; même encore aujourd'hui je ne saurais, sans une vive émotion, penser à ce départ. Que le lecteur permette de faire une lacune à ce triste récit. Ma femme et moi nous n'avions plus de larmes, nos cœurs desséchés, comprimés étaient en proie à des spasmes affreux. J'embrasse mes enfans, je les bénis, ma femme saute à mon cou et tombe sans connaissance, recevant mes embrassemens.

Le secrétaire, qui jusques là avait paru très-froid, ne débitant que de ces lieux communs que tout le monde connaît : qu'il faut se soumettre à son sort, que le chagrin ne sert de rien, et mille choses de cette espèce, qui m'avaient plus d'une fois donné de l'impatience ; ce secrétaire, dis-je, ne put pas retenir ses larmes. Oh ! si l'empereur, cet empereur

sensible, car je sais bien qu'il l'est, eût été là lui-même, avec quelle promptitude n'eût-il pas fait cesser cette scène de douleur!

Ma femme ne pouvant plus répondre à mes caresses, gémissait à voix basse, ses yeux étaient fermés; je pose un baiser sur ses lèvres, peut-être le dernier, et je pars tout de suite. Tous mes gens me soutinrent pour monter en voiture, et prirent congé de moi avec attendrissement. On avait écarté les curieux qui s'étaient assemblés dans le vestibule, et fait entrer ma voiture dans la cour pour éviter l'éclat; je monte en chancelant, et je pars tout de suite.

C'est ainsi qu'on a arraché un honnête homme à sa famille. Un citoyen paisible est arrêté sur un passe-port impérial, sans qu'il sache pourquoi. Non, il est impossible que l'empereur, le sensible empereur, car il l'est, je le sais, en soit instruit: ce ne sont pas ses ordres; quelque perfide abuse de son nom sans qu'il en ait la moindre connaissance. Voilà la neuvième semaine que j'ignore si les miens sont morts ou bien s'ils sont vivans; peut-être en est-ce fait, je n'aurai plus de leurs nouvelles.... Ma femme et moi, qui depuis tant d'années n'avions jamais été séparés que deux fois, (et quelles absences encore! quinze jours, que nous ne pouvions achever), nous sommes à présent arrachés l'un à l'autre

peut-être pour jamais.... nous passons ces longs jours de deuil sans aucune espérance. — Y survivra-t-elle ? y a-t-elle survécu ? Ah ! dieu.....

Il y a bien un an, je m'en souviens avec douleur, que j'allais aux eaux de Pyrmont ; ma femme venait de me donner un fils ; trop faible pour me suivre, je pars seul. Je compte y rester trois semaines qui est le tems nécessaire pour les eaux ; dix jours sont à peine passés, que je ne peux supporter son absence ; je revole dans ses bras aussi-tôt, et maintenant, voilà déjà neuf semaines que j'en suis séparé ; qui sait si peut-être en neuf ans, si jamais peut-être . . . Je ne la verrais plus, et je vivrais . . . je vis . . . un rayon d'espérance luit encore à mes yeux, j'humecte mes lèvres desséchées de quelques gouttes de son baume consolant ; si elles tarissent, alors mon désespoir égale mon malheur : je sais mourir. *Vixi et quem dederat cursum fortuna peregi.*

L'homme qui s'est étudié lui-même, qui connaît un peu le cœur humain, me croira quand je lui dirai que plus la voiture s'éloignait, plus je sentais mes esprits revenir et mon cœur reprendre des forces. Je cherchais dans l'avenir ; qu'offrait-il ? de nouvelles recherches, l'examen de mes papiers, de ma conduite et de ma vie paisible. J'avais affaire à un empereur juste

qui ne me condamnerait pas sans m'entendre : que pouvait-il m'arriver de fâcheux ? quelques légers désagrémens, suite naturelle d'une langue qu'on parle peu : mais me répondais-je à moi-même, j'aurai un interprète ; je serai quelque tems privé de mes aises, de quelques habitudes et voilà tout. Eh bien ! est-ce un si grand malheur ? Les accès de la maladie chronique qui me tourmente depuis douze ans peuvent augmenter : mais il y a de bons médecins à Pétersbourg ; quelle raison ai-je donc de me croire malheureux ? C'est, il est bien certain, un contre-tems désagréable : mais il n'est que momentané ; je vais voir des amis que je cherchais moi-même, c'était le but de mon voyage ; il est, j'en conviens, plus coûteux : mais c'est un sacrifice d'argent, le moins pénible de tous les sacrifices. D'ailleurs j'avais confiance que le gouverneur de Mietau aurait grand soin des miens, il me l'avait promis et il m'avait donné pour garans de sa parole son cœur et son humanité (1).

Riga n'est éloigné de Mietau que de sept petits milles d'Allemagne ; cependant nous ne pûmes arriver qu'à minuit. Il était jour fermé, lorsque nous nous trouvâmes sur les rives de la Duna qui baigne cette ville hospitalière,

(1) On verra que malheureusement mon espérance a été trompée.

et comme le pont n'était pas rétabli à cause des grandes eaux, il nous fallut passer en bateau cette rivière ; ce qui ralentit beaucoup notre marche.

Arrivés à la porte, notre courrier descend au corps-de-garde ; il y fait un séjour très-long qui ne me donne pas la moindre inquiétude ; à la fin il paraît, et nous mène à la poste, non par la ville proprement dite, mais par de longs détours dans de grandes rues tortueuses et serrées. Nous n'y attendîmes pas long-tems ; d'autres chevaux sont attelés tout de suite, et nous partons.

Il est à remarquer que le billet de poste (Podoroschne) accordait trois chevaux au nom de l'empereur, et que les maîtres de poste en mettaient souvent quatre. Ce quatrième était tantôt payé et tantôt il ne l'était pas ; dans le premier cas ils avaient pour eux l'ordonnance, et ce cheval alors restait à mes frais.

Nous quittâmes Riga vers deux heures du matin par la nuit la plus froide ; la nature épuisée demandant du repos, je fermai les glaces et dormis. La poste suivante je m'éveille, j'apperçois qu'il fait jour, sans rien voir de plus, je referme les yeux.

Quel peintre pourra jamais peindre mon étonnement et mon effroi, lorsqu'en me réveillant quelques quarts d'heures après, je remarque qu'on avait changé de route. A peine eus-je

eus-je assez d'empire sur moi-même pour retenir un cri tout prêt à m'échapper. Une sorte d'instinct m'inspire de me taire. Je ne saurais décrire ce qui se passait en moi : où me conduisait-on ? où allait-on visiter mes papiers ? qui devait donc le faire ? enfin que voulait-on de moi ? Toutes ces questions bouleversaient mon cerveau sans m'en apprendre davantage : pouvais-je penser qu'on me traînait au bout de l'univers sans me faire au moins mon procès.

Arrivé à la poste, je demande du café, moins par besoin que pour gagner du tems ; tandis qu'on le fait, je me promène dans la chambre avec une grande agitation d'esprit ; le conseiller était près de la voiture causant avec le maître de poste, le courrier du sénat l'observait de la fenêtre, et attendait qu'il ne regardât pas. Fédor Carlovitsch, me dit-il, (c'est ainsi qu'on m'appelait suivant l'usage russe), nous n'allons pas à Pétersbourg, nous allons bien plus loin. Où donc, lui dis-je en bégayant. — A Tobolsk, mon cher. — A Tobolsk ? — A ce mot je chancèle, un tremblement universel se fait sentir dans tout mon corps. — Lisez-vous le russe ? ajouta-t-il (ne quittant pas le conseiller des yeux). Un peu, lui répondis-je. — Voyez le billet de poste. — Je lis : *Par ordre de S. M. I. etc.*

de Mietau à Tobolsk, M. le conseiller de cour Schtschekatichin et quelqu'un avec lui, accompagné d'un courrier du sénat pour affaire de la couronne, etc. Qu'on juge si l'on veut les sensations que me fit éprouver cette affreuse découverte : j'étais comme frappé de la foudre. J'avais voulu vous le dire à Mietau, ajouta le courrier, mais on nous observait ; je vous ai plaint dès ce moment . . . j'ai une femme, des enfans, je sais bien . . . Je le remerciai, il me pria de ne pas laisser entrevoir qu'il m'avait fait cette confidence, car c'était, disait-il, un homme bien dur que M. le conseiller.

Le conseiller rentra ; heureusement qu'il n'en savait pas plus sur l'article des physionomies que sur l'histoire des coucous, sans cela comment eût-il été possible qu'il ne remarquât pas la pâleur de mes joues et le tremblement convulsif de toute ma personne ? Il but un verre d'eau-de-vie sans rien voir. On apporta le café, qu'on juge bien que je ne goûtai pas ; je prétextai une indisposition, etc. ; j'en avais une grande. Je payai le café que le conseiller prit, et nous nous remîmes en route. La secousse du chemin me rendit mes idées ; alors, pour la première fois, il me vint celle de la fuite. On me conduit en Sibérie, disais-je, sans qu'on m'ait entendu, sans procédure, sans jugement, par la seule

force d'un pouvoir tyrannique, sans me dire même pourquoi j'y suis conduit.

Non, cela est incompréhensible; l'empereur n'en sait rien, ou je suis la victime d'une horrible imposture : ce ne sont donc pas mes papiers qui sont la cause de mon arrestation, on les aurait examinés avant de me faire subir une peine aussi affreuse; il faut qu'il y ait eu des plaintes graves sur mon compte; on a présenté de fausses preuves, et le calomniateur, pour ne pas être confondu, me fait exiler sans m'entendre... Enterré vif en Sibérie... En Sibérie!... eh! comment m'y justifier? mes plaintes perceront-elles jusqu'aux rives de la Baltique? qu'elles y arrivent, sur quoi appuirai-je ma justification, quand j'ignore ce dont on m'accuse? Prenons la fuite. Cette idée restée fixe dans ma tête, devint bientôt une résolution.

Sur le haut d'une colline, au bord de la Duna, là où se trouve la poste, est un ancien château d'un prince de Livonie, qui, s'y étant très-long-tems défendu contre des hordes de chrétiens, reçut le baptême avec tous ses sujets. La vue pittoresque de ces ruines me fit naître l'idée d'y chercher un abri, eussé-je dû y périr de faim. A cette idée se joint un souvenir : je me rappelle que cette terre, appelée Kokenhusen, appartient à un baron de Lowenstern dont j'avais fait la connaissance en Saxe; il

passait pour un homme honnête, je le savais, et dans ce cas urgent il me vint en pensée de me livrer à lui.

Nous arrivons devant la poste ; le maître et sa famille me semblent de bonnes gens. Tandis que le conseiller est un peu loin de moi et que l'on met les chevaux, je demande en allemand : A qui est cette terre ? — Au baron de Lowenstern, répond-on. — Où demeure-t-il ? — Là bas. — On me montre sa demeure un peu dans le lointain. — Est-il chez lui ? — Non, il est à quatorze werstes, chez son beau-frère, à Stockmannshof. — Et sa famille aussi ? (je connaissais sa femme, la meilleure créature du monde, et ses enfans dignes de leurs parens.) On répond oui. — Stockmannshof est-il sur la route ? — Vous y allez passer. — Dorpat en est-il loin ? — A seize milles. — Il ne fut pas possible d'en demander davantage, les chevaux étaient mis, et l'on part.

Il arriva un évènement en route qui me fit assez de plaisir. Nous avions un cheval rétif qui tout-à-coup ne veut plus avancer ; le postillon s'y prend de toutes les manières pour l'engager à bouger de sa place : peine perdue ; les cris, les coups de fouet n'y font rien, et l'animal est indocile. Mes compagnons se mettent à jurer, ils accablent d'injures la nation lettonienne. Enfin, ayant tout épuisé,

notre courrier décharge son humeur contre le postillon avec force coups de poing. Celui-ci offensé saute à bas de cheval, et dit expressément qu'il n'y veut plus monter si on le traite de cette sorte. Cette déclaration était bien naturelle, mais elle met en fureur monsieur le conseiller, qui descend de voiture, coupe une branche forte au premier arbre, saisit l'autre au collet, le terrasse et l'assomme de coups. Il lui ordonne après de reprendre ses guides, s'il ne veut pas le voir recommencer ; mais tandis qu'il s'en va remonter en voiture et que notre courrier lui aide à s'y placer, le postillon, qui a de bonnes jambes, est bientôt à cent pas de nous. En vain le courrier veut l'atteindre, l'autre a déjà une trop grande avance, il est obligé de retourner. Nous voilà donc sur la grande route avec un cheval rétif, et personne pour mener. Que devenir dans ce triste embarras ? retourner, c'était le meilleur, aussi le fîmes-nous tout de suite ; mais nous n'allions pas vîte, car le courrier qui avait pris les guides ne savait pas du tout conduire, il allait à droite et à gauche, ce qui valut encore au peuple lettonien, fort étranger à cette affaire, une kyrielle de juremens et d'infâmes propos.

Quand je dis juremens, j'ai tort ; je ne dois pas employer le pluriel, les Russes n'en ont qu'un, qui vaut, il est vrai, tous les

autres. Ils souhaitent, par exemple, à celui contre qui ils s'emportent, que le diable fasse de sa mère une gueuse, et ils expriment ce vœu d'une manière si claire et si nette, que les ennemis des sens cachés sont parfaitement satisfaits. Je n'exagère pas quand j'assure que dans cette seule journée nos gens ont proféré mille fois cette ordure : ce mot obscène est aussi commun chez les Russes mal élevés, que chez les Anglais le *god dam*, et le mot de *monsieur* dans la bouche des Français d'autrefois.

De retour à Kokenhusen, M. le conseiller porta plainte contre le postillon, mais sans parler des coups donnés. Vous l'aurez maltraité, dit le maître, car c'est un bon sujet. On nia le fait; le maître de poste me regarda, et je dis oui avec un signe de tête.

On sait que le sentiment de ses torts excite dans l'homme grossier des mouvemens de colère ; notre conseiller de cour se trouvant dans ce cas, vomit un tas d'horreurs et de saletés atroces qu'il accompagna de menaces. Mais comme le maître de poste n'avait, selon les lois, d'autre ressource que de se plaindre, sans pourtant arrêter le départ du courrier, il nous donna un nouveau cheval : un nouveau postillon fut plus difficile à trouver, ce qui nous fit attendre un tems considérable, mais pour mon compte j'en étais peu fâché.

Pendant ce tems j'étais resté tout seul dans la voiture ; le frère du maître de poste s'approche alors de moi, et me dit d'un ton très-marqué : votre nom n'est pas au billet. Je ne sus que répondre. J'appris depuis que ne s'y trouvant pas, le maître avait le droit de refuser la poste. Si j'avais su cela plutôt, je l'aurais engagé à user de son droit. Qu'aurait fait notre conseiller ? il eût été forcé d'attendre, il eût fallu se pourvoir à Riga. Le gouverneur de Riga, ignorant tout cela, aurait écrit à celui de Mietau ; ce qui aurait pris un tems considérable, et ici, comme en toute affaire, c'était beaucoup que de temporiser ; j'eusse eu par là le tems de disposer ma fuite ; mais dans l'ignorance où j'étais, je ne profitai pas de cette utile ressource, et tout étant à l'ordinaire, nous partîmes l'après-dînée.

J'observai le pays pendant toute la route, et principalement Stockmannshof. La Duna coulait à la droite, à gauche étaient grand nombre de collines, toutes couvertes de bois. Nous fûmes à six heures à la poste frontière (1).

Bientôt c'en sera fait, me disai-je en moi-même. La Livonie passée, tu n'auras plus d'amis, aucune connaissance, pas un homme qui parle la même langue que toi. C'est l'instant ou jamais d'exécuter ta fuite. Je déclarai

(1) Frontière de la Livonie et de la province de Witrak.

donc à l'instant que, quoiqu'il fût de bonne heure, je ne pouvais voyager davantage, et que je voulais me reposer. Cette demande déplut à monsieur le conseiller; il aurait bien voulu me mener plus grand train; il s'arrêta pourtant, mais s'il eut cette complaisance, c'est qu'il était sans doute exprimé dans son ordre qu'il n'en devait pas manquer pour moi.

On se dispose à passer là la nuit. La poste avait l'air misérable, la chambre pleine de cochons, de poulets, était extrêmement dégoûtante. Je pressai fortement pour qu'on allât plus loin à certaine hôtellerie que j'avais apperçue, et qui, étant bâtie en pierres, semblait offrir plus de commodités. Le vrai de cela, c'est que la poste était un lieu peu convenable pour exécuter mon projet.

Cette auberge où nous nous rendîmes, était tenue par un Israélite, et dépendait de Stockmannshof; elle faisait face à la grande route qui la séparait de la Duna. A quelques pas de là commençaient les collines qui faisaient toute mon espérance. Le courrier commença à préparer le souper. Il vanta son talent pour faire la cuisine, et tua une poule dont il promit un excellent bouillon. J'eus l'air d'être enchanté de ces préparatifs, et cependant j'allai avec mon conseiller promener devant le cabaret. J'examinais les bords de la rivière, les radeaux de bois flotté qu'elle portait. Je pre-

nais, sans mot dire, connaissance du pays; je rentrais dans ma chambre de tems en tems, et regardais la fenêtre qu'un simple cordon attachait. Je vis avec plaisir qu'elle seconderait mon espérance, et qu'on pouvait l'ouvrir et la fermer sans bruit.

Le conseiller, en cherchant quelque chose, avait laissé du papier sur la table; j'en pris par précaution une feuille, ne sachant pas encore ce que j'en ferais.

A neuf heures le courrier apporte le souper. C'était premièrement la soupe succulente, ensuite un saucisson, et de l'eau-de-vie de Dantzig. La femme-de-chambre de ma femme avait placé ces deux derniers objets dans la voiture sans que j'en susse rien.

Pour faire honneur au talent du courrier, je pris quelques cuillerées de soupe; j'affectai même quelque gaîté qui parut assez naturelle. L'ame obéit ici beaucoup mieux que le corps, car malgré toutes mes tentatives, il me fut impossible d'avaler un morceau. Je prétextai une grande lassitude pour excuser mon défaut d'appétit.

Je quittai donc la table, songeant à me coucher. Mon compagnon voulut que je prisse le lit, le seul qui fût dans l'auberge; mais comme il se trouvait dans un coin éloigné, je dis qu'il était sale, et préférai du foin que je me fis étendre à côté de la fenêtre. Ma robe-

de-chambre fut mise par dessus ; je m'enveloppai dans mon manteau, et j'allais me jetter ainsi tout habillé sur ce lit de campagne, quand le courrier s'en vint pour me tirer mes bottes. Heureusement il les mit près de moi ; je me couchai, et je feignis un sommeil qu'on pense bien n'avoir été qu'imaginaire.

Mes compagnons restèrent à table aussi long-tems qu'ils y eurent à boire et à manger. Ils se couchèrent ensuite. Le conseiller se mit sur un banc près de moi, séparé seulement par la table. Au dessus était la fenêtre par où j'espérais m'évader. Pour le courrier, il fut dormir dans la voiture qui était tout près de la fenêtre.

Il était onze heures à-peu-près. Le tems était obscur quoiqu'il y eût pleine lune. Le conseiller dormait. C'était là l'instant favorable ; mais, par malheur, nos maudits juifs (c'était la veille du sabbat) chantaient et criaient à tue-tête. Ils traversaient notre chambre avec de la lumière, tantôt l'hôte, tantôt sa femme, et tantôt les enfans. C'était un tapage d'enfer qui réveillait souvent le conseiller. Il pestait, il jurait. Je joignais mes prières à ses imprécations, mais nous eûmes beau faire, le train dura toute la nuit jusque vers les deux heures que nos Israélites furent enfin se coucher : alors tout fut tranquille.

Profitant de ce grand silence qui assoupissait les esprits, je songe à mon affaire. D'abord je me mets à genoux et dénoue doucement le cordon de la fenêtre, ce qui se fit sans bruit et sans difficulté. Notre courrier ronflait, autre point qui me rendit tranquille. Je cherche en tâtonnant mes bottes, et les tenant en main, ainsi que mon manteau, je monte sur la table : j'emploie en le faisant toute la prudence possible, je souffle à peine et retiens tout mouvement aussi-tôt que j'entends le conseiller remuer. Tout cela va le mieux du monde ; mais voici un grand embarras. La fenêtre était à hauteur d'homme ; à l'instant où j'y veux passer, ma jambe que j'avance ne peut gagner la terre, et ne trouve dans le mur rien qui puisse la porter.

Que faire ? avancer l'autre ? je ne le puis sans m'appuyer ; il faut mes deux mains pour cela, et ma gauche n'est pas libre. Jetter mes effets dans la rue ? ils vont faire du bruit en tombant, et si le conseiller s'éveille avant que je puisse les rejoindre, adieu mes beaux projets! Je n'avais cependant d'autre parti à prendre ; en conséquence je risque le paquet, je glisse doucement mon manteau ; il sert de coussin à mes bottes qui arrivent l'instant après sans bruit ni aucun accident ; alors c'est mon tour de descendre. Je m'appuie fortement des mains, je m'élance au dehors, un de mes

pieds atteint la roue de la voiture, l'autre touche terre, tout est fini.

Tout sorti que j'étais, il me fallut penser à autre chose. Le courrier ronflait de façon à me promettre un long sommeil; mais le froid de la fenêtre peut éveiller le conseiller, qui se serait bientôt apperçu de ma fuite. Pour éviter cet accident, je tire la fenêtre à moi, le plus près que je peux; je tourne ensuite le coin du cabaret, je m'enveloppe dans mon manteau et je passe mes bottes.

Je fis d'abord quelque chemin dans une prairie humide, derrière le cabaret, mais je revins bientôt retrouver la grande route. Mon plan était d'aller à Kokenhusen, et d'engager le maître de poste à se charger de moi. L'espoir que je fondais sur cet homme et sur sa famille, reposait en partie sur leur physionomie, et en partie sur les désagrémens que le maître avait eus la veille, et dont il voudrait se venger. Je ne crus pas d'ailleurs qu'il se montrât insensible à une somme considérable dont j'aurais payé de grand cœur ce service.

Que s'il eût répugné à me garder chez lui, ou que dans le fait il n'eût pas eu de place, je me cachais alors dans les ruines du vieux château de Kokenhusen, et je fesais seulement un accord pour qu'il m'y portât à manger. Ensuite par son moyen j'instruisais le baron

de Lowenstern, qui de son côté avertissait ma femme, et ma femme nos amis; en un mot, j'avais fait un plan qui paraissait très-praticable, mais que j'ai des raisons (1) de ne pas expliquer plus en détail ici.

Une chose avait gâté mon plan. Il fallait arriver de nuit à Kokenhusen, pour que le conseiller ne prît pas les devans; mais le sabat du juif m'avait trop retardé; il était bien trois heures; il m'en fallait près de cinq pour parcourir un si long chemin. Il pouvait arriver que le conseiller se levât de bonne heure et parvînt à me joindre; d'ailleurs, je devais craindre de me montrer de jour à Kokenhusen, où je pouvais bien croire qu'on viendrait me chercher, en mettant en même tems du monde à ma poursuite. Je me décidai donc à continuer mon chemin tant que la nuit durerait, et à gagner les bois qui couvraient les collines, aussitôt que le jour viendrait à se montrer.

Tout étant ainsi combiné, je suivis le grand chemin, prenant, quand je pouvais, des prairies adjacentes, où je marchais parallèlement. Je vis, à la clarté de la lune, une maison que j'avais prise la veille pour un pavillon militaire. On trouve en Livonie beaucoup de ces maisons, éparses çà et là dans la plaine:

(1) Ces raisons n'existant plus, j'en parlerai plus tard.

elles servent aux officiers, lorsque leurs régimens sont dans les environs ; une fois partis, on les referme. J'avais vu, la veille, portes et volets fermés, et la guérite vide : je l'avais crue inhabitée.

Dans cette persuasion, comme elle était éloignée du grand chemin, je voulus passer outre.

Qui va là ? crie la sentinelle. Je fus fort effrayé de cette demande, à laquelle je ne m'attendais pas : je fis pourtant la réponse ordinaire.

Quel chemin prends-tu ? où vas-tu ? — A Stockmannshof. — Mais le grand chemin est là. — Je ne l'ai pas vu.

Je veux passer, mais — Halte. — Chut ! mon ami, lui dis-je, je suis de Stockmannshof le gouverneur, je viens de voir la fille, ne dis pas, je t'en prie, que tu m'as apperçu. Je joins à cette prière quelque argent de ma poche ; il murmura, mais me laissa passer.

Ce petit accident m'avait rendu timide ; je craignis pareille aventure et suivis bonnement le chemin : si on y était vu, du moins n'était-on pas extraordinaire ; d'ailleurs, j'y marchais beaucoup mieux.

Mais voici une autre aventure. A quelques werstes de là j'entends battre l'alarme, assez loin derrière moi. Il faut connaître cet usage. Dans les villages de Russie, et même dans

les lieux fort écartés des villes, on suspend une planche entre deux barres de bois. Quand on veut rassembler les valets pour les repas, ou bien pour des ouvrages, ou seulement quand on veut marquer l'heure, on frappe dessus avec un gros maillet, ce qui produit un son perçant, qu'on peut entendre à de très-grandes distances. Je fus saisi. Il est bien matin, me disais-je, les valets nulle part ne déjeûnent sitôt; ce n'est pas l'heure qu'on annonce, on la bat bien différemment et les coups se suivent ici avec plus de vîtesse. Ah! je le vois, le conseiller s'est apperçu de ma fuite; il donne l'alarme au cabaret, ou bien il a causé avec la sentinelle, qui aura dit qu'elle m'avait rencontré; il me poursuit sans doute et fait sur son passage assembler la campagne (1).

Ce carillon, enfin, me parut très-suspect, et m'engagea à quitter la grande route. Je m'enfonce aussi-tôt dans un épais taillis. De tems en tems je trouve des clairières que je traverse promptement, cherchant tant que je peux la protection des arbres. Petit-à-petit le bois devient plus épais; je vois une colline qui me promet un abri favorable, je m'y rends par le plus court chemin; ce chemin

(1) Si mes conjectures étaient justes, c'est ce que je n'ai pu su depuis, n'ayant jamais parlé de cette affaire.

me jette en un terrain humide ; à mesure que j'y marche, il devient plus fangeux ; j'entre jusqu'aux genoux dans une boue épaisse, je m'y débats long-tems ; mais mourant de fatigue, je reste immobile au milieu. Le jour vient, à quoi me sert-il ? le taillis est épais, de jeunes sapins m'entourent, je ne vois pas à dix pas devant moi. Que faire ? retourner ? Ah ! la mort certaine m'eût semblé préférable à la nécessité de prendre ce parti. Sitôt que je me crus remis, je rassemblai mes forces, et après plus d'une heure d'une marche pénible, j'atteignis la colline. Elle n'était pas de près ce qu'elle m'avait semblé ; je l'abandonnai donc, et continuai ma marche. En poursuivant de colline en colline, je trouvai des sentiers qui conduisaient à de petites pièces de terre mal cultivées, dans le bois ; je les évitai toutes avec un soin extrême ; mais cela m'arriva souvent, et dans des sens tellement opposés, que, vu le tems couvert, je n'eusse pas su le soir où regagner la route, si je n'eusse eu pour guide les eaux de la Duna, que je croyois toujours entendre. Enfin, après tous ces détours, après avoir vingt fois rejeté une place, je vois un bouquet de sapins, fort sombre et fort touffu. Au milieu d'eux, deux grands bouleaux sortis de la même souche, joignaient amicalement leurs branches. Ils me rappelèrent ma femme. Une union si tendre,

si semblable à la nôtre, me parut un heureux présage ; je leur donnai la préférence, ne croyant pas, sous leur ombrage, éprouver rien qui fût fâcheux.

Il n'était que sept heures. Avant dix heures du soir, je ne devais pas songer à les quitter : j'eus donc le tems de combiner ma marche. D'abord, je décrottai mes bottes, et me serais aussi séché, si le tems eût été plus chaud et le lieu moins humide ; je m'enveloppai de mon manteau, et je m'assis contre mes arbres. Les sapins me formaient une épaisse muraille ; si on la perçait à trente pas, on trouvait des bois de défends fort humides, terminés par une colline absolument chauve et aride ; je voyais à travers les branches ceux qui auraient voulu descendre la colline ou traverser le taillis. A droite, à gauche et par derrière étaient, à perte de vue, des bois.

Alors je me dis à moi-même : Stockmannshof est tout près ; c'est là où demeure le chambellan de Bayer, père de madame de Lowenstern ; j'ai entendu vanter cet homme ; sa façon de penser est noble ; et en effet sa fille aurait-elle d'aussi excellentes qualités, si elle ne les devait à l'exemple et aux soins de parens estimables ? Je pensais donc, si j'y allais le soir, pouvoir compter évidemment sur lui ; mais je fis après des réflexions contraires. Cette terre est près de la route, me

disais-je ; le conseiller y sera venu, il aura requis le village pour m'arrêter par-tout où je puis être ; comment parler à M. de Bayer sans me faire jour à travers ses laquais ? Ils se trouvent par là confidens de mon secret, et arrêteront la bienfaisance du maître : ce n'est pas là un homme qu'on puisse tenter avec une récompense ; rien ne saurait me le rendre favorable que le seul élan de son cœur. Mon premier plan est préférable : allons à Kokenhusen ; en vain le conseiller y a semé l'alarme, en vain m'y a-t-il prévenu : les gens que j'y vais voir riront de sa détresse et me prêteront secours pour se venger de lui. A-t-il donné de l'argent ; je doublerai la somme. Pourtant il est bien bon d'avoir la journée devant moi pour calculer les évènemens possibles.

Après ce petit conseil, je tirai de ma poche la feuille que j'avais prise, j'en fis plusieurs morceaux, et avec un crayon j'écrivis de mes doigts humides une lettre à M. de Bayer, une au baron de Lowenstern, une troisième à ma femme et quelques autres billets, dont je ne puis rien dire ici. Pendant que j'écrivais, il survint un orage. Je savais qu'en pareil cas il est très-imprudent de rester sous des arbres ; il ne me vint pourtant pas en idée de quitter cet abri paisible : je dirai même avoir desiré que la foudre vînt obligeamment m'y chercher

j'ai toujours regardé cette façon de cesser comme la plus desirable, et j'eusse reçu comme un bienfait, une mort si douce qui eût fini si promptement mes maux. Mais les choses furent autrement ; l'orage creva par une forte grêle qui se changea bientôt en pluie ; je fus trempé des pieds jusqu'à la tête.

Cependant cette pluie désobligeante en soi, fut dans un sens très-secourable : j'avais une soif ardente, le desséchement de ma langue était tel, qu'elle s'attachait à mon palais. De belles gouttes d'eau pendaient des arbres ; j'y fus porter les lèvres, et promenai ainsi ma bouche avide sous chaque pomme de sapin. Ah! je n'ai jamais mieux senti cette image de la bible, où le mauvais riche demande une goutte d'eau qu'il voudra en vain rencontrer ! Lorsque j'eus épuisé celles qui m'entouraient, je fus à quelques pas pour m'en procurer d'autres ; souvent je devais employer de grandes précautions : par trop de convoitise j'arrivais comme un étourdi et la goutte tombait, sans que je pusse l'atteindre : je devins enfin plus adroit ; mais un hôte non invité sut me ravir bientôt cette boisson frugale ; le soleil à midi avait tout enlevé.

J'entendis une voiture rouler sur un chemin que je pris pour la route ; je pensai que c'était la mienne dont le conseiller se servait pour me chercher plus à son aise ; excepté cela, nul

autre bruit occasionné par créature humaine, n'avait frappé jusqu'alors mon oreille : mais à midi il en vint un qui remplit mon cœur d'épouvante. Un paysan à cheval trottait çà et là dans la plaine ; il parcourait les prés, montait sur la colline, redescendait, examinait, fouillait tous les buissons. Ne sachant plus où diriger ses pas, il venait droit à ma retraite : heureusement cette touffe bienfaisante qui m'avait donné un asyle, jeta sur moi un voile impénétrable ; il s'en alla. Je m'étais assuré avant, qu'aucun chemin n'allait de ce côté : c'était sans doute un paysan qu'on envoyait à ma poursuite.

Une demi-heure après, une charette passa dans cette même partie du bois, mais elle ne fit que traverser ; dans ces deux cas je m'étais couché ventre à terre.

Je m'apperçus l'après-midi que la forêt qui se trouvait derrière, n'allait pas aussi loin que je l'avais pensé ; il passait souvent des voitures devant et près de moi. Trois ou quatre villageoises que j'entendis chanter et folâtrer entre elles, ne me parurent pas du nombre des paysans chargés de m'arrêter ; je supposai par là qu'une route quelconque se trouvait dans les environs.

Mais, à cinq heures du soir, j'éprouvai une frayeur qui surpassa de beaucoup toutes les autres ; j'entendis des chiens de chasse et une

voix qui les excitait. Joseph Pignata qui, lorsqu'il échappa des prisons de l'inquisition fut poursuivi par des chiens de chasse, me revint alors à l'esprit. Je savais à la vérité qu'en Livonie les chiens n'y chassent pas les hommes; mais l'animal qu'on poursuivait pouvait se diriger vers moi, les chiens en suivant la piste seraient venus à mon buisson : on sait que quand ils voient un homme, leur aboiement n'est pas le même; ils m'auraient donc fait reconnaître à celui qui les conduisait; il s'en fallut de moins de deux cents pas qu'ils ne parvinssent à ma retraite. Dans cet état perplexe, je me cachai dans mon manteau et me livrai bonnement à mon sort; mais pourtant peu-à-peu, la chasse s'éloigna, les chiens suivirent le gibier qui avait pris une autre route.

Je ne saurais dire à présent si c'était vraiment une chasse ou des chiens dirigés sur moi. J'ai tout lieu de penser que j'étais bien vraiment l'objet de leurs recherches, car c'était la saison où les chasses sont fermées. D'un autre côté, comme on sait, les chiens de bergers et de pâtres poursuivent au printems le gibier, et font un grand dommage aux chasses.

Outre l'effroi causé par les dangers réels, j'étais encore en butte aux prestiges mensongers de l'imagination. J'ai bien pris trente fois pour un homme, un vieux tronc d'arbre qui se trouvait dans le bois de défends : ce fut

bien pis quand le jour devint sombre. J'apperçus devant moi un homme à bonnet vert avec une veste de même, qui me couchait en joue : je voyais son fusil, les traits de son visage qui étaient agréables et même pleins de bonté : ce fut au point que j'ôtai mon manteau et fis différens gestes pour qu'il reconnût son erreur, jusqu'à ce qu'enfin je revins de la mienne.

Si je fusse resté plus long-tems dans ce bois, j'en aurais éprouvé un dérangement d'esprit, qui m'eût conduit peut-être à la démence. J'avais la tête en feu, un bourdonnement dans les oreilles, des étincelles devant les yeux; mes pieds étaient gelés, mes mains de même; mon corps transi et mon pouls convulsif.

Je me sentais malade, très-malade, et dirai-je ce qui me soutenait ? ma femme, cette femme céleste. Le doux nom d'Emilie, exprimé doucement, ranimait les dernières étincelles de mes forces, et relevait mon courage abattu. Mais ce talisman-là n'agissait que sur l'ame, la nature épuisée voulait d'autres soutiens.

Nous étions à samedi au soir. La poste avant Mietau, j'avais pris une beurrée et une tasse de café; le lendemain, un biscuit; le vendredi, trois cuillerées de soupe; du reste pas la moindre chose; excepté mes gouttes d'eau, j'étais à jeun du jour : je savais qu'il

fallait manger, si je ne voulais périr dans le bois ou sur la route. Quelle pauvre chose que l'argent ! J'avais sur moi sept cents roubles, et avec cette somme pas un morceau de pain. Joignez à cela que le sommeil n'avait pas fermé ma paupière ; car il faut bien compter pour rien ce court assoupissement qui me surprit dans la voiture, et qui ne m'avait pas rafraîchi.

Lorsqu'il fit plus obscur, une bécasse passa sur ma tête. Sa voix rauque et criarde réveilla dans mon ame la sensation d'un de mes doux passe-tems. Je m'étais fait une fête, étant en Livonie, d'employer les belles soirées du printems à chasser cet oiseau de passage, qui, comme on sait, est très-rare en Allemagne. Au souvenir de cette espérance trompée, mille autres se joignirent avec la promptitude de l'éclair. Je suivis la bécasse en poussant un soupir ; c'était l'heure où elle sort du bois, et elle m'avertissait qu'il était tems de faire de même.

Voulant couper au court pour regagner la route, je traversai un de ces chemins qui sont dans les forêts pour le transport des coupes. J'arrive au moment même où quelques paysans y passaient au grand trot avec des charriots vides ; ne pouvant reculer, j'employai à l'instant ma ressource ordinaire. Je me couchai par terre, en m'abandonnant à mon sort. Le

buisson où j'étais était extrêmement clair ; j'eus pourtant le bonheur de n'y être pas vu. A peine furent-ils passés, que je continuai ma route dans la même direction que j'avais prise d'abord. Je m'apperçus bientôt qu'au lieu de me sortir du bois, elle m'y enfonçait davantage, et que le bruit que j'avais cru jusque là être celui des eaux de la Duna, n'était rien autre chose que l'effet du vent sur les arbres, lequel bruit s'entendait par-tout. Que faire alors ? reprendre mon marais ? le pouvais-je dans l'obscurité ? La faim, le froid et la fatigue m'eussent mis aux abois, et mon corps laissé là à la merci des loups en serait devenu la pâture. Je cherchai donc le chemin aux charriots, et quoique la recherche fût difficile, j'y parvins un quart d'heure après.

J'y marchai vîte, mais je crus entrevoir qu'il me jetait trop de côté. J'en fus certain lorsqu'arrivé sur la grande route, je lus sur le poteau (1) que je n'étais encore qu'à trois werstes de l'auberge.

Il me restait près de cinq lieues pour arriver à Kokenhusen. Comment les faire dans l'état où j'étais ? Je m'approchai de la Duna, et fus puiser dans mon chapeau de quoi calmer la soif la plus ardente. J'en ressentis bientôt les

(1) Il y a dans toute la Russie des poteaux qui, de werste en werste, marquent la distance des villes.

dangereux

dangereux effets, par les douleurs d'une colique affreuse. Ma gorge était si enflée et si sèche qu'à peine pouvais-je avaler. Espérant que la marche adoucirait mes maux, je me remis en route, quoique le chemin fût encore fréquenté. Tantôt il me fallait gagner vîte une haie, pour me mettre à l'abri d'une rencontre fâcheuse; tantôt faire un détour pour éviter un bruyant cabaret. Souvent un chien de garde aboyait de fort loin; je devais au plutôt éviter sa poursuite, car s'il ne se fût pas contenté de ses cris, je n'avais d'armes pour résister à des attaques qu'une seule paire de petits ciseaux; enfin j'avais compté parer à tous ces accidens, en me glissant le long de la Duna, et le rivage était plein de radeaux où l'on voyait des feux et des hommes marcher de droite et de gauche. Il fallait donc changer de marche, coulant tantôt le long de la Duna, passant après à travers les buissons, ou rejoignant la route. Ce fut en biaisant ainsi que j'arrivai sur les onze heures, sous les murs de Stockmannshof.

Le château où demeure le chambellan de Bayer est situé sur une colline. Un jardin en terrasse conduit sur le grand chemin, où il finit par une porte de fer.

On remarquait encore des lumières au château, mais peu-à-peu elles s'éteignirent. Il n'en resta alors qu'à l'étage d'en bas. Je mis

le doigt sur le loquet de la porte ; je la trouvai ouverte. Alors je revins en moi-même sur le parti que je prenais. Je ne pouvais aller à Kokenhusen, car je ne marchais plus, je chancelais comme un homme ivre ; ma colique d'ailleurs ne me laissait point de repos et ma gorge était plus ardente. J'entrai donc au jardin pour gagner le château. J'apperçois une figure blanche. Serait-ce une femme ? me dis-je. Si j'avais ce bonheur ! Les femmes sont compâtissantes, leur pitié nous secourt sans aucun examen. Allons à elle . . . . J'approche, mais je ne vois qu'un Neptune de pierre placé au milieu d'un bassin.

Me voilà de nouveau livré à tous mes doutes. Mes raisonnemens du bois me reviennent aussi-tôt. Je m'enfuis brusquement et continue ma route. Mon ame brave mon corps pendant un très-long-tems, mais après un demi-werste les besoins du dernier l'emportent. Exténué de faim, de fatigue, de douleurs, je tombe sur le sable, en proie au plus grand désespoir. J'avoue qu'en ce moment l'idée du suicide se vint offrir à moi pour la première fois, et si au lieu de mes petits ciseaux j'eusse eu le poignard dont je me sers quand je voyage, j'aurais certainement attenté à mes jours. Je l'avais par bonheur laissé à Mietau à ma femme ; allant à Pétersbourg je craignais de l'avoir sur moi. Cette arme qui n'était

pour moi qu'une défense, lorsque marchant en avant de ma voiture, je rencontrais de mauvais chiens, y eût peut-être paru suspecte. Ce fut par précaution que je la laissai à ma femme, et je bénis cette précaution, car le sage, dit Sénèque, ne doit pas se hâter de sortir de la vie, telles raisons qu'il ait pour le faire ; il se retire et ne fuit pas.

Comme notre sort dépend de peu de chose ! Si le matin, lorsque je m'évadai, j'avais pris le pain qui était sur la table, il m'aurait seul donné des forces, et j'aurais pu suivre mon plan. Il n'y avait donc plus que deux partis à prendre, rester à Stockmannshof, ou retourner au bois jusqu'à la nuit suivante. Mais ce dernier parti était peu raisonnable. Comment aurai-je eu plus de forces vingt-quatre heures plus tard passées sans nourriture? Je devais donc retourner au château, et m'étant un peu reposé j'en fus chercher la porte.

La lumière du bas était toujours la même. Je traversai le jardin et montai deux terrasses, et je parvins ainsi à une seconde porte donnant sur une ruelle entre le jardin et la maison. Je l'ouvris comme la première, et me trouvai à trois pas du perron. Je le monte, je vois à travers les carreaux où brillait la lumière trois jeunes femmes-de-chambre qui préparaient leurs lits. Je plie dix fois le doigt pour

frapper à la fenêtre, je le retire dix fois ; mais le besoin l'emporte, je frappe.

Une de ces filles sort avec sa lumière, vient à la porte et me demande ce que je veux. Je la supplie avec une voix rauque de me donner un morceau de pain. Elle me regarde avec une grande surprise. C'était une jolie fille, d'une figure agréable et qui annonçait la bonté; mais ma figure à moi, mon air, ma contenance, la firent balancer. Il est trop tard, répondit-elle, nos maîtres sont couchés et tous nos gens aussi. — Ayez pitié de moi, ma belle enfant, lui dis-je ; j'ai passé la journée dans le bois, je n'ai rien pris de tout le jour ; par grace, ayez pitié de moi. — Mon dieu, dans la forêt ? par le tems qu'il a fait, et pourquoi donc encore . . . . Elle me toisa alors des pieds jusqu'à la tête et s'éloigna : je devinai sa pensée ; ne craignez rien, ma belle, je ne suis pas un voleur, pas même un mendiant : (je lui fis voir ma bourse et la chaîne de ma montre). J'ai bien assez d'argent, mais mon sort est des plus à plaindre ; ma chère enfant, je vous supplie, ne puis-je parler à M. le chambellan ?

« M. le chambellan dort ».

« M. de Lowenstern y est-il ? »

« Il revient demain, il est à Kokenhusen ».

« Madame de Lowenstern, ses enfans ? »

« Sont là haut ».

« Et mademoiselle de Plater ».

« Aussi ». Cette demoiselle de Plater était une aimable jeune personne, amie de la maison, que j'avais vue en Saxe.

« Ne peut-on l'éveiller ? »

« Je n'ose ». — Comme je la priais avec beaucoup d'instances, elle me conseilla d'aller chez le secrétaire et d'y attendre le jour ; mais pendant la conversation je l'avais conduite peu-à-peu à sa chambre : l'horrible nécessité m'ôta toute retenue ; je ne sors pas d'ici, lui dis-je, je reste sur ce sofa. Cette déclaration mit ces filles fort en peine.

Dieu sait ce qui serait arrivé de cette scène, si le chambellan et sa femme, qui couchaient tout auprès n'avaient été éveillés par le bruit. Madame de Bayer sonna sa femme-de-chambre, je lui donnai la lettre que j'avais écrite dans le bois, et la priai de la rendre à son maître : dans l'attente mortelle de savoir la réponse, je me jetai sur le sofa.

La fille revint ; elle me dit de vouloir bien attendre, que j'aurais dans peu à manger, et que son maître allait venir lui-même. Je restai seul alors pendant quelques momens : momens incommensurables avec la mesure ordinaire du tems.

Arrive le chambellan : c'était un homme âgé, il avait la bonté peinte sur sa figure ; il me parut embarrassé : mais combien je l'étais moi-

même ! Je parlai à bâtons rompus, et ne dis que des mots isolés et sans suite, mais ma lettre l'avait suffisamment instruit. Il m'engagea à me tranquilliser, qu'il me fallait d'abord manger, après quoi l'on verrait ce que l'on pourrait faire. Madame de Bayer vint après : je reconnus les traits de son aimable fille, et je repris courage. Je racontai en peu de mots mon inconcevable aventure ; elle parut les toucher, mais je vis cependant que l'on avait des doutes que je fusse en tous points parfaitement innocent : et comment en effet des êtres bien pensans habitués à l'ordre des lois, pouvaient-ils croire possible cette marche de la justice, sans des raisons très-graves ?

L'on m'avait cependant servi toutes sortes de viandes, j'en dévorai quelques bouchées : j'en vins après à l'objet essentiel qui occasionnait ma visite, et je demandai protection et secours. Je priai le chambellan de me cacher dans une de ses terres. A cette proposition je vis que M. de Bayer se livrait combat en lui-même, et que l'aiguille de la balance allait pencher de mon côté ; l'espérance éclatait au front de son épouse, lorsqu'il survint un homme auquel je ne saurais penser encore sans un mouvement involontaire de répugnance et d'aversion.

Monsieur, me dit le chambellan, vous

voyez-là un de nos bons amis, M. Prostenius (1) de Riga. Là-dessus nous nous saluâmes ; il prétendit qu'il m'avait vu jadis : pour moi, je ne crus pas me rappeler sa figure. Que l'on se représente un homme de très-bonne mine, ayant la physionomie gracieuse et accueillante, et la froideur la plus honnête ; de ces gens qui vous disent des choses désobligeantes, cruelles même, du même ton et aussi aisément que l'on annonce une nouvelle agréable. Je sus par lui que le conseiller s'était présenté au château, qu'il y avait dîné, qu'il avait témoigné la plus grande inquiétude, mis tout le village en rumeur, et fait marcher à ma poursuite ; qu'ensuite de ces dispositions, il était parti pour Riga, où il était probablement encore. M. Prostenius soutint d'abord mon plan impraticable, même avant de l'avoir entendu en entier : c'était se compromettre, et l'on ne pouvait me servir sans danger. Mais vous avez gagné du tems, dit-il, par votre fuite ; on va vous conduire à Riga ; le gouverneur, qui n'est instruit de rien, doit faire un rapport sur votre compte, et jusqu'à la réponse, il arrivera peut-être des changemens. Je répondis que d'après la manière dont on en ayait agi avec moi, il était difficile de

(1) Il s'appelait autrement, comme je l'ai appris depuis ; mais pourquoi le nommer ?

croire que les changemens fussent à mon avantage. Alors le chambellan, que M. Prostenius n'avait pas laissé parler jusqu'alors, et à qui, en quelque façon, il avait tracé sa conduite, dit pour me consoler : Vous pouvez bien d'ici écrire à l'empereur. — Le puis-je ? m'écriai-je. — Sans doute, et je ferai remettre la lettre par mon cousin le général de Rehbinder, qui dans ce moment commande à Pétersbourg.

Je le remerciai de toute son obligeance ; l'aimable Prostenius y voulut répliquer, cependant il se tut.

Mais, demanda le charmant petit homme, pourquoi craignez-vous tant le voyage de Tobolsk ?

Je le regardai en riant. Pourquoi je le crains ? — Mais oui, on y envoie beaucoup d'honnêtes gens, vous y aurez bonne compagnie. — Ma compagnie est ma famille.

De quelle façon êtes-vous conduit ?

J'ai avec moi un courier du sénat et un conseiller de cour.

Et point de gardes ? point de soldats ?

Non, point de gardes.

Eh bien, voyez-vous donc, rien n'est plus honorable ! Et comme il vit que ces marques d'honneur me touchaient assez peu : — Allons, vous devez vous soumettre, vous êtes philosophe.

Je suis époux, lui répondis-je, je suis père. — Alors le petit homme sourit, les larmes vinrent aux yeux de madame de Bayer, le chambellan rappela qu'il était tard : allez vous reposer, me dit-il, et reprenez des forces pour partir demain pour Riga.

Je ne sais pas pourquoi ce voyage de Riga ne me causait aucune peine : était-ce donc qu'il me rapprochait de ma femme et de mes enfans ? car il était égal, au fond, que ce fût à Riga ou ailleurs qu'on me remît aux mains du conseiller.

Dans le commun, me dit le chambellan, vous trouverez un lit : allez vous reposer. On appelle commun, en Livonie ainsi qu'en Esthonie, un pavillon à part du corps-de-logis principal, où habitent le gouverneur, le secrétaire et autres personnes de ce genre, et où sont disposés des lits pour recevoir les étrangers.

J'apperçus, en sortant pour aller au commun, cinq ou six paysans qui m'y accompagnaient ; je crus qu'ils étaient là par curiosité, ne pensant pas que l'influence du sieur Prostenius eût engagé un galant homme à faire une prison d'état d'une chambre choisie jusqu'alors pour donner l'hospitalité.

En entrant dans cette chambre, j'y trouvai du monde couché ; une partie dormait ; je ne m'en occupai en aucune manière, et ne

Il se compromettrait.... c'est au gouverneur de Riga à qui on doit la remettre.

Et les autres ?

Celle de votre épouse passera de même par ses mains ; quant à ce qui regarde les autres, je vous conseille de les laisser là en entier. Disant ces mots, il prit mes lettres qui étaient pour l'empereur et pour ma chère épouse. De savoir ce qu'elles sont devenues, c'est ce que j'ignore encore. Je suppose qu'on les a rendues ; mais avec la servile crainte qui règne maintenant dans le cœur de tout homme en place, je ne m'étonnerais pas qu'on les eût supprimées (1). Peut-être est-ce un bonheur pour moi ; peut-être le cœur dur du sieur Prostenius m'a-t-il rendu un grand service. La lettre à l'empereur était trop véhémente ; j'y parlais beaucoup de mes droits, de la sauve-garde impériale et de mon innocence. Il ne pouvait à sa lecture être content de lui, et cela fût retombé sur moi : il apprenait d'ailleurs ma fuite, qu'il eût regardée comme une résistance à ses ordres, comme une action digne d'être punie. J'avais bien mis dans cette lettre : Le gouverneur de Courlande m'a dit, au nom de Votre Majesté, que je partais pour Pétersbourg, cependant un quidam me mène

(1) On verra par la suite avec quelle noblesse le gouverneur de Riga en a agi.

en Sibérie ; je ne connais pas ce quidam, il ne m'a fait connaître aucun ordre de Votre Majesté : qui des deux devais-je croire, du gouverneur ou du quidam ? Mais, comme je l'ai dit, cette affaire était embrouillée, obscure, ma supplique à coup sûr n'eût fait aucun effet, elle eût aigri l'empereur, et j'ai desiré plus d'une fois depuis n'avoir pas écrit cette lettre. Il en est de même du peu de mots destinés à ma femme ; je lui avais dépeint ma situation dans le bois ; je lui parlais de notre séparation que je regardais comme devant être éternelle : cette lettre imprudente lui eût donné la mort, si elle l'eût reçue sans y être préparée. Encore une fois, je remercie l'homme à la mine doucereuse, il m'a peut-être conservé, sans le vouloir, ce que j'ai de plus cher au monde.

Pour ma lettre au comte de Pahlen et celle au comte de Cobenzl, elles étaient restées en mes mains. Je me trouvais justement seul avec un jeune homme qui avait couché dans ma chambre, et dans les traits duquel se peignaient la bienveillance et la compassion. Si vous avez un cœur humain, lui dis-je, faites partir ces lettres. Il hésita et parut craindre. Elles ne sont pas cachetées, continuai-je, lisez leur innocent contenu, et cachetez-les vous même. Il me promit qu'il ferait ce que je demandais dès que les premiers momens de

tumulte seraient passés. A-t-il tenu parole ? je ne sais ; ces lettres ont-elles eu quelqu'effet ? je ne sais ; n'en ayant rien appris, j'en doute (1).

Vint un jeune homme de dix-huit à vingt ans, que je pris à son air pour le jeune de Lowenstern ; il enleva vîte de dessus la table, plume, encre et papier ; le conseiller allant, me dit-il, arriver. Il me demanda poliment si j'avais besoin de quelque chose pour la route. Je profitai de ses offres obligeantes, en le priant de me donner un peu de crême de tartre. Alors je revis mes charmans compagnons : le conseiller me salua, toujours avec ses rides, mais sans le moindre reproche. Je lui dis du mieux que je pus, qu'il devait bien pardonner ma défiance, que j'avais cru plus naturel d'ajouter foi au gouverneur de la Courlande qu'à lui. Il parut en cela se contenter de mon excuse, et rejeta toute la faute sur l'humanité mal placée du gouverneur. Je le vis qui donnait cent roubles à tous ces paysans qui m'avaient servi de garde. Si vous croyez, lui dis-je, que ces paysans m'ont saisi, vous vous trompez, je viens de me livrer moi-même. Il ne daigna pas me répondre : il distribua ses billets en poussant un soupir profond. Il sortit ensuite pour tout faire préparer. Là-dessus entre en ma chambre la jeune

(1) Ceci s'éclaircira plus bas.

fille qui, la veille, m'avait ouvert la porte : elle approche avec inquiétude, dit quelques mots à l'oreille d'un de ceux qui se trouvaient là, et quand tous se furent éloignés elle profita bien vîte de leur absence pour me donner un petit sac de toile attaché à de grands cordons. Ce sont cent roubles, me dit-elle, que ma maîtresse vous envoie (1); vous en aurez besoin, car je sais que l'on va vous prendre votre argent : attachez-le bien vîte autour de votre corps. Elle sortit tout de suite.

Je ne compris pas trop ce qu'elle voulait me dire : je m'attachai pourtant le sac; à peine eus-je fini, que le conseiller rentra.

Ame noble et céleste que mon malheur a pu toucher, je conserve encore ce sac, ce précieux sac, il est intact : c'est un doux souvenir de ton humanité ! toutes les fois que je l'examine, des larmes s'échappent de mes yeux. Je me rappelle avec tristesse, mais en même tems avec plaisir, qu'au moment le plus douloureux de ma vie, une ame sensible a pris part à mes maux. Non, non, il faudra que je sois dans une extrême misère pour découdre ces points qu'une main bienfaisante se hâta d'assembler dans l'intention la plus compatissante. J'ai depuis ce moment eu bien des pri-

(1) Je croyais alors que c'était madame de Bayer.

vations, j'ai dû me refuser beaucoup de choses utiles ; je n'ai pu prendre sur moi de toucher à ce sacré dépôt; c'est une relique, la bénédiction d'une bonne mère l'accompagne, et je ne renonce pas à l'espoir de la remettre un jour entre ses mains que baigneront les larmes de la reconnaissance, pour en payer les intérêts !

Le moment du départ venu, le jeune de Lowenstern m'apporte la crême de tartre, une robe-de-chambre fourrée, un manteau de drap à manches, deux bonnets de coton, une paire de bottes, que sais-je, encore bien d'autres choses. Je l'embrassai, et lui demandai d'instruire ma femme de mon sort. Il le promit solennellement. Les pleurs qui coulaient de ses yeux me sont garans qu'il m'a tenu parole. Ensuite avec cette vive sensibilité, avec cette candeur du jeune âge et cette confiance trompeuse qu'elle produit, il prit la main du conseiller, le pria de me bien tenir et d'oublier ma fuite. Le conseiller répondit avec cette politesse froide qu'il avait eue avec ma femme. La femme-de-chambre était à la fenêtre et pleurait. Prostenius avait rempli sa tâche; il ne se fit pas voir, du moins ne l'ai-je pas remarqué. Je n'apperçus aucun des maîtres ; nous rejoignîmes une charrette découverte qui était devant l'auberge, car on avait laissé ma voiture à la porte ; on m'y jeta avec tous mes effets, exposé aux regards de toute

la multitude, et plaint par un petit nombre. Le conseiller se mit à côté de moi et le courier derrière; nous arrivâmes une heure après au lieu où nous avions couché.

C'est ainsi que se termina le malheureux essai d'une fuite qui certainement n'avait rien de blâmable, de quelque côté qu'on veuille l'envisager. Tant que je dus m'attendre à être mené à Pétersbourg et à y être examiné, je me devais certainement à moi-même de m'y laisser conduire, parce qu'alors, en disparaissant, j'aurais rendu mon innocence suspecte. Le moment actuel autorisait l'empereur à employer tous les moyens possibles, pour empêcher le trouble dans ses états, et je respecte le droit des souverains. Mais dès que je fus certain qu'on n'aurait égard ni à mes papiers, ni à mon innocence, qu'au contraire le plus dur traitement précédait l'examen, quelle loi divine ou humaine pouvait me commander de rester prisonnier ?

La grosse maîtresse de poste ressentit une grande joie de me voir repris ; elle dit au conseiller qu'elle attendait incontinent des soldats qu'elle avait fait demander au cantonnement du voisinage, et lui conseilla, pour l'avenir, de se munir toujours d'une garde, quand nous nous arrêterions la nuit. Un de ses chevaux, employés à courrir après moi,

était prêt à crever de fatigue : elle s'en apperçut au moment même, et la voilà qui décharge sur moi toute sa mauvaise humeur ; elle m'accable d'injures. Dans un autre moment je m'en fusse offensé ; mais alors ce n'était que la piqûre d'une mouche sur un homme que l'on vient de mettre à la torture. J'y répondis par un sourire moqueur, qui la mit cependant encore plus en colère, et je crois bien qu'ayant épuisé ses épithètes elle aurait fini par me battre, si M. le conseiller ne l'en eût empêché. Cependant tous ses cris avaient attiré beaucoup de monde ; il y avait bien trente paysans qui étaient bouche béante, et remplissaient la chambre que leur odeur fétide empestait. Le conseiller les chassa tous, et pria la maîtresse de poste de le laisser seul avec moi. Je fus tout interdit, mais ne m'effrayai plus ; je me sentis alors cette résolution que le désespoir nous inspire.

Lorsque nous fûmes seuls : Vous ne trouverez pas mauvais, me dit-il poliment, si je prends à présent des mesures sévères. Dans ce moment les chaînes me vinrent en idée, et l'esprit égaré, je saisis mes ciseaux pour me les plonger dans le sein ; mais il s'expliqua clairement. J'avais, comme je l'ai dit, une petite cassette revêtue en cuir noir, qui contenait quelques petits effets ; il en demanda la clef pour y mettre l'argent que j'avais dans mes

poches, promettant pourtant de m'en rendre toutes les fois que j'en aurais besoin.

Voyant que ce n'était que cela, j'obéis sans mot dire. J'étais habitué déjà à retourner mes poches ; clef et argent, ciseaux, crayon, morceaux de papier, ce que j'avais sur moi, je donnai tout, même ma montre, et cela avec toute la grace possible. M. le conseiller daigna lui-même introduire ses mains dans mes poches, pour voir si bien vraiment j'avais tout délivré ; il ferma ensuite la cassette.

On changea de voiture, et l'on reprit la mienne ; nous partîmes aussi-tôt. Je n'entreprendrai pas de décrire dans quelle situation d'esprit je fus pendant la route : qu'il suffise d'apprendre que je ne pus manger ni dormir, et que si je n'ai perdu l'esprit, j'en suis redevable seulement au cahotement de la voiture. Chaque fois qu'on changeait de chevaux, j'éprouvais des vertiges ; j'étais bien aise de repartir, et enchanté de rencontrer des chemins durs et raboteux ou des chaussées pavées. Les premiers jours de notre marche je n'ai pas dit quatre paroles : Non ! était la réponse à tout ce qu'on m'offrait. L'œil fixe et égaré, je regardais le pays, sans le voir. Vent et pluie, je ne sentais plus rien ; j'en vins au point de ne pouvoir plus entrer en voiture, sans qu'on m'aidât à y monter. Si par hasard mes yeux rencontraient un miroir, ma figure effroyable

me faisait reculer (1). Le conseiller parut inquiet de mon état; ce n'était pas chez lui affaire de compassion, mais crainte de ne pouvoir mener à bien sa mission honorable ; ce dont on lui eût peut-être fait un crime. Il fit tout ce qu'il put pour me tranquilliser ; lui et notre courier me peignirent Tobolsk comme la plus belle ville de l'univers, et la manière d'y vivre comme très-gaie et très-agréable. Les motifs de recommandation du courier étaient principalement la bonté et le bon marché des vivres. Quel poisson ! me dit-il, quel poisson ! pour dix kopéques les meilleures *esterlètes*

(1) Je dois rappeler ici une circonstance. A la première dînée, depuis ma reprise, nous arrivâmes dans une petite ville dont le nom ne me revient pas ; mais je sais seulement qu'elle appartient à un certain staroste de Korf, qui y demeurait dans un antique château. Quoiqu'il ne s'agît pas de changer de chevaux, nous arrêtâmes cependant dans sa cour. Il descendit lui-même, et pria instamment le conseiller de lui faire le plaisir de dîner avec lui, recommanda qu'on eût soin du courier ; et quant à moi, il ne me dit pas une seule parole, et ne m'envoya ni à boire ni à manger : seulement pour que je fusse sous bonne garde, pendant que mon escorte dînait, il fit fermer les portes du château, et entourer la voiture d'une multitude de gens qui me fixaient et me riaient au nez. Je fus ainsi l'objet de leur raillerie pendant une heure entière : ensuite M. le staroste reconduisit ses hôtes bien repus jusqu'à notre voiture. Malgré cet oubli des bienséances à mon égard, une soif ardente maîtrisa mon ame révoltée ; je demandai à boire : alors il me fit apporter de la bière. Je ne rapporte cette anecdote que parce que j'ai appris ensuite à Riga, que M. de Korf s'est vanté de m'avoir fait manger à sa table, et en général de m'avoir traité avec tous les égards possibles.

que les frians à Pétersbourg paient jusqu'à dix roubles, et le *ceterinos*, quels *ceterinos*! viande, pain, eau-de-vie, tout est en abondance. Le conseiller ajouta des détails qui furent pour moi d'un plus grand intérêt. Aussi-tôt arrivé, dit-il, vous serez libre, parfaitement libre; vous courrez; vous irez où bon vous semblera; vous pourrez prendre le plaisir de la chasse, parcourir la contrée, et vous choisir des connaissances; il vous sera permis d'écrire à l'empereur, à votre femme, à vos amis; vous serez le maître d'avoir vos domestiques et de faire venir tout ce qui vous plaira, de vivre enfin, selon votre fantaisie: il y a à Tobolsk des bals, des mascarades, et un très-bon spectacle.

A ce mot de spectacle, je souris malgré moi; je lui demandai seulement s'il pouvait me répondre que ma correspondance ne serait pas arrêtée: il m'en donna parole; cette assertion ranima mon espoir. Mais, disais-je à part moi, resterai-je à Tobolsk? l'empereur, qui m'envoie à Tobolsk, peut m'envoyer tout de même à Irkutzk, qui est à trois mille werstes au-delà. Cherchant à deviner les vrais motifs de mon arrestation, je m'étais rappelé qu'ayant sous presse, il y avait dix ans, ma pièce du comte Benjowsky, la feue impératrice Catherine écrivit à Reval, à M. le gouverneur, pour qu'il me demandât sous

main, et sans se dire chargé de pareil ordre, dans quelle intention j'avais écrit cette pièce. Je répondis naturellement que l'histoire du comte Benjowsky m'avait paru un sujet dramatique, et qu'il avait été même traité, avant moi, par M. Vulpius. Tout fut dit là-dessus; cette grande princesse en resta là, ainsi qu'on le peut croire.

L'empereur, disais-je en moi-même, choqué du sujet de ce drame, me voudrait-il punir de la même manière dont j'ai dépeint les souffrances d'un banni? Si cela est, j'irai au Kamschatka, qui est à 6000 werstes d'Irkutzk.

Le conseiller jurait par tous ses saints, et voulait passer pour un gueux s'il me menait autre part qu'à Tobolsk. Mais, lui disais-je, comment le savez-vous? vos ordres sont cachetés, connaissez-vous ce qu'ils renferment? Il me donna là-dessus à entendre qu'il les avait écrits lui-même. D'ailleurs, ajoutait-il, on ne coupe pas en deux un tel voyage; si vous étiez destiné pour Irkutzk, j'aurais reçu l'ordre de vous y mener, comme je l'ai déjà fait pour plusieurs personnages: mais mon ordre et mon billet de poste ne portent qu'à Tobolsk; vous devez être parfaitement tranquille. Vous jugez bien, ajouta-il, qu'il ne conviendrait pas à la dignité d'un empereur de morceler ainsi ses ordres pour le tourment

des prisonniers, en leur ménageant ainsi de nouvelles souffrances : *Ne tschisti*, me dit-il. (Le lecteur verra, par la suite, quel fond je devais faire sur M. le conseiller.)

Mais ce qui me calma bien plus que l'espérance de rester à Tobolsk, fut un récit du conseiller. Il y a bien un an, dit-il, que conduisant une femme, et me trouvant déjà assez près de Casan, un courier nous rejoignit et me présenta l'ordre de retourner bien vîte avec elle : on avait revu son affaire, et pris d'autres informations par lesquelles elle était reconnue innocente. A peine le conseiller m'eût-il conté cette anecdote, que j'appliquai sur-le-champ, à ma situation, l'aventure de cette femme. — On peut donc, ainsi qu'elle, me trouver innocent ?

Il n'y a pas de doute.

Et que dit cette femme ? que devint-elle ?

Elle fut bien contente, comme vous pouvez croire ; elle me donna sa montre d'or.

Cet évènement frappa mon imagination, et je ne peux décrire quel charme elle jeta dans mon ame. J'avais sans cesse devant moi cette femme, joignant les mains, les adressant au ciel, pleurant de joie, tirant avec empressement sa montre ; je suivais sa voiture retournant en arrière, la rapprochant de ses foyers ; je la voyais découvrant sa maison, appercevant ses enfans à la fenêtre,

arrivant enfin à sa porte, s'élançant hors de sa voiture et tombant faible entre leurs bras. Oui, cet homme grossier avait trouvé, sans s'en douter, le vrai remède à ma douleur; c'était là le baume convenable aux plaies cruelles de mon ame.

Depuis ce bienfaisant récit, je m'attendais, à chaque instant, à voir arriver un courier; dès que j'entendais derrière nous la clochette (1), mon cœur battait avec une force extrême. On verra mes papiers, disais-je, on me trouvera innocent; à l'instant partiront des ordres, un courier à cheval me sera envoyé; il me rendra le plus heureux des hommes; mais j'oubliai ou cherchai d'oublier que mes papiers n'étaient pour rien dans cette affaire. Je revenais toujours à l'obligeant courier, forçant les chevaux pour me rejoindre; je calculais combien de jours mes papiers devaient être en route, ce qu'il fallait de tems pour les examiner, et je voulais ralentir mon voyage afin que le courier nous atteignît plus vîte.

Nous étions au troisième jour depuis notre sortie du château de Stockmannshof; j'essayai de manger pour la première fois: nos gens avaient bâfré le saucisson de Boulogne et bu l'eau-de-vie de Dantzig; ils avaient avalé de

(1) On attache en Russie des sonnettes aux chevaux de poste.

même

même le pain, le beurre et le rôti froid que madame de Bayer avait fait mettre dans la voiture. Je voulus prendre du vin et du café; je ne trouvai ni l'un ni l'autre, et je ne mangeai que des œufs frais. Les nuits étaient très-froides, et le jour pas très-chaud à cause d'un vent pénétrant. Je voulus étendre à mes pieds le manteau qu'on m'avait donné, mais le courier se l'était adjugé, et avait mis mes bottes; je ne revendiquai aucun de ces objets; mes compagnons se servaient de mon bien, sans s'inquiéter si c'était le leur. S'en étaient-ils une fois servis, il était de bonne prise. Cette conduite s'étendait même jusqu'à mon argent; la moindre chose que l'on achetait pour moi, ou bien si l'on faisait réparer la voiture, je donnais aussitôt un billet de vingt-cinq roubles; on le changeait et on me donnait rarement le reste, ou si je l'obtenais, je ne l'avais jamais en entier. Le conseiller, ensuite, vint à manquer d'argent; il m'en emprunta sans façon. M'étant une fois avisé de me refuser à cette complaisance, sa conduite changea d'une manière si frappante, qu'à la fin je me vis contraint de lui céder. Je supportais tous les frais de la nourriture; enfin, quoique je n'eusse pris, pendant toute la route, que du lait, du pain et des œufs, et quelque fois un peu de veau rôti, ce voyage m'a coûté au-delà de quatre-cents

roubles, sans compter la voiture. Je payais ces objets, et mes drôles achetaient de l'eau-de-vie avec ce que je donnais pour mon vivre, et n'en remettaient rien aux pauvres paysans. Ces pauvres malheureux n'osaient seulement pas se plaindre.

Je ne puis m'empêcher de faire ici l'éloge de l'hospitalité de ces paysans russes, qui se fait toujours mieux sentir plus l'on entre dans le pays. Ils s'empressent tous à vous offrir un gîte; vous leur faites grand honneur en descendant chez eux; ils donnent ce qu'ils ont, du meilleur cœur du monde, et leur joie est extrême dès que vous l'acceptez. Je me souviens toujours d'une paysanne qui, nous voyant venir, se trouvait dans une peine extrême; elle courait par la maison, et disait en pleurant : Voilà trois bons petits hôtes, et je n'ai rien à leur donner. Cette expression de bons petits hôtes me fit sourire. Jamais les paysans n'exigent rien de vous; ils ne veulent rien prendre pour le pain, le quasse et autres choses semblables; et si ce sont des poules, de la crême ou des œufs, vous êtes maître du paiement; tel faible qu'il soit, ils s'en contentent. Ne recevant jamais rien de la part des soldats, et des couriers que d'horribles juremens, ils se gardent bien d'avouer qu'ils aient chez eux la moindre chose. Je suis pourtant certain qu'un voyageur trouve beaucoup chez les paysans

russes, quand il s'y prend d'une façon honnête. Si nous voulions avoir des choses qui n'étaient pas d'un usage ordinaire, je me mettais seul du marché et promettais de bien payer, et nous avions en abondance ce que nous pouvions desirer; mais la manière dont les soldats et les couriers s'y prennent est vraiment révoltante. — Où est le Desvetnik? (le Desvetnik est à-peu-près comme le maire en Allemagne.) Le Desvetnik se présente humblement. — Nous voulons avoir cela. — Il s'en excuse, et dit qu'il ne l'a pas. On jure horriblement, et on menace de le battre; alors il s'en retourne, et s'il trouve la chose, il l'apporte; mais comme il sait qu'il ne sera pas payé, il la choisit toujours la plus mauvaise possible. Sans cet abus profondément enraciné, le voyage de Russie serait fort agréable, trouvant toujours ces paysans bons et hospitaliers qu'on gagne si facilement: un rien, une bagatelle, un morceau de sucre donné à leurs enfans, en font sur-le-champ des amis. J'en ai agi ainsi dans toute la route, et j'avais toutes les mères pour moi; je donnais de préférence aux petites filles de l'âge d'Emmy et de Betty. Souvent, oh! bien souvent, les larmes me venaient aux yeux. Vous avez sûrement des enfans? me disaient les paysannes. Six, répondais-je en soupirant; le plus jeune à peine a un an. Alors je lisais dans leurs

yeux la compassion qui est si aisée à connaître; je montais en voiture, et l'on me bénissait.

Mais laissons cette digression, et revenons à ce qui m'intéresse. La seconde nuit que nous couchâmes, on prit de grandes précautions pour s'assurer de ma personne; on mit des gardes, on ferma les volets, et mon lit fut placé tout près du conseiller. Le courier se coucha par terre, de sorte qu'il eût fallu lui passer sur le ventre, si j'avais voulu m'en aller.

Ma barbe était devenue longue; je voulus me raser, on me le refusa, il me fallut prendre un barbier. J'eus beau dire que depuis un tems considérable, je faisais cette besogne moi-même; que si j'avais envie d'attenter à mes jours, je pouvais me jeter dans la première rivière; toutes ces raisons furent inutiles : mais le conseiller profita de ce que j'avais dit au sujet des rivières, et quand nous en passâmes, il se plaça chaque fois contre moi pour s'assurer de ma personne. Homme imbécile et pitoyable ! la puissance de ton empereur ne peut s'étendre jusque là : un seul chemin nous conduit à la vie, mille nous en font sortir, et nul pouvoir humain ne saurait m'empêcher de briser, quand je veux, mes chaînes. Je me souviens d'avoir lu dans Raynal, que les nègres souvent s'étouffent avec leur langue qu'ils retournent dans leur gosier. Dieu soit

loué ! je ne ferai pas de même ; le germe de l'espérance existe encore en moi : il y est engourdi, mais il peut s'échauffer, et produire des fruits qui me feront desirer l'existence.

Nous voilà venus à Polosck : c'est la seule ville considérable que nous trouvâmes depuis Riga. Nous changeâmes seulement de chevaux ; mais, lorsqu'on attelait, le conseiller se mit en devoir d'écrire le rapport de sa route. A chaque ville il en faisait autant, et c'est ce qui m'engagea à me bien conduire avec lui et à le ménager autant qu'il fut possible. J'étais bien sûr qu'il ne dirait pas le mot de ma petite fuite : il aurait craint de perdre à l'avenir le bel emploi de confiance d'escorter d'autres prisonniers, de se priver du coup-d'œil agréable de leur séparation, et du son flatteur de leurs plaintes ; mais il était possible qu'il mît dans son rapport quelques petits détails qui m'eussent été défavorables, et malgré toute ma complaisance, qui sait même s'il ne l'a pas fait. Je vis par ce petit travail, qu'il n'était pas très-fort pour les affaires de plume : il fut un tems considérable à écrire trois lignes, et il était vraiment comique de voir le soin qu'il apporta à recommencer par trois fois une enveloppe. M. le conseiller n'était donc bon qu'au métier qu'il faisait, menant les condamnés au lieu de leur supplice ; aussi s'acquittait-il de cet emploi avec une dextérité

et une intelligence rares, talens précieux que lui avait donnés une longue expérience dans ce genre de service. A la vérité, il ne l'avait pas exercé toujours d'une manière aussi distinguée : il n'était ci-devant qu'officier attaché au sénat; il fut placé dans le civil avec le titre de conseiller de cour, en considération de l'expédition dont on le chargeait avec moi. Je ne sais pas pourquoi on avait jugé nécessaire de me donner un homme revêtu d'un titre semblable. Voulait-on éviter par là toute apparence de soldats et de garde, ou par d'autres motifs? c'est-là ce que j'ignore; toujours est-il certain que c'était la première fois qu'il exerçait son métier en qualité de conseiller de cour, et qu'il tirait beaucoup de vanité de ce titre.

Ce titre même influait grandement sur la considération que l'on avait pour moi en route. Je paraissais un personnage, un homme intéressant, accompagné d'un conseiller de cour, tandis que les gens de marque et les généraux même n'ont pour escorte qu'un chasseur, et pour voiture qu'un kibik : cette distinction flatteuse était d'un très-grand poids.

Sur le chemin de Polocsk à Smolensk j'eus de nouveaux accès de colique; il s'y joignit un tremblement involontaire, des convulsions dans tous les membres, une chaleur qui parcourait la tête et la poitrine, et faisait craindre

un étouffement prochain. Cette chaleur s'annonçait par un serrement de tête, des étincelles devant les yeux, et un bourdonnement aux oreilles. Mon pouls variait à chaque instant; je n'avais plus d'appétit, de sommeil, je rêvais éveillé, je voyais des objets purement fantastiques; toutes mes idées étaient incohérentes, confuses et sans clarté; je me trouvais presque insensible; la pensée de ma femme et de mes enfans n'avait plus de charmes pour moi; celle de la mort plus d'amertume.

Excepté un sel neutre et la crême de tartre que j'avais eue à Stockmannshof, je n'avais pas de remèdes sur moi. Les recettes rassemblées depuis un tems considérable, et qui me venaient toutes des plus fameux médecins de l'Allemagne, comme Zimmerman, Selle, Marcard, Gall, Hufeland, etc., étaient sous les scellés avec tous mes papiers. J'avais eu beau les réclamer, je ne pus me les faire remettre; peut-être les prit-on pour des lettres chiffrées ou une correspondance secrète. Je n'avais donc aucun secours, et j'éprouvai une espèce de plaisir d'arriver à Smolensk, où j'espérais trouver quelques soulagemens. Je devais ma conservation à ces doux rayons d'espérance qui venaient de renaître en moi.

Nous arrivâmes fort tard. Le conseiller qui craignait les auberges, s'était fait conduire à la poste; mais on ne put nous y loger, et

comme je déclarai formellement ne vouloir pas aller plus loin, il fut néanmoins contraint de tâter de l'auberge. Celle où nous arrêtâmes, paraissait assez belle : l'hôte nous reçut, des lumières à la main, nous conduisit par un large escalier dans une grande antichambre. Je crus, d'après cette apparence, que nous avions trouvé un asyle favorable; mais quand nous vîmes la chambre : quel spectacle, grands dieux ! Un galetas élevé, un plancher tout tremblant, les vitres sans carreaux, et pour tout meuble, une table, un bois de lit, pas une chaise, pas un banc, encore moins de miroir; sur le mur pendait en lambeaux, la tapisserie la plus antique.

Je regardai autour de moi, mais je ne pensai pas qu'il servît en rien de se plaindre. Je demandai un peu de foin pour le bois de lit vide, et sitôt que je l'eus, je m'y jetai, sans dire un mot. Le froid qui entrait par les vitres frappait directement sur moi. Excepté cette robe de-chambre et le manteau que l'on m'avait donnés, je n'avais rien pour me couvrir; le froid et la vermine éloignaient tout repos.

Le jour venu, j'eus une grande fièvre; les yeux me sortaient de la tête. J'attendais, avec empressement, que le conseiller s'éveillât pour lui demander un médecin, mais le cruel me refusa ma demande. Il fut d'avis que le repos me ferait plus que tout le reste, et qu'il me

suffisait de séjourner un jour. Le courier, qui n'avait qu'un remède spécifique pour tous les maux et du corps et de l'ame, y ajouta le conseil très-savant de bien manger et beaucoup boire.

Ce dur procédé m'indigna; je punis mon bourreau par le plus froid silence, et je refusai l'offre de rester dans l'endroit. Je déclarai que s'il fallait mourir, j'aimais bien mieux que ce fût dans les champs. Je quittai mon grabat.

Comme pendant le voyage j'avais témoigné le desir de boire un verre de vin du Rhin, le conseiller m'en acheta une bouteille; elle me coûta deux roubles, et se trouva si détestable qu'il fallut la jeter, car mes chers compagnons ne buvaient pas de vin, mais seulement de l'eau-de-vie.

Entre Smolensk et Moskou mon mal devint bien plus considérable; un engourdissement général me rendit insensible, je ne voyais plus rien de ce qui m'entourait. Il faut pour sentir cet état se faire l'idée d'un homme qui se réveille au milieu des ténèbres, qui, n'ayant aucun souvenir de l'endroit où il est, veut aller à tâtons, et n'a pourtant aucun mouvement libre.

De tems en tems ma femme m'apparaissait l'espace d'une seconde; ce n'était pas comme un éclair, mais comme un doux rayon qui

pénétrait mes yeux; mais eux seuls prenaient part à sa vive lumière.

Quand le conseiller vit que c'était sérieux, il eut certains égards; il me promit qu'arrivés à Moskou, j'aurais un médecin. Je m'inquiétais fort peu de cette promesse, et si dans les transports de ma fièvre brûlante, mon imagination ne m'eût offert l'image de ma femme et de mes enfans, je me serais jeté dans les bras de la mort avec l'empressement qu'on montre à un ami que l'on attend avec impatience.

Nous arrivâmes à Moskou le septième de mai, vieux style; il nous mena à travers mille rues, les plus sales et les plus infectes, à la maison du major Maximoff, son camarade et son intime ami. Ce malheureux major habitait une cabane où il avait deux petites chambres que son enseigne partageait avec lui; trois personnes de plus, venues à l'improviste rendaient, comme on sent bien, ce logement peu commode. Le major fit cependant très-bien les honneurs de chez lui; il chercha à me rendre mon état soutenable; il me donna du bouillon, du café, m'obligea de prendre son lit, qui, quoique dur, me fit un bien extrême.

Le conseiller, croyant que je dormais, fit part à son cher camarade du changement heureux de sa fortune, et j'eus un vrai plaisir

d'entendre cet ami, le plaindre d'être attaché à un métier semblable. Mais notre homme sourit en tirant ses grandes rides : il s'inquiétait bien de cela ; il se leva et fut dans les étuves faire passer, par ses pores, le peu de sentiment dont il était pourvu. On m'avait promis un médecin ; je l'attendis vainement ; il ne devait pas venir ; car quand je priai mon bourreau de tenir sa parole, il répondit, en haussant les épaules, qu'il était contraire à ses ordres de m'accorder un médecin.

Il vous est donc enjoint de me laisser mourir.

Ah ! vous n'en mourrez pas. Je me tus à ces mots. A la garde de dieu, me dis-je, mais avant de mourir, je veux tracer mes dernières volontés, et faire mes adieux à ma femme. Cette idée seule m'occupait ; cela me fut refusé de même. Mais il fallait un homme public pour recevoir cet acte ; comment obtenir un notaire, après le refus d'un médecin ? Je tranchai cette difficulté, en demandant qu'on appelât le ministre. Croirait-on que cela me fût aussi refusé ? J'eus beau représenter qu'en mettant de côté le salut de mon ame, on devait cependant penser que, comme père de famille, j'avais des affaires à régler ; que le droit de tester n'était refusé à personne, que l'empereur ne voulait punir ni ma femme

ni mes enfans, toutes mes raisons furent inutiles, je ne pus jamais l'ébranler.

Mais, par grace, lui dis-je, permettez-moi d'écrire quelques mots à ma femme, vous les lirez vous-même; vous lui avez promis et m'avez répété cent fois cette promesse : il réfléchit un peu, et enfin consentit.

J'écrivis seulement cinq lignes à ma femme; je ne lui parlais pas de mon sort malheureux, mais je lui conseillais de s'armer de constance, de prendre garde à sa santé, si essentielle à des enfans qui étaient privés de leur père. Je traduisis ma lettre au conseiller, je la cachetai et la lui remis, et il pria le major de la faire porter à la poste. Cet objet terminé me rendait plus tranquille; mais, quelque tems après, le courier vint me dire que l'on avait brûlé ma lettre. Je frémis à ces mots : je faisais peu de cas de M. le conseiller, mais indigné de cette fausseté, il me fut odieux, je lui vouai mon mépris et ma haîne.

Pourtant, malgré sa vigilance et tous les yeux qui m'observaient, je trouvai le moyen d'écrire une seconde lettre. Je ne puis dire ici comment la chose se fit, je ferais tort peut-être à l'ame charitable qui m'en donna les moyens; que Dieu la récompense (1). Le len-

(1) Ma femme n'a pas reçu la lettre. Alexandre Schulkins,

demain au soir, nous quittâmes Moskou : la soirée était belle, en traversant la ville nous passâmes près de la promenade, c'est une allée de bouleaux, qui ressemble beaucoup aux tilleuls de Berlin; là, le beau monde se promène : il y avait alors grand nombre d'équipages, de belles dames, élégamment parées, de beaux messieurs bien pimpans et bien lestes : pas un ne vit le pauvre auteur qui devait peut-être ce soir les amuser d'une de ses pièces. Comme les heureux et les infortunés se croisent dans le monde ! qu'il est rare qu'un d'entre eux cherche à deviner l'autre, et comme chacun occupé de soi seul trouve inégalement ou la ronce ou la fleur. La vue de cette promenade n'excita pas en moi une sensation bien agréable, mais elle fit cependant diversion à mes maux. Je ne sais si c'est au printems, à ma parfaite résignation ou au manque total d'espérance (car ne plus espérer procure le repos), que je dus mon rétablissement. Sitôt que j'eus quitté Moskou, j'acquis visiblement des forces; je repris même courage; je cherchais pour me consoler des exemples de malheureux dont la situation avait du rapport à la mienne; je pensais à Napper-Tandy, aux

à qui, malgré son ineptie, j'avais trouvé les sentimens d'une ame honnête, que d'ailleurs on pouvait gagner par des sommes assez fortes, Alexandre Schulkins, qui jura par ses saints qu'il rendrait cette lettre, n'a pas fait ce qu'il m'avait promis.

déportés de Cayenne : mais l'un avait joué un rôle dans les troubles de sa patrie, les autres, quoique plus malheureux peut-être que moi-même, avaient pourtant pris part à l'administration d'un état bouleversé; ils étaient innocens sans doute, mais on les punissait des sentimens qu'ils avaient laissé voir; et moi, quelles opinions avais-je manifestées? Enfin, si leurs tourmens ont surpassé les miens, mon innocence au moins était plus évidente.

Non, il n'est rien de plus cuisant que l'état où se trouve un homme qui, chaque fois qu'il retourne en lui-même, y voit toujours l'idée de son malheur, semblable à ces serpens qui pressent Laocoon, l'enlacent en tous sens, sous mille formes nouvelles. J'étais de même au fond de ma voiture, n'ayant personne qui pût me consoler, me donner des avis, ni écouter mes plaintes; point de distraction que le chant glapissant d'Alexandre Schulkins et les saillies lourdes et maussades de mon odieux conseiller; ses grosses plaisanteries étaient toujours les mêmes, et revenaient à chaque instant. Si le courier s'endormait, il jouait autour de son nez avec le cordon de sa canne, jusqu'à ce qu'il l'eût réveillé; puis après avec le pommeau, il lui frottait l'entre-deux des épaules: arrivions-nous à une montagne, il s'écriait : *Moladinka gora!* (la jeune petite montagne.) N'était-ce qu'une colline : *Wot sta-*

rucha (voilà la vieille montagne.) Il faut avoir fréquenté, comme moi, la meilleure compagnie, pour bien apprécier le dégoût révoltant que je dus éprouver avec ces animaux. M. le conseiller m'a répété souvent, qu'il avait 500 ames en sa possession (1); je ne sais pas s'il disait vrai, mais, par ce que j'ai vu de lui, j'assure bien qu'il lui en manque une. La seule bonne qualité qu'on remarquât en lui, c'est que dans les dangers il était intrépide, il cherchait ceux-là même qu'il pouvait éviter : il n'enrayait jamais aux descentes des montagnes. Un jour nos chevaux s'emportèrent sur une côte rapide, au pied de laquelle se trouvait un torrent : un pont était sur ce torrent ; mais à la direction que prenaient les chevaux, on voyait clairement qu'ils n'y pourraient atteindre ; déjà les roues n'étaient qu'à deux pas de la rive : le conseiller sans rien examiner saute aussitôt par-dessus la portière ; un pied lui glisse, il tombe sur le penchant ; malgré cela avec ses mains il n'en soutint pas moins le poids de la voiture qui était prête à verser ; alors le postillon dirigea ses chevaux, et par cette manœuvre extrêmement téméraire, nous nous trouvâmes à couvert du danger.

(1) C'est l'expression dont on se sert en Russie, en parlant des paysans.

Il nous donna souvent des preuves d'une intrépidité semblable, sur-tout au passage des fleuves, qui sont dangereux en Russie, et notamment dans le printems : la fonte des neiges se fait si promptement, que les ruisseaux deviennent des rivières. D'ailleurs les moyens employés pour en faire le trajet sont toujours mauvais ou mesquins : deux bateaux attachés avec des branches d'osier et recouverts de planches, reçoivent et chariots et voitures : deux rameurs d'un côté mènent ce pont volant, à l'autre extrêmité un pilote le dirige, c'est ainsi que l'on vogue à la garde de Dieu dans les lieux les plus difficiles. Pendant la traversée l'eau vient gagner les barques ; et les remplit presque toujours à mesure qu'on approche de l'autre bord : souvent ce n'est qu'un seul radeau, de poutres attachées avec des branches d'arbre ; de cette manière on est toujours mouillé. Ces espèces de prames sont tirées par des cordes, jusqu'à ce que le courant devienne considérable, alors on se contente de les laisser aller, leur donnant seulement une direction diagonale.

Il nous fallut traverser la Sura près de la petite ville de Wasilkoi. Lorsque nous vînmes pour la passer, il faisait un vent de tempête, et cette petite rivière qui n'est presque rien en été, était en ce moment tellement débordée, qu'en couvrant le pays à un mille à la ronde,

elle cachait dans son sein les arbres les plus élevés. Nous attendîmes assez long-tems avant que de pouvoir hasarder le passage : la prame était à l'autre rive, et plus de deux heures s'écoulèrent avant d'en être remarqués : enfin nous la vîmes qui se mettait en route. Nous jugeâmes à sa marche lente, que, si se trouvant vide et ayant contre l'ordinaire cinq bateliers pour la diriger, elle mettait à la traversée un tems aussi considérable, ce serait pis encore quand elle serait chargée. Les bateliers dirent tous quand ils furent arrivés, que nous allions courir de très-grands risques, et qu'il fallait attendre que le vent fût passé. Le conseiller goûta peu leurs avis, il voulut partir tout de suite ; je le voulais aussi, car je bravais le sort et le défiais de me rendre plus à plaindre : les bateliers cependant refusaient de marcher, il fallut leur montrer notre ordre ; alors ils firent leurs signes de croix, et prièrent Dieu de les aider.

En commençant, tout fut le mieux du monde. Cachés par une langue de terre, nous nous trouvions à l'abri de la tempête ; mais, arrivés dans le milieu, nous fûmes cruellement tourmentés. Le vent souffla dans la voiture d'une terrible force, et nous poussa tellement, que, malgré l'effort de nos gens, nous ne pûmes éviter toute sa malveillance. Nous allâmes droit à un buisson qui paraissait con-

sidérable. A son approche, les bateliers effrayés faisaient force de rames afin de l'éviter ; ils poussaient de grands cris que je ne pouvais expliquer, car enfin, me disais-je, on ne peut qu'échouer, et nous sommes si près de la ville, que l'on viendra nous rechercher. Leur crainte était pourtant bien juste, et je n'en fus que trop assuré, quand arrivant tout près je m'aperçus que ce buisson n'était que des cîmes d'arbres si élevés que les perches ne pouvaient pas toucher le fond. Nous voilà donc engagés dans leurs branches courant risque cent fois d'en être déchirés ; les liens de la prame pouvaient ils résister à des efforts aussi considérables et si constamment répétés ? Nos deux barques à coup sûr allaient se séparer, et adieu dans ce cas, les chevaux et la voiture. Mais ce n'était pas là notre plus grand danger : une des barques se trouvait soulevée par une cime, et l'autre, contrainte à se baisser, allait être bientôt remplie d'eau par la vague ; la pente était déjà si forte que nos chevaux glissaient et commençaient à s'inquiéter ; nous-mêmes pour ne pas tomber devions nous accrocher aux roues de la voiture. Cette étrange position ne pouvait pas durer.

Le conseiller s'apperçut à la fin, que sa témérité pouvait avoir son terme ; il était pâle et inquiet. Il prit une perche à crochet, et, avec le courier, il la fixa contre une branche

d'arbre. Tout l'équipage en fit bientôt autant, laissant de côté et gouvernail et rames ; quant à moi seul, enveloppé de mon manteau, je m'appuyai sur la voiture ; j'étais tout résigné, et j'attendais la mort de l'air le plus tranquille.

La manœuvre du conseiller réussit à sauver la prame ; on parvint même à s'éloigner, mais sans pouvoir pourtant surmonter la dérive ; et nos gens une fois fatigués, nous reprenions notre ancienne place. Heureusement une barque légère partit du bord, et vint nous dégager ; elle se réunit à la prame ; quatre hommes qui étaient dessus doublèrent alors nos forces, ils vainquirent le torrent, et nous fûmes sauvés.

Si j'étais disposé à la plaisanterie, je dirais comme Tamino (1), que m'en allant en Sibérie, j'ai dû passer par le feu et par l'eau, avant d'être initié à ses sombres mystères. Nous vîmes une nuit un grand bois embrâsé qui brûlait çà et là des deux côtés de la route. Ce spectacle de loin paraissait imposant ; mais quand je vis qu'il fallait y entrer, ce danger d'espèce nouvelle me fit un tant soit peu trembler. Des sapins embrâsés, renversés l'un sur l'autre, formaient un arc de feu au milieu de la route ; d'autres menaçaient d'y

(1) Personnage de la Flûte enchantée.

tomber. Des arbres brûlés par le bas à huit pieds de hauteur soutenaient de leur seule écorce leurs cîmes, et toutes leurs branches que le feu n'avait pas gagnées. Enfin un grand sapin brûlant du pied jusqu'à la tête se trouva renversé au milieu du chemin; nous ne sûmes alors quel parti nous devions prendre; reculer, avancer, étaient tous deux dangereux. Nous fouettâmes nos chevaux, et les fîmes passer sur la partie la moins élevée de l'arbre. Cet aimable trajet dura bien mille pas.

Rien n'est aussi commun en voyageant en Russie, que de trouver des incendies semblables; j'en avais vu beaucoup, mais jamais d'aussi près. Les Russes semblent charmés que de tels évènemens arrivent; ils ont tant de forêts qui couvrent leur pays, que quand le feu vient pour les élaguer, ils ne font rien pour en prévenir les suites.

Nous passâmes après Volodimer et Nichneï Nowogorod. Qu'on ne s'attende pas que je présente ici les descriptions de ces villes. Le sentiment dont j'étais affecté m'a peu permis de remarques de ce genre; beaucoup de voyageurs d'ailleurs ont traité cette matière, et ce serait se répéter.

Un matin, nous allions quitter un village où nous avions passé la nuit; on entendit de loin la sonnette de la poste venir du côté de Moskou. Cet agréable son que j'avais dans

l'oreille depuis ma sortie de cette ville, excita dans mon ame une sensation subite qui fit battre mon cœur avec plus de violence. — Un courier ; crie un paysan. — Un courier ! Je sors au plus vîte ; le bruit approche : effectivement c'était bien un courier, mais il ne venait pas m'annoncer mon rappel. Un malheureux vieillard, en bonnet de nuit, en robe-de-chambre, était, les fers aux pieds, sur un méchant kibik. C'était un lieutenant-colonel de Rasan, homme aisé, comme moi époux et père, enlevé de son lit au milieu de la nuit, et arraché comme moi des bras de sa famille. Nous allions faire le même voyage : une querelle avec le gouverneur avait causé son infortune. Ses jambes étaient enflées par les fers qu'il portait ; il était sans linge, sans vêtemens, dans l'état le plus déplorable.

Il avait avec lui un officier de police de la ville de Rasan. Cet homme, grec de naissance, paraissait fort honnête et d'un bon caractère : il parlait fort bien italien. Il faisait son possible pour alléger le malheur de son respectable prisonnier ; il finit même par lui ôter ses chaînes, dont notre conseiller m'eût volontiers chargé. Son humeur enjouée plut beaucoup à mon odieux guide : cela fut même au point qu'il me permit de causer avec lui, et cependant nos entretiens auraient pu lui déplaire : ils se faisaient en italien,

idiôme dont il n'avait aucune connaissance. Cette rencontre eut pour moi des charmes. Cet homme était instruit, et, après trois semaines du plus grand isolement, trouver une créature humaine avec qui je pouvais parler, fut pour moi un plaisir extrême.

Depuis ce moment, nous voyageâmes souvent ensemble : on se quittait bien quelquefois, mais on se retrouvait ensuite. Le colonel semblait un homme tranquille et doux, supportant son malheur avec un grand courage. A comparer nos positions, la sienne pouvait me consoler : il était plus heureux du côté de son guide, mais du reste privé de tout, n'ayant pas eu le tems de prendre un peu d'argent, pas même des habits; la mienne était sans doute beaucoup plus supportable.

Ce malheureux exposé sous mes yeux, fut un tableau qui adoucit ma peine. Il me rendit le courage, et j'imitai sa fermeté. J'avais du thé, nous en prîmes souvent ensemble. Il souriait pour me remercier. Nous eussions voulu nous raconter nos peines, mais cette consolation nous était refusée.

Je ne saurais m'empêcher de parler d'un phénomène de la nature que je rencontrai en chemin : c'était un vieillard de cent trente ans; son fils âgé de quatre-vingts, paraissait en avoir cinquante. Il laissait après lui une grande postérité. Lorsque nous arrivâmes,

nous le vîmes couché sur un banc, n'ayant qu'un matelas dur. Si vous en exceptez sa vue qui était extrêmement faible, il avait d'ailleurs tous ses sens. Il allait encore dans le bois s'y chercher de l'écorce pour se faire des souliers. Ce qui me frappa le plus en lui, il n'avait pas la main ridée ni décharnée, comme les vieillards l'ont ordinairement. Sitôt qu'il nous vit arriver, il s'habilla et vint m'offrir son lit. Je fus sensible à cette politesse. Un homme plus âgé que moi de presque un siècle, me mettre dans son lit, et vouloir se coucher par terre, ce procédé me toucha vivement. Je ne me lassais pas de le considérer, et ne le quittai qu'avec peine. Je lui eusse bien fait quelques questions sur sa manière de vivre qui sans doute a contribué à lui faire atteindre cet âge, mais on était fort occupé, et je parlais trop mal le russe. Ce que j'ai pu savoir seulement, c'est qu'il s'est marié tard, et a bu peu de liqueurs fortes.

A la poste avant Casan, nous fîmes la rencontre du général Mertens, que j'avais connu ci-devant. Ce général, allemand de naissance, venait d'être fait vice-gouverneur de Perm. Nous arrivâmes ensemble à la Wolga, et comme les environs étaient cachés sous l'eau tant que la vue pouvait s'étendre, nous fîmes ensemble une longue traversée. Sa rencontre me plut: depuis trois semaines je n'avais pas

parlé ma langue. Nous causâmes du bon vieux tems : il écouta avec bonté mes plaintes. Le conseiller qui, autrefois, avait servi sous lui, n'osa pas, par respect, troubler notre entretien. J'appris de lui beaucoup d'évènemens, dont fort peu étaient agréables. Il était, pour son compte, très-mécontent du sort. D'ancien général-major, il se trouvait, sans l'avoir desiré, revêtu d'un emploi civil, et envoyé à Perm, à deux mille werstes de Pétersbourg, où il laissait toute sa famille. L'emploi de vice-gouverneur de cette ville n'était pas un avancement, mais bien plutôt une disgrace. Je vais finir son histoire en deux mots. La fortune, qui semblait le bouder, en le faisant vice-gouverneur de Perm, où il était comme exilé, lui jeta cependant un regard favorable ; car, arrivé dans cet endroit, il reçut un brevet qui le faisait gouverneur de Twer, ville située assez près de Moskou, et qui tient un rang très-distingué dans les provinces russes. Il arriva à cette fortune par une route assez singulière ; faisant son chemin *per aspera ad astra*. Ah ! que l'empereur, à mon égard, n'a-t-il pensé de même ! S'il m'avait fait conduire à Pétersbourg par le chemin de la Sibérie, je briserais avec plaisir la case de ma mémoire, où se trouve gravé ce récit.

Nous arrivâmes le soir à Casan, évitant les

les auberges, selon notre coutume. Il se faisait tard; je vis peu cette ville remarquable. Le conseiller y avait des amis comme par-tout ailleurs: amis utiles, où il se trouvait défrayé. Cette fois, nous logeâmes au faubourg des Tartares, à trois werstes de la ville, chez un certain lieutenant Justifey Timofeitsch, homme de cinquante ans, la meilleure pâte d'homme possible. Il était marié, mais n'avait point d'enfans; il se trouvait flatté de l'amitié du conseiller, et demandait, d'instant à autre, l'honneur de sa haute protection. On voyait cependant qu'il n'était pas très-riche, et malgré cela, lui et sa femme nous hébergèrent avec tant de bonté, et nous offrirent de si bon cœur ce qu'ils pouvaient avoir, que je penserai toujours à cet homme excellent. Si j'avais eu dix estomacs, il eût été le plus content du monde. Mon appétit, pourtant, n'était pas mince; je le devais à toutes les postes que nous avions faites avant d'arriver à Casan. Les Scheremisses et Wotiakes, qui les tiennent, sont des peuples grossiers et sales, connaissant peu les lois de l'hospitalité, et chez qui l'on ne trouve rien, où l'on ne peut pas même s'asseoir: ce sont des étables à cochons. Mais, malgré tout mon appétit, si j'eusse été Sancho, je n'aurais jamais avalé ce que m'ont offert ces gens là. D'abord, du café et du beurre; après, des pi-

rogues (1), de l'eau-de-vie, deux fois du poisson mariné, du jambon, des saucisses, et tout ce qu'on peut imaginer ; ensuite arrive le dîner, formé de quatre plats énormes ; à trois heures du café, des biscuits ; à cinq heures, du thé avec des pâtisseries, et brochant sur le tout, un abondant souper. Comme mes deux cochons s'en donnaient ! ils ont sans doute des estomacs comme les têtes de mulots, avec un magasin pour les tems de disette. Ce ne fut pas tout d'avoir bien à manger, je fus couché dans un bon lit, où je dormis très-bien pour la première fois de la route ; je peux même dire que ce séjour m'aurait extrêmement rafraîchi, si le grand nombre de taracanes (1) n'en avait troublé la douceur. On ne peut se faire une idée de la quantité prodigieuse de ces bêtes, dont une seule chambre était remplie ; je n'en ai jamais vu autant réunies dans la plus chétive chaumière : elles couraient par milliers sur le plafond et la muraille, et si l'on approchait la chandelle, ces milliers là devenaient des millions ; un peu de pain qu'on laissait sur la table, en était couvert sur-le-champ ; lorsqu'on voulait manger, on se mettait loin de la muraille ; mais au lit, cependant, elles m'ont laissé

(1) Sorte de pâtés à la viande.

(2) *Blatta orientalis*, appelée aussi en français kakerlaque.

assez tranquille ; j'ai dormi, les rideaux ouverts, sans qu'une seule m'ait inquiété.

Nous restâmes deux jours à Casan, ou pour parler plus juste, dans ce faubourg tartare. Là avec un crayon et toujours à la dérobée j'écrivis de nouveau un billet à ma femme; je ne sais si elle l'a reçu. Je m'empressai ensuite de mettre sur le papier les matériaux d'un mémoire que je voulais adresser à l'empereur, et pour cela, toute écriture m'étant positivement interdite, il fallut prendre de grandes précautions. D'abord je ne pus le faire qu'au crayon, j'en avais un sur moi que j'avais acheté à Moskou, sous prétexte de marquer toutes les postes : j'avais aussi deux dictionnaires pour me former dans la langue russe ; c'est sur les marges de ces dictionnaires que j'écrivis le canevas de mon mémoire. Je pris pour cela tous les momens où je pus être seul ; très-souvent ils étaient fort courts, mais les réparations qu'il fallait faire à ma voiture ayant deux fois forcé le conseiller d'aller chez le maréchal, j'eus plusieurs heures à ma disposition. Ce sont ces dictionnaires qui m'ont servi à écrire bien des choses que l'on n'a jamais soupçonnées, et à présent je continue toujours dans un lit entouré de rideaux où se glisse assez de lumière. Je peux écrire sans être interrompu ; dans l'idée où l'on est que le repos m'est très-utile, on ne me dé-

range jamais. Je regardais alors ce travail comme très-indispensable, premièrement parce que je ne me fiais pas au dire du conseiller, ni aux belles assurances que j'avais eues de lui de pouvoir écrire à Tobolsk; en second lieu j'avais une occasion d'envoyer ce brouillon à ma femme; elle l'aurait mis au net, et fait aller ensuite à sa destination.

Je passai le reste du tems que je fus à Casan d'une façon assez ennuyante : assis sur la fenêtre qui donnait sur la cour, j'y considérais ma voiture; elle me rappelait toutes les peines que j'avais éprouvées dans son petit espace pendant trois semaines entières.

Une jolie femme tartare logeant au-dessus de moi m'amusa cependant durant quelques minutes, non pas que j'eusse été ému de sa beauté ni de sa jeunesse, mais j'eus par elle une petite esquisse des mœurs de ces Tartares, tableau assez nouveau pour moi. Il est d'usage chez les Tartares que, quand une femme voit un homme étranger, elle doit s'enfuir ou cacher son visage. Celle-ci avait affaire dans un petit magasin qui se trouvait en face de mes fenêtres : je la gênais; quand elle voulait revenir, elle était indécise si elle viendrait ou resterait ; voyant que je restais, elle prenait son parti, se couvrait d'un grand linge, et risquait ainsi le trajet. D'autres fois ses bras seulement faisaient l'office; mais alors

ayant quelque chose à la main, cette attitude la gênait; pour y remédier elle levait le coin du mouchoir qu'elle avait sur le cou, et s'en faisait un voile; c'était, comme l'on dit, découvrir Paul pour couvrir Jacques : sa gorge était à nu; recachant l'une elle remontrait l'autre. Il tombait quelque chose des mains, on se baissait : je voyais ainsi l'un et l'autre. Je ne crois pas qu'il soit possible de réunir tout à-la-fois tant de pudeur et tant de coquetterie. J'avoue que dans d'autres momens plus faits pour la gaîté, j'eusse joui plus long-tems de ce petit manége. -

Le ciel me préparait au sortir de Casan une secousse bien forte : prêts à partir et faisant nos adieux, le courier qui est à la fenêtre, s'écrie : Un courier du sénat! dans le même instant il l'appelle : — Qui cherches-tu ?

« Mais toi... » Ce mot toi me jeta dans un désordre extrême; mes genoux fléchirent, je ne voyais plus rien. Un courier du sénat, disais-je... que peut-il nous vouloir? que vient-il m'apporter! Ah! cela me regarde.

Mais pas du tout, ce n'était rien : deux sénateurs allaient en Sibérie visiter les gouvernemens. Le courier qui leur servait d'escorte avait appris notre arrivée, et il venait trouver Alexandre Schulkins, son ancien camarade. Non, de ma vie, je n'éprouvai une illusion aussi amère. Je fus long-tems sans reprendre

mes sens, ni l'usage de mes membres; dès-lors je perdis tout espoir de voir dorénavant un courier arriver, et autant j'avais voulu retarder mon départ, autant je desirais le voir accéléré. Je voulais connaître mon sort pour l'écrire à ma femme, et présenter ma plainte à l'empereur.

Nous quittâmes Casan le 17 de mai, qui est le 29 de notre style; malgré les chaleurs qu'il faisait, nous vîmes encore dans les bois beaucoup de neige. La distance de Casan à Perm est de près de six cents werstes. Le chemin est toujours à travers des forêts; à peine à quatre milles se trouve-t-il un village. La route est large et assez droite, mais on y trouve des marécages affreux et des rondins qui vous font rendre l'ame par les secousses affreuses dont vous êtes enlevés.

Nous rencontrâmes des troupes de bandits, enchaînés deux à deux, qu'on menait à pied à Irkutzk, ou dans les mines de Nertschinsk (1). Ils avaient parmi eux des femmes, et étaient escortés par des paysans de la route. Ils demandèrent la charité.... Ah! quoique je fusse en voiture, j'étais sans doute plus malheureux: c'est avec l'ame qu'on mesure les peines. Le coup-d'œil de ces scélérats, l'obscurité de cette forêt sombre, le récit des

(1) Ils sont ainsi souvent six mois en route.

meurtres atroces, commis dans ces déserts, tout devait bien augmenter ma tristesse; mais, Dieu de charité et de consolation, vous venez vers l'infortuné, alors que le malheur l'accable, vous lui envoyez l'espérance!.. Oui, dans cette forêt, cet astre bienfaisant vint briller à mes yeux. Sa clarté, il est vrai, était un peu lointaine, c'était un rayon de soleil perçant une obscure forêt; mais elle parut enfin, et mon cœur, au moment où je fais ce récit, ressent encore sa chaleur bienfaisante. Je ne saurais dire à présent d'où me venait ce changement subit. Le pourrai-je jamais (1)? Si je le puis, ah! alors j'aurai réalisé cette douce espérance. Qu'on sache seulement qu'elle reposait sur l'amour de ma femme; ah! oui, cette base est solide; oui sans doute, si elle vit, son amour me répond qu'elle viendra me trouver.

Nous arrivâmes à Perm sans aucun accident; c'est une ville maussade où M. le conseiller n'avait aucun ami. Il fallut descendre à l'auberge; c'est alors que je vis qu'il avait moins de défiance. Il me laissait plus souvent seul, et la cassette où j'avais mon argent restait près de moi sur la table, sans qu'il songeât

(1) Mon espoir consistait dans un plan de fuite en Sibérie, que je comptais effectuer avec le secours de ma femme. On le saura en tems et lieu.

seulement à la fermer. Dans un moment qui parut favorable, j'en détachai cent roubles. Cette idée de voler ma cassette, me vint comme un pressentiment qu'elle allait être à sa dernière attaque. Notre homme me demanda de l'argent, je le refusai net : il fut après cela si dur et d'une humeur si rèche, que je pris le parti d'ouvrir la cassette devant lui. Voyez, lui dis-je, il y a cent dix roubles. Quelle petite somme dans l'état où je suis, devant me procurer dans un pays nouveau, les choses les plus nécessaires. Je n'ai que cela pour vivre jusqu'au moment où j'obtiendrai des secours d'une famille qui va être à cinq cent milles de moi. Voilà cependant cinquante roubles ; si vous n'êtes pas content, faites ce que vous voudrez, mais je sais que je peux me plaindre. Ces derniers mots parurent le frapper. Il fut beaucoup plus souple, prit les cinquante roubles, et cessa de me tourmenter. Au surplus, il avait des principes opposés aux marins qui sont grossiers au commencement, et deviennent civils à la fin du voyage ; plus nous approchions du terme, plus son humeur était maussade. C'est sans doute la crainte de me voir m'échapper qui l'avait engagé à polir ses manières, et n'ayant plus cette inquiétude, il ne crut pas qu'il fût très-nécessaire de continuer à se gêner.

Nous allions repartir de je ne sais quelle

poste ; le soir vers les huit heures ; un orage se formait, et l'on entendait déjà de grands coups de tonnerre. Je priai le conseiller, avant de partir, d'attendre au moins que l'orage fût passé ; il me refusa ma demande. Je lui représentai le danger qu'on courait, de voyager par une tempête semblable, que nos chevaux avaient des fers, et qu'il y avait beaucoup de ce métal à la voiture, qu'il attirait lui seul la foudre. Il me dit, en riant, que cela était des fables. — J'ajoutai que les gens prudens descendaient toujours de voiture, et s'arrêtaient quand un orage les surprenait en route. Il se moqua de moi encore bien davantage, et me demanda comment je pouvais croire à de telles billevesées. Furieux de son peu de complaisance et de son ineptie qui certainement ne devait pas me fâcher, je m'élance dans la voiture. Eh ! pourquoi redouter la mort ? me disais-je alors en moi-même ; c'est pour lui seul qu'elle est à craindre, car que peut-il attendre au-delà de la vie ?

Nous voilà donc en route, et les coups de tonnerre deviennent plus violens. Nous passons par une bruyère où le feu avait pris des deux côtés du chemin. Cette espèce d'incendie est différente de celle des forêts : le feu rampe et sillonne, tantôt vîte, tantôt lentement. Des flammes, de tems en tems, s'élancent vers le ciel, mais sans avoir une longue durée ; le

feu alors se cache et se concentre jusqu'à ce qu'il trouve des herbes qu'il puisse de nouveau enflammer.

Quoique ce feu n'eût rien de dangereux, la vue cependant en était effrayante. Ici, les flammes pétillantes de la lande ; là, la foudre grondant et les airs embrâsés. Nous fîmes de la sorte quelques werstes, et arrivâmes ensuite dans un petit bois de pins et de bouleaux, qui n'était pas d'une étendue considérable. En le quittant nous trouvâmes de grandes eaux. Une prame était sur le rivage, et conduisait à un village qui se trouvait sur le bord opposé ; elle était vide. Nous criâmes long-tems pour qu'on vînt nous passer, mais ces eaux qui avaient une grande étendue nous éloignaient beaucoup trop du village où les bateliers s'étaient retirés. Nous fûmes un tems considérable avant que l'on pût nous entendre ; enfin un homme vint, amenant une nacelle. Quoiqu'il n'y eût qu'une corde à la prame et qu'il fallût voguer sur des eaux sans courant, un seul batelier ne semblait pas suffire ; mais M. le conseiller prétendit le tenter, et demanda qu'il approchât la prame. L'autre lui répondit, qu'à cause des bas-fonds la chose était impossible ; qu'on ne ferait que la fixer, sans pouvoir la tirer ensuite, lorsque nous y serions chargés ; que nous avions cinq bons chevaux qui suffiraient pour nous la faire

atteindre. Sur cet avis nous avançons; nos roues entrent jusqu'au moyeu dans une bourbe épaisse. Quatre chevaux arrivent sur la prame, mais le cinquième, en voulant y grimper, reste dans l'eau par les jambes de derrière, et tombe de côté. Cris, coups de fouet, stimulans de toute espèce; rien ne peut le faire relever, et cependant les autres chevaux tirent. Mes compagnons avaient mis pied à terre, moi seul j'étais resté, enchanté en moi-même de ce qui venait d'arriver. Cependant, remarquant que le faible lien qui attachait la prame pouvait bien se briser par les efforts des chevaux, je crus prudent de suivre leur exemple : je saute donc dans l'eau et grimpe sur la prame; le conseiller prend le fouet, il s'assied sur le siége, le postillon tiraille les chevaux par la bride, le courier touche dessus avec une branche d'arbre, le paysan est à la corde, et moi je suis les bras croisés, les pieds mouillés, exposé à l'orage et à la pluie battante. Au milieu de tout ce vacarme le tonnerre tombe sur un bouleau; le coup était horrible; les bras en tombèrent à nos gens, qui ne les relevèrent ensuite que pour faire maints signes de croix sur le front et sur la poitrine. *Gospodin pomilu* fut répété sans cesse : le conseiller était capot, et le courier lui faisait des reproches de ne m'avoir pas écouté; pour moi je riais sans mot dire.

On compte de Perm à Tobolsk à-peu-près 900 werstes, mais les chemins sont bien meilleurs et le pays beaucoup plus agréable que de Perm à Casan; on ne voit plus de ces tristes forêts de sapin, mais la plupart du tems de jeunes bois de bouleaux entremêlés de champs considérables, les plus fertiles et les mieux cultivés; de riches villages, tantôt russes et tantôt tartares, sont assez près les uns des autres; les paysans ont l'air si satisfait, sur-tout les dimanches et fêtes, que l'on ne croirait pas être en Sibérie : les maisons des villages sont même beaucoup plus propres que celles des autres Russes : les cabarets ont deux chambres; l'ordinaire appelée *Isba*, la seconde *Gornitza* : ces chambres ont des fenêtres de pierre spéculaire, des tables à tapis et de très-belles images; en outre une quantité d'ustensiles de ménage que nous n'avions pas vus depuis long-tems dans les maisons de gens de campagne, comme verres, tasses, etc. J'ai cru même remarquer qu'ils ont plus d'hospitalité encore que les Russes : leur langage diffère du tout au tout.

Ce n'était que les jours ouvrables qu'on remarquait peu de population ? nous traversions des milles entiers sans trouver un seul homme, et ces campagnes désertes et pourtant très-fertiles paraissaient cultivées par la baguette magique. Mais rien n'est plus joyeux que

l'habitant des campagnes russes : les jours de fêtes, sur la place du village, on trouve un cercle de jeunes filles, vêtues en blanc et rouge, ou en bleu, qui dansent en chantant. Les jeunes gens s'amusent aussi à leur manière, mais on en voit plus rarement ; il m'a paru que les dernières levées avaient diminué l'espèce. Je n'ai jamais trouvé les filles et les garçons ensemble dans aucun de leurs jeux : je vis un grand nombre d'enfans ; mais ils étaient presque tous de l'autre règne.

En général les paysans conservent un tendre souvenir de la défunte impératrice ; ils l'appellent *petite mère* (matuschka) ; s'ils parlent au contraire de l'empereur, son fils, c'est rarement et avec retenue.

Dans le gouvernement de Perm, il y a une seule ville importante, Ekaterinaburg (1) ; ce fut là que le conseiller découvrit toutes mes écritures, ce qui le mit dans une colère terrible ; il voulut déchirer mes livres ; mais je m'y opposai. Je les montrerai, me dit-il, je les ferai voir au gouverneur. — Vous en êtes bien le maître, lui répondis-je, c'est un projet de mémoire que je veux faire pour l'empereur, et je l'ai commencé avec d'autant plus de confiance, que vous m'avez assuré positivement que cette satisfaction me serait

(1) Elle est fort connue par ses mines.

accordée : cela dépendra, ajouta-t-il, des dernières instructions qu'aura reçues le gouverneur. — Ah ! ah ! lui répliquai-je, vous n'en êtes donc pas sûr, malgré tous vos sermens ? Vous avez donc aussi peu d'assurance si je reste à Tobolsk ou non ? et vous m'aviez dit cependant que vous vouliez être un coquin, si ce n'était pas là le terme de mon voyage ?

Il fut déconcerté, et m'assura de nouveau qu'il n'était porteur d'aucun ordre qui dit de me mener plus loin : mais cela en resta là. Sans doute mes reproches firent oublier le reste ; du moins, il ne m'en parla plus : mais il venait d'écorcher mes blessures ; j'étais sûr que mon sort était peu décidé, et que je n'avais pas encore bu mon calice.

En arrivant en Sibérie, Tiumen est la première ville que l'on rencontre à la frontière quarante werstes avant environ, on passe dans un bois, où des poteaux indiquent le gouvernement de Tobolsk. Le conseiller eut l'inhumanité de me les montrer en passant, et de m'en apprendre l'usage ; je ne répondis rien, mais mon cœur était déchiré. Ah ! n'est-ce donc pas assez de se trouver en proie aux maux que nous procure une imagination vive, faut-il que des objets, purement matériels, ajoutent encore aux peines de ce bourreau !

J'étais donc réellement alors en Sibérie,

et ce que j'éprouvai à la première poste, ne fut pas fait pour adoucir la peine que mon entrée avait produite en moi. Je vais raconter cette triste anecdote, qui, ayant déchiré mon cœur, y est restée gravée avec des traits de flammes.

Nous relayions dans un village, je cassais du pain dans du lait, devant la porte d'une cabane, quand un vieillard de soixante ans, la barbe et les cheveux aussi blancs que la neige, se jeta par terre devant nous, et nous demanda, avec un empressement extrême, si nous lui apportions des lettres de Réval. Je fixai ce vieillard avec attention, et ne pus agir davantage : je n'étais pas certain d'avoir bien entendu ; alors une paysanne vint nous dire à l'oreille : Cet homme a perdu la raison ; il quitte son grabat toutes les fois qu'un voyageur arrive, et vient lui faire la même question. Donnez-moi du papier, dit-elle, je m'en vais le faire en aller, autrement, nous aurions peine à nous en défaire, nous le verrions gémir, sans qu'il voulût jamais partir. Elle feignit donc de lui lire une lettre : « Mon cher époux, je me porte à merveille, » et tes enfans sont en bonne santé ; sois » tranquille, dans peu nous irons te re- » joindre ».

Le vieillard écouta avec une joie extrême, il sourit, se frotta la barbe, prit ensuite le

papier et le mit sur son sein ; il raconta après, avec assez de suite, que jadis il était soldat, et qu'il avait servi sur la flotte de Réval, à Kronstadt et dans d'autres endroits ; il ajouta qu'il était invalide, qu'il venait de quitter sa femme, qui était à Réval, ainsi que ses enfans. La paysanne nous dit qu'il y avait trente-cinq ans de cela ; il lui soutint vivement le contraire, et s'en alla après s'asseoir au bout du banc, où mes messieurs s'amusèrent de lui à leur façon ; mais il sembla n'y pas faire attention ; il dit ensuite des mots que je ne pus entendre ; enfin, d'une voix élevée, il s'écria : Ma chère Colombe, où es-tu à présent ? est-ce à Réval, Riga ou Pétersbourg ? — Ces paroles avaient tant de rapport avec mon état actuel, que j'eus à peine la force de me lever et d'aller dans la cour y verser un torrent de larmes. Ce bon vieillard m'offrait peut-être l'image du sort qui m'attendait : peut-être un jour, privé de la raison, irai-je sur la route interroger les voyageurs, leur demandant des lettres de Réval : je peux déja, comme lui, m'écrier : Ma chère Colombe, où es-tu à présent ? es-tu à Pétersbourg, à Riga, à Réval ? Jamais, oh ! non jamais je n'éprouvai douleur semblable ! L'image de ce vieillard ne s'effacera jamais de ma mémoire ; je la trouve quand je veille, je la vois dans mes rêves, elle est toujours autour de moi.

On avait attelé, que mes sanglots me suffoquaient encore. Mes compagnons, qui virent que j'avais laissé là mon lait, ne savaient pas ce que j'avais : je ne voulus pas le leur dire, ils se seraient mocqués de moi. Je rougis presque d'avouer qu'en quittant ce vieillard je lui laissai une pièce d'argent : un homme qui, depuis trente-cinq ans, tenait ainsi à sa famille, n'était pas un homme ordinaire, ce n'était pas un cœur qu'on pût soulager par l'argent ; aussi le reçut-il avec indifférence et sans m'en faire aucun remercîment : je sentis la rougeur me couvrir le front, et le quittai les mains sur mon visage. Ainsi fut célébrée ma bien-venue en Sibérie : j'eus cette épine dans le cœur jusqu'à la porte de Tobolsk. L'Irtisch et le Tobol avaient tout inondé près de quatre milles à la ronde ; il nous fallut laisser notre voiture, placer tous nos effets sur une petite barque, et commencer un voyage par eau. Le jour était très-chaud, nous faisions route avec assez de vîtesse ; mes compagnons se mirent à ronfler, et me laissèrent avec l'inquiétude déchirante si mon voyage allait être achevé.

Trois heures après je découvris Tobolsk, à la distance d'un demi-mille. Cette ville est bâtie sur les rives de l'Irtisch ; tous ses clochers lui donnent un air pompeux, sur-tout dans la partie de la ville nommée la Cita-

delle, où le palais du gouverneur fixe agréablement la vue; mais, comme il a été en partie brûlé, ce n'est plus que dans le lointain qu'il paraît encore quelque chose. C'est à présent que je sus faire la différence de la nature brute, mais bonne, d'Alexandre Schulkins, d'avec l'atroce dureté du barbare conseiller. A son réveil, celui-ci se livra à la joie la plus indécente, il plaisanta, se mit à rire sans la moindre délicatesse, qui ordonne du respect pour l'être malheureux. Je crus voir en lui un bourreau qui, lorsqu'il a tranché une tête, prend un air satisfait, et s'applaudit de son adresse. Le courier, au contraire, tranquille et consterné, sachant que j'approchais du terme où j'allais voir se fixer mon destin, me jetait, à la dérobée, des regards tristes et pitoyables.

Nous entrâmes par eau dans la ville; le bas en était inondé, les rues étaient pleines de bateaux dans lesquels on allait pour faire ses affaires.

Le 30 de mai, vers les quatre heures, nous abordâmes près de la grande place du marché (1). Nous fîmes approcher un kibik où l'on mit nos effets, et nous allâmes ensuite chez M. le gouverneur. Arrivés à sa porte, le conseiller prit les devans, et me laissa dans

(1) On l'appelle basar comme dans toute l'Asie.

la voiture. Ce quart d'heure fut des plus pénibles. Les gens du gouverneur jetaient les yeux sur moi ; ils chuchotaient ensuite ; tout cela m'inquiétait ; enfin le conseiller parut et me fit signe. Nous allâmes à un pavillon où M. le gouverneur avait fait sa sieste. Chemin faisant, je lui fis cette demande : eh bien donc ! resterai-je ici ? Cet homme eut l'impudence de répondre sèchement : Je ne saurais vous le dire. Le pavillon était couvert ; j'y entre seul, je me présente avec courage. Le gouverneur, M. de Kuschelef, que l'on m'avait vanté à Perm, comme rempli d'humanité, est un homme de quarante ans, d'une figure heureuse, noble et spirituelle. Ses premiers mots furent ceux-ci : Monsieur sait-il parler français ? Cette question me mit hors de moi-même. Je pouvais enfin m'expliquer. — Oui, répondis-je avec empressement.

Il me pria alors de vouloir bien m'asseoir. Votre nom m'est connu, c'est celui d'un auteur . . . . .

Hélas ! monsieur, je suis cet auteur même.

Comment ! s'écria-t-il, cela n'est pas possible. Pourquoi êtes-vous ici ? — Excellence, j'ai cru que vous alliez me le dire. — Moi, vous le dire, je n'en sais rien non plus. Voici ce que me dit cet ordre : vous êtes le président de Kotzebue de Réval, et l'on vous confie à ma garde (il montra l'ordre

qui contenait cinq à six lignes au plus.)— Je ne viens pas de Réval, mais des frontières de Prusse. — Peut-être n'aviez-vous pas la permission d'entrer ? — J'avais un passe-port très-en règle, passe-port signé par S. M. l'empereur, et expédié par ses ordres; mais ce passe-port ne fut pas respecté; au contraire, on m'ôta des bras de ma famille, pour me mener à Pétersbourg. Sans m'en rien dire on m'a traîné ici.

Le gouverneur voulut parler, mais il se retint tout de suite. — Ne savez-vous donc rien ? ne soupçonnez-vous rien des torts qu'on vous impute ? — Je ne soupçonne rien; que la foudre m'écrase, si je soupçonne rien. Votre excellence peut penser que pendant cette longue route, je me suis bien creusé la tête, pour trouver quelque chose, et je n'ai rien trouvé.

(Le gouverneur après une pause.)

J'ai lu tous vos ouvrages que nous avons traduit en russe, et je suis enchanté de faire votre connaissance; mais pour votre intérêt, j'aurais voulu que ce ne fût pas ici.

C'est un soulagement bien grand de rencontrer un homme pareil à vous, et je me flatte de pouvoir rester au moins dans votre voisinage. — Malgré tout l'avantage de votre société, je ne saurais cependant vous accorder cette demande. Je fus tout effrayé. — Ainsi je n'ose pas même rester ici ? m'écriai-je avec amer-

tume. Il faut être bien malheureux pour regarder comme une grace, la liberté de rester à Tobolsk ! faudra-t-il traîner plus loin ma chétive existence ?

Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour adoucir votre position, mais mon ordre me prescrit de vous assigner une retraite dans mon gouvernement, et non pas à Tobolsk : vous savez si je peux m'écarter de mon ordre : faites un choix dans les villes, en exceptant Tïumen par la raison qu'elle est sur la route.

Je ne connais nullement la Sibérie, je m'abandonne avec confiance aux bontés de votre excellence ; mais s'il était possible d'être près de Tobolsk !

Il me nomma Tschim comme la ville la plus près ; elle est à 342 werstes ou 50 mille d'Allemagne ; mais je vous conseille en ami de préférer Kurgan (1) qui est un peu plus loin, de 427 werstes ou 64 milles, mais située dans un climat plus doux : c'est, me dit-il en souriant, l'Italie de la Sibérie ; il y croît même des cerises sauvages ; mais ce qui vaut mieux que les cerises sauvages, c'est l'espèce d'hommes qui ne l'est pas et qui est très-facile à vivre. — Je suis si fatigué, ne pourrrais-je pas rester quelques semaines ? — Il réfléchit un peu.

(1) C'est ainsi qu'on écrit ce nom, mais on prononce Kurgâhn.

Oui, reprit-il avec bonté, cela peut se faire, je vous promets d'ailleurs un médecin. Une autre demande me pesait : — Puis-je écrire à l'empereur, lui dis-je en balbutiant ?

Sans doute.

Et à ma femme ?

Aussi ; mais ce ne saurait être que sous le couvert du procureur-général, qui fera remettre la lettre, s'il n'y trouve rien de suspect.

Je me trouvai plus soulagé : il donna ordre qu'on me cherchât un bon logement en ville, et je pris congé de lui, ainsi que le conseiller qui fut traité avec une considération assez mince.

Resterez-vous ici ? me demanda le conseiller à mon retour. — Non, répondis-je sèchement, mais je racontai tout au sensible Schulkins. Le conseiller me dit que le gouverneur lui avait demandé si je n'étais pas parent d'un auteur de mon nom, mais qu'il n'avait pas su ce que cela voulait dire. — Je me mis à sourire ; rien n'était si plaisant que la surprise de cet homme quand il vit tant de monde me connaître à Tobolsk, et que l'on me faisait en quelque sorte la cour ; son Maximoff de Moskou, son Justifey Timofeitsch de Casan ne lui avaient rien dit de moi, et à parler franchement, je fus surpris moi-même de voir comme j'étais connu, et de trouver

des ames aussi compatissantes dans des lieux si sauvages et aussi éloignés ; mais continuons toujours.

La police aussi-tôt nous indiqua le logement qu'occupent ordinairement les gens de marque que l'on envoie en Sibérie. Il consiste en deux chambres qui appartiennent à un bourgeois : comme ce bourgeois supporte cette charge sans aucune rétribution, il ne s'occupe guères d'orner cette demeure ; des carreaux cassés, des murs nus où pendent cependant les sales lambeaux d'une tapisserie antique, un grand nombre d'insectes ; sous les fenêttes une mare d'eau d'où l'on sent s'exhaler une odeur méphitique : voilà ce qui frappe en entrant ; mais cet appartement était toujours très-bon pour celui qui craignait avant quelques minutes d'habiter un obscur cachot. Ne pouvais-je pas m'attendre à tout ? ainsi qu'on avait pu me transporter en Sibérie, on pouvait également m'ordonner la prison et me charger de chaînes ; me faire même administrer le knout, si on eût eu cette fantaisie ; l'un eût été aussi possible que l'autre. Je n'avais plus dès lors le tourment de l'incertitude et mon sort se trouvait réglé ; j'étais au terme de l'infortune : je me mis à peser toute l'étendue de mon malheur.

Au moyen d'une gracieuseté qui parut nouvelle à mon hôte et qui n'est rien chez

moi qu'une vertu d'habitude, je l'amenai bientôt à me fournir des meubles ; savoir, une table et quelques bancs de bois ; il n'y pouvait ajouter une couchette, mais j'en avais perdu l'usage, et il n'était pas nouveau pour moi d'étendre mon manteau par terre, avec une vieille redingotte de soie qui servait à couvrir le plus jeune de mes fils quand il devait sortir, ou pour le préserver de quelques vents coulis : je ne sais comment il se fit que la femme-de-chambre mit cette capote dans la voiture, mais je l'en remercie, car sa vue me retrace des sensations bien douces ; je joignis à cela un matelas que j'achetai ; voilà mon lit de mort, disais-je en m'y jetant ; et aujourd'hui je pense encore de même.

Une heure après survint un officier de police qui prit possession de ma personne et me reçut des mains du conseiller avec qui, grace à Dieu, je n'eus plus rien à faire. Cet officier de police nommé Katatinski était un homme d'une figure prévenante, il avait avec lui un seul bas-officier. Je viendrai tous les jours, dit-il, mais seulement pour la forme, vous rendre ma visite et savoir comment vous vous portez, car je dois présenter tous les jours un rapport touchant votre personne : cet homme là, à la vérité, doit se trouver constamment avec vous, mais moins pour vous

garder

garder que pour vous être utile ; il sortit en disant ces mots.

Le conseiller, content d'être délivré de ma garde, me dit en me quittant qu'il allait à l'instant me chercher un ami qu'un an auparavant il avait conduit de même, et dont il m'avait fait un grand éloge en route ; mais comme ses louanges n'étaient pas près de moi une recommandation bien forte, je n'avais nulle envie de me rapprocher de l'ami. Ma surprise fut d'autant plus grande lorsque je fis la connaissance d'un des jeunes hommes les plus instruits en la personne de M. Kiniakoff ; il m'adressa la parole en français, m'assura avoir lu plusieurs fois mes ouvrages, et me dit beaucoup de choses honnêtes à ce sujet ; il m'offrit de plus ses services, me plaignit d'avoir éprouvé un sort semblable au sien, et surtout d'avoir voyagé en aussi mauvaise compagnie, avec un pareil misérable ! c'était le nom flatteur qu'il accordait à M. le conseiller.

» Mais cet homme se dit votre ami ».

» Dieu me préserve d'un tel ami ! vous pensez bien que j'ai dû le ménager, et je le ménage encore ».

Kiniakoff, fils d'un gentilhomme de la ville de Simbiesk (1), avait été conduit en Sibérie

(1) Ville située à deux cents werstes au midi de Casan, sous un climat fort doux.

avec deux de ses frères et d'autres officiers, pour quelques plaisanteries faites sur l'empereur; lui seul avait eu le bonheur de rester à Tobolsk, deux autres avaient Irkutzk pour prison; son frère cadet était aux fers dans un petit fort à 4000 werstes de Tobolsk, un autre dans l'affreux Bérésow, c'est-à-dire, dans le lieu le plus noir des enfers.

Je trouvai une consolation à rencontrer un homme qui paraissait avoir des sentimens, et avec qui dès le premier quart d'heure je fus comme une vieille connaissance. Il me promit des livres: des livres, quel bonheur! J'appris de lui que l'empereur avait proscrit de ses états la littérature étrangère: que mes pièces étaient jouées tous les jours à Tobolsk: assez mal à la vérité, mais que leur grand mérite faisait passer sur tout le reste: il ajouta que je faisais plus d'effet à Tobolsk que l'arrivée de quatre généraux; enfin il m'offrit sa maison et sa table; il en avait la permission: nous causâmes plus d'une heure, et nous nous séparâmes extrêmement satisfaits l'un de l'autre. Il vint après d'autres visites: le baron de Sommaruga, lieutenant-colonel au service d'Autriche et de l'ordre de Marie-Thérèse; il s'était battu pour une femme, tandis qu'il était à Riga, mais son rival plus puissant que lui avait demandé son exil, et l'avait obtenu sans en être plus heureux, car la jeune per-

sonne, âgée de dix-huit ans, que lui Sommaruga avait prise pour sa femme, avait laissé peu après ses parens, pour venir à Tobolsk partager sa misère. Elle fit ce voyage ignorant la langue russe, accompagnée seulement de son voiturier : apprenant à Moskou que son mari est malade à Twer, elle retourne aussi-tôt pour lui donner ses soins, et part après avec lui pour Tobolsk, où j'ai été témoin de son constant amour. Elle m'a donné aussi des preuves de sa sensible humanité ; ne sachant pas faire ma cuisine, je ne mangeais souvent que du pain sec ; j'ai reçu d'elle plus d'une fois de son rôti et de sa soupe.

Je vis encore un comte de Soltikow, homme riche et âgé, qui avait été exilé pour cause d'usure ; il tenait une maison ; cet homme semblait aimable en société ; il parlait plusieurs langues : c'est par lui que j'ai pu me fournir de gazettes.

Trois marchands de Moskou, deux Français et un Allemand, étaient aussi du nombre de ces infortunés, pour deux cents roubles de contrebande : le dernier, appelé Becker, était un très-brave homme extrêmement obligeant ; sa femme venait de le quitter pour solliciter son rappel ; et si elle ne l'obtenait pas, elle devait ramener ses enfans ; j'espérai que cette occasion me rendrait aussi ma famille.

J'eus aussi la visite de quatre Polonais

envoyés à Tobolsk pour des imprudences politiques : c'étaient de pauvres gentilshommes à qui l'état donnait par jour vingt kopèques ou quinze sous. Enfin, ma chambre ne désemplissait pas ; cela m'était fort incommode ; j'étais bien aise, lorsque la nuit venait, d'être débarrassé un peu de tout ce monde, pour me livrer à mes pensées, en me jetant sur mon grabat.

Je m'endormis ; et cette nuit il m'arriva un accident, à mon avis, extrêmement remarquable ; il est du ressort de la médecine, et je supplie mes bons amis Gall et Hufeland de m'en donner l'explication. Vers le minuit, je me réveille et je me crois sur un vaisseau ; non-seulement j'éprouve le roulis, mais même j'entends le bruissement des voiles et le cri des matelots. Comme j'étais couché sur la terre, je ne pouvais voir que le ciel quand je regardais du côté de la fenêtre, ce qui rendait encore mon illusion plus grande ; je sentais que c'en était une, mais pourtant je la combattais : j'avais, en quelque sorte, deux ames en moi ; l'une confirmait mon opinion, et l'autre me disait que c'était une chimère. Je parcourus la chambre en chancelant, j'apperçus le conseiller, tout ce qui m'entourait, absolument à la même place que la veille. M'étant mis à la fenêtre, excepté un grand bâtiment de pierre, toutes les maisons en

bois me semblaient des vaisseaux, et je voyais en tous sens la pleine mer. Où me traîne-t-on, se demandait une ame ? nulle part, répondait l'autre, te voilà dans ta chambre. Cet état singulier, qu'on ne saurait décrire, dura une demi-heure ; peu-à-peu il diminua, et enfin cessa entièrement. Il ne me resta plus qu'un violent battement de cœur et un pouls vif et convulsif ; je n'avais, avec cela, ni chaleur ni maux de tête ; c'était, je crois, un commencement de folie. Le lendemain, j'eus la visite du conseiller de cour, Peterson, chirurgien-major ; il expliqua, cet étrange délire, par mes grandes fatigues et de corps et d'esprit ; mais cette définition ne me parut pas satisfaisante, quoiqu'il soit peut-être impossible d'en dire rien de plus. Je n'en reçus pas moins ce très-brave homme avec la prévention la plus favorable pour lui : il était du pays de ma femme, et d'ailleurs, il eut bientôt acquis ma confiance par l'intérêt franc et loyal qu'il prit à ma situation. Pendant tout mon séjour, il m'a donné des preuves journalières de sa sensible humanité ; j'en ressens les effets jusque dans mon désert. C'est à son amitié que je suis redevable de quantité de petits remèdes de la première nécessité qui, dans la solitude où je traîne ma vie, sont un bien inappréciable, puisque je m'y vois sans médecin. Il fit, en outre, toutes

les démarches imaginables auprès du gouverneur, pour me faire rester à Tobolsk, et s'il a si mal réussi, c'est parce que l'ordre qui suit le prisonnier, indique si Tobolsk est le lieu de l'exil, ou si c'est le gouvernement; dans le second cas, on détermine ou on ne détermine pas l'endroit bien positivement; pour lors, le gouverneur envoie où bon lui semble. Tous mes nouveaux amis étaient persuadés que, mon ordre étant vague, le gouverneur pouvait me garder à Tobolsk; mais, dans la règle, le gouverneur ne peut donner le lieu où il réside lui-même; s'il s'en écarte quelquefois, ce n'est que pour des gens obscurs, et quand il peut imaginer qu'il ne sera pas fait de recherches. Mais malheureusement ce n'était pas mon cas; mon arrestation était accompagnée de circonstances si singulières, qu'elle semblait extrêmement majeure: le gouverneur devait craindre des dénonciations secrètes, qui sont si communes à présent. — Pour abréger, toute sa conduite m'a convaincu qu'il souffrait réellement de ne pouvoir accorder cette grace, malgré les raisons de santé, que le médecin avait mises en avant; mais j'en reçus cependant l'espérance d'une permission pour venir à Tobolsk, aussi souvent qu'elle l'exigeroit.

Je m'occupai le premier jour, dès que je fus à l'abri des visites, à faire mon mé-

moire à l'empereur : vu le canevas tracé auparavant, il était très-facile à terminer. Il contenait dix-huit articles ; je dois à mon honneur, à ma femme et à mes enfans, de mettre ici l'extrait de ce mémoire, qui fera paraître au grand jour mon innocence et ma conduite. Il contient une courte esquisse de ma vie publique et privée, sur laquelle on a dit par-tout de grandes faussetés, ou pour le moins des vérités fort louches.

MÉMOIRE

Pour le malheureux KOTZEBUE,

Avec les preuves justificatives, renfermées toutes dans les papiers qui lui ont été enlevés.

(Extrait de l'original français (1).

ARTICLE PREMIER.

Kotzebue, né à Weimar, fils de feu le conseiller de légation Kotzebue, fut appelé à l'âge de vingt ans en Russie, par le comte de Gorz, qui y était alors envoyé de la cour de Berlin; il fut fait secrétaire près l'inspecteur général, M. de Bauer, qu'il servit avec probité dans plusieurs affaires importantes: il ne l'a quitté qu'à sa mort.

Preuve. Le général le recommanda dans son testament à la défunte impératrice, et cette souveraine, par un Immënoi-Ukas (2), le nomma conseiller en titre, avec ordre de le placer dans le gouvernement de Réval, nouvellement organisé.

---

(1) Une partie du mémoire est encore écrite à Kurgan, je ne rédigeai le reste et tout ce qui suit dans ce livre, que plus tard.

(2) Ukas spécial : c'est-à-dire, un Ukas signé de la main de l'impératrice.

ART. 2.

Kotzebue remplit les fonctions d'assesseur au tribunal d'appellation de Réval en 1783, et occupa cette place deux ans, à la satisfaction de ses chefs.

Preuve. Le gouverneur général, comte Browne, le recommanda pour la place vacante de président du magistrat annexé au gouvernement, place qui donne grade de lieutenant-colonel, et le sénat le nomma à cette place en 1785.

ART. 3.

Kotzebue fut revêtu de cette charge pendant dix ans sans le moindre reproche.

Première preuve. Lorsqu'il fut obligé au bout de dix ans de demander sa démission pour raison de santé, il la reçut avec un grade : l'Ukas se trouve dans ses papiers scellés.

Seconde preuve. Il a eu un certificat du gouverneur de Réval, concernant la manière irréprochable dont il avait occupé cette place : ce témoignage est en original aux papiers confisqués.

ART. 4.

Kotzebue se retira à la campagne en 1795,

où il bâtit la petite maison de campagne appelée Friedenthal, laquelle est située à 48 werstes de Narva, et où il a vécu jusqu'à l'année 1797, au sein de sa famille et dans les bras des muses. Ensuite il fut appelé à Vienne pour prendre part à la direction du théâtre de la cour. Les conditions étant avantageuses, il quitta alors sa campagne et crut devoir ce sacrifice à ses enfans : il en demanda l'agrément au monarque, cet agrément fut accordé.

Preuve Le passe-port que le gouvernement lui fit délivrer à Réval par ordre supérieur.

ART. 5.

Kotzebue fut à Vienne et garda cependant sa maison de campagne, espérant y revenir un jour ; il remplit ses devoirs avec zèle et probité.

Preuve. Le certificat flatteur de la direction du théâtre : l'original est confisqué.

ART. 6.

Sa M. l'empereur François II, était très-satisfaite de ses services et de sa conduite.

Preuve. Il lui accorde sa démission, mais il le garde à son service comme auteur dramatique du théâtre de la cour avec pension

de 1000 florins, sa vie durant, et la permission de la manger où il voudra : le décret original et une lettre du ministre d'état, comte de Colloredo, font encore partie des papiers sous séquestre.

ART. 7.

Kotzebue n'étant pas encore satisfait de ce certificat honorable qui ne regardait que ses services, il crut, avant de quitter Vienne, devoir s'en procurer un de bonne conduite, comme sujet d'un état monarchique ; il s'adressa à cet effet au ministre de la police secrète, comte de Saurau, et obtint la réponse la plus satisfaisante.

Preuve. Le billet original du ministre et une lettre officielle du conseiller de Schilling, sont tous les deux dans ses papiers.

ART. 8.

Kotzebue va de Vienne à Weimar, et s'y fixe par attachement pour sa mère. Il achète un jardin et une maison dans le voisinage, et y a vécu une année, connu et estimé de la cour, et du duc qu'il avait l'honneur de fréquenter souvent.

Preuve. Une lettre de S. A. madame la duchesse régnante de Weimar à S. A. I. madame la grande-duchesse Elisabeth, que

l'on aura de même trouvée dans ses papiers. Il en appelle d'ailleurs au témoignage du duc régnant ainsi qu'à celui de madame la duchesse douairière.

ART. 9.

Kotzebue tant pour satisfaire sa femme que pour embrasser ses deux fils qui ont l'honneur d'être élevés au corps des cadets à Pétersbourg, prend la résolution de faire un voyage en Russie. Son devoir, comme auteur de S. M. I. l'obligeant de demander un passe-port, ce passe-port fut accordé.

Preuve. L'original de cette pièce est parmi ses papiers, et montre en même tems qu'il était vraiment au service de S. M. I. et R.

ART. 10.

Kotzebue demande un passe-port à S. M. l'empereur de Russie et l'obtient, (ici l'auteur entrait dans les détails nécessaires.)

Preuve. La lettre du baron de Krudener en original.

ART. 11.

Kotzebue part, et est arrêté aux frontières de la Russie. Ce coup imprévu le consterne; cependant il se tranquillise par la pensée qu'une sage prévoyance conseillée par les cir-

constances, peut avoir prescrit cette mesure. Plein de confiance dans ses papiers et dans son innocence, il console sa famille et va jusqu'à Mietau.

Preuve. Il en appelle au témoignage de l'officier d'escorte.

ART. 12.

Il apprend à Mietau qu'il faut partir pour Pétersbourg. Il se soumet de bonne grace à cet ordre, mais il apprend bientôt qu'on le conduit en Sibérie. Alors le désespoir s'empare de son ame; il se demande en vain quel crime il a commis; sa conscience est pure aux yeux de Dieu et de son souverain.

ART. 13.

Mais n'est-il pas possible qu'il soit, comme tant d'autres, partisan déclaré du système révolutionnaire ? Non.

Premiere preuve. Deux de ses fils sont au corps des cadets à Pétersbourg, le troisième au corps des cadets ingénieurs à Vienne. Ce sont autant d'ôtages qu'il a livrés volontairement.

Seconde preuve. Tous ses biens, celui de son épouse, se trouvent en Russie, et jamais, non jamais, il n'a cherché à s'en défaire.

Troisieme preuve. S'il eût été révolutionnaire, on l'eût vu quitter Vienne pour aller voir la France : il est resté constamment à Weimar où l'empereur d'Allemagne lui a fait payer son traitement.

Quatrieme preuve. Il fut un des premiers qui en 1790 tourna en ridicule les excès révoltans des révolutionnaires, dans une comédie intitulée : *Le Club femelle des Jacobins.* En 1792 il fit une autre écrit ayant pour titre : *De la noblesse*, qui bien qu'il n'ait d'intéressant que le sujet, prouve pourtant comment l'auteur pense (1).

Cinquieme preuve. Il n'y a pas un an qu'en un écrit intitulé . *Sur mon sejour à Vienne*, je déclarai publiquement préférer l'état monarchique, et que jamais, au grand jamais, à moins d'être coquin ou fou, je ne voudrais tremper dans le systême du moment. Un écrivain qui est connu de toute l'Europe, se garderait bien assurément de mettre ainsi

(1) On force un malheureux qui lutte contre les flots de s'accrocher à des brins de paille. Je sais mieux que personne que ce livre ne vaut rien, et je voudrais beaucoup n'avoir pas hasardé de le faire ; mais je cédai aux insinuations expresses d'un homme très-important, et du gré de la souveraine. Ma position me força alors d'entreprendre un ouvrage auquel je n'eusse jamais pu très-tard travaillé. Si l'on savait souvent les motifs qui forcent un auteur à écrire, les jugemens qu'on porte sur eux seraient plus charitables.

en évidence de pareils sentimens s'il devait un jour en changer.

Sixieme preuve. En 1795 il présenta à l'impératrice Catherine un plan d'établissement pour une université à Dorpat, et entre autres motifs qu'il apportait pour son établissement, on trouve celui-ci : que les jeunes gens seraient moins en danger de sucer des principes contraires au bien public.

ART. 14.

Kotzebue n'a-t-il pas eu des liaisons suspectes ?

Non.

Preuve. Ouvrez le livre qui est dans ses papiers : on y voit sa correspondance, et les lettres les plus importantes s'y trouvent en brouillon.

ART. 15.

Présume-t-on que ses revenus viennent d'une source impure ? — On se tromperait bien.

Preuve. Voyez le livre mentionné ci-dessus où est le détail de ses recettes.

ART. 16.

N'a t-il jamais écrit sur la politique ?

Preuve. On voit en ce livre mentionné, la liste de ses travaux.

ART. 17.

Pourrait-on croire qu'il n'a pas pour l'empereur tout le respecte possible ?—C'est positivement le contraire.

Preuve. Il a traité en 1796 un trait généreux de l'empereur dans une petit drame appelé : *Le premier cocher de l'empereur.* Cet ouvrage peut être au-dessous du sujet, mais il prouve toujours les sentimens de l'auteur.

ART. 18.

Kotzebue est-il immoral, et doit-on le bannir de la société ? — Non.

Premiere preuve. Qu'on lise le journal de ses occupations et de ce qu'il a fait, (cela est toujours dans le livre) qu'y trouvera-t-on ? Un arbre qu'il plante à la naissance de son épouse ; ici, une fête champêtre à la première dent d'un enfant. On verra que toujours il plaçait son bonheur au sein de sa famille.

Seconde preuve. L'almanach de Franklin, pour perfectionner son moral, est une preuve qu'il aime franchement la vertu. On verra au premier coup-d'œil, par la nature de ses confessions, que ces aveux n'étaient là que pour lui, et qu'il n'a jamais cru qu'ils dussent passer dans des mains étrangères. On y voit un

homme faible, jamais un criminel. Qui l'a connu, sait bien s'il est tendre époux et bon père ; qualités certainement bien étrangères au crime, et qui ne mènent pas à l'immoralité.

Kotzebue a donc prouvé que ses services pendant vingt ans montrent une conduite irréprochable ; il a prouvé qu'il n'a jamais fait voir des principes capables de bouleverser l'état ; il a prouvé que ses liaisons sont innocentes et point suspectes ; il a prouvé qu'il n'a jamais été écrivain politique ; il a prouvé qu'il a pour le monarque les sentimens de respect qu'il doit ; il a prouvé enfin que son bonheur existe au sein de sa famille, qu'il aime la vertu et la tranquillité. Par quelle faute involontaire s'est-il rendu si malheureux que d'encourir la disgrace de V. M. ? Il ne le sait ; il cherche en vain à en découvrir la cause, et ne saurait rien soupçonner, sinon qu'un esprit malfaisant, qu'un ennemi secret peut-être a isolé de ses ouvrages quelques passages, et les a présentés sous un jour odieux. Si cette présomption est fondée, il ne demande qu'une grace, c'est de pouvoir les expliquer.

V. M. sait bien qu'il n'est rien que l'on n'empoisonne avec une intention maligne. Kotzebue a pu s'être trompé, c'est là le sort de tous les hommes ; il aura, comme tous les auteurs, glissé un mot irréfléchi, ou donné

à une phrase une tournure douteuse; mais il jure devant le trône du Monarque, devant celui de l'Eternel, qu'il a toujours suivi le chemin de la vertu. S'il a péché sans le savoir, il en a bien subi la peine, et la main paternelle qui vient de le frapper, relevera sans doute ce pénitent qui se repent et gémit de sa faute.

Que V. M. née sensible, jette un regard sur l'horreur de ma position. Prête à donner le jour à une créature malheureuse, mon épouse peut-être va mourir de chagrin; il n'est plus de bonheur pour elle. Ses enfans vont bientôt tomber dans l'indigence; ma réputation, mon honneur sont flétris. Qui ne croira que j'ai commis un crime! Après douze mois de la plus mauvaise santé, je me trouve, privé de tout, sous un climat affreux. Le chagrin destructeur, les tristes maladies vont terminer mon existence. Époux aimé, père de six enfans, abandonné de l'univers, je rendrai les derniers soupirs sans être vu de ma famille. Cependant je suis innocent! Non, non, Paul le juste vit encore, il rendra à un malheureux l'honneur, la vie et le repos; il lui rendra ses foyers, sa famille.

J'avais presque fini, quand, par hasard, mon conseiller allant chez le gouverneur, je le chargeai de lui demander à quelle heure il pourrait m'entendre. J'eus cette réponse qui

l'étonna beaucoup : que depuis cinq heures du matin jusqu'à onze heures du soir, le gouverneur était à mon service. M. le conseiller ne pouvait pas concevoir qu'on fût aussi civil à l'égard d'un banni, tandis qu'on négligeait M. le conseiller de la cour.

Je fus seul le lendemain chez M. de Kuscheleff, sans aucun garde pour m'y accompagner. Il me reçut d'une manière distinguée. Je lui lus mon mémoire. Quand je fus au dernier morceau ; il laissa couler quelques larmes, me prit la main, la serra avec feu, et proféra ces paroles consolantes : Soyez tranquille, monsieur, votre malheur ne sera pas long. Il eut ensuite la bonté de parcourir une seconde fois le mémoire, et de me désigner quelques mots, quelques phrases qu'il me conseilla d'adoucir. Je profitai de ses remarques, et m'ayant offert de son meilleur papier, je mis le tout au net. Il me promit de l'adresser à l'empereur lui-même, par le canal du conseiller. Ce brave homme a tenu parole.

Quelles expressions pourrais-je donc employer pour peindre, aux yeux de l'univers, la générosité de cet homme bienfaisant ! Il ne tenait qu'à lui de m'envoyer à Bérésow, sur les bords de la mer glaciale, où dans les jours les plus chauds de l'été la terre ne dégèle qu'à un pied; il me choisit le climat le plus doux,

le peuple le plus social de son gouvernement. Pendant le tems que je suis à Tobolsk, il pouvait me laisser livré à mon chagrin, aux besoins à la solitude ; au lieu de cela, il m'invite tous les jours à sa table, sans craindre le regard de ces deux sénateurs qui venaient pour examiner et rendre compte de sa conduite (1). Il va encore plus loin : comme je n'étais pas très-savant dans le russe, il me permet d'avoir un domestique, qui outre cette langue en comprit encore une autre dans laquelle je pusse m'expliquer. Le choix ne fut pas long à faire, le seul homme de Tobolsk qui fût dans ce cas là, était un Italien nommé Russi, qu'on appelait communément Russ : il était là depuis vingt ans ; servant sur la flotte à Cherson, il avait formé le complot, avec ses camarades, de massacrer son officier et de livrer le bâtiment aux Turcs : la trame fut heureusement découverte, et mon conspirateur conduit en Sibérie : il fut inscrit au rôle des paysans et paya l'impôt ordinaire : mais il recevait tous les ans un passeport pour aller à la ville, gagner son pain selon sa fantaisie, ce dont il vivait à merveille. Cet homme était d'une adresse in-

(1) Ces sénateurs étaient MM. de Lewaschoff et de Lapuchin, dont la noble conduite à mon égard est à jamais conservée dans mon cœur.

croyable ; il faisait bien détailler ses motifs, des souliers ; servant ce qu'il m'avait dit. les voyageurs, il faisait pour ma garde proxénète ; il les suivait Iwanowitsch : dans l'étendue de tout le go né : il restait nalement il était propre à tou it presque neur m'avertit qu'il faisait le m une que et qu'il avait attrapé tous ses ma tage : comment faire? Il parlait le français illir que le Russe, connaissait le pays, ils par-tout, savait pétrir le pain et faire la cui sine ; il avait ce qu'il me fallait. Je l'enga geai pour trois roubles et demi par mois sans y comprendre la nourriture. Le gouverneur me permit même de le garder avec moi à Kurgan ; faveur si grande, que, si on l'avait sue, elle aurait pu lui faire perdre sa place : il est vrai que le nom de Russi n'étant pas couché au passe-port, le gouverneur pouvait fermer les yeux. Quand nous fimes ce voyage, le drôle connaissant chaque village à la ronde, se glissa heureusement par-tout.

Pendant les premiers jours de mon arrivée à Tobolsk je jouis, je peux le dire, d'une liberté sans bornes : je faisais, recevais des visites, quand et autant que je voulais : il était rare que ma chambre fût vide, j'allais volontiers chez l'ami Kiniakoff ; il était établi d'une façon charmante, possédait des livres choisis et principalement tous les meilleurs auteurs

le peuple le plus social de son gouvernement. Pendant le tems que je suis à Tobolsk, il pouvait me laisser livré à mon chagrin, aux besoins, à la solitude ; au lieu de cela, il m'invite tous les jours à sa table, sans craindre le regard de ces deux sénateurs qui venaient pour examiner et rendre compte de sa conduite (1). Il va encore plus loin : comme je n'étais pas très-savant dans le russe, il me permet d'avoir un domestique, qui outre cette langue en comprit encore une autre dans laquelle je pusse m'expliquer. Le choix ne fut pas long à faire, le seul homme de Tobolsk qui fût dans ce cas là, était un Italien nommé Russi, qu'on appelait communément Russ : il était là depuis vingt ans ; servant sur la flotte à Cherson, il avait formé le complot, avec ses camarades, de massacrer son officier et de livrer le bâtiment aux Turcs : la trame fut heureusement découverte, et mon conspirateur conduit en Sibérie : il fut inscrit au rôle des paysans et paya l'impôt ordinaire : mais il recevait tous les ans un passeport pour aller à la ville, gagner son pain selon sa fantaisie, ce dont il vivait à merveille. Cet homme était d'une adresse in-

(1) Ces sénateurs étaient MM. de Lewaschoff et de Lapuchin, dont la noble conduite à mon égard est à jamais conservée dans mon cœur.

croyable ; il faisait tantôt des saucisses, tantôt des souliers ; servant de domestique à tous les voyageurs, il faisait avec eux l'office de proxénète ; il les suivait dans leurs voyages dans l'étendue de tout le gouvernement ; finalement il était propre à tout. Le gouverneur m'avertit qu'il faisait le métier d'escroc et qu'il avait attrapé tous ses maîtres : mais comment faire ? Il parlait le français aussi bien que le Russe, connaissait le pays, avait été par-tout, savait pétrir le pain et faire la cuisine ; il avait ce qu'il me fallait. Je l'engageai pour trois roubles et demi par mois sans y comprendre la nourriture. Le gouverneur me permit même de le garder avec moi à Kurgan ; faveur si grande, que, si on l'avait sue, elle aurait pu lui faire perdre sa place : il est vrai que le nom de Russi n'étant pas couché au passe-port, le gouverneur pouvait fermer les yeux. Quand nous fîmes ce voyage, le drôle connaissant chaque village à la ronde, se glissa heureusement par-tout.

Pendant les premiers jours de mon arrivée à Tobolsk je jouis, je peux le dire, d'une liberté sans bornes : je faisais, recevais des visites, quand et autant que je voulais : il était rare que ma chambre fût vide, j'allais volontiers chez l'ami Kiniakoff ; il était établi d'une façon charmante, possédait des livres choisis et principalement tous les meilleurs auteurs

le peuple le plus social de son gouvernement. Pendant le tems que je suis à Tobolsk, il pouvait me laisser livré à mon chagrin, aux besoins, à la solitude ; au lieu de cela, il m'invite tous les jours à sa table, sans craindre le regard de ces deux sénateurs qui venaient pour examiner et rendre compte de sa conduite (1). Il va encore plus loin : comme je n'étais pas très-savant dans le russe, il me permet d'avoir un domestique, qui outre cette langue en comprit encore une autre dans laquelle je pusse m'expliquer. Le choix ne fut pas long à faire, le seul homme de Tobolsk qui fût dans ce cas là, était un Italien nommé Russi, qu'on appelait communément Russ : il était là depuis vingt ans ; servant sur la flotte à Cherson, il avait formé le complot, avec ses camarades, de massacrer son officier et de livrer le bâtiment aux Turcs : la trame fut heureusement découverte, et mon conspirateur conduit en Sibérie : il fut inscrit au rôle des paysans et paya l'impôt ordinaire : mais il recevait tous les ans un passeport pour aller à la ville, gagner son pain selon sa fantaisie, ce dont il vivait à merveille. Cet homme était d'une adresse in-

(1) Ces sénateurs étaient MM. de Lewaschoff et de Lapuchin, dont la noble conduite à mon égard est à jamais conservée dans mon cœur.

croyable ; il faisait tantôt des saucisses, tantôt des souliers ; servant de domestique à tous les voyageurs, il faisait avec eux l'office de proxénète ; il les suivait dans leurs voyages dans l'étendue de tout le gouvernement ; finalement il était propre à tout. Le gouverneur m'avertit qu'il faisait le métier d'escroc et qu'il avait attrapé tous ses maîtres : mais comment faire ? Il parlait le français aussi bien que le Russe, connaissait le pays, avait été par-tout, savait pétrir le pain et faire la cuisine ; il avait ce qu'il me fallait. Je l'engageai pour trois roubles et demi par mois sans y comprendre la nourriture. Le gouverneur me permit même de le garder avec moi à Kurgan ; faveur si grande, que, si on l'avait sue, elle aurait pu lui faire perdre sa place : il est vrai que le nom de Russi n'étant pas couché au passe-port, le gouverneur pouvait fermer les yeux. Quand nous fîmes ce voyage, le drôle connaissant chaque village à la ronde, se glissa heureusement par-tout.

Pendant les premiers jours de mon arrivée à Tobolsk je jouis, je peux le dire, d'une liberté sans bornes : je faisais, recevais des visites, quand et autant que je voulais : il était rare que ma chambre fût vide, j'allais volontiers chez l'ami Kiniakoff ; il était établi d'une façon charmante, possédait des livres choisis et principalement tous les meilleurs auteurs

le peuple le plus social de son gouvernement. Pendant le tems que je suis à Tobolsk, il pouvait me laisser livré à mon chagrin, aux besoins, à la solitude ; au lieu de cela, il m'invite tous les jours à sa table, sans craindre le regard de ces deux sénateurs qui venaient pour examiner et rendre compte de sa conduite (1). Il va encore plus loin : comme je n'étais pas très-savant dans le russe, il me permet d'avoir un domestique, qui outre cette langue en comprit encore une autre dans laquelle je pusse m'expliquer. Le choix ne fut pas long à faire, le seul homme de Tobolsk qui fût dans ce cas là, était un Italien nommé Russi, qu'on appelait communément Russ : il était là depuis vingt ans ; servant sur la flotte à Cherson, il avait formé le complot, avec ses camarades, de massacrer son officier et de livrer le bâtiment aux Turcs : la trame fut heureusement découverte, et mon conspirateur conduit en Sibérie : il fut inscrit au rôle des paysans et paya l'impôt ordinaire : mais il recevait tous les ans un passeport pour aller à la ville, gagner son pain selon sa fantaisie, ce dont il vivait à merveille. Cet homme était d'une adresse in-

(1) Ces sénateurs étaient MM. de Lewaschoff et de Lapuchin, dont la noble conduite à mon égard est à jamais conservée dans mon cœur.

croyable ; il faisait tantôt des saucisses, tantôt des souliers ; servant de domestique à tous les voyageurs, il faisait avec eux l'office de proxénète ; il les suivait dans leurs voyages dans l'étendue de tout le gouvernement ; finalement il était propre à tout. Le gouverneur m'avertit qu'il faisait le métier d'escroc et qu'il avait attrapé tous ses maîtres : mais comment faire ? Il parlait le français aussi bien que le Russe, connaissait le pays, avait été par-tout, savait pétrir le pain et faire la cuisine ; il avait ce qu'il me fallait. Je l'engageai pour trois roubles et demi par mois sans y comprendre la nourriture. Le gouverneur me permit même de le garder avec moi à Kurgan ; faveur si grande, que, si on l'avait sue, elle aurait pu lui faire perdre sa place : il est vrai que le nom de Russi n'étant pas couché au passe-port, le gouverneur pouvait fermer les yeux. Quand nous fîmes ce voyage, le drôle connaissant chaque village à la ronde, se glissa heureusement par-tout.

Pendant les premiers jours de mon arrivée à Tobolsk je jouis, je peux le dire, d'une liberté sans bornes : je faisais, recevais des visites, quand et autant que je voulais : il était rare que ma chambre fût vide, j'allais volontiers chez l'ami Kiniakoff ; il était établi d'une façon charmante, possédait des livres choisis et principalement tous les meilleurs auteurs

le peuple le plus social de son gouvernement. Pendant le tems que je suis à Tobolsk, il pouvait me laisser livré à mon chagrin, aux besoins, à la solitude ; au lieu de cela, il m'invite tous les jours à sa table, sans craindre le regard de ces deux sénateurs qui venaient pour examiner et rendre compte de sa conduite (1). Il va encore plus loin : comme je n'étais pas très-savant dans le russe, il me permet d'avoir un domestique, qui outre cette langue en comprit encore une autre dans laquelle je pusse m'expliquer. Le choix ne fut pas long à faire, le seul homme de Tobolsk qui fût dans ce cas là, était un Italien nommé Russi, qu'on appelait communément Russ : il était là depuis vingt ans ; servant sur la flotte à Cherson, il avait formé le complot, avec ses camarades, de massacrer son officier et de livrer le bâtiment aux Turcs : la trame fut heureusement découverte, et mon conspirateur conduit en Sibérie : il fut inscrit au rôle des paysans et paya l'impôt ordinaire : mais il recevait tous les ans un passeport pour aller à la ville, gagner son pain selon sa fantaisie, ce dont il vivait à merveille. Cet homme était d'une adresse in-

(1) Ces sénateurs étaient MM. de Lewaschoff et de Lapuchin, dont la noble conduite à mon égard est à jamais conservée dans mon cœur.

croyable ; il faisait tantôt des saucisses, tantôt des souliers ; servant de domestique à tous les voyageurs, il faisait avec eux l'office de proxénète ; il les suivait dans leurs voyages dans l'étendue de tout le gouvernement ; finalement il était propre à tout. Le gouverneur m'avertit qu'il faisait le métier d'escroc et qu'il avait attrapé tous ses maîtres : mais comment faire ? Il parlait le français aussi bien que le Russe, connaissait le pays, avait été par-tout, savait pétrir le pain et faire la cuisine ; il avait ce qu'il me fallait. Je l'engageai pour trois roubles et demi par mois sans y comprendre la nourriture. Le gouverneur me permit même de le garder avec moi à Kurgan ; faveur si grande, que, si on l'avait sue, elle aurait pu lui faire perdre sa place : il est vrai que le nom de Russi n'étant pas couché au passe-port, le gouverneur pouvait fermer les yeux. Quand nous fîmes ce voyage, le drôle connaissant chaque village à la ronde, se glissa heureusement par-tout.

Pendant les premiers jours de mon arrivée à Tobolsk je jouis, je peux le dire, d'une liberté sans bornes : je faisais, recevais des visites, quand et autant que je voulais : il était rare que ma chambre fût vide, j'allais volontiers chez l'ami Kiniakoff ; il était établi d'une façon charmante, possédait des livres choisis et principalement tous les meilleurs auteurs

français. J'allais seul dans les rues et en dehors de la ville ; personne au monde ne prenait garde à moi.

Mais cela changea tout-à-coup : un beau matin le gouverneur me fit prier de passer chez lui, et avec la dernière bonté il m'annonça ses inquiétudes : Votre arrivée ici, dit-il, a fait sensation, on en parle beaucoup et à chaque instant davantage ; je ne peux donc vous regarder comme un être sans conséquence, et je dois employer plus de circonspection, d'autant que votre conseiller ne songe pas à repartir : je crains qu'il ne soit là pour observer votre conduite ; les sénateurs même peuvent trouver mauvais que je vous traite avec trop d'attentions ; il me paraît d'un intérêt commun de ne plus vous laisser les coudées aussi franches ; je vous prie donc, (cet homme généreux pouvait ordonner, il me prie) de ne plus recevoir chez vous que la visite du médecin ; n'allez non plus chez personne, excepté chez lui et chez moi ; à chaque instant du jour ma maison vous sera ouverte. Je le priai d'excepter Kiniakoff ; il leva les épaules, convint du mérite du jeune homme, il aimait sa société ; mais, quoiqu'il fût en tout convaincu de son innocence, — il est mal noté, me dit-il, cela suffit pour vous faire tort ; mon cher monsieur, fiez-vous-en à moi. Je le remerciai de la bonté avec

laquelle il voulait bien détailler ses motifs, et fis sans répliquer tout ce qu'il m'avait dit.

Je n'avais eu jusqu'alors pour ma garde qu'un vieux bas-officier appelé Iwanowitsch : c'était un bon vieillard, mais borné : il restait dans mon antichambre où il dormait presque toujours : on m'en envoya un plus jeune que le premier qui ne me gêna pas davantage : tous les deux me servaient, faisaient bouillir mon eau, ils allaient au marché : mais ils avaient grand soin d'écarter tout le monde à l'exception du médecin : si je voulais sortir, un des deux me suivait. Je vis bientôt qu'on les avait chargés d'observer de près ma conduite, cependant excepté d'aller voir quelqu'un, je pouvais me promener dehors et dans la ville, ils me laissaient en pleine liberté.

Par le moyen de mon fripon de Russ je pouvais correspondre avec mon bon ami; nous nous donnions rendez-vous sur la place, sous les arcades des marchands, et quand on nous croyait tous deux occupés à regarder des marchandises, nous prenions cet instant pour nous glisser des mots.

En vain eussions-nous craint d'être jamais trahis : les malheureux bannis sont assurés de la pitié publique. Plusieurs marchands, la première fois que je me trouvais avec eux, me soufflaient dans l'oreille : Voulez-vous envoyer une lettre ? donnez-la moi, je la ferai

passer. Ils s'en chargeaient sans le moindre intérêt, sans demander la plus petite chose. La manière même dont ils nomment les bannis paraît être dictée par un sentiment tendre et par la conviction de leur innocence. On les appelle les *malheureux* (neschtschastii). Qui passe ? un malheureux, et jamais je n'ai entendu donner aux bannis un autre nom, sur-tout jamais une dénomination humiliante et qui désignât le crime.

On attache, dans l'étranger, des idées si fausses, ou du moins si obscures à ce qu'on appelle *l'exil en Sibérie*, que je crois rendre service à mes lecteurs en répandant un plus grand jour sur cette matière. Les exilés se partagent en plusieurs classes, très-différentes les unes des autres.

Premiere classe. Elle est composée de malfaiteurs atteints et convaincus des crimes les plus graves, condamnés en justice, et dont la sentence a été confirmée par le sénat de Pétersbourg. Ces criminels sont condamnés à travailler dans les mines de Nertschinsk ; on les y transporte enchaînés et à pied, et leurs souffrances sont pires que la mort. D'ordinaire, ils ont subi auparavant le châtiment du knout, et on leur a fendu les narines.

Seconde classe. Elle comprend cette espèce de criminels qui, moins coupable à la vérité que la première, a cependant été condamnée

condamnée à l'exil par voie de jugement. On les inscrit, en Sibérie, sur le rôle des paysans ou des serfs; on les débaptise, et en leur nouvelle qualité et sous leur nouveau nom, ils sont obligés de cultiver la terre. On en rencontre plusieurs, dans cette classe, à narines fendues; cependant, il dépend d'eux, s'ils aiment le travail, de gagner quelque chose et de rendre par là leur sort plus supportable: leur châtiment même peut servir à leur amendement.

Une *troisieme classe* consiste en ceux que *la loi* a condamnés, à la vérité, mais qu'elle n'a dévoués qu'à l'exil, sans y ajouter aucune circonstance infamante ou oppressive. Sont-ils gentilshommes? ils ne sont point dégradés par là; on leur permet de vivre sans contrainte dans les lieux de leur destination, de faire venir de l'argent de chez eux; ou s'ils manquent de cette ressource, la couronne leur fournit vingt à trente kopèques par jour, et au-delà.

Enfin, la *quatrieme classe* renferme ceux qui, sans forme de procès, ont été exilés arbitrairement, et par lettres de cachet. On les assimile d'ordinaire, en tout, à ceux de la troisième classe. Ils osent même adresser, à leurs familles ou à l'empereur, des lettres ouvertes qui passent par les mains du gouverneur; quelquefois on les renferme dans une forteresse, ou on les met aux fers. Cette

dernière circonstance est cependant rare, et sous le règne doux et clément d'Alexandre I, cette quatrième classe a entièrement disparu.

J'ignore à laquelle de ces deux dernières classes appartenait mon compagnon de voyage, le lieutenant-colonel de Rasan ; il paraissait destiné à un sort très-dur, car quoique à son arrivée à Tobolsk le gouverneur lui fit espérer qu'il resterait dans cette ville, et quoique encouragé par ces insinuations il eût commencé à s'arranger, à se fournir d'habits et de plusieurs effets, il reçut, deux jours après, l'ordre de se rendre tout de suite à Irkutzk. On ne lui laissa pas deux heures de tems pour se préparer, et je n'en ai plus entendu parler. A peine lui permit-on de redemander du tailleur et d'emporter avec lui ses habits taillés et non cousus. Sans doute que le gouverneur avait reçu les ordres les plus précis, sans quoi il eût écouté la voix de l'humanité.

J'avais, à l'aide de mes nouveaux amis et de quelques marchands complaisans et honnêtes, fait partir dix lettres à ma femme (1), dont j'indiquerai plus bas le contenu. Les heures où je m'entretenais avec elle, étaient les seules qui mêlaient, au calice amer de

(1) La moitié de ces lettres est parvenue heureusement à sa destination.

mes tourmens, une goutte de douceur. Du reste, à mon grand étonnement, ma santé se soutenait, et je me faisais une loi de me distraire de mon mieux.

Le conseiller, dès les premiers jours, avait quitté ma demeure pour aller loger chez un soi-disant ami. Je fis le signe de la croix après lui, content et heureux de pouvoir désormais me livrer sans interruption à mon chagrin. J'employai la plus grande partie de mes matinées à mettre par écrit l'histoire de mes infortunes. Au lieu d'encre ordinaire, je me servais d'encre de la Chine, qu'on trouve ici bonne et à grand marché, et que je délayais dans le vase qui me servait à baigner mes yeux. Vers midi, je faisais une promenade où montais sur les rochers qui environnent Tobolsk et que les torrens ont délavés d'une manière pittoresque. De là je contemplais l'immense surface des eaux qui inondaient les environs et les forêts épaisses qui couronnaient de toutes parts l'horizon; mon œil reposait sur chaque voile, et mon imagination y plaçait ma famille. Je dînais presque tous les jours chez le gouverneur, quelquefois chez le conseiller Peterson, rarement au logis. Je ne quittais jamais M. de Kuscheleff sans consolation, ou du moins sans que mon chagrin fût allégé. Sa délicatesse et sa sensibilité savaient trouver plus d'un chemin.

jusqu'à mon cœur, et y nourrissaient, de plus d'une manière, la douce espérance.

Lui-même n'était rien moins qu'heureux. Souvent, assis à côté de lui dans son pavillon, nous jetions nos regards au-delà de la masse des eaux jusques sur les immenses forêts qui nous environnaient. Un jour, laissant un libre cours à ses sentimens, il me dit, en étendant la main : Voyez-vous ces forêts ? elles s'étendent l'espace de onze cents werstes jusqu'à la mer glaciale. Le pied d'aucun homme ne les a encore foulées, elles ne sont habitées que par des bêtes sauvages. Mon gouvernement comprend en milles carrés plus d'espace que l'Allemagne, la France et la Turquie européenne prises ensemble; mais quels avantages peut-il m'offrir ? Il ne se passe presque pas de jour qu'on ne m'amène des malheureux, ou seuls ou par troupes, que je ne puis ni ne dois soulager, et dont les cris me déchirent le cœur. Une responsabilité dure repose sur moi ; un hasard, un évènement que toute la prudence et la force humaine ne sauraient prévoir ; une délation secrète et maligne suffit pour m'enlever mon emploi, mon honneur, ma liberté. Et quel dédommagement ai-je pour tout cela ? un pays désert, un climat rude, et le commerce des malheureux.

Depuis long-tems il se nourrissait de l'idée de demander sa retraite; il ne l'avait pas encore

osé tenter. Puisse-t-il ne le faire jamais ! Que deviendront les pauvres exilés, quand lui, qui est leur frère et leur ami, se séparera d'eux ! Puisse-t-il trouver un ample dédommagement de tous ses sacrifices dans le sentiment de son propre cœur ! O quand un jour cet homme se présentera devant le tribunal de Dieu, environné de tous les innocens ou infortunés dont il a adouci les peines, aux larmes desquels, qu'il ne pouvait essuier, il mêlait les siennes ; quand tous élèveront leurs voix pour le bénir, quelle plus grande félicité le juge suprême pourra-t-il lui départir ?

Vers le soir j'avais coutume de faire un tour en ville ou sur la place publique. La ville est assez grande ; elle a des rues larges et alignées ; les maisons sont presque toutes de bois ; cependant il y en a aussi de pierres, bien bâties et dans le goût moderne. Les églises, dont le nombre est très-grand, sont toutes massives, les rues pavées ou plutôt planchéyées de poutres sciées en deux, ce qui est beaucoup plus propre et plus commode que les cailloux. La ville est traversée dans toute sa longueur par des canaux navigables, sur lesquels on a jeté des ponts bien entretenus. Le marché ou la place (*le basar*) est vaste, et on y trouve, outre les denrées de première nécessité, une grande quantité de marchandises chinoises et euro-

péennes. Ces marchandises y sont excessivement chères, mais toutes les denrées à des prix très-médiocres. La place fourmille sans cesse de gens de toutes les nations, sur-tout de Russes et de Tartares, de Kirgises et de Kalmouks. La halle au poisson m'a offert un spectacle tout nouveau; une quantité de poissons de toute espèce, que je ne connaissais jusqu'alors que par les descriptions, s'y trouvaient exposés en vente, morts et vivans, à terre, dans des tonneaux, dans des barques. Les esterlètes (*acipenser ruthenus*) à un prix des plus vils, le huso ou poisson royal, (*acipenser huso*), le silure (*silurus glanis*) etc.; du caviar de toutes les couleurs, de toutes les sortes, sec et liquide. Sans l'odeur infecte qui régnait dans cette halle, je m'y serais souvent arrêté plus long-tems.

La curiosité m'a quelquefois conduit au spectacle. La salle est assez grande, elle a un rang de loges. La plupart de ces loges ont leur propriétaire, et celui-ci étant en droit de l'orner et de la meubler à son gré, cette variété offrait un coup-d'œil très-piquant. Des étoffes de soie, souvent riches et de couleurs bizarres, couvraient la balustrade. Dans l'intérieur des loges on avait placé des lustres avec des miroirs, le tout avait, il est vrai, un air asiatique; mais au premier coup-d'œil on en était frappé. L'orchestre était exécrable. La troupe était com-

posée d'exilés. De ce nombre était l'épouse de mon digne *Rossi*, native de Réval, et qui transportée en Sibérie pour sa mauvaise conduite, y avait trouvé dans la personne de mon *Rossi* un digne époux, et remplissait actuellement, sur le théâtre national de Tobolsk les rôles de mères et de matrônes. Les décorations, la garderobe, le jeu, le chant, tout était au-dessous de la critique. Un jour on donnait un opéra-comique, le *Dober Soldat* (le bon soldat); j'ai oublié le nom de la seconde pièce. Je n'y pus tenir, les deux fois, au-delà d'un quart d'heure. L'entrée, au reste, ne coûtait, aux premières places, que trente kopèques (à-peu-près quinze sous.)

On a donné avec beaucoup de succès *Misanthropie et Repentir*, l'*Enfant de l'amour* et quelques autres de mes pièces. On avait à l'étude la *Vierge du Soleil*; mais les décorations et la garderobe exigeant des dépenses qui surpassaient les forces de l'entrepreneur, on avait pris le parti de faire une collecte chez les principaux de la ville, pour y subvenir.

Il y avait aussi à Tobolsk un club, une ressource (je crois qu'ils l'appelaient un casino.) C'était un Italien à narines fendues qui en était l'hôte. Il avait commis un meurtre, et après avoir heureusement subi la peine du knout, il gagnait son pain de cette ma-

nière. Au reste, je n'y ai jamais mis les pieds.

Pendant mon séjour dans cette ville, on y a donné un couple de fois bal et mascarade en l'honneur des députés du sénat. On m'y avait solemnellement invité ; mais peu curieux d'y donner en vue ma personne et ma misère, je refusai, et ne puis par conséquent rien dire du beau sexe de Tobolsk. A l'exception de l'excellente famille du conseiller Peterson, et de la fille belle et aimable du colonel de Kramer, j'ai vu à peine à Tobolsk une femme de condition.

J'aurais aimé, de préférence, à me promener dans les environs de la ville, si la chaleur insupportable qu'il faisait de jour, et les cousins encore plus insupportables qui me tourmentaient le soir, ne se fussent opposés souvent à cette récréation. Il ne se passait pas de jour, où le thermomètre de Réaumur ne fût à 26 — 28 degrés ; nous avions régulièrement par jour quatre, cinq, à six orages, qui venant de tous les côtés semblaient se livrer bataille, et versaient sur nous une ondée abondante, par laquelle cependant l'air était peu ou point rafraîchi. Malgré toutes ces chaleurs la nature y étoit fort avare de ses dons, et je n'ai pas rencontré un seul arbre fruitier. Le jardin du gouverneur, sans contredit le plus beau du pays, les offrait en peinture sur la clôture

de planches qui l'environnait. On n'y voyait en réalité que la bourdaine *(Rhamnus frangula)*; l'arbre à pois de Sibérie *(Robinia Caragana*, et le bouleau *(Betula alba)*. Cette dernière espèce est très-commune en Sibérie, mais petite et naine. On prendrait de loin un bouquet de vieux bouleaux pour une touffe de jeunes plants d'Europe. La bourdaine est l'arbuste favori des habitans de Tobolsk; on la plante dans les rues devant les maisons; on l'aime à cause de ses fleurs odoriférantes, et un peu faute de mieux. Du reste, on trouve encore dans le jardin du gouverneur quelques buissons de groseilles rouges et vertes; des plantes de choux malingres et effilées, et quelques concombres en fleurs. On trouve dans les environs de Tiumen des pommiers, dont le fruit est de la grosseur d'une noix.

Ce que la nature a refusé en fruits à ces climats, elle le leur a accordé dans la plus grande abondance en bled. Le bled sarrazin de Sibérie *(polygonum tartaricum)*, inconnu parmi nous, se resème sans culture, et ne demande d'autre soin que celui de le récolter. Toute espèce de bled réussit à merveille. L'herbe y est épaisse et succulente; le sol par-tout d'une terre noire et légère, n'exige jamais d'engrais. Les paysans, trop paresseux pour transporter peu-à-peu le fu-

mier de leurs étables et de leurs écuries, se trouvent par là quelquefois dans un singulier embarras ; au point, que le conseiller Peterson m'a assuré, qu'étant en sa qualité de médecin de la contrée, obligé d'y faire de fréquens voyages, il était un jour arrivé dans un village, dont les paysans étaient occupés à démolir leurs maisons pour les reconstruire ailleurs, parce que les montagnes de fumier qui les environnaient, leur paraissaient plus difficiles à transporter.

Autant les chaleurs sont insupportables en été, autant le froid l'est en hiver, et le thermomètre descend souvent à quarante degrés au dessous de zéro. Le conseiller Peterson m'a appris une expérience qu'il fait tous les ans : elle consiste à faire geler le mercure, à en tailler avec un canif de petites figures, et à les envoyer au gouverneur, bien enveloppées dans de la neige.

Du reste, ce climat rude est très sain. Mon médecin ne connaissait que deux maladies dominantes, mais faciles à éviter : c'est la v.... et des fièvres de refroidissement, qui proviennent des changemens rapides dans la température de l'air, au coucher du soleil. Il ne faut en Sibérie que la continence et un surtout vers le soir, pour y atteindre une vieillesse saine et avancée.

Je passais mes soirées à lire. Mes amis Pe-

terson et Kiniakoff m'avaient fourni quelques bons livres, que j'appréciais au quadruple dans ces contrées.

Je me flattais toujours de l'espérance de pouvoir rester à Tobolsk. Le gouverneur ne faisant aucune mention de mon départ, mes amis conjecturaient qu'il n'attendait que celui des sénateurs et du conseiller, pour m'accorder la permission de rester. Les sénateurs partirent effectivement pour Irkutzk, mais le conseiller ne s'ébranlait point. J'ai appris depuis, qu'il ne s'arrêtait que faute d'argent, et qu'il attendait pour partir qu'un marchand de Tobolsk, qu'il avait promis de mener avec lui franc de poste, moyennant qu'il en fût défrayé en route, se décidât. Quelque naturelle que fût la solution de cette énigme, il était difficile de la deviner. Quoi donc de plus naturel que de le prendre lui-même pour un espion, comme nous le fîmes, le gouverneur et moi.

Les quinze jours qui m'avaient été accordés touchaient à leur terme. Un dimanche, le matin, je parus chez le gouverneur pour lui faire ma cour, car les exilés de la troisième et quatrième classe étaient dans l'usage de s'y présenter ce jour-là en uniforme, mais sans épée. Le gouverneur me prit à part et m'annonça que j'eusse à me préparer à partir le lendemain, vu que, par des raisons qui m'étaient connues, il ne pouvait pas

me garder plus long-tems à Tobolsk. Je fus consterné ; cependant je ne fis pas la moindre objection, et me contentai de le prier de m'accorder deux jours, afin de pouvoir dans cet intervalle me procurer plusieurs choses dont j'avais besoin, et que je ne trouverais pas sans doute à Kurgan, et principalement pour vendre ma voiture qui ne m'était plus d'aucun usage, et dont le prix de vente servirait à recruter ma caisse épuisée. Le gouverneur m'accorda ma prière de la manière la plus gracieuse, et je me hâtai de faire mes préparatifs de voyage, pour ne pas abuser de ses bontés.

Le plus riche marchand de Tobolsk (j'ai oublié son nom) m'avait fait offrir quelques jours auparavant cent cinquante roubles pour ma voiture, qui m'avait coûté le triple, et que par conséquent j'avais refusé de céder à ce prix. Forcé maintenant par la nécessité d'accepter son offre modique, je voulus la lui céder, mais il eut la dureté et l'impudeur de m'en offrir vingt-cinq roubles de moins. Je fus obligé d'en passer par là ; et ce procédé m'indigna moins qu'il ne révolta le brave gouverneur, qui témoigna dans les termes les plus énergiques son indignation, et me pria sérieusement de faire de cette anecdote le sujet d'une petite comédie qu'il me promit, si je la lui fournissais en fran-

çais, de traduire en russe, et de faire jouer sur le Théâtre de Tobolsk. Hélas, j'étais peu disposé à composer des comédies!

J'avais fait emplète de sucre, café, thé, papier, plumes, et d'autres objets de cette nature. Mais ce qui me tenait le plus au cœur c'était des livres, car comment passer l'hiver sans lecture! Le bon conseiller Peterson me donna ce qu'il possédait; mais sa bibliothèque n'était guères composée que d'ouvrages de médecine et de quelques relations de voyages que j'avais déjà lues. Je trouvai moyen cependant de faire avertir mon ami Kiniakoff de mon départ prochain, et de mon besoin de livres. Il m'écrivit qu'à minuit, quand ma garde dormirait, j'eusse à l'attendre à ma fenêtre. C'est ce que je fis, et trois nuits de suite il m'apporta les meilleurs ouvrages de sa collection, entre autres les œuvres de Sénèque, qui ont été depuis pour moi une source de consolations.

J'écrivis à ma femme et environ à une douzaine d'amis généreux de Russie et d'Allemagne; je fis un seul paquet de toutes ces lettres, je l'adressai à mon ancien et fidèle ami *Graumann*, négociant de Pétersbourg, et j'en chargeai le courier Alexandre Schulkins, avec promesse que s'il remettait fidèlement le paquet, mon ami Graumann lui paierait la somme de cinquante roubles. Cette

manière me parut la meilleure pour faire parvenir le paquet à son adresse ; et l'événement m'a prouvé que j'avais bien conjecturé.

Les préparatifs de mon voyage étaient achevés. J'en prévins le gouverneur, et sachant qu'un bas-officier devait m'accompagner à Kurgan, je le priai de charger de cette commission l'honnête André Iwanowitsch, malgré son grand âge. M. de Kuscheleff, qui ne me refusait rien de ce qui était en son pouvoir, m'accorda cette grace. Il fit plus ; il me chargea de lettres de recommandation pour les notables de Kurgan, me fit présent, en partant, d'une caisse d'excellent thé de la Chine, et ce qui me fut sur-tout agréable, me promit de m'envoyer régulièrement, tous les huit jours, le journal de Francfort, qu'il lisait. Il a tenu parole, et, comme je l'ai appris depuis, a beaucoup risqué par cette complaisance.

Mon kibik, une vieille charrette usée, et qui cependant m'avait coûté trente roubles, était chargé. Je pris froidement congé de mon conseiller, dont le départ venait d'être fixé au lendemain du mien, ce qui me fit d'autant plus de plaisir que je savais qu'il était porteur de mon mémoire à l'empereur. Il partit, au reste, très-mécontent du gouverneur qui, pendant tout le tems de son

séjour à Tobolsk, ne l'avait pas une seule fois invité à dîner.

Ce fut le 13 Juin, à deux heures après-midi, que je descendis tristement sur le rivage où ma voiture avait déjà été embarquée. En chemin, il m'arriva encore une plaisante aventure. Une femme russe, assez bien mise, m'arrête, me fait force complimens sur mes comédies. Le moment me paraît des plus mal choisis; je veux passer outre, après une légère inclination. Point du tout; elle m'arrête, s'annonce comme étant de la troupe des comédiens de Tobolsk, et m'apprend qu'on l'a chargée du rôle de la grande-prêtresse dans ma pièce, qui a pour titre la *Vierge du Soleil*, qu'ignorant le costume de ce rôle, elle me prie de le lui décrire. Dans tout autre moment, je lui aurais ri au nez, mais j'étais trop mal disposé par la circonstance de mon départ: je me fâchai et lui dis, en fronçant le sourcil, qu'un banni confiné dans la Sibérie, n'avait aucune envie de s'occuper avec elle du costume péruvien; et en la priant de choisir un habillement selon son goût, je la plantai là.

La route ordinaire de Kurgan, passe par la petite ville de Jaluterski, et n'est alors que de 427 werstes. Mais l'inondation qui continuait toujours, nous força de rétrograder jusqu'à Tiumen, qui est sur la frontière, et

de nous diriger de là au sud. Nous passâmes la nuit à Tiumen, chez un greffier qui nous recueillit avec l'hospitalité la plus franche. Quiconque m'eût dit, trois semaines plutôt, que je reverrais de sitôt cette ville, eût été accueilli par moi comme mon sauveur, comme l'ange de ma liberté. Maintenant je revoyais Tiumen, et ma liberté paraissait plus éloignée que jamais.

Nous payâmes dans ce trajet les chevaux au prix de l'*oucas*, c'est-à-dire, à un kopèque le werste pour deux chevaux, ce qui ne revient pas même pour un mille d'Allemagne, à la somme infiniment petite de six sous.

A quelques postes de Tiumen je vis dans une forêt humide un phénomène de botanique, dont j'ai fait mention, depuis mon retour, à plusieurs savans botanistes, qui tous n'en avaient pas la moindre connaissance. Dans un espace d'environ six cents pas on voyait une immensité de fleurs rouges, sur chacune desquelles semblait reposer un paquet de neige. Cela me frappa; je fis arrêter, je cueillis plusieurs de ces fleurs, et voici ce que je trouvai. A un pédicule d'environ cinq pouces, dont les feuilles (autant que je m'en rappelle) ressemblaient à celles du muguet, était suspendu un petit sac à ouvrage, d'environ un pouce et demi carré, ayant aux deux

bouts supérieurs des cordelettes comme pour le fermer. Ce sac ou *ridicule*, dont on voyait le dedans comme le dehors, et qui des deux côtés était du plus beau rouge pourpre, était recouvert d'une feuille en forme de cœur, proportionnée au reste, dont le dessus était blanc comme la neige, et le bas de la couleur du sac. Cette feuille s'ouvrait et se fermait à volonté, et servait en quelque sorte de couvercle. Il m'est impossible de dire à quel point cette fleur, qui au reste n'avait point d'odeur, était charmante. Je crains beaucoup de ne pas m'être exprimé distinctement, n'étant qu'un novice en fait de botanique ; mais ce que je puis assurer, c'est que cette fleur servirait d'ornement à tous les jardins. L'abondance où je la trouvai me fit croire qu'elle était commune en Sibérie, et me fit négliger d'en emporter quelques-unes. Je l'ai mille fois regrettée depuis, car c'est en vain que je l'ai cherchée à mon retour, et personne ne la connaissait (1).

A une demi-journée de Kurgan nous passâmes la nuit chez un pope, où nous trouvâmes une bonne chambre fournie de toutes

(1) Le conseiller Peterson, auquel, à mon retour de Kurgan, je fis la description de cette fleur, en fut très-curieux, et se proposa d'essayer l'année suivante s'il pourrait se la procurer. Ayant été obligé, comme je l'ai dit, de faire un grand détour à cause des inondations, il se peut que j'aie fait effectivement une découverte de botanique.

les commodités requises, de bons lits et beaucoup d'hospitalité, et où, à mon grand étonnement, on ne nous demanda point notre écot le lendemain. J'appris que la commune du village entretenait à frais commun cette chambre, et avait fait cet arrangement pour la commodité des voyageurs. Peut-on pousser plus loin la vertu et le devoir de l'hospitalité? Nous ne vîmes paraître aucun paysan pour recevoir nos remercîmens.

Ce fut à quatre heures de l'après-midi que je découvris la ville de Kurgan. Un seul clocher de peu d'apparence s'élevait du milieu d'un groupe dispersé et peu imposant de maisons. La ville est située sur la rive opposée, et un peu élevée du Tobol; elle est environnée d'une bruyère nue et stérile qui s'étend de tous côtés, l'espace de quelques wersts, jusqu'à des collines boisées, et que coupent un grand nombre de lacs garnis de roseaux. Le tems pluvieux ne rendait pas cette vue plus riante. Le nom même de Kurgan, qui signifie *tombeau*, m'avait paru depuis long-tems d'un mauvais augure. D'un œil humide et le cœur oppressé je me voyais au terme de mes maux passés, et à l'entrée de mes peines futures; et l'inondation nous obligeant de nous approcher de la ville par plusieurs détours, et en suivant les sinuosités de notre nouvelle route, j'eus tout le tems qu'il fallait

pour considérer de tous les côtés cette tombe qui devait m'enfermer tout vivant.

Au milieu des cabanes de bois, qui toutes n'étaient qu'à rez-de-chaussée, s'élevait une seule maison de pierre, assez élégamment bâtie, un palais en comparaison du reste. Je m'informai du nom du propriétaire, et l'on m'apprit qu'elle appartenait à un certain *Rosen* ou *Rosin*, ci-devant vice-gouverneur de Perm, et qui avait des terres dans ces contrées.

Le goût bisarre de cet homme qui l'avait porté à choisir ce coin de la terre pour y établir sa demeure, n'était guère propre à me faire rechercher sa connaissance. Cependant son nom était allemand; j'osais du moins espérer qu'il descendait d'une famille allemande. Ce nom même était depuis long tems cher à mon cœur; il me rappelait un ami sincère et fidèle, le vieux baron Frédéric de Rosen et son incomparable épouse, que j'honorais comme ma seconde mère : couple généreux, qui si souvent avait calmé les peines de ma vie et dont maintenant le seul nom suffisait pour m'inspirer de la consolation et de la joie à une distance incommensurable.

Après bien des tours et détours, nous parvînmes à une espèce de pont volant, composé de poutres jointes, et attachées par les deux bouts aux deux rivages du Tobol, et le jouet

des vagues. Chaque voiture qui passait sur ce pont, le faisait enfoncer, et il fallait beaucoup d'attention pour ne pas perdre de vue la partie du pont qui surnageait, et qui servait seule de guide à ceux qui passait sur celle qui disparaissait sous eux.

Kurgan est composé de deux rues larges et parallèles. Nous arrêtâmes devant une maison où était le siége de la justice ordinaire du pays; mon bas-officier entra, et ressortit bientôt après avec la nouvelle que le *gorodnitschei*, ou maître de police, était absent, et que le président du lieu le remplaçait. Il fallut donc me mener chez lui. Nous avançâmes quelques centaines de pas, et en arrivant à sa demeure, je fus annoncé, et invité à entrer au bout de quelques minutes.

Je trouvai un vieillard dont la physionomie était très-revenante, mais qui crut, dans cette occasion, devoir prendre un air solemnel et imposant. Il me salua froidement, mit ses lunettes, déplia les ordres et les papiers qui me concernaient, les lut posément l'un après l'autre, sans faire aucune attention à ma personne. Je crus devoir lui donner un petit avertissement sur la manière dont je demandais à être traité pour le présent et à l'avenir; je pris une chaise, et m'assis. Il me jeta, de côté, un coup d'œil de surprise, mais continua de lire sans dire un seul mot.

De la chambre voisine s'était rassemblé autour de moi un groupe de curieux, composé, outre quelques enfans assez grands, d'une jolie femme, (la seconde épouse du président), de sa vieille mère presque aveugle, et d'un homme de moyen âge habillé à la polonaise. Tous me contemplaient en silence, et ce silence régna dans la chambre, jusqu'à ce que la lecture des papiers fut finie.

Alors le président se tourna de mon côté, et avec un visage riant, (car probablement le gouverneur m'avait recommandé, et plus encore son propre cœur, dont la bonté ne tarda pas à se faire connaître, lui parlait en ma faveur,) il me tendit la main, me souhaita cordialement la bonne arrivée, me présenta à sa famille, et enfin au polonais, qu'il félicita d'avoir trouvé en moi un compagnon d'infortune, et qu'il recommanda à mon amitié. Je l'embrassai avec attendrissement, et nous fûmes tous deux d'avis que la conformité de nos destinées nous rendrait bientôt amis et frères.

Le chef de la justice ordinaire de la province, et en même tems le premier magistrat de Kurgan, s'appelait *de Gravi*. Son père, officier suédois, ayant été fait prisonnier à la bataille de Pultava, avait été envoyé en Sibérie avec plusieurs de ses frères d'armes. Il y épousa une femme du pays, et mourut en

exil. Son fils servit dans les troupes russes, fit la guerre de sept ans, retourna ensuite dans sa patrie, passa de l'état militaire au civil, et vivait heureux et content avec un revenu très-modique, du moins ne l'ai-je jamais vu que gai et content. Il venait tout nouvellement d'être nommé conseiller de la cour, et sans avoir précisément de sotte vanité, ce titre ne le flattait pas peu.

Après les premiers complimens, il fut question de m'assigner une demeure, laquelle, d'après les ordres reçus, devait être une des meilleures possibles. Mais étant du nombre de celles dont la couronne a le droit de disposer, et qu'à sa réquisition tout propriétaire est obligé de céder à celui qui arrive, on sent bien qu'il n'y a personne qui ne cherche, de son mieux, à éloigner de soi ce fardeau désagréable, et que celui qui doit s'y soumettre, fournit au nouveau venu la plus chétive de ses chambres.

M. de Gravi après avoir long-tems rêvé, nomma à la fin, à une espèce d'adjudant, petit et bossu, celui qu'il me destinait pour hôte. Il m'invita à souper, mais je le priai de m'excuser, ayant besoin de repos et de solitude, et voulant m'arranger dans ma nouvelle demeure.

Je suivis mon conducteur. Il me mena dans une petite maison basse, où je faillis

me casser la tête contre la porte. Ce début promettait peu; les chambres qu'on m'indiqua valaient moins encore. C'étaient des trous obscurs, où à peine on pouvait se tenir debout; des murs tout nus, une table, deux bancs de bois, point de lit, des fenêtres collées avec du papier. Je soupirai profondément; l'hôtesse me rendit mon soupir de tout son cœur, et débarrassa, avec une humeur concentrée et muette, la chambre du lin, et de quelques vieux ustensiles et vieux habits qu'elle y conservait.

Cependant je me remis un peu, et fis mes petites dispositions aussi bien qu'il me fut possible. A peine une heure était-elle écoulée, que l'honnête de Gravi m'envoya un jambon, un couple de pains, des œufs, du beurre frais et plusieurs provisions, dont mon expéditif Rossi prépara un excellent souper, plus pour lui que pour moi. Ensuite, pour la première fois, dans Kurgan, je cherchai sur le plancher sale un sommeil, que le chagrin et les insectes chassèrent loin de moi.

Le lendemain, de bon matin, je reçus la première visite des notables de la ville. Je les nommerai les uns après les autres, pour donner une idée de ce qu'à Kurgan, on appelait *la bonne société*.

Étienne Osipowitsth Mamnejef était kapitan Isprawnik, c'est-à-dire, intendant

de la province relativement à la police, à l'entretien des ponts et chaussées, à la perception des impôts, etc. C'était lui aussi qui examinait et vidait les querelles des paysans. Homme serviable, jovial, honnête et à son aise. On trouvait même chez lui des traces de luxe, mais d'un luxe qui n'avait pas toujours consulté le bon goût. Je me rappelle par exemple, d'avoir vu dans une de ses chambres plusieurs petites tables rondes et des plateaux ou des cabarets, sur lesquels on avait copié d'excellentes gravures anglaises et qui ensuite avaient été vernies dans la fabrique d'Ekatarinabourg. Ces pièces étaient fort chères; mais au lieu de servir de tables et de plateaux, elles pendaient aux murs comme des tableaux, et les pieds qui leur avaient servi de soutien, étaient placés dans la chambre comme de simples ornemens.

Judas Nikitisch sedatel, ou assesseur de la justice ordinaire, frère d'une amie du gouverneur, laquelle m'avait chargé pour lui d'une lettre de recommandation. C'était un homme très-borné et tout-à fait insignifiant.

Un autre *sedatel*, plus insignifiant encore.

Le *secrétaire* de la justice, bon homme tout-à-fait, et ayant une haute idée de sa capacité. C'était le seul habitant de Kurgan qui fît venir la gazette de Moskou.

Un chirurgien des plus ignorans.

Tel

Tel était, outre le maître de la police absent, le cercle étroit dans lequel je devais couler tristement le reste de ma vie.

L'homme le plus intéressant de toute la ville était sans contredit le Polonais dont j'ai parlé, et qui s'appelait *Ivan Sokoloff*, ci-devant propriétaire d'une terre sur la nouvelle frontière Russo-prussienne; il n'avait niservi, ni été impliqué directement ou indirectement dans la révolution de Pologne. Un de ses amis qui entretenait une correspondance suspecte avec les nouvelles acquisitions de la Prusse, crut recevoir avec plus de sûreté les lettres de là bas sous l'adresse de Sokoloff, et sans l'en prévenir, indiqua cette voie à ses correspondans. La première lettre fut interceptée. Sokoloff ignorait parfaitement le tout. Il dînait dans le voisinage chez son ami le général Wielohurski. L'officier qui l'avait inutilement cherché dans sa propre maison, l'y suivit, et l'arrêta avec plusieurs autres, innocens et coupables. Ils furent long-tems prisonniers d'état je ne sais plus dans quelle forteresse. On rapporta la chose à Pétersbourg, et ils obtinrent leur pardon à condition toutefois qu'ils seraient tous transportés en Sibérie.

Sokoloff et ses compagnons furent jetés dans des kibiks et conduits au lieu de leur destination. La grande route passait à quelques werstes de sa terre; en vain supplia-t-il qu'on

lui permît du moins de voir encore une fois sa famille, et de pouvoir prendre quelque linge et quelques habits. On fut sourd à ses prières. Dans l'équipage où il était, on le transporta à Tobolsk. Là il fut séparé de ses camarades, envoyé à Kurgan, où depuis trois ans il menait la vie la plus triste, sans savoir la moindre nouvelle de sa femme et de ses six enfans.

Ne recevant de la couronne qu'environ quinze sous par jour, il devait se refuser toutes les commodités, tous les agrémens de la vie pour fournir à ses premiers besoins. L'hiver, il était enfermé dans un même trou avec un hôte toujours ivre, une hôtesse acariâtre, des chiens, des chats, des poules, des cochons; l'été, pour être seul, il habitait une étable, où j'ai été le voir souvent. Un chalit tout nu, une petite table, une chaise, un lavoir et un crucifix : voilà tous ses meubles et toutes ses richesses.

Malgré cette pressante misère il refusait tous les présens qu'on voulait lui faire, vivait de lait, de pain et de quass, et paraissait toujours proprement mis. On l'aimait dans toute la ville; on ne l'appelait que *Wanuschka* (1). Il était sur-tout bien accueilli de M. de Gravi,

(1) Un homme plein de bonhommie, accommodant, ami des enfans, et que dans le bon sens on appellerait un bon homme.

parce qu'à une bonhommie rare il joignait le ton de la meilleure société, et qu'il savait, dans ses infortunes, conserver une égalité d'ame, que j'ai souvent admirée, et quelquefois enviée faute de pouvoir y atteindre. Ce n'etait que seul avec moi, quand nous nous répétions pour la vingtième fois l'histoire de nos malheurs, quand nous nous disions les noms de nos enfans favoris, et que nous finissions par les avoir tous nommés, que les larmes lui venaient aux yeux, et qu'il tombait dans une sombre mélancolie.

Malheureusement pour nous il ne parlait ni le français, ni même le latin, ce qui est rare chez les Polonais. Nous avions souvent beaucoup de peine à nous entretenir, car quoiqu'il parlât le russe beaucoup mieux que moi, il ne l'avait appris qu'à Kurgan, et son accent polonais me le rendait souvent inintelligible. Mais nos cœurs s'entendaient d'autant mieux ! Dans le sein du malheur deux étrangers se sentent unis plus étroitement que des jumeaux dans le sein de leur mère.

Je termine par un trait le caractère loyal de cet homme estimable. Il était tellement consciencieux, qu'il se refusa constamment à toutes les offres qu'on lui fit, de faire tenir des lettres à sa famille, par la seule raison que cela était défendu, et parce qu'il avait dû promettre au gouverneur de ne chercher au-

cune voie indirecte pour correspondre avec les siens.

Je reviens à ma propre histoire. Personne de ceux qui vinrent me voir le lendemain de mon arrivée, ne parut les mains vides : chacun m'apportait ou à manger ou à boire, et je n'avais rien où le mettre. M. de Gravi vint en personne s'informer comment je me trouvais dans mon nouveau logement. Je lui avouai que je m'y déplaisais fort. Il s'offrit tout de suite à me conduire lui-même dans toute la ville, et à me montrer tous les logemens dont il pouvait disposer. J'acceptai son offre avec reconnaissance. Nous passâmes une bonne partie du jour a entrer dans toutes les maisons, les unes après les autres ; mais nous les trouvâmes presque toutes plus mauvaises encore, et rarement meilleures que celle où je logeais, et par-tout si peu de place, qu'il m'aurait fallu coucher avec mon domestique dans la même chambre, ce qui m'eût été insupportable.

A la fin, je priai qu'il me fût permis de me chercher moi-même un logement, voulant essayer si la grande clef qui ouvre toutes les portes, c'est-à-dire l'argent, ne me ferait pas trouver une maison où je jouirais de plus de commodités. Il m'en accorda la permission, en ajoutant que je ne trouverais rien à mon gré. Je m'en reposai sur mon rusé Rossi,

qui, dès les premières vingt-quatre heures, connaissait toute la ville, et l'avait peut-être déjà dupée. Il prit des informations, et retourna bientôt avec la nouvelle qu'il ne dépendrait que de moi d'occuper seul une petite maison neuve, si je voulais y consacrer par mois la somme de quinze roubles. Le propriétaire était un marchand qui, attiré par le gain, voulait me céder sa propre demeure, et se mettre à l'étroit dans une petite maison sur le derrière.

J'allai le trouver sur-le-champ, je me fis montrer la maison, et la trouvai effectivement si commode, et même si magnifiquement meublée pour Kurgan, qu'elle surpassa mon attente. Il y avait une grande chambre et une autre plus petite, une cuisine chaude et vaste, et une chambre qui servait de débarras et que les Russes appellent *Kladawai*. Les parois n'étaient à la vérité que de poutres non tapissées, mais le propriétaire les avait ornés d'estampes coloriées et de tableaux peints à l'huile, mauvais comme on peut s'imaginer, mais ménageant pour moi une illusion qui me faisait oublier où j'étais. Je voyais par exemple plusieurs productions de Nuremberg, une bourgeoise d'Augsbourg, une servante de Leipzig, un vendeur de craquelins de Vienne, avec des inscriptions allemandes. La seule vue de quelques mots

écrits dans ma langue me rendait si heureux, que je ne pus me résoudre à me séparer de ces images allemandes. On y voyait encore de mauvaises copies des attitudes de lady Hamilton et des peintures d'Herculanum, des paysages, etc. Les portraits à l'huile étaient de fabrique russe, et représentaient les tsars, c'est-à-dire que le peintre avait barbouillé des figures à longue barbe, les avait décorées d'un bonnet de tsar, leur avait donné le globe impérial dans les mains, et écrit au-dessous le nom de tsar *Alexei Michailowitsch*, ou autre semblable.

Les meubles consistaient en deux bancs de bois à dossier, qu'on honorait du nom de sofas, parce qu'on y avait mis un coussin de lit recouvert d'indienne, quelques tables et quelques chaises; il y avait aussi une armoire remplie de porcelaine, mais fermée, et dont l'hôtesse se réservait l'usage exclusif. La vue donnait sur la rue; derrière il y avait une cour spacieuse, dont la porte conduisait jusqu'au Tobol, et offrait une promenade charmante. La maison qu'occupait l'hôte était entièrement séparée de la mienne. Toutes ces circonstances prises ensemble, me tentèrent au point de souscrire tout de suite au prix énorme qu'on me demandait, qui aurait été considérable à Pétersbourg même, et qui contrastait étrangement avec les bas-fonds de ma

bourse. Je m'arrangeai à pouvoir y entrer le même jour.

Un obstacle auquel je ne m'attendais pas du tout, s'opposa à ce plan : mon honnête M. de Gravi ne voulut absolument pas consentir à me voir dépenser tant d'argent. Il s'écriait à tout moment : Quel loyer pour une ville comme Kurgan, cela est inoui ! Il fit même venir le marchand, et le traita si mal, que celui-ci fut sur le point de rompre le marché. Pour moi, il me répétait vingt fois le proverbe russe (bereghi denje na tschorni den) : *épargne ton argent pour le jour noir !* Il alla jusqu'à vouloir en avertir le gouverneur, parce que, disait-il, son devoir exigeait de lui de veiller sur moi ; en un mot, j'eus toutes les peines du monde à lui faire comprendre que j'étais en état de supporter cette dépense, et que de tout tems j'avais eu le principe de préférer un bon logement à une bonne table. A la fin il se rendit mais il fallut auparavant que mon hôte lui promit de me fournir le bois et le quass par-dessus le marché. Me voilà donc après bien de la peine, entré dans mon nouveau logement ; mais toutes les fois que je vis depuis M. de Gravi, j'eus à supporter ses jérémiades sur le prix énorme de mon loyer.

Sans doute, si l'espérance de tirer des remises de la Livonie m'avait manqué ; si toutes

les lettres de ma femme à moi étaient interceptées ; si ma femme n'osait ou ne pouvait pas venir me rejoindre, au bout de six mois je me serais vu dans de très-grands embarras, puisque la couronne ne me donnait pas le sou. Mais j'avais de l'argent pour le présent, et de l'espérance pour l'avenir ; rien ne put donc me détourner d'adoucir, pour le moment, mes peines autant qu'il était en mon pouvoir. Du reste, on vivait à Kurgan à si bon marché, mes besoins étaient en si petit nombre, et l'occasion de faire des dépenses extraordinaires si rare, que mon argent pouvait me suffire encore toute une année ; et pendant ce tems il pouvait se changer tant de choses !

Je place ici les prix de plusieurs denrées, en observant que mon honnête Rossi n'aura pas manqué de me duper régulièrement de la moitié. La livre de pain coûtait environ un demi-sou (du moins pour quatre sous j'avais un pain de six livres) ; la livre de bœuf revenoit à un sou et demi, un poulet à autant ; la livre de beurre coûtait trois à quatre sous ; un couple de gélinottes ou de francolins trois sous tout au plus ; les lièvres, sans peau, se donnaient pour rien, puisque les Russes n'en mangent point ; un plat de poisson deux sous, une corde de bois une livre. Le buveur le plus intrépide ne pouvait pas boire pour plus d'un demi-sou de quass. Un jour je demandai

à M. de Gravi, en présence du *capitan Isprawnik*, à combien revenait par an l'entretien de deux chevaux. Il me répondit qu'avec trente roubles on y suffisait. — Que dites-vous, trente roubles ? interrompit le *capitan Isprawnik ;* je me fais fort de les nourrir, bel et bon, à raison de vingt-cinq.

Qu'on juge par cet échantillon, à quel bas prix étaient à Kurgan les besoins de la vie; le mal était qu'on ne pouvait pas toujours se les procurer. Il n'y avait dans la ville ni boulanger ni boucher. Une fois tous les huit jours, c'était le dimanche après-midi, on y tenait une espèce de marché, où il fallait se fournir de pain et de viande pour toute la semaine : souvent on n'y trouvait pas même de viande.

D'autres articles, principalement ceux de luxe, étaient au contraire d'un prix exorbitant. La pinte de soi-disant eau-de-vie de France coûtait deux roubles et demi; la livre de sucre un rouble, la livre de café un rouble et demi et au-delà, la livre de bon thé de la Chine trois roubles; une demi-douzaine de jeux de cartes grossières sept roubles; la main de papier d'Hollande environ autant.

Mais c'étaient-là des articles dont on pouvait se passer, et je trouvai à la fin de la première semaine que j'avais à peine dépensé un couple de roubles, y compris le lavage, la chandelle

et le reste. Il est vrai que ma table était servie le plus frugalement qu'il se puisse; les délicatesses qu'elle offrait consistaient en pain de farine (dont l'excellent de Gravi avait soin de me fournir deux fois la semaine, et qui est fort rare à Kurgan) et en excellent beurre frais de la journée. Je n'en ai nulle part mangé de meilleur, ce qui est très-naturel, puisque ici les vaches paissent librement dans les plus grasses prairies. Outre mon pain et mon beurre j'avais quelquefois un poulet au riz, ou un pigeon, ou un canard que j'avais tiré moi-même, et pour mon dessert un verre de quass. Je sortais toujours de table satisfait, mais rarement rassasié, et je crois que c'est à cette dernière circonstance que je dois la bonne et constante santé dont j'ai joui à Kurgan, et qui a toujours été en augmentant.

Voici, du reste, mon genre de vie. Je me levais à six heures, j'apprenais pendant une heure, par cœur, des mots russes; car personne de toute la ville ne parlant une autre langue, il était de toute nécessité pour moi de chercher à m'y perfectionner. Ensuite je déjeûnais, et je travaillais, pendant quelques heures, à l'histoire de mes infortunes. Après cet ouvrage, qui était devenu, en quelque sorte, un plaisir pour moi, je faisais, pour l'ordinaire, une promenade d'une heure le long du Tobol, en robe-de-chambre et en

pantoufles. J'avais mesuré exactement un espace de deux wertes, qui faisaient ma tâche journalière, et, comme je l'ai dit, je pouvais y arriver par la porte de la cour, sans rencontrer personne. A mon retour, je lisais Sénèque; ensuite, je faisais mon dîner frugal, et après une heure de sieste, je lisais dans Pallas ou Gmelin jusqu'au moment ou Sokoloff venait me prendre pour la chasse. Il prenait, à notre retour, le thé avec moi, nous nous répétions l'histoire de nos malheurs, nous nous communiquions nos espérances, ou nous combattions nos craintes. Après son départ, je lisais encore une heure dans Sénèque, je mangeais ma beurrée, après le souper je jouais seul à la grande patience (1), et j'allais me coucher plus ou moins triste, selon que (j'ai presque honte de le dire) le jeu m'avait plus ou moins réussi.

Quiconque a passé par le creuset des afflictions, a sûrement fait l'expérience qu'on ne penche jamais plus à la superstition que lorsqu'on se sent malheureux. Ce qui, dans toute autre situation de la vie, ne serait rien du tout, devient, dans le malheur, quelque chose, un fétu de paille; et malgré la ferme conviction que ce fétu n'est pas capable de

(1) C'est une espèce de jeu de cartes pour consulter l'oracle.

porter une mouche, on veut le saisir, et on s'afflige quand on le manque. J'avoue qu'à Kurgan il ne se passait pas de soir où je ne misse en question, en jouant à la patience, si je reverrais ou non ma famille. Lorsque le jeu réussissait, j'aurais tort de dire que cela m'eût rempli de joie et d'espérance, mais cela me faisait toujours plaisir; et quand le coup venait à manquer, j'aurais également tort de dire que cela augmentât mon affliction et mon découragement, mais il ne laissoit pas de me faire de la peine. Souriez, je vous le permets, moquez-vous de moi, heureux mortels dont la nacelle a toujours vogué sur un clair ruisseau, entre des rives couronnées de fleurs; moquez-vous du malheureux qui, sur le débris de son vaisseau, se voit le jouet de la vaste mer, et veut s'accrocher à chaque brin d'algue?

Ainsi s'écoulaient mes jours. J'étais, du reste, libre, et personne ne me surveillait. Mon bon bas-officier, André Iwanowitsch, s'en était retourné à Tobolsk le lendemain de mon arrivée à Kurgan, et l'on regarda comme superflu de le remplacer, ce qu'on avait cru cependant nécessaire dans les commencemens pour Sokoloff. Toute garde eût été complètement superflue. Nos chasses, il est vrai, nous éloignaient quelquefois de plusieurs wertes de la ville; mais où aurions-

nous pu ou dû fuir ? Kurgan avait été, autrefois, sur la frontière des Kirgises, mais depuis plusieurs années on avait reculé cette frontière de trente lieues, et construit un fort pour la couvrir.

Et quand même elle eût encore touché à la banlieue de Kurgan, à quoi cela aurait-il servi à des gens dénués de tout moyen de fuite, et qui ne parlaient pas même la langue russe, encore moins la kirgise. Et même, dans ce dernier cas, la tentative de fuir eût toujours été un parti désespéré, car les habitans de Kurgan se rappellent encore, toujours avec horreur, du tems où ils ne pouvaient se promener hors de la ville, sans être exposés à être enlevés par les Kirgises qui rôdaient à l'entour. On les liait alors à la queue d'un cheval, et on les faisait suivre ainsi le cavalier, qui partait au grand galop. Celui-ci ne s'embarrassait ni de leurs cris ni de leurs gémissemens, il ne regardait pas même en arrière. Arrivé chez lui, il examinait si son prisonnier était mort ou vivant. Dans le second cas, il en faisait son esclave, ou, ce qui était plus ordinaire, il le vendait aux Bucharas, qui le transportaient Dieu sait où. Nous avions lieu de bénir le ciel de pouvoir aller librement à la chasse, sans avoir ces monstres à redouter.

La distraction de la chasse était un grand

bien pour moi, quelque faibles que fussent nos moyens pour la faire. Tout ce que nous possédions se bornait à un couple de misérables fusils, qui rataient quatre à cinq fois avant que le coup partît. Il n'y avait pas dans toute la ville un seul chien de chasse, pas même un barbet pour aller à l'eau et rapporter; les environs étaient parsemés d'une grande quantité de lacs marécageux, et notre principale chasse consistait en bécasses et en canards sauvages; il fallait donc faire nous mêmes les fonctions de barbet, et entrer souvent à mi-corps dans l'eau pour chercher notre proie. Mon Polonais était beaucoup plus aguerri à cet exercice pénible que moi; il entrait sans façon dans l'eau la plus profonde, y passait des demi-heures, chassait le gibier des roseaux, allait poursuivre et prendre ce que j'avais tiré, et égalait, au nez près, le meilleur chien de chasse, ce qui n'était pas même nécessaire ici, vu la grande abondance de gibier. Je n'ai jamais vu, en Europe, autant de corneilles en troupes, que j'ai vu ici de bandes de canards de cent espèces différentes. Il y en avait de très-petits, à becs longs et courts, plats et ronds, à jambes longues et écourtées, de gris, de bruns, de noirs avec des becs jaunes, et quelquefois, mais plus rarement, le beau canard de Perse, couleur de rose, avec un bec noir, et une huppe sur la tête, qui toutes les fois

qu'on tirait, jetait des cris perçans, même lorsqu'il était manqué.

Les espèces de bécasses étaient tout aussi nombreuses et tout aussi diversifiées. Il y en avait entre autres une de couleur jaune-brun, haute en jambes, avec un collier de plumes, et de la grandeur d'un pigeon. Elle faisait son nid dans les roseaux, s'envolait en criant et en tournant autour du chasseur, qui n'avait pas de peine à la tirer; mais sa chair n'était pas d'un goût agréable. Un couple de fois j'ai apperçu des oiseaux à longues jambes et à long bec, blancs comme neige et de la grosseur d'une oie, qui toujours au nombre de cinq, cherchaient leur nourriture le long des lacs, mais qui étaient tellement farouches, qu'ils s'envolaient quand on était encore à deux cents pas d'eux. Je n'ai point appris leur nom.

Outre les canards et les bécasses, il y avait des ramiers en quantité, et un nombre innombrable de merles noirs qui volaient par troupes, et quand leur nuée s'abattait sur un bouquet d'arbres, le couvraient tout entier. Ils étaient d'un goût délicieux; mais avec le peu de poudre que nous avions à notre disposition, nous devions épargner nos coups.

Mon Polonais m'apprit que dans l'arrière-saison le gibier se multiplait prodigieusement, et qu'on prenait alors des lièvres, des géli-

nottes, etc., en abondance. Il me confirma aussi ce que j'avais déjà entendu dire à Tobolsk, qu'on trouvait quelquefois des coqs-d'inde sauvages appelés en russe *Drachwà*. On ne connaît pas d'ours à Kurgan, les loups y sont rares, parce que le pays est trop plat. Les martres zibelines y sont rares, mais les hermines en grand nombre. Des autours grands et petits remplissent l'air, et craignent si peu le voisinage des hommes, que des fenêtres de la ville on pourrait les tirer.

Ayant été de tout tems un chasseur passionné, la permission de la chasse m'a procuré un doux passe-tems. Joignez à cela, que les environs étaient parés des fleurs les plus riantes, parmi lesquelles je distingue la belle *spiraea filipendula*; qu'on trouvait des terrains entiers couverts d'herbes odoriférantes, par exemple, d'aurone (*Artemisia abrotanum*); qu'on voyait paître de tous côtés, sans gardien, des troupeaux nombreux de bêtes à cornes et de chevaux, et qu'enfin nous eûmes pendant tout le tems de mon séjour le tems le plus serein. Tandis qu'on s'est plaint en Livonie d'un été froid et pluvieux, il était en Asie des plus secs et des plus chauds. Tous les jours on avait des orages, mais ils passaient vîte, et rafraîchissaient l'atmosphère sans la refroidir.

Un de mes autres délassemens à Kurgan

étaient mes longues et fréquentes promenades sur les bords du Tobol. Il y avait le long de cette rivière des places où se rassemblaient les jeunes filles de la ville pour laver le linge et pour se baigner. Ces bains devenaient pour elles des exercices vraiment gymnastiques et admirables. Elles passaient et repassaient le Tobol en nageant sans le moindre effort ; s'abandonnant long-tems au fil de l'eau couchées sur le dos ; folâtrant souvent ensemble en se jetant du sable, en se poursuivant, en plongeant, en se saisissant, en se renversant les unes les autres ; en un mot, elles poussaient le jeu si loin, qu'un spectateur sans expérience devait craindre à tout moment d'en voir périr quelqu'une et couler à fond. Tout se faisait, au reste avec la plus grande décence. Les têtes seules paraissaient hors de l'eau, et l'on aurait douté de leur sexe, ne fût ce que le balancement faisait quelquefois paraître leur sein, ce qui ne semblait pas les inquiéter beaucoup. Voulaient-elles finir le jeu et sortir de l'eau, elles s'y prenaient avec beaucoup de modestie, en priant les spectateurs de se retirer ; ou si quelqu'un de ceux-ci, plus curieux ou plus malin que les autres, s'y refusait, les femmes qui étaient hors de l'eau formaient un cercle serré autour de celle qui voulait en sortir, lui jetaient chacune une pièce de son habille-

ment, et elle paraissait en un instant modestement vêtue.

J'ai toujours vu ces jeunes filles gaies, de bonne humeur, riant et folâtrant. Le capitan Isprawnik, grand admirateur du beau sexe, venait souvent le soir chez moi, à l'heure où les beautés de Kurgan allaient chercher de l'eau, pour se placer avec moi à la fenêtre, et les voir passer. Il me les nommait l'une après l'autre, se vantait des faveurs de plusieurs d'entre elles, et l'air moitié familier, moitié honteux, dont elles le saluaient en passant, prouvait qu'il disait vrai.

Les visites fréquentes des habitans de Kurgan me devinrent à charge à la longue, quoique je ne pusse méconnaître leur bonne intention. Un greffier, ou quelque chose d'approchant, qui demeurait vis-à-vis de moi, m'ayant vu quelquefois fumer ma pipe le matin à ma fenêtre, et grand fumeur lui-même, se fit annoncer comme voulant fumer tous les matins sa pipe avec moi, et m'aider à passer mon tems. J'eus toutes le peines du monde à le faire renoncer à ce projet, car ni lui, ni les autres messieurs de Kurgan ne pouvaient concevoir comment il m'était possible d'être toujours seul, et d'aimer la solitude. Ils ne savaient pas qu'avec l'image d'une épouse chérie dans le cœur, et Sénèque à la main, on n'est jamais seul.

Je dois beaucoup, je dois tout à Sénèque ; et je ne crois pas que depuis dix-huit siècles homme au monde ait béni et révéré sa mémoire comme moi ! Souvent, quand le désespoir fixait ses poignards dans mon cœur, j'étendais mes bras vers cet ami, qui tous les jours versait le baume de la patience et du courage dans mon ame. La ressemblance de nos destinées me le rendait encore plus cher. Il fut banni, il était innocent, il languit huit années dans les rochers déserts de la Corse. La description qu'il fait de sa situation s'accordait parfaitement avec la mienne ; il dépeint le climat rude, les mœurs sauvages, il se plaint d'un langage étranger et grossier ; tout était applicable à mon sort. Mais c'étaient sur-tout les passages forts et énergiques de son livre, les belles sentences contre les frayeurs de la mort, qui me transportaient. Je les recueillais avec soin, je familiarisais mon esprit, mon cœur avec elles, je les portais toujours sur moi, comme Frédéric-le-Grand, ce poison bienfaisant dont il comptait se servir si tout espoir lui était ravi.

Je ne saurais mieux dépeindre la situation de mon ame, ni fournir à tout malheureux qui lira ces feuilles, de consolation plus efficace, qu'en lui communiquant quelques-unes de ces sentences, qu'à force de les répéter, je parvins à graver — ailleurs qu'en ma mémoire.

Le dernier des maux peut-il être un grand mal : Est-il si difficile d'apprendre à mépriser la mort ? Cela n'arrive-t-il pas tous les jours pour des choses de peu d'importance, pour l'amour d'un vil gain ? Un esclave, pour échapper à la fureur de son maître, se précipite du haut d'un toit ; un fugitif, de peur d'être saisi, se perce la poitrine. Pourquoi le courage ne pourrait-il pas produire les mêmes effets que la crainte ?

La perte de la vie est la seule dont on ne puisse se plaindre après coup.

Tu tombes entre les mains d'un ennemi, il t'entraîne... où ? Sans lui, tu suivais la même route ; tu y marchais dès le jour de ta naissance. N'apperçois-tu que d'aujourd'hui le glaive suspendu sur ta tête ? Regarde donc avec calme arriver ta dernière heure, afin que la crainte qu'elle t'inspire ne vienne pas empoisonner toutes les autres.

Une vie longue, voilà le but de tous les hommes : peu leur importe d'ailleurs qu'elle soit sage et honnête ; et cependant tu es maître d'embellir ta vie par la vertu, et tu ne l'es pas de l'alonger.

La mort est le seuil de la demeure du repos, et tu trembles en y posant le pied ?

Nous sommes de grands enfans, qui craignons la mort comme les petits enfans craignent leurs plus proches parens quand ceux-ci ont un masque sur leur visage. Qui nous est plus proche que la mort ? Arrache-lui courageusement son masque, ôte-lui la hache, la corde; ôte-lui sa suite, les médecins, les prêtres et l'appareil funèbre ; que restera-t-il ? rien que la mort.

Que les plaintes et les gémissemens ne t'effraient point! ce n'est là que la douleur, ce n'est point la mort. Tout goutteux, tout libertin usé, toute femme en couche supporte la douleur. Plus la douleur est vive, plus sa durée est courte!

Je mourrai, c'est-à-dire, je cesserai d'être souffrant; mes chaînes se briseront; je cesserai de gémir sur ma femme, sur mes enfans; je cesserai d'être esclave, même de la mort.

La mort t'affranchit de tous les maux, même de la crainte qu'elle t'inspire.

Ne mourons-nous pas tous les jours ? L'enfant croît et grandit, mais sa vie décroît. Nous partageons avec la mort chacun de nos jours. Ce n'est pas avec la dernière goutte que nous vidons la coupe; mourir n'est qu'accomplir la mort.

Tant que tu vis, apprends à mourir, quoique tu ne puisse faire usage qu'une seule fois de ce que tu auras appris. Apprendre à mourir, c'est désapprendre qu'on est esclave.

Les enfans et les fous ne craignent pas la mort. Qu'il serait humiliant, pour la raison, de ne pouvoir nous donner ce que nous procure la folie !

Redevenir ce que nous avons été, c'est mourir. La lumière est-elle plus malheureuse, lorsqu'elle s'éteint, qu'avant qu'elle fut allumée ? Ne sommes-nous pas aussi des lumières qu'allume et qu'éteint le souffle brûlant de la nature ? Le vent se joue souvent, il est vrai, de la flamme ; mais l'instant d'avant et d'après règne un calme profond. C'est une erreur de croire que la mort ne fait que suivre la vie : elle la précède aussi. Finir, ou ne pas avoir commencé d'être, revient au même.

La mort est le but de notre voyage, ou simplement un point de repos où nous changeons d'habits. Dans ce dernier cas, tant mieux pour nous, nous y gagnons, car nos habits nous gênaient de tous côtés. Mais si elle est le but de notre voyage, il ne valait pas la peine de l'entreprendre ; cependant,

nous nous endormons fatigués, et n'avons point de songes à craindre.

Nous ne faisons que longer les côtes de la vie. L'enfance, la jeunesse, l'âge mûr, passent avec rapidité à côté de nous, comme les villes et les villages devant les yeux du navigateur. Enfin, nous appercevons le port; et, insensés que nous sommes! nous le prenons pour un écueil.

La captivité est dure; mais qui te force à vivre captif? Mille chemins conduisent à la liberté, chemins courts et faciles. Graces aux dieux, qui ne contraignent personne à vivre de force!

Pour être heureux il ne faut pas vivre long-tems, il faut vivre joyeux. C'est pourquoi le sage ne vit pas aussi long-tems qu'il peut, mais aussi long-tems qu'il veut. Si le malheur trouble son repos, il se débarrasse du fardeau. Il lui est absolument indifférent d'attendre la mort ou d'aller au devant d'elle, de vider son calice goutte à goutte ou d'un seul trait. Quiconque se soustrait au danger de vivre malheureux, vit bien.

Le Rhodien Télesphore était un lâche. Renfermé dans une cage par le tyran qui

l'opprimait, nourri comme une bête sauvage, il disait : Tant que je vis j'espère. Quoi ? l'on oserait racheter la vie à tout prix ? Vous me dites : La fortune peut tout faire pour l'être vivant ; et moi je vous réponds qu'elle ne peut rien pour l'homme qui sait mourir.

Que de fois on se fait saigner pour chasser un mal de tête ! et vous balanceriez de vous ouvrir une veine pour faire jour à la douleur d'une vie malheureuse ?

Il y a des apôtres de la vertu qui appellent le suicide un crime, tout comme il y a des chiens qui aboient contre vous quand vous approchez de la porte de la liberté. Le créateur fut plus compatissant. Un seul chemin conduit à la vie, mille en font sortir.

Je peux choisir la maison où je veux demeurer, le vaisseau sur lequel je veux m'embarquer ; et je ne pourrais choisir le genre de mort qui doit me conduire au-delà du tombeau ?

Une longue vie n'est pas toujours ce qu'il y a de pire. C'est pour cela que la mort doit obéir à notre volonté. Nous devons compte aux autres de notre vie, nous ne devons compte de notre mort qu'à nous-mêmes.

Je

Je n'entreprendrai pas de nier que parmi ces sentences, il n'y en ait plusieurs qui n'ont que du clinquant ; mais qui pourrait m'en vouloir si, dans la position où j'étais, j'évitais avec soin de les examiner de près avant de les adopter ? Je voyais ma dernière espérance disparaître au bout de quelques mois ; je voyais ma bonne femme devenue la proie de la douleur et du tombeau ; je voyais *Obuljaninow* (1), plus redoutable pour nous que la mort, l'empêcher de me rejoindre ; je voyais le reste de mon argent partir avec l'été ; je me voyois réduit à travailler comme un manœuvre, dans une température de trente degrés, pour manger un morceau de pain sec, pour boire un verre de quass ; je voyais devant moi cette perspective cruelle : que me restait-il que la mort ?

Ma résolution était mûrement pesée, mon plan était fait et arrêté. Dans le cas où mon épouse pût me joindre j'avais imaginé le dernier, l'unique moyen de fuite. Mon projet se fondait sur l'expérience qu'on peut parcourir tout l'intérieur de la Russie d'un bout à l'autre sans être visité. Je fondais sur cette circonstance le plan suivant :

Je faisais pratiquer dans ma grande chambre une cloison de planches, et je plaçais dans un

(1) Procureur-général de Paul I.

dès coins extérieurs une grande armoire aux habits. Après ces préparatifs je vivais avec ma famille l'espace de deux mois, tranquille et content en apparence. Au bout de ce tems j'affectais un affaiblissement progressif de santé, et à la fin un dérangement d'esprit. Cette seconde époque durait deux autres mois. Ensuite j'allais déposer un soir, dans l'obscurité, ma pelisse et mon bonnet fourré sur les bords du Tobol à côté de l'ouverture qu'on pratique en hiver pour puiser de l'eau; cela fait, je me serais glissé chez moi et caché dans l'armoire dont la corniche avait de l'air.

Ma femme fait du bruit. On me cherche. On trouve mes habits. Il est décidé que je me suis jeté dans l'eau; une lettre de ma main annonce mon plan de me détruire. Ma femme est au désespoir. Elle garde le lit toute la journée. La nuit elle me fournit des vivres. On fait rapport de cet accident à Tobolsk, et de là à Pétersbourg. Là le rapport est mis de côté: on m'oublie. Quelque tems après ma femme se remet un peu, demande un passe-port pour la Livonie, qu'on ne peut lui refuser. Elle achète un grand kibik-traîneau, dans lequel un homme peut être couché de son long; c'était en effet la seule espèce de voiture avec laquelle on pût former une telle entreprise. Je remplis le creux de la voiture; on me couvre de coussins et de bagages. Ma femme occupe

le siége, et me donne de l'air toutes les fois que j'en ai besoin ; et si mes forces ne m'abandonnent pas en chemin, je suis sûr d'arriver sans le moindre obstacle jusques devant la porte de ma maison de Friedenthal ; car, comme je l'ai dit, on ne fouille personne dans l'intérieur de la Russie, et l'on peut voyager de Polangen à Tschukotskoi-Noss, sans qu'on vienne s'informer de ce que vous avez dans votre voiture.

Le point principal consistait à donner un caractère de vraisemblance à ma mort, ce qui était d'autant plus facile à Kurgan, que nous y avions affaire à des gens simples, peu soupçonneux, et incapables de suivre le fil d'une trame aussi finement ourdie.

Arrivé à Friedenthal, il m'était aisé d'y rester pendant quelque tems caché à tous les yeux. De plus, j'avais en Esthonie plus d'un ami, sur lequel, pour tout dire, je pouvais compter comme sur mon épouse. Knorring ou Huek m'auraient transporté de la même manière jusqu'à Réval. Le généreux Frédéric de Ungern-Sternberg m'eût fait passer de là sur sa terre d'Hapsal, et plus loin par eau, dans l'île Daoöe, d'où je me serais embarqué pour la Suède dans une barque de pêcheur, qui eût fait le trajet en douze heures par un vent favorable. Je le répète, tout dépendait du degré de mes forces, et de la question,

qu'il y en a peu qui ressemblent à mon roide conseiller ou à mon doucereux Prostenius! Oui! je le pense et je le dis avec conviction. Sois malheureux, et tu trouveras par-tout des amis; les bras, les cœurs s'ouvriront, à ton approche, dans les recoins les plus isolés, les plus déserts de la terre!

Les bons et honnêtes habitans de Kurgan sont sur-tout de ce nombre. Ils m'invitaient à toutes leurs petites fêtes, ils me faisaient partager chacun de leurs morceaux, de leurs plaisirs. Ils ne me connaissaient pas comme auteur à mon arrivée; mais un article qui se trouva par hasard dans la gazette de Moskou, et où il était parlé de l'accueil distingué qu'on faisait en Angleterre à mes pièces, leur apprit mon existence littéraire, et servit à augmenter le prix dont j'étais à leurs yeux. La bonhommie et la bonne intention avec laquelle ils cherchaient à me distraire et à m'attirer dans leurs sociétés, me fut plus d'une fois à charge; car, d'un côté, mon esprit était peu monté alors au ton de la vie sociale, et de l'autre, le ton de leur société avait peu de charmes pour un Européen gâté, comme moi, par la meilleure compagnie.

J'en vais fournir un exemple. L'assesseur *Judas Nikititschi* eut envie de célébrer sa fête qui, comme on sait, est en Russie un jour plus solemnel que l'anniversaire de la

naissance. Je le vois arriver chez moi de bon matin ; il m'invite à me rendre chez lui à midi, où je trouverais tous les notables de la ville. J'arrive. On me régale, à mon entrée, d'un hurlement de cinq voix d'hommes, qu'on appelait ici des *chanteurs*, et qui, le dos tourné à la compagnie, et appliquant leur main droite à la bouche pour renforcer le son de leur voix, criaient à tue-tête dans un des coins de la chambre. C'était la réception qu'on faisait à chaque arrivant. Une table immense gémissait sous le poids de vingt plats ; mais il n'y avait ni couverts ni chaises pour les convives. Le tout avait l'air d'un déjeûner (sakuschka.) On y voyait principalement des *pirogues*, espèce de pâté rempli d'ordinaire de viande, mais cette fois-ci de poisson, à cause du carême. Outre cela, il y avait une quantité de poissons marinés, et de la pâtisserie de plusieurs espèces. L'hôte allait et venait, une grosse bouteille d'eau-de-vie à la main, empressé à servir ses convives, qui buvaient fréquemment à sa santé, sans pourtant qu'il se manifestât, à mon grand étonnement, le moindre indice d'ivresse. Il n'y avait point de vin, et en général je n'en ai bu, dans toute la Sibérie, qu'à Tobolsk, chez le gouverneur. C'était du vin de Russie, assez potable, et qu'il avait fait venir, si je ne me trompe, de la Crimée.

Au lieu de cela, *Judas Nikititschi* nous présenta une autre rareté, savoir de l'hydromel, dont on fait grand cas, parce qu'il n'y a point d'abeilles en Sibérie, mais auquel tous les convives, excepté moi, préférèrent pourtant l'eau-de-vie.

Je m'attendais, à tout moment, à voir s'ouvrir une autre porte, et à nous mettre à table; point du tout. Les convives prirent l'un après l'autre leurs chapeaux, et se retirèrent; il fallut bien suivre leur exemple.

Le festin est-il fini? demandai-je à M. de Gravi, qui m'accompagnait.

Oh pour celá non, répondit-il; chacun se retire chez soi pour dormir; et à cinq heures, on se réunit de nouveau.

Je retournai, à l'heure dite, au lieu du festin. La scène était changée; la grande table occupait encore le milieu de la chambre, mais au lieu d'être chargée de pirogues, de poisson, d'eau-de-vie, elle l'était de gâteaux, de raisins, d'amandes et d'une quantité de confitures chinoises, en partie d'un goût exquis, et parmi lesquelles on distinguait surtout une espèce de gelée ou compote sèche de pommes, coupées en tranches.

Alors parut aussi l'hôtesse, femme jeune et charmante, et en même tems les femmes et les filles des convives, dans leurs habits à l'antique. On servit du thé avec de l'eau-

de-vie de France, du punch, où la baie du *glukwa (vaccinium okycôccos L.)* remplaça les citrons. On plaça les tables de jeu et on fit des parties de Boston, qui durèrent tant que les liqueurs fortes permirent aux joueurs de distinguer les cartes. Vers le tems du souper, tout le monde se retira comme à midi, et tout fut fini.

On n'aura pas de peine à croire qu'il fallait un effort de complaisance de ma part, pour prendre part à de telles recréations. Que j'étais heureux quand je pouvais rentrer dans ma chambre, y respirer librement; ou, le fusil sur l'épaule, me promener avec mon honnête Sokoloff.

Ainsi s'écoulaient mes jours à Kurgan. Ma santé constamment et invariablement bonne qui, après avoir été pendant plusieurs années pour moi une jouissance rare, était devenue ma fidelle compagne, contribuait sans doute à rasséréner mon esprit. J'espérais. Je voyais en idée ma famille se rassembler autour de moi. Ainsi réunis, nous ne pouvions pas être malheureux, même à Kurgan. Telle était ma conviction, et je savais que ma femme pensait comme moi.

D'ailleurs, ce n'était pas-là ma seule et dernière espérance. N'avais-je pas fait présenter à l'empereur un mémoire? à un empereur, qui aimait sans doute à exercer la

justice, et ne rougissait pas de réparer un moment de vivacité que le soupçon où la calomnie avait pu faire naître en lui; à un empereur qui, père lui-même, permettait à la voix de la nature de pénétrer jusqu'à son cœur, à travers toutes les barrières que son procureur-général Obuljaninow élevait entre elle et lui. Avec quel plaisir j'ai souhaité un heureux voyage à mon conseiller! combien de fois j'ai calculé les jours et les semaines qu'il lui fallait pour arriver à Pétersbourg; les jours et les semaines qu'il fallait ensuite pour apporter la décision de mon sort, des bords de la Néva à ceux du Tobol. A la fin d'août, si tout se rencontrait avec mes calculs, je pouvais m'attendre à recevoir ma sentence définitive.

J'avais mal calculé! Dieu soit loué, j'avais calculé mal!

La main qui nous conduit dans cette sombre voie,
Ne veut pas de nos maux que nous soyons la proie.
Lors même que l'espoir jette son ancre en vain,
Disons nous avec foi, disons nous avec joie :
Un seul instant peut changer ton destin!

Fin du Tome premier.

UNE
ANNÉE MÉMORABLE
DE MA VIE.

SECONDE PARTIE.

Une
ANNÉE MÉMORABLE
de la vie
d'Auguste de Kotzebue
publiée par lui-même

2e Edition originale
revue et corrigée.

TOME III.

Cum repeto noctem, qua tot mihi cara reliqui;
Labitur ex oculis nunc quoque gutta meis.

OVID.

A PARIS
Chez Henrichs, à l'ancienne Librairie de Du Pont.
Rue de la Loi, N.° 1231.
AN X (1802)

Table des matières du Tome II.

L'auteur est mis en liberté. — Tendre intérêt des habitans de Kurgan. — Fête religieuse. — Congé de Sokoloff. — Départ de Kurgan. — Le prince Simbirsk. — Un imbécille qui marche à quatre. — Scène dans un village tartare. — Arrivée à Tobolsk. — Preuves de la générosité de l'empereur Paul. — Le courier Carpow. — Filouteries de Rossi ou Russi. — Départ de Tobolsk. — Maladie. — La frontière de la Sibérie. — Impatience de l'auteur ; indolence de son courier. — Wassili Sukin. — Marchand exilé. — Danger à Kungur. — Exilés et colons. — Casan ; séjour dans cette ville. — Voleurs de grands chemins. — Précautions pour assurer le cours des postes. — Nischnei-Nowogorod. — Hospitalité. — Plan de piller l'auteur. — Moskou. — Le libraire François Courtener. — Karamsin, homme de lettres. — Wischei-Wolotschok. — Arrivée à Pétersbourg. — Réception. — Première nuit. — L'auteur apprend des nouvelles de sa famille. — Première entrevue. — Réunion avec sa famille. — *Histoire de madame de Kotzebue.* — Conduite du gouverneur de Courlande. — Le brave aubergiste Raeder. — Le général d'Essen. — Le conseiller

de la régence Wachter. — Le secrétaire Weitbrecht. — Riga. — Le gouverneur de Richter. — Le comte Sievers. — Questions déchirantes des enfans de madame de Kotzebue. — Son départ pour Friedenthal. — Le prévôt Koch et sa famille. — Arrivée d'une lettre, et malheurs qui en résultent. — Voyage de Réval. — M. de Knorring et son épouse. — Catherine Tengmann. — Bonne nouvelle. — Lettre du comte de Pahlen. — Attention de l'empereur. — Les habitans de Réval. — Voyage de Pétersbourg. — Soins délicats et nobles de M. de Graumann. — Scène touchante. — Le comte de Pahlen. — L'empereur donne à l'auteur une terre en Livonie. — — Lettre du conseiller-privé Briskorn. — L'auteur est nommé directeur du théâtre allemand de la cour. — Ses papiers lui sont rendus. — Action noble d'un inconnu. — Gustave Wasa. — Causes qui ont donné lieu à l'élargissement de l'auteur. — Censure sévère des pièces de théâtre. — Le théâtre français. — Madame Chevalier. — Tableau sombre. — Idée singulière de l'empereur. — Premier entretien de l'auteur avec lui, et grande affabilité de l'empereur. — Misanthropie et Repentir, représenté sur le théâtre de l'Hermitage. — La Création d'Haydn, traduite en français. — Cercle d'amis. — Fardeau de la direction du théâtre, allégé pour l'auteur. — L'empereur le charge de faire la

description du palais de Michaïlow. — L'auteur demande sa retraite, et obtient un régisseur pour le soulager. — Réfutation d'un article de la gazette pour le beau monde. — Courte description du palais de Michaïlow. — Dernier entretien de l'auteur avec l'empereur. — Alexandre I monte sur le trône. — Sa clémence. — Ses premières ordonnances. — Histoire touchante d'un colonel des cosaques. — Les chapeaux ronds. — Rappel des exilés de la Sibérie. — Délivrance de Sokoloff. — Histoire de l'infortuné pasteur S**. — M. et Madame Chevalier. — Madame Valville. — L'auteur demande sa retraite. — Départ de Pétersbourg. — Jewe. — Wolmarshof. — Riga. — Polangen. — Kœnigsberg. — Conclusion.

APPENDICE.

REMARQUES SUR LES MÉMOIRES SECRETS SUR LA RUSSIE.

De l'auteur de ce livre. — Prétendue rancune de Paul I. — Yekatherine. — L'empereur calomnié comme père et époux. — Les grands de l'empire. — Les lois de la Russie. — Paradoxe :

l'impérat. Catherine n'a pas protégé les sciences. — Allemands à Pétersbourg. — Colonels des régimens russes. — Vanité de l'auteur des Mémoires. — Accusations fausses contre Paul I. — Maison des orphelins militaires. — Le prince Potemkin. — Lanskoy. — Les princes russes. — Le général Pistor. — Galanterie neuve de Potemkin. — L'empereur Paul recevait toutes les lettres et y répondait. — Impossibilité de les lire toutes lui-même. — Les fonctionnaires russes calomniés. — Prison du prince Ivvan à Schlusselbourg. — Vanité et forfanterie de M. de M**. — Portraits de l'impératrice-mère et de l'empereur régnant. — Le comte Nicolas Soltikow. — Les régimens des gardes. — Le baron de Nicolaï. — Raffinement de vengeance supposé à Paul. — Commérages de familles. — Mouvemens séditieux de M. de M**. — Anecdotes calomnieuses de la Livonie. — De l'inclination des Russes au vol. — Leur hospitalité, leur courage, dénigrés par M. de M**. — Les femmes russes. — Les précepteurs. — Assertion fausse qu'il n'y a point d'écoles en Livonie, Esthonie et Courlande. — Causes du bannissement de l'auteur des Mémoires. — De l'esclavage des paysans russes. — Vues et propositions philanthropiques pour adoucir leur sort. — Dispositions et déclarations pleines d'humanité de l'empereur régnant.

UNE
ANNÉE MÉMORABLE
DE MA VIE.

SECONDE PARTIE.

Nous étions au 7 juillet. Il faisait une belle matinée. Je m'occupais, comme à l'ordinaire, à rédiger l'histoire de mes malheurs, lorsque vers dix heures le conseiller de Gravi entra chez moi, et après quelques mots de conversation insignifiante se saisit, comme de coutume, d'un jeu de cartes pour faire la *grande patience*, par où il poussait souvent ma propre patience à bout. Il fallait être des heures entières témoin de son passe-tems; car le bon homme ne concevoit pas qu'à Kurgan il pût y avoir du tems à perdre pour quelqu'un, sur-tout pour un banni. Il poursuivit son occupation jusqu'après onze heures. Avec un dépit concentré et dans un profond silence, je me promenais de haut en bas, sans prendre part au jeu, qu'une seule fois qu'il me demanda dans quelle intention je voulais qu'il levât les cartes. Je lui dis avec feu: Consultez l'oracle, pour savoir si je

verrai bien-tôt arriver ma femme. Le coup réussit ; et il se réjouit sincèrement de ce que Christine Karlowna viendrait me rejoindre dans peu.

A la fin il se rappella qu'il avait encore des affaires à expédier, et partit. A peine fut-il loin, que je me remis devant ma table, pour écrire.

Au milieu d'une période mon domestique m'interrompit, pour me dire : Eh bien, monsieur, encore quelque chose de nouveau !

Je fis à peine attention à ce qu'il me disait, croyant qu'il voulait me régaler d'une nouvelle intrigue amoureuse (car depuis mon séjour il en avait eu une vingtaine de bon compte) et sans poser la plume, je me tournai à moitié de son côté, pour lui demander : Quoi donc ?

Dans ce moment, reprit-il, un dragon est venu pour vous prendre. Saisi d'épouvante, je m'élance de ma chaise, et le fixe sans pouvoir proférer une seule parole.

Oui, oui, continua-t-il ; nous irons peut-être encore aujourd'hui à Tobolsk. Comment ? fut tout ce que je pus dire.

Pour toute réponse il m'amena un homme qui avait vu le dragon, qui l'avait entendu parler de sa commission, qui l'avait accompagné chez M. de Gravi, et qui de là avait

pris les devans pour m'apporter le premier cette nouvelle. Il ne savait pas, au reste, le détail des dépêches apportées.

A quoi devais-je m'attendre ? à ma liberté ? Hélas non ; car pourquoi, dans ce cas, me ramener à Tobolsk ? Le chemin le plus court passait par Ekatarinabourg ; pourquoi ce détour de cinq cents werstes ? D'ailleurs la réponse du Monarque à mon mémoire ne pouvait pas arriver de long-tems. Je n'avais donc que l'affreuse perspective d'être transporté de Tobolsk plus avant dans le pays, peut-être dans les mines, peut-être au Kamtschatka. Je fus long-tems tremblant et hors de moi, jusqu'à ce que par un effort sur moi-même, je parvins à me remettre un peu ; alors je pris le cahier auquel je travaillais et le reste de mes billets de banque, je boutonnai le tout dans mon gilet ; et pendant plus de dix minutes, j'attendis mon arrêt au milieu des souffrances de la mort. Ces dix minutes sont du nombre des plus affreuses que j'aie passées dans tout le cours de ma vie.

A la fin je vis de la fenêtre M. de Gravi, accompagné d'une foule de monde, arriver du coin de la rue ; au milieu du groupe j'apperçus le dragon avec la plume qui ombrageait son chapeau. On était encore trop loin pour que je pusse distinguer l'expression des

physionomies ; j'étais toujours plus mort que vif, et j'attendais mon arrêt.

Je fis en chancelant un tour de chambre, et en me rapprochant de la fenêtre je distinguai les traits du visage de M. de Gravi, qui me parurent très-sereins. Un rayon d'espérance pénétra dans mon ame ; cependant le monde entier pesait encore sur mon cœur oppressé.

On entre dans la cour. De Gravi regarde à ma fenêtre, m'apperçoit, me fait un signe amical et gai ; mon cœur est allégé. Je veux sortir, voler au-devant de lui ; je ne puis, je reste immobile, les yeux fixés sur la porte de ma chambre. Elle s'ouvre. Je veux parler, questionner ; je reste muet.

Prosdawlaja, *wui swobodni*, je vous félicite, vous êtes libre ! En prononçant ces paroles le bon de Gravi se précipite dans mes bras, et m'arrose de larmes de joie. Je ne vois, je n'entends rien, je ne sens que ses délicieuses larmes, mon œil reste sec. Tout retentit autour de moi du cri de *Prosdawlaja* ; chacun se dispute le plaisir de m'embrasser le premier, mon domestique me presse contre son sein. Je les laissais faire, je les regardais avec une stupeur muette, je ne pouvais les remercier, ni même parler.

Enfin le dragon me remit une lettre du gouverneur. J'eus la force de l'ouvrir, et je lus ce qui suit. La lettre était en français.

MONSIEUR,

Réjouissez-vous, mais modérez vos transports ; la faiblesse de votre santé l'exige. Ma prédiction s'est accomplie. J'ai la douce satisfaction de vous annoncer que notre très gracieux empereur desire votre retour. Exigez tout ce qui vous est nécessaire, tout vous sera procuré, l'ordre en est donné. Volez, et recevez mes complimens.

Le 4 juillet.

Votre très-humble serviteur,

D. KUSCHELEFF.

Chaque ligne de cette lettre se grava profondément dans mon cœur. Le gouverneur m'envoyait en même tems une liasse de gazettes et une petite lettre de félicitation du marchand Becker, présent par hasard au moment où le dragon fut expédié, et qui m'offrait avec empressement sa demeure quand j'arriverais à Tobolsk.

M. de Gravi tira de la poche l'ordre qu'il avoit reçu de son côté, et m'en fit lecture. Il y était dit qu'on eût à me fournir tout ce dont j'aurais besoin, même de l'argent, et me faire partir tout de suite.

Je n'avais point encore recouvré la parole, mais un ruisseau de larmes vint me soulager ;

je pleurai long-tems et avec véhémence; la plupart des spectateurs pleurait avec moi.

Tout d'un coup Sokoloff vient se jeter à mon cou, me serre fortement dans ses bras, et répand des larmes amères. « Me voilà de nouveau seul et délaissé, s'écria-t-il avec le plus vif attendrissement; mais n'importe, Dieu sait que je me réjouis sincèrement de votre liberté ».

Tous les notables s'étaient rassemblés chez moi, la chambre les contenait à peine chacun voulait me témoigner sa joie, et me dire quelque chose d'obligeant. L'honnête de Gravi, qui jugea bien que tant de monde ne pouvait que m'être à charge dans ce moment, l'écarta petit-à-petit, et me proposa de venir dîner chez lui. Grand Dieu! je ne pouvais ni manger, ni boire de joie. Quand comptez-vous partir, me demanda-t-il. Je lui répondis: dans deux heures. — De quoi avez-vous besoin? — De chevaux. Il s'en fut en souriant, et me voilà seul.

Je ne tente pas de décrire la situation de mon ame. Mes genoux tremblaient encore au bout de plusieurs heures, et cependant il m'était impossible de m'asseoir, j'allais, je venais sans cesse, j'arpentais ma chambre en long et en large. Je n'avais point d'idées, je n'avais que des sensations, des images qui se succédaient rapidement, mais qui n'étaient rien

moins que distinctes. Je voyais toujours ma femme et mes enfans voltiger autour de moi dans un nuage. Je sentis bientôt ma tête extravaguer, je me sentis épuisé. Je voulus m'efforcer à penser d'une manière suivie, à réfléchir, à lire du moins les gazettes, dont j'aimais tant la lecture ; le tout en vain. Mes larmes recommençaient de tems en tems à couler, et tout ce que je pouvais proférer, se bornait à cette exclamation : ô mon Dieu ! ô mon Dieu !

Lorsqu'à la fin je fus un peu plus maître de moi-même, je sentis quelques gouttes d'absinthe se mêler à la coupe de délices qu'on venait d'approcher de mes lèvres. Le dragon, à qui dans les premiers transports de ma joie j'avais fait un présent qui surpassait de beaucoup mes moyens, m'apprit entre autres, qu'un courier du sénat était arrivé de Pétersbourg pour me ramener ; mais que n'ayant ordre de se rendre qu'à Tobolsk, il avait refusé de passer outre, et que par cette raison il n'avait pas été possible au gouverneur de m'épargner ce détour. Ce point était à la vérité éclairci ; mais le dragon ne put satisfaire à une seconde question bien plus importante pour moi, savoir si le courier m'apportait des lettres de ma femme, ou du moins de ses nouvelles ? Il l'ignorait, et il n'était que trop probable pour moi que le courier n'en avait point à me donner, puisque l'humanité connue du gouverneur n'aurait

pas certainement manqué de s'en informer pour m'en donner avis dans sa lettre. Ne savait-il pas à quel point j'étais attaché à ma famille ? n'avait-il pas vu couler mes larmes ? n'y avait-il pas mêlé souvent les siennes ? et cependant il gardait le silence ; ah ! sans doute il avait quelque chose d'affreux à me taire !

J'étais ingénieux à me tourmenter moi-même. Heureusement les préparatifs du voyage me distrayèrent un peu. Mon impatience était celle d'un enfant. Tout fut fourré pêle-mêle dans le porte-manteau et jeté dans le kibik. Je me hâtai de remplir mon dernier devoir à Kurgan, et de prendre congé de mes bons amis. On conçoit que je ne m'arrêtai pas au-delà de quelques minutes dans chaque maison. Je restai un peu plus long-tems chez l'excellent de Gravi ; et il exigea de moi en partant un sacrifice, qui me parut infiniment pénible, mais que je ne pus refuser à ses vives instances.

Le 7 juillet était un jour de fête religieuse, dont je n'ai jamais pu approfondir ou deviner le véritable sens. Elle consistait principalement à transporter l'image du saint d'un village voisin dans la ville. Le saint de la ville était porté à sa rencontre, le recevait poliment, l'accompagnait dans son temple, l'y honorait de quelques prières et de quelques hymnes, et le renvoyait le soir. Tous les habitans de

la ville accompagnaient, en chantant des cantiques, l'image de leur saint dans cette petite excursion. Le bon de Gravi crut qu'il était de son devoir d'être à la tête de la procession ; et ce fut à cette cérémonie qu'il me força, bon gré, malgré-moi, de prendre part. Il m'assura qu'elle ne durerait pas au-delà d'une demi-heure, et je le suivis.

Porté par six jolies villageoises, et encensé par un pope barbu, le saint du village vint à notre rencontre sur la frontière de la ville : tout le monde chantait et faisait le signe de la croix. Les images des deux saints se saluèrent poliment. Nous retournâmes avec elles dans la ville, le saint étranger entra dans la maison de son hôte, et je volai à la mienne, pour faire mes derniers préparatifs.

J'y trouvai mon bon Sokoloff qui se promenait tristement et le cœur oppressé. La veille encore nous nous étions dit, que si l'un des deux obtenait sa liberté, l'autre serait doublement malheureux. Le lendemain, ce cas avait lieu : nous n'en parlâmes pourtant point. Je lui fis présent de mon fusil, de ma giberne, de toute ma munition et de tout ce dont je pouvais me passer. Il accepta le tout en silence, et je lisais, dans ses yeux humides, ces mots : « Je préférerais ta personne » ! Je le sollicitai de me charger de lettres pour sa famille, et je lui promis,

comme un devoir des plus sacrés, de les faire parvenir ; mais sa conscience, scrupuleuse à l'excès, ne put s'y résoudre. Il ne voulait contrevenir en rien à l'ordre sévère qu'il avait reçu, et cherchait du mérite à tout supporter sans se rendre coupable de la moindre faute.

L'idée que cet homme estimable eût été moins malheureux à Kurgan, s'il n'avait jamais trouvé en moi un compagnon d'infortune, empoisonna un moment la joie que j'éprouvais d'être libre. En effet, j'étais cause qu'il avait repris d'anciennes habitudes, celle de la société, de l'amitié, et de quelques jouissances de la vie ; il pouvait verser ses plaintes dans mon sein ; mon oreille, mon cœur lui étaient toujours ouverts ; et mon départ subit le replongeait dans sa première solitude ! J'avais voulu le tirer de sa triste demeure, le prendre chez moi pendant l'hiver ; et mon départ le forçait de retourner dans son galetas. Je le pressai sur mon cœur, en pleurant ; il sortit, en pleurant, de la chambre. Je ne l'ai plus revu ; car lorsqu'au moment de partir tous les habitans de la ville s'étaient rassemblés dans ma cour, Simon Sokoloff n'était pas du nombre.

Il fallut encore attendre une heure avant que les chevaux fussent là. Jamais je n'ai éprouvé une plus vive impatience. J'étais à peine en état de répondre aux marques de

bienveillance que les Kurganiens me prodiguaient. L'un avait fait faire du punch, l'autre chargeait mon kibik de vivres, le troisième me remettait un pot de concombres (1); il aurait fallu marcher à pied à côté de la voiture, si j'avais accepté tous leurs dons. Que la bénédiction céleste repose sur vous, ames honnêtes! Je ne vous reverrai plus, mais je porte gravé à jamais dans mon cœur le souvenir tendre et reconnaissant de votre hospitalité.

Enfin, on mit les chevaux. Je fus embrassé à la ronde et porté dans le kibik. Le bon vieux de Gravi s'y assit avec moi, voulant à toute force m'accompagner hors de la porte de la ville. Des bénédictions et des vœux m'accompagnèrent de toutes parts en partant, et je nageais dans une mer de délices.

Après avoir fait environ deux werstes de chemin, de Gravi fit arrêter, se pencha sur moi, m'embrassa, pleura, me serra la main, descendit de voiture, s'éloigna, revint, me secoua la main, me dit en sanglotant adieu, (s'bogom) et partit. Je me redressai, le suivant long-tems des yeux, considérant avec attendrissement le lieu de mon exil, et après avoir

(1) Les concombres sont à Kurgan un objet de friandise On les y cultive, comme chez nous les melons; et au dessert, on les présente aux convives, coupés en petites tranches.

jeté derrière moi le rêve pénible de mes malheurs, je dis au conducteur d'avancer grand train.

Je ne fus pas obligé cette fois de remonter jusqu'à Tiumen ; les eaux s'étaient en grande partie écoulées. Muni d'une cousinière pour me garantir la tête, je pus rouler toute la nuit, car sans cette précaution il est impossible de voyager dans la saison où nous étions. Les cousins de ces contrées ressemblent parfaitement aux nôtres, à cela près qu'ils sont de couleur jaune, et encore plus incommodes et plus altérés que ceux d'Europe.

Vers le matin je m'endormis, et après un léger somme, mon réveil fut pour moi une nouvelle jouissance. Il me fallut une minute de tems pour me rappeler tout ce qui venait de m'arriver ; mais cette minute, dans laquelle l'idée de ma liberté se développa peu-à-peu devant mon esprit, fut céleste.

Après-midi nous passâmes par une petite ville, nommée Jalutorski. Elle renfermait un grand nombre de bannis, entr'autres le prince Simbirski, ci-devant général en chef, qui avait été condamné à l'exil pour cause de malversation dans les livraisons de drap, dont il ne s'était pas, à la vérité, rendu lui-même coupable, mais auxquelles on l'accusait d'avoir connivé. Il n'est pas à supposer qu'il ait mérité un châtiment aussi grave, encore moins la

manière dont il lui fut infligé. Chargé de fers, il fut traîné en exil par un conducteur trois fois plus dur que le mien, et obligé, malgré sa faible santé et le poids de ses chaînes, de céder presque toujours à celui-ci sa place dans le kibik, et d'aller à pied. Outre cela, il n'y avait pas de mauvais traitement et d'outrage humiliant et dérisoire, que son bourreau ne lui fît éprouver (1).

Néanmoins les bords inhospitaliers du Tobol lui offrirent une scène de bonheur que je lui ai plus d'une fois envié, et qui a dû adoucir tous ses maux. Lorsqu'on le transportait de Tobolsk plus avant à Jalutorski, lieu de sa destination, et qu'à cause des inondations, il fut obligé, comme moi, de remonter le grand chemin l'espace de quelques centaines de werstes, il vit, au moment où il allait s'éloigner du Tobol pour entrer dans les terres; il vit, dis-je, de l'autre côté de la rivière, se mettre en mouvement un radeau sur lequel se trouvaient quelques personnes et leurs effets; qu'on juge de sa joie lorsqu'il reconnut peu à peu, sa femme, ses enfans! Il jeta un grand cri. On y répondit de l'autre bord. C'étaient les voix chéries, les voix connues de sa famille. Leurs bras s'étendaient

(1) Dans la suite il a été trouvé complètement innocent et rétabli dans tous ses honneurs et dignités.

vers ui ; il se précipita dans l'eau, gagna le radeau, s'y élança. Ciel, quel moment ! Des paysans, témoins de cette scène touchante, m'en ont fait le récit ; ils en avaient senti le prix, ils m'en parlaient encore avec attendrissement.

Quand je passai par Jaluterski, le prince était malade, mais du moins était-il dans les bras des siens, l'objet de leurs plus tendres sollicitudes.

Je n'ai vu nulle part de plus grasses prairies que dans ces contrées. Les fauche qui veut ; et la plupart ne le sont jamais, parce qu'on manque de bras pour faire la fenaison, et de bouches pour consommer les fourrages.

Je ne dois pas passer sous silence un phénomène que j'ai trouvé dans un village près de Jaluterski. C'était un jeune garçon imbécile, d'environ dix-huit ans qui marchait à quatre pattes, et aurait pu servir de preuve à l'hypothèse que l'homme est originellement créé pour cette allure. Non-seulement il trottait fort vîte quand il voulait, mais il tenait, en marchant, la tête comme le reste des hommes, c'est-à-dire verticalement. Il faut bien que les muscles de son cou, se soient pliés et accoutumés à cette direction. Du reste, il se redressait rarement sur ses jambes de derrière, ne marchait jamais de cette façon, mais se tenait souvent accroupi dessus, à la manière des ours.

Entre Jaluterski et Tobolsk on passe par une quantité de villages habités par des Tartares. Cette nation ne me paraît mériter nullement le mépris avec lequel le Russe son vainqueur, la traite. Un accident qui m'arriva dans un de ces villages, l'essieu de ma voiture qui vint à se rompre, me mit dans le cas de lier connaissance avec cette peuplade.

Cétait vers le soir, assez tard, que ce contre-tems m'arriva. Tout de suite plusieurs Tartares accoururent pour m'aider. L'un d'entr'eux était une espèce de charpentier. Je fis arrêter devant sa maison, et apprenant que la réparation exigeait bien trois heures de tems, je dis à mon domestique de me faire du thé.

L'intérieur des maisons tartares étant fort sale, je préférai passer cette belle soirée d'été devant la porte. Je me fis apporter une table et une chaise, et j'ouvris mon nécessaire de voyage, pour en tirer tout ce qu'il me fallait pour prendre le thé. La curiosité avait attiré tous les habitans du village, qui me parurent ignorer absolument tout ce qui tenait à des objets ou des ustensiles de luxe. Une vieille robe-de-chambre de soie, dont je m'enveloppais, et que ma femme avait plus d'une fois voulu me faire quitter, tant elle était usée, attira leurs re-

gards et leur admiration, au point que chacun voulut la manier.

Mais ce qui les ravit sur-tout en extase, ce fut le miroir qui était dans l'intérieur du couvercle de mon nécessaire. Ils s'accroupissaient en groupes devant lui, riaient à bouche béante en y voyant leur figure, et s'exprimaient l'un à l'autre, par des gestes comiques, l'étonnement où ils étaient de voir devant eux la contrée qui était derrière. Je tirai le miroir du couvercle, et le présentai à la jeune femme du charpentier, qui d'abord y jeta les yeux à la dérobée, peu-à-peu s'apprivoisa et s'y mira à la fin avec beaucoup de satisfaction, car elle était jolie. Il me parut, en général, que les paysannes tartares n'étaient pas si scrupuleuses que les femmes de Casan, à cacher leur visage; du moins toutes celles que j'ai vues ici, étaient sans voile.

Le thé étant prêt, j'allumai ma pipe, et m'assis sur une pile de poutres, vis-à-vis la maison de mon hôte. C'était un paysage nocturne pittoresque; vingt Tartares assis autour de moi sur les degrés naturels que formaient les poutres; à mes pieds un petit feu allumé dans le chemin, auquel travaillait mon charpentier: au-delà du chemin, du côté de sa maison, les femmes, filles, et enfans tartares, trop timides pour passer de mon côté.

Il se forma peu-à-peu entre moi et le groupe environnant, un entretien des plus singuliers. Dès qu'ils eurent appris que je n'étais pas Russe, ils prirent courage, je gagnai leur confiance, et ils m'accablèrent de questions : qui j'étais ? où j'allais ? quelle était ma patrie ? comment on y vivait ? Nous parlions aussi mal le russe les uns que les autres; nous avions mille peines à nous comprendre. Leur ayant dit que j'étais Saxon ils parlèrent quelque tems tartare entr'eux, puis me demandèrent si la Saxe n'était pas située sur la mer Caspienne. Je ne savais comment leur donner une idée de la position géographique de ce pays. Ils ne connaissaient aucune des parties de l'Allemagne. La Prusse seule leur était connue, mais ils n'en avaient que des idées confuses. Ils n'avaient jamais entendu parler de la France, de sa révolution, de ses guerres. Peuple heureux !

La jeune femme, que le miroir avait un peu apprivoisée, s'était cependant approchée pour profiter de la conversation. Je pris occasion de demander si la polygamie était commune parmi eux. Il se trouva qu'il n'y avait que deux hommes, dans tout le village, qui eussent plus d'une femme, et mon hôte était l'un des deux. On me demanda si je ne trouvais pas qu'il fût agréable d'avoir plusieurs aides et plusieurs compagnes. Chacun

des assistans s'efforça de me prouver les avantages de cette institution. Quand une femme est vieille, dit l'un, on lui en associe une plus jeune. Quand l'une gronde, ajouta un autre, l'autre rit et folâtre.

Fort bien, repris-je, mais cet arrangement plaît-il à vos femmes? En disant ces paroles, je jetai les yeux sur ma jolie hôtesse. On lui expliqua ce que je venais de dire, parce qu'elle comprenait fort peu le russe. Lorsqu'elle eut compris ma question, elle sourit et fit une ou deux fois signe de la tête, comme pour dire: vous avez raison d'en douter. Ensuite elle tourna timidement les yeux du côté de la porte de sa maison, où une femme d'environ quarante ans, à mine rébarbative et apparemment sa compagne, était assise. Mes yeux suivirent les siens, et je crus, dans un seul instant, avoir pénétré tout l'intérieur de sa vie domestique.

J'avais manifestement gagné la bienveillance de cette jeune femme, par la part que je prenais à tout son sexe, car elle apporta bientôt après, sans que j'eusse rien demandé, un pot rempli d'œufs, le posa sur le feu qui brûlait à mes pieds, s'accroupit auprès, de façon que la flamme éclairait et rougissait son visage; et après avoir fait cuire les œufs, les mit sur une assiette de bois, et me les présenta.

Je n'ai jamais eu occasion, comme ce soir, de me convaincre de la haîne invétérée que les Tartares ont pour les Russes. Mon dragon s'était couché et dormait ; mon domestique et moi étions étrangers ; ils osaient s'expliquer librement, et c'est ce qu'ils firent sans la moindre réserve, et en donnant un libre cours à leur langue.

Autant que j'ai pu parvenir à étudier le caractère de la nation tartare, je l'ai trouvé franc, ambitieux, facile à saisir les choses, sentant vivement et profondément, irritable, vindicatif ; avec cela les hommes sont, pour la plupart, beaux, grands, forts et robustes. Avec ces dispositions de l'ame et du corps, il est impossible que la conduite des Russes, à leur égard, produise en eux d'autres effets que la haîne. On les traite exactement comme les races réprouvées de certaines peuplades finlandaises. Le nom de *Tartare* est dans ces contrées une injure qui équivaut à celle de *Tsuchon* (1), dont on régale les malheureux habitans du nord de la mer Baltique. On traite les Tartares de la manière la plus cruelle et la plus ignominieuse. Arrive-t-il un accident en route à un Russe, il réclame, comme un devoir d'esclave, l'assistance du

(1) C'est le véritable nom des Finlandais, mais qui a dégénéré depuis en injure.

premier Tartare qu'il rencontre, sans qu'il soit question de paiement ou de reconnaissance ; bien plus, il se moque devant lui de son Mahomet, au moment où l'autre travaille pour lui, et où il reste paisible spectateur de son travail. J'ai été témoin d'une scène où un Tartare souffrait qu'Alexandre Schulkins se moquât cruellement de lui, et j'ai vu qu'au moment où il tournait son Mahomet en ridicule, le Tartare avait peine à concentrer son indignation, et pâlissait de fureur.

J'ai versé une goutte de baume dans leurs plaies, en leur racontant que plusieurs de leurs Mirzas jouissaient d'une grande considération à Pétersbourg. Je leur nommai surtout *Derschawin*, également célèbre comme poète et comme homme d'état, en leur conseillant de s'adresser à lui, s'ils se trouvaient dans la peine.

Si ma conversation parut leur faire grand plaisir, leurs manières franches et confiantes ne m'en donnèrent pas moins, à cela près que se pressant à la fin trop autour de moi, leur atmosphère finit par m'être un peu à charge.

Il fallut nous quitter, car ma voiture était réparée. Le charpentier prit une bagatelle pour sa peine, et refusa absolument de rien prendre pour son hospitalité. Nous nous séparâmes tous bons amis, et quoique ce contre-temps

ne fût pas de mon goût, pressé comme je l'étais, je ne pus que me féliciter de l'avoir employé d'une manière très-satisfaisante.

Je continuai mon voyage sans accident, et j'arrivai dans la matinée du 9 à la dernière poste de Tobolsk. Ici l'inondation du printems n'avait encore guères baissé, et je fus obligé de faire les quatre derniers milles, comme à ma première arrivée, dans une misérable barque. Mais le tems était superbe, comme la première fois, et mon esprit serein comme le ciel. Je revoyais les mêmes objets avec des sentimens bien opposés, et mon ame ressemblait, cette fois, à la surface unie sur laquelle je glissais doucement.

A dix heures j'arrivai à Tobolsk. Quoique le négociant Becker m'eût offert sa maison, j'hésitai à m'y rendre tout de suite, dans l'incertitude où j'étais si cette démarche ne déplairait pas au gouverneur, obligé de prendre, plus que tout autre, les mesures de prudence nécessaires pour s'épargner tout chagrin et toute responsabilité.

Je préférai par cette raison de me rendre dans mon ancien logement, où je fus reçu à bras ouverts par l'hôte, et conduit dans la même chambre que j'avais occupée, et où un autre infortuné avait logé depuis moi. Je fis annoncer mon arrivée au gouverneur par le

dragon, et changeai d'habits pour le suivre immédiatement.

Le courier qui venait me prendre et qui s'appelait Carpow, demeurait dans la même maison que moi. Il était sorti; et il me fallut garder sur le cœur les questions intéressantes et empressées que j'avais à lui faire sur ma famille. Je volai chez le gouverneur; je le trouvai, comme la première fois, dans son jardin. Il me pressa contre son cœur, et ses yeux brillaient de la joie la plus pure.

Ma première question fut de m'informer des miens. Hélas, il n'en savait rien, et chercha à me tranquilliser par mille raisonnemens spécieux. Il me montra l'oucas qui me concernait, et qui contenait en peu de lignes un ordre écrit de la main du procureur-général, qui lui enjoignait de remettre tout de suite en liberté le nommé Kotzebue commis à sa garde, de le renvoyer à Pétersbourg, et de lui fournir aux dépens de la couronne, tout ce qui pourrait lui être nécessaire ou agréable. Le courier était, en outre, chargé de payer pour moi tous les frais de la route.

En conséquence de cet ordre, le gouverneur me demanda ce dont j'avais besoin. Il me restait encore quelques centaines de roubles, et je n'aurais rien demandé du tout, si je n'eusse craint de passer pour fier, et d'ir-

riter l'empereur en rejetant avec une sorte de dédain ses offres généreuses. D'un autre côté, je craignais de trop demander, et il m'importait tout autant d'éviter le soupçon d'impudence que celui d'insolence. Le gouverneur entra dans mes scrupules. Je le priai de m'assister de ses conseils, et il crut qu'en demandant trois cents roubles, j'observerais un juste milieu. Je m'en tins-là, et je n'eus d'autre vœu que d'être expédié dans deux heures. En vain le gouverneur me sollicita-t-il de passer quelque tems à Tobolsk ; je lui répondis un peu vivement que je regardais comme un vol fait à ma femme chaque heure qui ne me rapprochait pas d'elle. Il se rendit à cette raison, et se tournant avec émotion du côté de son amie, il lui expliqua en russe ce que je venais de dire. Il promit de donner ses ordres pour accélérer mon départ, et offrit de me faire rendre ma voiture. Je l'en remerciai, préférant de faire le voyage dans un kibik incommode, plutôt que de m'arrêter à chaque instant pour faire des réparations en chemin.

Cependant je ne fus pas expédié aussi vîte que je l'espérais. Le paiement des trois cents roubles, auxquelles j'aurais renoncé avec joie, exigeait plusieurs formalités. Il fallait que le gouvernement écrivît à la chambre. Celle-ci n'était rassemblée que jusqu'à midi. Il était

trop tard pour ce jour-là, il fallut bien me résoudre à passer la nuit à Tobolsk.

Je dînai chez le gouverneur, et fus voir ensuite mes bons amis Kiniakoff, Becker et l'excellent Peterson, qui tous me reçurent avec les expressions de la plus sincère amitié. A la fin, de retour chez moi, je trouvai mon courier, qui ne put rien m'apprendre relativement à ma famille. L'instruction particulière qu'on lui avait donnée, et qu'il me fit lire, prouvait à la vérité qu'on était parfaitement convaincu de mon innocence à Pétersbourg, puisqu'on le chargeait expressément de prendre de moi le plus grand soin en route, et de me traiter *wsakie udowolstwre*, c'est-à-dire de faire tout ce qui pourrait m'être agréable. On avait mal choisi son homme pour parvenir à ce but. M. Carpow était le jeune homme du monde le plus mal élevé et le plus maussade, aimant ses aises et paresseux comme un chien gâté, ne s'embarrassant de rien; il lui était parfaitement indifférent que nous avancions vîte ou lentement; il ne possédait pas même le talent si ordinaire aux gens de son espèce de presser les maîtres de postes et les postillons par des airs et un ton de supériorité, par des menaces et des juremens. On remarquait tout de suite que c'était *une citrouille fricassée dans de la neige*; et son flegme imperturbable a plus d'une fois poussé

ma

ma patience à bout. Du reste, bon enfant, ci-devant garçon apothicaire, qui aurait été parfaitement propre à remplir un poste près du poële, et à manger les tartines de beurre que madame sa mère lui aurait faites. Il était très-fâché de ne pas pouvoir se reposer et se choyer encore quelques jours à Tobolsk. Avec cela il me parut assez difficile à contenter du côté des finances, puisqu'à notre première entrevue, lui ayant fait présent de cent roubles, il parut que cette somme ne remplissait pas son attente.

Pendant toute la soirée ma chambre ne désemplit pas de gens qui venaient pour me féliciter, et dont les uns m'étaient connus, les autres inconnus. Le gouverneur lui-même me rendit visite, et toute la ville s'acquitta à l'envi de la même politesse.

Ce fut la première fois en Sibérie que je dormis d'un sommeil doux et tranquille. Je me réveillai de bon matin dans la douce espérance de partir dès les neuf heures; j'avais loué une barque à cet effet, mais hélas! je me vis arrêté jusques vers le soir, avant que l'affaire peu importante des trois cents roubles fût arrêtée, signée et conclue. Je dois peut-être regarder ce contre-tems comme un bonheur, car nous eûmes pendant toute la journée de violens orages qui auraient pu m'être funestes pendant ma navigation. Je tirai de ce délai

un second avantage ; j'avais consenti par complaisance à me charger du fils d'un tailleur allemand, et de le prendre avec moi jusqu'à Pétersbourg en qualité de domestique ; on m'avait caché que ce jeune homme tombait du haut-mal ; et j'eusse eu en lui un compagnon de voyage très-onéreux, si mon plus long séjour à Tobolsk ne m'avait mis au fait de son infirmité.

Ce fut pourtant bien malgré moi que je dînai et soupai encore dans la compagnie de mes amis de Tobolsk. Vers le soir tout était prêt, lorsque la pluie et le vent m'obligèrent à m'arrêter encore quelques heures. Je fixai mon départ à trois heures du matin, et me jetai tout habillé sur le lit.

Je fus le premier éveillé, ou pour mieux dire, je n'avais pas fermé l'œil. Au point du jour j'étais sur pied, et fis lever mon paresseux compagnon de voyage. La tempête avait plutôt augmenté que diminué ; malgré cela je ne pus me résoudre à attendre plus long-tems. A quatre heures nous avions gagné le rivage de l'Irtisch, et je vis avec des transports de joie qu'on chargeait ma voiture dans la barque agitée. La navigation sera-t-elle dangereuse ? demandai-je au pilote. Elle ne le sera pas extrêmement, répondit-il (ne otschen apasno.) Ce *pas extrêmement* n'était guères consolant, néanmoins le desir surmontait de

beaucoup la crainte ; et quoi que mes compagnons pussent dire, je les fis partir.

Mon italien *Rossi* m'avait suivi jusqu'au rivage. Il parut touché en prenant congé de moi, mais si son émotion n'était pas feinte, elle ne provenait apparemment que de la douleur qu'il avait de ne plus me voler à l'avenir ; car quoique, outre son gage convenu, je lui eusse fait, en partant, un présent assez considérable, je trouvai quelques jours après, en ouvrant mon porte-manteau, qu'il avait partagé en bon chrétien avec moi le peu de nippes que je possédais. Je dis *partagé* au pied de la lettre, car il ne m'avait laissé exactement que la moitié de tout, au point d'avoir coupé en deux un drap de lit que j'avais. Je lui souhaite de goûter sur ce drap un repos doux et tranquille, et je n'en doute pas ; car ce qu'on appelle *conscience* n'était pas le faible de cet esprit fort.

A la fin nous dérivâmes, et la joie avec laquelle je vis l'eau remplir l'intervalle entre le rivage et moi, est inexprimable. Mes yeux étaient fixés sur la ville qui s'éloignait de moi, sur ces masses de maisons qui disparaissaient peu-à-peu, et je me serais abandonné pendant un couple d'heures à ce spectacle à-la-fois si attendrissant et si délicieux, si la tempête toujours croissant, le mouvement impétueux des vagues et de la barque, et les cris

du pilote et des matelots qui s'entre-répondaient, ne m'eussent tiré de mes douces rêveries.

Tant que nous nous bornions à passer sur les campagnes inondées, tant que nous pouvions côtoyer les forêts, tout allait assez bien ; mais quand il fallut se hasarder en pleine mer (qu'on me pardonne cette expression) ou croiser les sinuosités de l'Irtisch et du Tobol, le danger devint éminent ; la barque était balancée d'une manière affreuse, les vagues y entraient à tout moment, il fallait puiser l'eau avec son chapeau ou autrement. Personne ne pouvait se tenir debout sans risquer de tomber dans l'eau, et je vis le moment, où voulant croiser le Tobol, et prêtant le flanc à la tempête, notre barque allait chavirer. La veille, il s'était passé un accident pareil. Ce ne fut qu'en nous jetant tous à-la-fois du côté opposé, que nous maintînmes l'équilibre, et échappâmes à la mort.

Il y avait, d'un autre côté, des bas-fonds où l'on distinguait l'herbe des prairies sur lesquelles on passait, et où souvent la barque touchait. Il fallait alors que les rameurs entrassent à mi-corps dans l'eau, pour la remettre à flot, ce qui exigeait souvent bien du tems et de la peine.

Enfin, après une navigation de plus de sept heures, nous arrivâmes heureusement à l'autre rivage ; et de ce moment toute fatigue

sur eau fut surmontée, puisque toutes les autres rivières sorties de leur lit, qui m'avaient tant incommodé pendant mon premier voyage, y étaient rentrées. La sombre Sura, la belle Kama, le majestueux Wolga, la rapide Wiatka, toutes les rivières en un mot étaient retournées dans leurs anciennes limites, comme si elles n'eussent voulu opposer aucune entrave à la rapidité de ma course.

Cependant un nouveau danger me menaça peu avant mon arrivée à Tiumen. Je me sentis malade, et même très-mal. J'ignore la cause de mon accident, mais les symptômes en étaient tout nouveaux pour moi. J'éprouvais des commotions si violentes, qu'il fallait aller au plus petit pas, même dans le chemin le plus uni. Je n'avais malheureusement avec moi que de la poudre de limonade. Mon bon ami Peterson m'avait à la vérité offert des remèdes, mais dans l'idée où j'étais que dans un voyage aussi délicieux on ne pouvait tomber malade, j'avais négligé cette précaution. De plus, je n'aurais su quel remède prendre, puisque le genre de mon mal m'était tout-à-fait inconnu. Il ne me restait que la patience, et ce qui n'était pas propre à m'en donner, c'était l'idée qui me tourmentait, que, si près du terme, je mourrais peut-être sans avoir revu les miens.

On me traîna jusqu'à Tiumen, où nous

atrinâmes l'après-midi. Mon courier me conseilla d'y rester le tems qu'il fallait pour me remettre, et de m'y soigner ; mais je m'opposai à tout délai. Comment me soigner à Tiumen ! quels secours pouvais-je y attendre ? Un chirurgien ignorant m'eût traité, car il n'y avait point de médecin. Je préférai à tout hasard de continuer ma route. Ne touchais-je pas aux frontières de la Sibérie ? Du moins voulais-je mourir en deçà de la terre de mon exil !

Nous nous remîmes en marche ; mais mes douleurs augmentèrent bientôt au point qu'à la poste suivante je ne pus plus supporter le mouvement du charriot, et qu'il fallut passer la nuit dans un misérable village. C'était le soir. Je me fis préparer, du mieux qu'il fut possible, une couche dans mon kibik, et j'essayai de dormir. Je ne le pus ; mais si mes douleurs m'en empêchèrent, elles me livrèrent le dernier combat, et j'en sortis vainqueur. La crise fut longue et violente ; je lui dois peut-être la bonne santé dont j'ai joui l'hiver passé, et qui fut beaucoup meilleure que pendant les douze hivers précédens.

Le lendemain matin je fus en état, quoiqu'extrêmement faible, de continuer mon voyage, et à dix heures du matin je revis, au milieu d'une forêt, la limite ou le poteau du gouvernement de Tobolsk, que j'avais con-

sidéré en arrivant avec un serrement de cœur inexprimable.

A mon premier voyage on m'avait permis, en quittant Moskou, d'acheter quelques bouteilles de vin pour me fortifier. Je choisis du Bourgogne. Il coûtait quarante roubles la bouteille. L'état de mes finances ne me permettant pas de grands excès, je me bornai alors à trois bouteilles, dont je ne me servais que par un principe de santé. J'en avais vidé deux à mon arrivée à Tobolsk. La troisième m'accompagna à Kurgan. Je la conservais précieusement comme un trésor, la destinant à célébrer le jour de l'arrivée de ma femme. Aujourd'hui, à la face de ce poteau indicateur, je l'ouvris à l'aide d'un tire-bouchon dont ma bonne mère m'avait fait présent à Noël, et dont je ne m'étais pas encore servi; j'en bus à longs traits et en versant des larmes de joie, quelques verres; j'en fis boire au courier, au postillon, et je brisai la bouteille vide contre le poteau; après quoi, le cœur léger, et comme si je n'avais plus rien à craindre, je m'écriai: fouette, cocher!

Plus ma santé se fortifiait, plus ma bonne humeur revenait, et plus je hâtais mon voyage. Cependant j'eus deux difficultés à combattre. D'abord, mon kibik était en très-mauvais état. Je l'avais acheté vieux, et il m'avait servi, en y comprenant les deux voyages de Kurgan, à faire près de quatre cents lieues.

D'heure en heure il se détraquait et craquait davantage ; de moment en moment il me menaçait d'une entière dissolution. J'avais plus de dix fois été obligé de faire arrêter en chemin pour le raccommoder, et je voyais l'instant où je resterais en route. Je me décidai donc à l'abandonner à la première station, et à me servir de kibiks de poste, quoique de toutes les voitures imaginables ce soit la plus mauvaise et la plus incommode. Ce sont des charriots rarement couverts, trop courts pour qu'on puisse s'y étendre ; on en change à chaque poste, ce qui oblige à charger sans cesse et à décharger le bagage. En vain, dans les nuits fraîches, s'est-on fourré jusqu'au cou dans ses lits, à peine est-on un peu réchauffé qu'il faut quitter la place par quelque tems qu'il fasse ; ou s'il tombait de la pluie, les lits se mouillaient, et au lieu de réchauffer le corps, c'était au corps à les sécher comme il pouvait. Il faut une constitution de fer pour supporter un pareil voyage.

Mon courier me fit toutes ces représentations ; il souffrait trop lui-même de ce changement pour ne pas employer toute son éloquence à m'en dissuader. Mais j'avais calculé que nous perdrions peut-être tout un jour et davantage, si mon kibik se brisait en chemin. La possibilité que ma chère Christine fût malade, et peut-être dangereusement ;

l'espérance que mon arrivée pourrait lui rendre la santé, qu'une heure plutôt suffisait peut-être pour la rendre à la vie ; cette considération triompha de toutes les difficultés. Je m'informai, à la station prochaine, de l'homme le plus pauvre du village, je lui fis présent de mon vieux kibik ; et voilà le premier obstacle heureusement levé.

Le second était plus difficile à surmonter, car comment m'y prendre pour donner de la vie et de l'activité à mon automate paresseux de Carpow. Tout était inutile, présens, menaces, railleries, reproches ; son indolence était invincible. Toujours bâillant, toujours dormant, toujours du tems de reste. On avait choisi, sans doute pour mes péchés, le plus lent, le plus lambin, le plus lendore de tous les couriers, monté à cheval sur un limaçon, et fait pour me désespérer.

Dans ce besoin je vis paraître, à ma grande joie, un ange libérateur. C'était un autre courier, nommé *Wassili Sukin* que l'empereur avait expédié à toute bride, de son antichambre, pour délivrer un marchand que le prince Potemkin, alors tout-puissant, avait envoyé en exil il y avait 8 ans. Le courier qui était arrivé à Tobolsk, avant mon départ, y attendait son prisonnier, relégué, si je ne me trompe, à Pelim, éloignée d'encore mille werstes, et ils ne purent partir que quelques jours après moi. Le mar-

chand était arrivé à Tobolsk, les jambes enflées et couvertes de plaies ; mais malgré ce triste état et le délabrement de sa santé, l'impatience lui donna des aîles ; il se mit en route ; et graces à la paresse de mon aimable Carpow, il nous rejoignit dans le voisinage d'Ekatarinabourg.

De ce moment tout alla beaucoup plus vîte et beaucoup mieux. Wassili Sukin était un jeune homme vif et actif, qui soignait lui-même les relais, qui, serviable et ferme lorsqu'il le fallait, prenait le fouet en main, et savait faire avancer hommes et chevaux. Carpow se voyant par là déchargé de tout soin, n'avait qu'à le suivre. C'est ce qu'il ne faisait pourtant jamais exactement, et nous arrivions toujours un quart d'heure plus tard à la station. Alors nous trouvions nos chevaux tout prêts, et c'était l'affaire d'un moment. Sans les services que le jeune Sukin m'a rendus, je serais arrivé huit jours plus tard à Pétersbourg.

Encore un mot touchant le marchand russe qu'il accompagnait. Cet homme avait été *podradschick* de la couronne (on appelle ainsi ceux qui se chargent, pour une somme déterminée, de livraisons ou de bâtimens.) Il avait amassé de grands biens, et possédait une maison à Petersbourg et une autre à Moskou. Aigri par des délais inutiles, par mille chicanes qu'on lui suscitait, et par des

paiemens arriérés par la faute du prince Potemkin, il s'était permis, dans l'antichambre même du prince, des propos inconsidérés, et avait tout de suite été transporté en Sibérie, après qu'on lui eût tout enlevé, jusqu'à sa pelisse. Il fut ce qu'on appelle *oublié* à Pelim, au fond de la Sibérie, où il gagnait misérablement son pain, en travaillant comme le plus vil manœuvre; on l'avait même, à ce qu'il prétendait, fait passer pour mort sur un rapport. Son ravissement en fut d'autant plus grand, lorsqu'on lui apprit sa liberté. Il ignorait complètement par qui et comment l'empereur avait été instruit de son innocence et de son existence. En partant il n'avait osé voir ni sa femme ni ses enfans, et depuis il n'en avait point entendu parler, non plus que de ses biens. Qu'on s'imagine le desir qui le pressait de les revoir. Quoique vieux et faible, quoiqu'obligé à chaque poste de faire panser ses jambes, il n'avançait jamais assez vîte à son gré, et on ne peut pas lui reprocher d'avoir jamais retardé l'instant du départ.

Le 15 Juillet nous arrivâmes à Ekatarinabourg, et nous y prîmes quelque relâche. J'y achetai plusieurs pierres fines de Sibérie dans la fabrique à tailler et à polir les pierres, où elles sont à bas prix. Je les destinais à mes deux filles pour s'en faire des colliers, qui passeront d'elles à mes derniers neveux, en mé-

moire du plus malheureux évènement de la vie de leur père.

Je faillis quelques jours après, en passant par Kungur, ville très-mal pavée, y perdre la vie. Nous descendions d'une hauteur au grand galop, l'essieu rompt, le kibik est renversé, les chevaux continuent à courir, et ma tête est traînée sur le pavé. Mon chapeau me fut d'un grand secours; mais l'ayant bientôt perdu, j'eusse infailliblement péri, si un grand nombre de paysans que la foire avait, par bonheur, attirés dans la ville, n'étaient parvenus à se saisir des chevaux effarouchés. Encore cinquante pas, et ma tête était cassée. Au lieu de cela j'en fus quitte pour quelques fortes contusions. Le postillon avait plus souffert, et saignait beaucoup. Il n'y avait que mon impassible Carpow, qui, assis sur le bord du kibik, les jambes pendantes, était tout de suite tombé mollement dans la fange.

Le 18 nous arrivâmes à Perm, où je fus loger chez mon honnête horloger Rosenberg, et reposai tranquillement mes membres fatigués sur le même sofa, sur lequel deux mois auparavant je m'étais agité dans mon désespoir.

Le chemin de Perm à Casan ne m'offrit aucun accident, et ma bonne humeur ne fut altérée que par la vue fréquente des bannis que nous rencontrions en route. Les uns étaient,

comme moi, dans leurs propres voitures, d'autres dans des kibiks découverts ; d'autres, (et c'était le plus grand nombre) enchaînés deux à deux, à pied, et escortés par des paysans armés, qui se relevaient d'un village à l'autre. D'autres encore portaient au tour du cou une fourche de bois, dont le manche leur pendait sur la poitrine et jusqu'aux genoux ; on avait pratiqué deux trous dans ce manche, par lesquels on avait passé leurs mains de force. Ce coup-d'œil était affreux. Tous ceux qui faisaient le chemin à pied demandaient l'aumône, et avec quel plaisir je la leur faisais, moi qui retournais de la captivité ! moi qui volais dans les bras de ma famille !

Je rencontrai aussi de grandes troupes de colons, destinés à peupler la nouvelle ville que par ordre de l'empereur on bâtissait sur les frontières de la Chine. Les grandes personnes allaient à pied, les enfans étaient juchés sur des charriots parmi les caisses et les ballots, les chiens et les poules. Je n'ai pas remarqué l'expression de la joie et de l'espérance sur la figure de ces colons.

Le 22 juillet à midi j'entrai dans Casan ; je logeai dans une très-belle maison, destinée aux festins publics, chez une hôtesse douce et obligeante. Je ne négligeai pas d'aller voir mon bon et honnête Justifey Timofeitsch dans sa maison peuplée de taracanes, et de

le remercier encore de son ancienne hospitalité.

Ce qui m'engagea principalement à passer le reste de la journée à Casan, ce fut une cousine germaine de ma femme, qui y est mariée, et à qui il m'importait de parler, parce que sachant qu'elle correspondait avec sa famille d'Esthonie, j'espérais par son moyen calmer l'impatience de mon cœur, et apprendre des nouvelles de ma chère Christine. J'entrai en tremblant dans sa maison, elle me reçut à bras ouverts, mais hélas! pas un mot de consolation, le sort des miens lui était inconnu. Un de ses frères venait à la vérité de lui écrire et de lui communiquer plusieurs nouvelles de famille; par exemple, que la baronne Delfingshausen, sœur de ma femme, se préparait à partir pour l'Allemagne; mais de la bonne Christine, pas une syllabe! Si ce méchant avait su quel sentiment amer et douloureux son silence me causerait, il aurait sans doute surmonté un scrupule poussé à l'excès; il aurait dans quelques lignes insignifiantes pour tout œil étranger, et sans faire mention de mon nom alors odieux, écrit simplement: notre cousine Christine est là ou là; elle se porte bien, elle vit de telle ou telle manière. Du moins pouvais-je conjecturer de sa lettre qu'elle n'était pas morte, car voilà, me disais-je, ce qu'il aurait du moins osé écrire.

A mon arrivée à Casan, je jouis d'une surprise bien agréable. Tout le monde, connus et inconnus, Allemands, Français, Russes, accoururent à l'envi, par un sentiment de curiosité et d'intérêt, et s'empressèrent tous à me donner des marques de leur bienveillance. Ils avaient appris, il y a deux mois, que je passerais par leur ville, et s'étaient donné beaucoup de peine pour me déterrer; mais en vain; mon aimable conseiller avait trop bien pris ses mesures.

Casan est une ville grande, peuplée, riante et bien bâtie. La douane ne le cède guères à celles de Moskou et de Pétersbourg, pour la grandeur de l'emplacement et le nombre des marchandises. L'antique forteresse des khans de Tartarie, détruite par Iwan Wassilewitsch, se présente du haut de ses rochers d'une manière imposante et pittoresque. Elle est d'une grande étendue, et une partie de ses ruines a été rétablie et sert de demeure au commandant de la ville.

Les étrangers habitués à Casan sont sociables, et il règne parmi eux un très-bon ton. Si j'avais à établir mon séjour dans l'intérieur de la Russie, c'est je crois cette ville que je choisirais de préférence.

A mon départ je me vis accompagné par une demi-douzaine de voitures et de

droschkas (1) jusqu'aux bords du Wolga, qui, à mon premier passage, baignait les murs de la ville, mais qui alors était rentré dans son lit, à sept werstes de là. A Casan j'avais acheté un kibik pour continuer ma route avec plus de commodité.

Au-delà du Wolga, Carpow me montra la place où il avait rencontré mon conseiller et Schulkins, que la nouvelle de mon rappel avait étrangement surpris. Le conseiller surtout regrettait beaucoup de n'avoir pas pressenti ce tour favorable que mon affaire prendrait. Apparemment que ses regrets ne partaient pas d'une source bien pure.

Entre Casan et Nischnei-Nowogorod, je vis à tant de différentes reprises, des deux côtés du chemin, des groupes d'hommes armés, assis autour d'un grand feu, qu'à la fin la curiosité m'engagea à m'informer de leur destination. L'explication qu'on me donna ne fut pas des plus consolantes : c'étaient des paysans qui faisaient sentinelle pour couvrir la contrée infestée par des brigands qu'une foire considérable dans la ville voisine de Makariow (2) attirait en foule. Quant à moi, je n'ai rien

(1) Espèce de petite voiture. C'est un banc découvert, et souvent rembourré, posé sur quatre roues.

(2) Le géographe Busching se trompe, en faisant de Makariow un simple couvent, et non une ville.

vu ni apperçu de suspect. En général, quand on rencontre pour la première fois la poste dans ces contrées, on est tenté de regarder les chemins comme peu sûrs. Le kibik, sur lequel se trouve le courier de poste, est toujours accompagné de quatre à cinq paysans armés de fusils et de sabres, qui très-souvent ont peine à le suivre. Cette précaution ne se fonde pourtant que sur un ordre de Paul I, en conséquence duquel chaque gouverneur est rendu responsable des vols de poste qui se font dans l'enceinte de son gouvernement. Il est naturel que les gouverneurs, sur-tout dans les contrées peu habitées, prennent toutes les précautions nécessaires à ce sujet; cependant l'ordre me paraît dur, puisque dans un pays où des forêts immenses servent aux brigands de retraite impénétrable, toute la puissance humaine ne suffit pas pour prévenir et empêcher leurs atteintes.

En approchant de Nischnei-Nowogorod, mes yeux furent réjouis par la vue de deux objets dont j'avais été privé si long-tems: c'étaient les premiers cerisiers et les premières ruches d'abeilles. On sait, mais on ignore pourquoi; on sait, dis-je, que dans toute la Sibérie il n'y a ni abeilles ni écrevisses. On y trouve tout aussi peu des arbres fruitiers; et voilà pourquoi je fus à peine maître de mes transports lorsque je revis mes anciennes con-

naissances. Me voilà en Europe, m'écriai-je; me voilà près de ma patrie!

Entraîné par ce doux délire, je voulus dîner à l'européenne à Nischnei; mais pour toute auberge, il n'y avait que de misérables *kabakas* russes, et rien à manger. Je retournai devant la maison du maître de poste, et me préparais à manger mon pain et mon fromage dans mon kibik, tandis que Sukin entrait pour presser l'arrivée des relais. On apprit de lui qui j'étais; et tout de suite un domestique de la maîtresse de poste m'invita poliment à dîner de la part de sa dame. Ma longue barbe, mes cheveux en désordre, ma robe-de-chambre déchirée; que de raisons pour m'excuser! point d'excuse; on revint à la charge, et madame me fit dire que je dînerais seul dans ma chambre, et que personne ne m'incommoderait.

Je ne pus résister plus long-tems à des instances aussi polies, et mon estomac, mal nourri depuis plusieurs jours, me conseillait d'accepter. Je sors de mon kibik et j'entre dans la maison, à-peu-près dans l'équipage du pauvre Tom dans le Roi Léar. On me conduit dans une chambre élégante, où je trouve une petite table avec un couvert, et où on me laisse seul pendant quelques minutes. Au bout de ce tems, une jeune dame, belle et brillante, l'hôtesse de la maison, entre,

m'adresse la parole en allemand, et excuse son indiscrétion par le desir extrême qu'elle a de faire ma connaissance.

Quoique grand adorateur du beau sexe, j'avoue que cette apparition me jeta dans le plus grand embarras. J'étais vis-à-vis d'elle, comme Diogène vis-à-vis d'Aspasie. Toute l'affabilité de ses manières ne put l'emporter sur la fausse honte qui s'était emparée de moi. Je me sentais anéanti quand mes yeux se portaient sur ma vieille robe-de-chambre, ou, qui plus est, tombaient sur un miroir. Que devins-je, lorsque peu-à-peu toute la chambre se remplit d'hommes et de femmes de la première distinction, allemands et russes, qui tous m'abordèrent avec la plus grande politesse, au milieu desquels j'étais assis, mangeant seul comme un roi de France ou d'Espagne, qui tantôt me touchaient par l'expression du plus tendre intérêt, tantôt me rendaient confus à force de louanges flatteuses, et finirent par aller chercher le premier volume de mon théâtre, pour comparer mon portrait avec l'original à longue barbe.

Quoique mon estomac et ma vanité ne manquassent ici d'aliment, ni au propre ni au figuré, j'avoue que ce ne fut qu'après être rentré dans mon kibik, que je savourai la douceur de cette heure. Ce fut-là, j'aime à en convenir, que le souvenir de cette scène

originale et unique, sur les frontières de l'Asie, dans une contrée qui passe pour rude et sauvage, toucha et chatouilla mon cœur. Trouver à Nischnei-Nowogorod des amis de ma muse, qui s'empressent à me servir, à me consoler, à m'honorer, parce qu'ils voient en moi une vieille connaissance, un ancien ami, qui depuis long-tems a gagné leur affection et leur cœur! Je préfère cette récompense à tout l'encens des journaux, d'autant plus qu'aujourd'hui (j'ose le dire) cet encens, brûlé en l'honneur des poètes vivans, est rarement pur et désintéressé.

Un seul danger me menaça encore sur la route de Nischnei à Moskou, et je puis dire que je n'en suis échappé que par ma vigilance. J'avais passé quatre nuits sans dormir, de sorte que vers le soir par une pluie battante, je résolus de rester dans un village jusqu'à la pointe du jour. J'ordonnai positivement, que les chevaux fussent mis à quatre heures, et qu'on m'éveillât tout de suite. Je fus éveillé; il me parut même, en regardant du côté de la fenêtre, que le jour commençait à poindre, et je me jetai dans mon kibik. Wassili Sukin et son marchand prirent les devans, je suivais immédiatement; un jeune garçon était leur conducteur, le mien un homme à barbe noire et d'un regard sauvage.

En sortant du village je m'apperçus que la

clarté que j'avais prise pour celle de l'aurore, n'était autre chose que la lune. Je tirai ma montre, il était une heure après minuit. Cela me surprit. Les postillons russes sont comme ceux d'Europe, ils aiment mieux arriver trop tard que trop tôt ; d'où venait-il donc qu'on me faisait partir trois heures avant le tems ? Je me proposai de ne pas dormir en chemin, et n'ayant rien à craindre tant que nos deux voitures allaient ensemble, je pressai mon conducteur de ne pas rester en arrière, ce qu'il essayait sous divers prétextes.

Mon cher Carpow s'était endormi selon sa louable coutume ; et tant que je ne me crus pas sûr de mon fait, je ne voulus pas l'éveiller. Le postillon tournait souvent la tête, et nous regardait tour-à-tour. Je le fixais toutes les fois que ses yeux se portaient sur moi, comme pour lui dire : Je ne dors pas. A la fin j'eus l'idée d'essayer ce qu'il ferait s'il me croyait endormi, pour prendre mes mesures en conséquence. Je fermai les yeux ; les entr'ouvrant, comme on peut penser, au moindre mouvement suspect de mon conducteur. Cette précaution me parut sur-tout nécessaire, après avoir remarqué un large couteau dans une gaîne, pendant à sa ceinture. J'apperçus cette arme redoutable au moment où il descendit de son siége pour rattacher une vieille corde de trait qui s'était rompue. Nous

étions sans armes, et deux coups en arrière, qu'il nous eût allongé sans se déranger de son siége, nous auraient expédié en dormant dans l'autre monde.

A peine eus-je commencé à jouer mon nouveau rôle, et fait semblant de dormir, qu'il se retourna de mon côté, et m'observa longtems et très-attentivement. Jusqu'à présent, intimidé par mes menaces et par mes jurémens, il avait suivi de près l'autre kibik; de ce moment il commença à aller plus lentement. Pour le convaincre mieux de ses mauvaises intentions, je voulus laisser au premier conducteur une petite avance, lorsqu'il fallut que celui-ci s'arrêtât pour raccommoder quelque chose aux harnois délabrés de ses chevaux, ce qui arrive à tout moment dans la route.

Mon postillon arrêta également, et descendit sous prétexte de rattacher la clochette qui pendait au palonnier. Il commençait à faire jour, et je vis distinctement qu'elle était ferme, et qu'il faisait semblant de s'en occuper, pour mieux observer si je dormais ou non.

Lorsqu'il crut être sûr de son fait, il appela le jeune garçon à voix basse, et lui dit quelques mots que je ne compris pas. Je jugeai, par la réponse de celui-ci, qu'il lui avait demandé ce que faisaient ses deux voyageurs;

car le garçon ne lui répondit que ce seul mot : *spit*, ils dorment.

Dès-lors ils commencèrent entr'eux un entretien, à voix basse, qui dura assez long-tems, et pendant lequel je n'étais pas trop à mon aise. Je les interrompis tout d'un coup par un jurement énergique, et en disant en face, à mon postillon, qu'il était un coquin. Il protesta de son innocence, mais je soutins fort et ferme que j'avais compris tout ce qu'ils s'étaient dit ; en même tems je fis sonner bien haut l'importance des dépêches dont j'étais porteur ; je le menaçai d'un pistolet que je n'avais pas ; j'éveillai mon courier que je mis au fait ; et m'élançant de mon kibik, je fus éveiller le marchand et Sukin. Tous furent sur pied à l'instant, et ma voix, qui retentissait dans la vaste forêt, en acquerrait un nouveau degré de force. Tout le monde éclata en injures, en menaces ; le postillon se remit en grommelant sur son siége, et continua à mener sans regarder autour de soi.

A un werste de là, environ à la moitié du chemin, nous apperçûmes deux hommes qui avaient l'air de nous attendre, car je les vis immobiles à une assez grande distance. Dès que mon postillon les eut aussi remarqués, il fit beaucoup de bruit avec ses chevaux, comme voulant donner à connaître par là que nous ne dormions pas. Nous passâmes grand train

à côté de leurs figures suspectes ; ils nous regardèrent attentivement, n'osèrent rien entreprendre, et nous arrivâmes heureusement à la station.

Je suis intimément convaincu, jusqu'à ce jour, qu'il existait un plan de nous assassiner, ou du moins de nous piller. Ce projet était sur-tout dirigé contre moi, et la chose s'explique tout naturellement. Le marchand voyageait dans un kibik ouvert ; on avait pu voir tous ses effets en les chargeant d'une voiture dans l'autre, et ils ne pouvaient tenter personne. Au lieu qu'il y avait peut-être des trésors dans mon kibik couvert acheté à Casan ; j'avais la veille ouvert mon nécessaire, où l'on avait pu voir une cafetière d'argent et d'autre vaisselle. Il ne fallait pas être grand physionomiste pour s'appercevoir que mon Carpow n'était qu'une bête, dont il était facile de se débarrasser. On avait formé, selon toutes les apparences, le projet de laisser prendre les devans à Sukin et à son marchand ; on serait resté en arrière avec moi, jusqu'à l'endroit où les deux figures hétéroclites qui nous rencontrèrent, étaient postées pour nous attendre. Là on nous aurait pillés, peut-être massacrés, et le postillon aurait pu, dans les deux cas, protester de son innocence. Ce qui me confirme encore dans cette conjecture c'est que le postillon dans les commencemens,

commencemens, se plaignait toujours de la peine qu'il avait à faire avancer ses chevaux, tandis que dans la suite, lorsque la mine fut éventée, et qu'il n'avait plus aucun intérêt à les retenir, ils allèrent visiblement plus vîte que ceux du jeune garçon.

Après être échappé de ce dernier danger dans une aussi longue route à travers tant de déserts et de solitudes, je vis à la fin se déployer à mes yeux, le 28 juillet à midi, l'immense ville de Moskou.

Je m'arrêtai quelque tems sur une hauteur, pour jouir de ce superbe coup-d'œil. Mais bientôt je me hâtai d'arriver, dans la douce espérance d'apprendre à la fin des nouvelles de ma famille; et après avoir parcouru une quantité innombrable de rues, je débarquai dans un hôtel qui appartenait à une bonne vieille Française, à qui M. Becker m'avait recommandé. Après quelques heures de repos dont j'avais grand besoin, et qu'à peine mon impatience me permit de prendre, et après m'être un peu décrassé et avoir rétabli en moi la figure humaine, à l'aide du peigne et du rasoir, je me fis conduire chez le libraire *français Courtener*, dont M. Becker m'avait fait le plus grand éloge. Je le trouvai tel qu'il m'avait été dépeint, et il me reçut avec l'hospitalité la plus franche.

Ma première question roula sur le thême

accoutumé, je lui demandai des nouvelles de ma femme. Il se souvint vaguement d'avoir entendu dire que l'empereur l'avait fait venir à Pétersbourg, et lui avait fait l'accueil le plus gracieux. Je l'interrompis avec inquiétude pour lui demander, où et de qui il tenait cette nouvelle. Il ne put s'en rappeler.

Je fus voir avec lui M. *Karamsin*, auteur estimable et aimable, connu même en Allemagne par ses *Lettres d'un Voyageur russe*, qui me reçut avec amitié, et aux oreilles duquel le même bruit était parvenu. Il ignorait de même la source d'où il partait; cependant ils me promirent l'un et l'autre de faire des recherches.

Qu'on s'imagine, au reste, la volupté avec laquelle je me voyais au milieu de libraires et d'auteurs, après avoir vécu quatre mois presque entièrement dénué de livres! M. Karamsin avait dans son cabinet une collection d'estampes des principaux savans de l'Allemagne, et je pus m'entretenir avec lui de Wieland, de Schiller, de Herder, de Goëthe, et de ma chère patrie qu'il aimait beaucoup.

Je passai à Moskou ce jour et le suivant jusqu'au soir, et consacrai ce tems à voir quelques curiosités de la ville. Mon espérance d'apprendre de nouveaux détails sur ma famille fut vaine, et je pris bientôt pour un faux bruit la nouvelle, si peu vraisemblable

en elle-même, de la réception de ma femme à Pétersbourg.

J'aurais aimé faire visite à Twer au général Mertens, pour me rappeler avec lui la triste journée, que nous avions passée ensemble sur le Wolga; mais il faisait la tournée de son nouveau gouvernement.

Je résolus à Witschnei Wolotschok, n'étant plus éloigné de Pétersbourg que de 432 werstes (environ 124 lieues), de me séparer de mon cher Wassili Sukin, qui jusqu'ici était resté par pure complaisance avec moi, pour ne pas m'abandonner entièrement à mon paresseux, et de lui faire prendre les devans, afin qu'il pût, dans le cas où ma femme serait effectivement à Pétersbourg, l'avertir de ma prochaine arrivée. Je le chargeai d'un billet pour elle, dans lequel je la priais de venir à ma rencontre jusqu'à la première poste. Je lui donnai en même tems l'adresse de mon vieux et constant ami Graumann (1), chez qui il pouvait apprendre si elle était à Pétersbourg et où elle logeait.

Il partit accompagné de mes vœux ardens, et je calculai qu'il pourrait être rendu à Pétersbourg vingt-quatre heures avant moi. Il parut cependant que cette marque de confiance

(1) Vingt-quatre années n'ont apporté aucune altération à nos sentimens réciproques.

que je venais de donner à Sukin, piqua un peu d'ambition mon lent et lourd Carpow. Il se montra plus éveillé et plus actif qu'auparavant. Nous passâmes par Nowogorod, célèbre par l'alliance anséatique, sans nous y arrêter, et par-tout où nous arrivions, Sukin ne venait que d'en partir peu d'heures auparavant.

A l'avant-dernière poste, il lui était arrivé pis encore. Il y avait laissé par mégarde, son passeport, sans lequel il n'aurait pas osé rentrer dans Pétersbourg. Il nous attendait dans des angoisses mortelles, à la dernière poste, et nous lui remîmes son papier, dont par bonheur nous nous étions chargés. Il était environ quatre heures après midi. Nous fîmes un peu de toilette, et je remontai pour la dernière fois dans mon kibik avec un battement de cœur violent.

A *Zarskoselo*, maison de plaisance de l'empereur, nous fûmes arrêtés trois ou quatre fois par des piquets, dont les informations détaillées me coûtèrent maints soupirs. Cependant ma patience devait être mise à une plus rude épreuve; une quantité de troupes avait reçu ordre ce jour-là de marcher à Gatschina, château favori de l'empereur, pour y être passée en revue, et je rencontrai à onze ou douze werstes de Pétersbourg, six régimens en marche, avec caissons, fourgons, etc.,

à travers lesquels il fut impossible de me faire jour. Il fallut attendre une mortelle heure. Q'uon juge de mon désespoir !

De plus, peu s'en fallut que je ne m'attirasse une mauvaise affaire sur les bras. Le grand-duc Alexandre était à cheval à la tête des troupes. Je ne le connaissais pas; et quand même je l'eusse connu, j'ignorais l'ordre sévère qui enjoignait à chacun de descendre de voiture quand une des personnes de la famille impériale venait à passer. Mon indolent Carpow le connaissait sans doute aussi peu que moi, et nous restâmes à nos places. J'eusse été infailliblement arrêté et conduit dans les prisons de la police, si le gracieux grand-duc, en nous regardant en face, ne se fût montré supérieur à la faute involontaire que nous commettions en négligeant de lui rendre le respect qui lui était dû.

A neuf heures du soir nous arrivâmes enfin aux barrières de la capitale, et nous y subîmes, aussi bien qu'ensuite à la porte, un long et pénible examen. On nous donna un cosaque à cheval pour nous accompagner jusques chez le commandant, qui demeurait dans le château impérial. Les deux couriers montèrent, tandis qu'avec des sensations que rien ne peut exprimer, j'attendais à cette place que je connaissais si bien.

Un quart d'heure s'écoula de cette manière,

après quoi nous fûmes conduits chez le comte de Pahlen, gouverneur militaire de la ville. Il n'était pas chez lui, et il nous fut permis de passer outre. Je mourais d'envie, quelque tard qu'il fût, de me rendre encore chez mon ami Graumann; mais les couriers avaient l'ordre exprès de nous déposer chez le procureur-général. On nous y conduisit. Il était à Gatschina, et son suppléant au département qu'on appelait celui des *expéditions secrètes*; M. le conseiller d'État Fuchs, logeait loin de là. Que faire? Les couriers nous laissèrent, le marchand et moi, dans la rue, à la garde des nombreux domestiques du procureur-général, que la curiosité avait attirés autour de nous, et volèrent chez M. de Fuchs.

Je restai une bonne demi-heure appuyé contre le parapet de la Moïka, l'œil fixé sur ses vagues paisibles, et le cœur déchiré par mille sensations opposées. Enfin les couriers revinrent, et le conseiller d'État de Fuchs les suivit de près. Il me parla avec beaucoup de politesse, et m'assigna une petite chambre pour y passer la nuit. A la demande qu'il me fût permis de me rendre chez mon ami Graumann, il répondit honnêtement que, bien que je ne fusse absolument plus prisonnier d'État, il devait avant toutes choses faire à mon sujet son rapport à Gatschina,

pour demander des ordres ultérieurs, et qu'il allait l'expédier tout de suite par estafette. La réponse ne pouvant arriver que le lendemain, il me pria de m'arranger cette nuit comme je pourrais.

Je demandai des nouvelles de ma femme; il ne put m'en donner, et mon beau rêve, qui m'avait si agréablement accompagné de Moskou à Pétersbourg, s'en alla en fumée.

Je lui demandai de plus une explication sur les raisons qu'on avait eues de m'exiler. Il ne put répondre autre chose, sinon que tout avait été fait par ordre spécial de l'empereur, qui, depuis quelques jours, s'était informé plusieurs fois si je n'étais pas de retour; que, d'ailleurs, tous mes papiers se trouvaient sous la garde du procureur-général, et qu'ils me seraient fidèlement rendus.

Là-dessus il me souhaita le bonsoir, et alla expédier son estafette.

Ma première nuit s'écoula tristement et sans que je pusse prendre du repos. Je me voyais plus douloureusement trompé que jamais, parce que mon desir d'apprendre des nouvelles de ma famille n'avait jamais été si grand et si fondé. A ce chagrin se joignit l'impression sombre et mélancolique du lieu où j'étais. C'était une petite chambre basse et étroite dans laquelle on conduisait indifféremment tous ceux qui, innocens ou coupables, tombaient

dans les mains de l'expédition ou inquisition secrète. Outre une table, une chaise et un chalit sans lits, il n'y avait que les quatre murailles. Le chalit fourmillait d'insectes et de vermine, ce qui m'empêcha d'essayer même de me livrer au sommeil. Avec quelle joie je vis paraître le jour ! avec quelle impatience j'attendis le retour de l'estafette qui allait m'apporter ma liberté et la permission d'aller trouver mon ami Graumann.

Il était environ huit heures, quand je vis entrer M. de Fuchs chez moi. Point encore de réponse de Gatschina ; mais qu'on juge de mes transports lorsqu'il me dit : Madame votre épouse est à Pétersbourg. Telle est la sensation du paralytique à qui l'électricité bienfaisante rend l'usage de ses membres. Je restai comme pétrifié ; mes larmes coulèrent : Où est-elle ? fut toute ma réponse. Il n'en savait rien. Il n'osait pas même me dispenser de l'état d'arrestation où je me trouvais encore. Cependant, me dit-il, il vous est permis de faire venir chez vous qui vous voudrez.

J'envoyai tout de suite mon gentil Sukin chez M. Graumann avec quelques lignes de ma main. Sukin fut bientôt de retour, et me peignit les transports de mon digne ami, qui lui avait fait un très-beau présent, et qui me répondit ce qui suit :

« Votre femme et vos enfans se portent

bien, et logent non loin de moi. Avant de les voir, passez chez moi, afin que je puisse préparer Christine à cette entrevue ; la joie subite pourrait lui devenir mortelle ».

Sukin retourna chez lui pour lui apprendre que je n'osais pas encore sortir, mais que je pouvais voir du monde chez moi, et que je le conjurais par notre ancienne amitié de me réunir au plus vîte avec ma famille.

Il arriva. Je ne parle pas de nos mutuels ravissemens, de notre joie, de notre attendrissement, de nos transports muets ; c'était le premier échelon sur lequel je devais m'élancer bientôt dans le paradis domestique. Il m'apprit que ma femme se portait bien, mais qu'elle était encore très-faible d'une fausse-couche et d'une hémorrhagie, que mon malheur lui avait causée. Il me prouva la nécessité de la préparer lentement et avec précaution à me voir, quoiqu'elle m'attendît depuis long-tems. Je me rendis à des raisons dont l'importance calma le feu de mon impatience, et je le laissai faire.

Avant que d'arriver chez moi, il avait passé chez elle. Sa mine riante lui ayant paru d'un bon augure, elle l'avait reçu avec ces mots : vous m'apportez sûrement des nouvelles de mon mari. Il lui avait répondu qu'oui, et que mon arrivée n'était pas éloignée. Là-dessus il lui avait montré le billet que je lui avais écrit

de Wischnei Wolotschok, par lequel je la priais de venir à ma rencontre jusqu'à la première poste. Wassili Sukin lui avait remis à lui-même ce billet, devenu inutile, avec celui que je lui écrivis de l'expédition secrète, et mon ami avait su en faire ce bon usage. Ma bonne et vive Christine, hors d'elle-même à la vue de ce billet, avait tout de suite commandé des chevaux, et voulait se mettre en route; elle exigea de Graumann qu'il allât demander incessamment au gouverneur militaire le passe-port sans lequel on ne pouvait pas même alors sortir des portes de la ville. Il fut obligé de le lui promettre pour la forme; et sous prétexte de se rendre au gouvernement, il était venu me trouver.

Il me vit tout aussi brûlant d'impatience et de desir; je bénis à-la-fois et je condamnai sa sage prudence. Il me quitta peu après avec promesse de m'amener ma femme, dès qu'il croirait pouvoir le faire sans danger.

En rentrant chez elle, elle lui demanda le passe-port. Où est le passe-port? — Vous n'en avez plus besoin. — Il est arrivé? et elle se jette à son cou.

En vain veut-il lui faire encore quelques représentations. Il est obligé de la prendre dans son carrosse, et tout ce qu'il put obtenir d'elle, fut qu'elle resterait quelques minutes

seule dans la voiture, pour qu'il pût m'avertir de son arrivée.

Je m'entretenais avec M. de Fuchs, quand Graumann entra avec le visage d'un ange, et me dit : Votre femme est là ; je n'ai pu la retenir plus long-tems. Je jetai un cri de joie. M. de Fuchs eut la délicatesse de se retirer pour ne pas troubler les premiers instans de notre réunion. Graumann était allé la chercher. Je me tenais tremblant à la fenêtre qui était au-dessus de la porte de la maison, je vois entrer ma femme, je chancèle vers la porte ; elle s'élance, et tombe évanouie dans mes bras.

Qui tenterait de décrire une scène pareille ? Malheur au lecteur qui ne la sent pas avec moi ! Oui, il y a dans la vie des momens qui contre-balancent toute une suite d'années, qui compensent une longue série d'années malheureuses ! Je n'aurais pas, pour tout au monde, donné le souvenir de tous mes maux pour cette minute ; la jouissance délicieuse de ce moment les surpassait de beaucoup.

Avec le secours de mon ami, j'avais placé ma femme sur la seule chaise qui fût dans la chambre, je m'étais mis à genoux devant elle ; j'avais couché ma tête sur ses genoux, je pleurais comme je n'ai jamais pleuré, et j'attendais qu'elle ouvrît les yeux. Elle revint à elle, se pencha affectueusement sur moi,

et ses larmes se mêlèrent avec les miennes. Long-tems nous ne pûmes parler. Mon ami se promenait en silence et vivement ému dans la chambre ; témoin de cette scène touchante, il en partageait la douceur. Ame droite, honnête, vraie et noble, cette heure t'a récompensé de tout ce que tu as fait pour moi et pour les miens. Tu as joui d'une scène qui ne se répète que rarement sur le grand théâtre du monde, et ta généreuse amitié a contribué à la préparer.

Après que les premiers transports de notre ravissement se furent calmés un peu, et que le chaos de nos sensations se fût débrouillé ; après que nous eûmes retrouvé la parole et la voix, que de questions nous nous fîmes, que de réponses, que de récits et de narrations entrecoupées ! Combien de fois nous nous interrompîmes pour baiser, en souriant, les larmes qui coulaient de nos yeux ! C'était comme si nos tombeaux s'étaient ouverts, comme si nous nous élevions de la terre, deux substances célestes, pour jouir d'une nouvelle union dans un meilleur monde, en jetant un dernier regard sur les peines passées de notre carrière terrestre.

Ma bonne femme me raconta ses destinées depuis le moment de notre séparation. Elle me fit le récit de son réveil après son premier évanouissement, du silence de mort qui

l'environnait et qui n'était interrompu que par les sanglots de ma chère Émilie qui, assise à terre dans un petit coin, pleurait en cachette.

En vain m'étais-je flatté, dans mon malheur, que le gouverneur de Courlande et sa famille auraient pitié de ma femme. Abandonnée d'eux et de tout le monde, elle ne trouva de la consolation et de la compassion que là où elle n'avait aucun droit d'en attendre, dans l'hôtel garni où nous étions débarqués. L'hôte et sa femme (ces honnêtes gens s'appellent *Rader*) la traitèrent avec humanité et avec délicatesse, et fournirent par là une belle preuve que l'intérêt se tait à la voix du sentiment, même dans des conditions où il est commun et pardonnable de s'y livrer. Forcée par mon malheur et par notre séparation, autant par raison que par nécessité, à une stricte économie, ma femme refusait à ses enfans les friandises accoutumées; mais madame Rader leur en fournissait en cachette. Bien plus, tous les jours elle plaçait, sur la table de leur mère malade, des gelées et autres plats choisis, sans les coucher sur le mémoire.

Le général d'Essen, avec lequel nous sommes alliés (le même qui, en Hollande, prit le commandement après la malheureuse bataille où le général Hermann avait été fait prisonnier, et qui fut bientôt après exclu du service,

parce que le *** d'**** haïssait le témoin de ses exploits,) venait voir ma femme régulièrement deux fois par jour, sans s'embarrasser du danger auquel il s'exposait, lui qui avait déjà tant souffert des atteintes de la calomnie. Il fit son possible pour consoler et distraire sa parente: elle ne saurait lui manquer, la récompense que mon cœur lui souhaite!

M. de Wachter, conseiller de la régence, et son épouse, que nous avions appris à connaître à Reval, sans être jamais entrés avec eux dans des relations plus intimes, prouvèrent, dans cette occasion, que le malheur resserre les liens de la société.

Avec quel plaisir, avec quelle reconnaissance je nomme ici le petit nombre d'ames nobles et généreuses qui aidèrent ma femme, de tout leur pouvoir, à supporter le fardeau qui la courbait à terre.

M. le secrétaire Weitbrech eut une seule fois la bonté d'aller voir ma femme, et *de se fâcher* de ses larmes. « Ne pleurez donc pas, se tuait-il de lui dire; à quoi vous servent vos larmes »? Elle insistait pour voir le gouverneur. « Le gouverneur, répliqua-t-il, le gouverneur aime tout aussi peu que moi à voir pleurer le monde». Ah! reprit ma femme avec indignation, s'il ne veut pas voir les malheureux, il doit renoncer à son poste.

A la fin elle parvint à en obtenir une audience. M. de Driesen la reçut en robe-de-chambre, la pipe à la bouche, lui dit une foule de jolies choses bien insignifiantes, mais ne lui offrit pas même de s'asseoir, et excusa son épouse de ne pas pouvoir recevoir la mienne, à cause de sa grossesse : comme si cette circonstance empêchait une femme de voir chez elle une infortunée ; après quelques momens d'une conversation vague, dans laquelle il lui cacha soigneusement mon sort, il rompit l'entretien, éconduisit ma femme et ne s'en embarrassa plus. A tout moment celle-ci s'attendait à me voir revenir de Pétersbourg. Chaque bruit de voiture la faisait tressaillir et voler à la fenêtre. Toutes les lettres qu'elle écrivait devaient être montrées au gouverneur. Elle n'osait rien y insérer de relatif à mon malheur et à sa propre situation. On en faisait partir le plus petit nombre à leur adresse, mais on avait soin de les copier toutes, et d'envoyer ces copies à Pétersbourg. Une seule lettre parvint heureusement à mon ami Graumann, l'honnête Rader s'étant chargé lui-même de la remettre à la poste.

Dieu soit loué ! on peut, sans avoir le moindre danger à craindre, placer à découvert dans cette histoire les traits nobles et infamans qui entrent dans sa composition, et en caractérisent les principaux acteurs.

Enfin, après quinze jours d'attente et d'alarmes, ma femme obtint de l'empereur la permission de se retirer en Esthonie, auprès de ses parens. Elle partit de Mietau; arrivée à Riga, elle se vit obligée de s'y arrêter pour cause de maladie. Le sieur Langwitz, aubergiste de l'*hôtel de Pétersbourg*, eut l'imprudence de lui répondre à la question: Si j'avais logé chez lui en passant par Riga? que non, puisqu'on m'avait transporté directement à Tobolsk. Quelle dut être la frayeur de ma femme, qui n'avait pas la plus légère idée de mon exil! Aussi ne voulut-elle pas ajouter foi à cette nouvelle; et mon ami Eckardt, conseiller de la régence, soutenu par quelques autres personnes humaines et charitables, parvint à lui faire reprendre courage.

Je me hâte de placer à la tête de ces ames nobles et compatissantes, M. de Richter, gouverneur de Riga. Il s'empressa de venir voir ma femme; eut envers elle les procédés les plus délicats et les plus généreux, et lui fit ainsi sentir doublement par ce contraste, les duretés par où elle avait passé à Mietau. La seule chose qu'il dut lui refuser, ce fut de lui apprendre où j'étais; cependant il lui jura sa parole d'honneur que je n'étais pas renfermé dans la forteresse de Riga ni dans

les environs, et qu'il avait de ma vie et de ma santé des nouvelles satisfaisantes.

Je nomme encore avec reconnaissance deux personnes que les liens de la parenté et de l'humanité attiraient également vers ma pauvre femme délaissée : ce sont le comte Sievers de Wenden et son épouse. Ce couple généreux rechercha avec empressement ma femme, et la traita avec l'intérêt le plus tendre et les soins les plus délicats. Puissent-ils en lisant l'un et l'autre ces lignes, ne pas les prendre pour la mesure de mon éternelle reconnaissance, mais s'assurer qu'elle égale en étendue et en force leurs nobles sentimens!

Quoique consolée par la part active que l'incomparable gouverneur de Riga et toute la ville prenait à mon étrange sort; quoique soutenue par les procédés tendres et fraternels de mon ami Eckardt, qui adoucissait ses heures les plus amères; quoique traitée avec autant d'habileté que de désintéressement par l'excellent médecin Stoffregen, ma femme avait souvent des momens où le fardeau de ses chagrins menaçait de l'accabler. Nos pauvres petits orphelins, par exemple, jouaient souvent devant la porte; les passans s'arrêtaient, demandaient à qui ils appartenaient, et après l'avoir appris continuaient leur chemin en pleurant et en s'écriant : Les pauvres petits enfans! Cela se répéta si souvent, qu'un jour

les enfans montèrent chez leur mère, et lui demandèrent : Pourquoi sommes-nous donc de pauvres enfans ? Une autre fois ma chère Emilie se mit d'elle-même à dire : « Maman ; fais-moi apporter des chaînes ; Emilie veut s'en charger et rester toute tranquille, pourvu qu'Emilie soit avec papa ». Qu'on se représente quel effet durent faire de telles scènes sur un esprit aussi ébranlé, sur une santé aussi délabrée que celle de ma pauvre femme !

Dès qu'elle eut repris quelques forces elle continua son voyage, et se rendit par Dorpat à notre cher Friedenthal. Les sentimens les plus amers se réveillèrent avec force en elle, lorsque du haut d'une colline elle apperçut le lieu où nous avions coulé ensemble plusieurs années dans le sein d'une félicité pure et constante. Elle n'osa pas prendre sur son cœur trop sensible d'entrer seule dans notre demeure riante, dans nos chers appartemens, où chaque coin, chaque meuble lui aurait retracé mon idée : elle se fit conduire chez le prévôt Koch, pasteur de la paroisse, et l'un des plus dignes ecclésiastiques qui aient jamais prêché l'évangile de vérité. Son épouse, d'origine française, et qui, jadis l'institutrice de ma femme, a le mérite d'avoir la première enrichi son esprit et son cœur de lumières et de sentimens ; son épouse ne le cède à son mari ni en culture, ni en raison, ni en talens.

Ils avaient lié connaissance dans la maison paternelle de ma femme, où il était gouverneur et elle gouvernante ; bientôt ils s'aimèrent, et finirent par s'épouser. M. Koch est outre cela, mon ancien ami d'université ; de sorte que nos maisons sont toujours restées tendrement et étroitement liées. Par toutes ces raisons, ma bonne Christine fut accueillie par ce couple respectable comme une fille par ses père et mère ; on la consola, on la soigna, on lui prodigua les plus tendres caresses.

Il y eut des gens officieux qui conseillèrent à cet honnête homme de se débarrasser de ma femme pour ne pas s'exposer lui-même à quelque danger. « Non, répondit-il avec fermeté, et dût-on m'envoyer à l'instant même en Sibérie, je ne l'abandonnerai point ».

Que Dieu bénisse cette famille d'un mérite rare qui, dans un coin reculé de la terre, fait le bien sans pompe et sans parade, et joint à l'honnêteté et à la probité de l'homme des champs, la culture et la délicatesse de l'homme des cours! Que Dieu les bénisse ! et si tôt ou tard un caprice du sort ou de la fortune troublait le bonheur d'un de leurs enfans ou de leurs neveux, je veux que ces lignes deviennent pour moi et pour mes descendans une lettre de change formelle et sacrée ; je déclare, à la face de l'Europe entière, qu'aussi long-tems que mes enfans respecte-

ront ma mémoire et feront cas de ma bénédiction, chaque être malheureux de cette famille chérie trouvera ouverts ma maison et mon cœur, les maisons et les cœurs de mes descendans !

Ici, dans le cercle de ses respectables amis, ma femme reçut enfin la lettre que je lui avais écrite de Stockmannshoff, et qui avait subi d'étranges destinées avant de parvenir au lieu de sa destination. Le jeune homme à qui je l'avais confiée, avec les deux autres, manquait apparemment de courage ou d'intelligence pour les faire parvenir à leur adresse. Le chambellan de Bayer, ou peut-être même le prudent sieur Prostenius, les envoya probablement au gouverneur de Riga, qui dut les expédier au procureur-général à Pétersbourg. (Cependant la lettre au comte Cobenzl a été tout de suite supprimée, et vu l'horizon politique qui commençait à se brouiller, cette précaution était aussi sage que nécessaire.) Le procureur-général montra ces lettres à l'empereur, qui trouva fort mauvais que j'eusse appelé le comte de Pahlen son favori, et qu'en cette qualité j'eusse réclamé sa protection. C'était une des singularités de ce prince, de ne point vouloir qu'il fût dit qu'il avait un favori, et que personne au monde pût se glorifier d'influer sur son esprit. On peut croire, d'ailleurs, que le procureur-général,

ennemi déclaré du comte, ne manqua pas cette occasion pour le desservir auprès de l'empereur, et pour présenter la chose sous un point de vue odieux. En un mot l'empereur, quoiqu'il vît le comte tous les jours, lui fit remettre ma lettre par le procureur-général, ne lui en dit pas le mot, et le bouda. Le comte m'a insinué dans la suite qu'il s'en est fallu de peu que je n'eusse été cause de sa disgrace.

Quant à la lettre à ma femme, quoiqu'il eût été plus délicat de la supprimer, puisque je l'avais écrite au moment du plus affreux désespoir, l'empereur ordonna qu'elle lui fût remise contre sa quittance. Elle fut donc envoyée au gouverneur d'Esthonie qui, à son tour, l'envoya au baron de Rosen, juge provincial (1) du cercle de Wesenberg, lequel enfin la remit à ma femme, et s'en fit donner une quittance signée de sa main tremblante.

Cette malheureuse lettre fit, comme je ne l'avais que trop craint et prévu, l'effet le plus funeste. Ma pauvre femme, réduite aux abois, fit une fausse-couche de trois mois, suivie d'une hémorrhagie; on douta de sa guérison, on la voyait toucher au terme de ses maux. Sans la tendresse incroyable, sans les soins

(1) Les juges ou conseillers-provinciaux des provinces de Livonie et d'Esthonie, exercent la police des campagnes.

inexprimables de la famille Koch, je pleurerais sa mort avec mes six orphelins ; et quel empereur, quel empire aurait pu me dédommager de cette perte, ou la remplacer !

Elle fut sauvée. Dès qu'elle eut un peu repris ses forces, elle accepta l'invitation de mon ami intime Knorring à Réval, et s'y rendit pour se concerter avec ses parens et ses amis, non sur ce qu'elle avait à faire, car l'incomparable femme était décidée à me suivre en Sibérie, mais comment elle exécuterait ce projet, et comment elle arrangerait auparavant nos affaires d'intérêt.

Quelques-uns de nos ci-devant amis de Réval se conduisirent d'une manière très-équivoque, à l'arrivée de ma femme ; je les passe sous silence pour rendre justice à mes véritables amis Knorring, son épouse, Hueck et tant d'autres qui s'abandonnèrent sans crainte et sans scrupule aux impulsions de leur cœur. En vain quelques esprits pusillanimes conseillèrent-ils à Knorring de fermer sa porte à sa malheureuse amie. Il resta ferme, et son amitié ne varia point, quoiqu'il m'ait avoué depuis, qu'il s'était attendu à des désagrémens, et même à faire le voyage de Pétersbourg pour se justifier.

Ma femme n'avait qu'une idée qui l'occupait toute entière, celle de son voyage de Sibérie. Quoi qu'on pût lui dire pour l'en

détourner, elle fut inébranlable, et quand on lui faisait espérer que mon exil ne serait pas de longue durée, et par conséquent son voyage inutile, elle répondait avec vivacité : Et quand il ne servirait qu'à adoucir son sort pendant quelques jours ! Sa femme-de-chambre, Catherine Tengmann (elle mérite bien que je la nomme, c'est un hommage de la reconnaissance) s'offrit à l'accompagner, quoiqu'elle eût une mère de soixante-dix ans, qu'il fallait quitter. J'ai partagé votre bonheur, dit-elle ; il est juste que je partage vos infortunes. Ma femme voulait prendre Emilie avec elle, et laisser les autres enfans à Réval. Elle offrit une récompense considérable à un homme sûr qui devait l'accompagner, et son départ fut fixé au premier juillet.

Les choses en étaient là le 17 juin, et ma femme avait passé toute la matinée dans une sombre mélancolie. Après le dîner elle monta dans sa chambre, et se jeta sur le lit pour prendre un peu de repos. M. de Knorring prenait l'air sur le balcon ; il voit arriver un courier au grand galop le long de l'avenue ; le courier passe, s'informe, revient, tient ses dépêches en l'air, descend de cheval et se précipite à la porte. Mon ami vole au-devant de lui, moitié crainte, moitié espérance ; sa famille tremblait pour lui-même. *Bonne nouvelle !* le courier entre avec ce cri de

joie, et tenant à la main une lettre du comte de Pahlen pour ma femme. Knorring allait prendre la lettre, mais le courier veut la remettre en mains propres à son adresse.

Quoique ivres de joie, mes amis crurent cependant devoir prendre ici les plus grandes précautions. D'un côté, ils ne voulaient pas éveiller ma femme : d'un autre côté, ils brûlaient d'envie de lui communiquer cette heureuse nouvelle. Mais ma femme ne dormait pas, elle vit s'entrouvrir la porte ; elle vit s'alonger les têtes pour voir si elle reposait ; elle vit sur toutes les figures l'expression d'une joie qui depuis long-tems n'y paraissait plus. Qu'y a-t-il, leur demanda-t-elle en se redressant, me voulez-vous quelque chose ?

Rien du tout, lui répondit-on avec une indifférence feinte : nous venions voir si vous dormiez.

Non, non ! vous avez quelque bonne nouvelle à m'apprendre, je le vois à votre mine.

Eh bien, oui, de bonnes nouvelles de votre mari. Il y a un courier du comte de Pahlen qui vous attend.

D'un saut ma femme fut à la porte, et d'un second au vestibule où était le courier ; elle lui arrache la lettre, l'ouvre et lit avec des yeux baignés de larmes :

Madame

MADAME,

Sa majesté l'empereur, daigne vous permettre de vous rendre à Pétersbourg, et d'y vivre avec votre mari. Je m'empresse avec le plus vif plaisir, de vous donner avis de cette faveur particulière de notre gracieux souverain, afin que vous vous mettiez en route pour Pétersbourg, dès que vous le jugerez convenable. Il a été dépêché un courier à votre mari, afin qu'il puisse être à Pétersbourg quand vous y arriverez, ou y arriver d'abord après vous. Je me ferai, du reste, un véritable plaisir de vous faire arranger une demeure convenable.

Agréez, madame, les assurances de la vive part que je prends à cet événement, et de l'estime parfaite avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué serviteur,

Comte DE PAHLEN.

A St.-Pétersbourg, le 15 juin 1800.

Le récit que mes amis me firent de l'impression que cette lettre produisit sur ma femme, est des plus touchans. Sa joie ressemblait à de la folie. Elle qui à peine avait la force de passer seule d'un sofa à l'autre, sautait comme un chevreuil, sans pouvoir se tenir en place; elle allait, elle venait, elle

cherchait mille choses dont elle croyait avoir besoin : elle riait et pleurait en même tems. Elle fit présent au courier de tout l'argent qu'elle avait en son pouvoir. On devait tout de suite faire les préparatifs du voyage ; elle voulait partir dès le lendemain, et déclara net qu'elle regarderait comme son ennemi, quiconque s'opposerait à ce dessein.

Heureusement que mon ami, le médecin Bluhm, qu'on avait fait avertir tout de suite, ne craignit pas de s'exposer à sa disgrace. Il parvint à lui faire comprendre que l'état exalté où elle se trouvait n'était rien moins que de la force, et elle consentit à la fin d'attendre encore quelques jours.

Cependant, bientôt après le courier, arriva un messager du gouverneur de Réval (car mon ami logeait à la campagne.) Le procureur-général lui avait communiqué la même nouvelle, avec ordre de fournir à madame de Kotzebue tout ce qui lui serait nécessaire pour le voyage, et de faire rapport de la somme. Il l'avertit en même tems que le gouverneur militaire de Pétersbourg avait ordre de préparer, pour ma femme et pour moi, un logement convenable.

Ma bonne Christine se vit, par l'offre de l'empereur de concourir aux frais du voyage, dans le même embarras où je me trouvai quelques semaines plus tard à Tobolsk. Trop

fière pour demander beaucoup, et trop craintive de passer pour arrogante en ne demandant rien, elle consulta ses amis et se borna, d'après leur avis, à demander les frais du voyage jusqu'à Pétersbourg, qui lui furent tout de suite payés.

La manière dont la plus grande partie des Révaliens se conduisit à cette occasion, leur assure à jamais ma plus vive reconnaissance. Au bout d'une demi-heure, la nouvelle s'était répandue dans toute la ville. On se la disait dans les rues; on arrêtait les voitures pour l'apprendre à ceux qui étaient dedans, qui à leur tour faisait arrêter quand ils rencontraient quelqu'un de leur connaissance pour la leur apprendre. Le savez-vous? criait-on du plus loin qu'on voyait quelqu'un. Oui, je le sais, répondait-on d'ordinaire. Ce n'étaient pas mes *amis* seuls qui chantaient victoire; tous les *cœurs* prenaient part à la joie, et la bonne ville de Réval prouva qu'elle était peuplée d'ames sensibles.

Le quatrième jour, ma femme fut en état de partir. Elle fit les cent lieues de Réval à Pétersbourg, d'une traite, sans prendre une heure de repos en chemin, et dans l'attente de m'y trouver peut-être, puisque la lettre du comte de Pahlen lui en donnait l'espérance. La bonne volonté seule du comte avait pu lui suggérer cette idée, car le courier qu'on

m'avait expédié n'étant parti que le 15 Juin, il était impossible que j'arrivasse à Pétersbourg sous moins de sept semaines; et même pour y arriver à ce terme, il fallait voyager (comme je le fis) plus vîte que la poste aux lettres. Ma femme arriva donc beaucoup plutôt que moi, et alla loger à l'auberge, la demeure qui nous était destinée n'étant pas encore en état de nous recevoir, et n'ayant pas du tout été arrangée dans la suite, parce qu'un excès de délicatesse de sa part l'empêcha d'y faire penser.

Je ne ferais pas mention de cette circonstance, si elle ne me fournissait l'occasion de mettre, dans un nouveau jour, la noble délicatesse de mon ami Graumann. S'appercevant que la dépense de l'auberge, pour une famille nombreuse, surpassait les moyens actuels de ma femme, il loua, dans le plus grand secret, un appartement qu'il paya d'avance pour deux mois, qu'il arrangea au mieux, et où il pria ma femme de le suivre. Quelle fut sa surprise lorsqu'elle trouva, en entrant, un appartement élégant et commode, de cinq pièces; des lits dans la chambre à coucher; de la vaisselle dans la cuisine; du linge de table et des porcelaines dans le buffet, et les armoires remplies de sucre, thé, café, bougies, etc., en grandes provisions. La vaisselle d'argent nécessaire n'était même pas

oubliée ; de sorte que ma femme se vit tout d'un coup transplantée dans un nouveau ménage, sans que cet homme généreux, qui l'avait créé d'un coup de baguette, ait jamais voulu lui avouer la somme qu'il avait consacrée à cet acte d'amitié. O ! le calice le plus amer de l'infortune mérite des larmes de joie et de reconnaissance, lorsqu'après l'avoir vidé, on trouve au fond la médaille si rare de la vraie amitié !

Tel fut le récit de ma femme, et les heures dansaient autour de moi et de l'épouse qui venait de m'être rendue. Les murailles qui nous renfermaient, ces murailles contre lesquelles tant de soupirs d'infortunés étaient allés se briser, retentirent des plus doux ravissemens, du plus tendre amour, de l'amitié la plus reconnaissante.

Il ne manquait, pour rendre parfaite cette scène de bonheur, que la présence de mes enfans. Leur mère fut les chercher ; ils attendaient ce moment avec l'impatience la plus impétueuse ; ils arrivent ; je les vois sortir de voiture, je les entends monter l'escalier, je les sens se pendre à mon cou. — Il faut être père pour me comprendre.

Il était midi, il était après-midi sans que nous nous en apperçussions. L'estafette de Gatschina ne revenait point, et je n'y faisais aucune attention. N'avais-je pas dans ma

petite chambre, ou si vous l'aimez mieux dans ma prison, tout ce que mon cœur désirait !

Un événement qui se passa vers le soir, contribua à renouveller et à augmenter notre attendrissement et notre joie. J'avais oublié de dire que le marchand russe, mon compagnon de voyage, arrivant à Moskou, espérait d'y apprendre des nouvelles de sa femme et de sa fille. Il était allé, pour cet effet, trouver un de ses parens pour s'en informer, et en était revenu en proie à la plus vive douleur. « J'étais si joyeux, me dit-il avec une simplicité naïve et touchante, mais Dieu a changé ma joie en tristesse : ma femme et ma fille sont mortes ». Depuis il n'en avait plus parlé en route, et en général il ne parlait plus ; je le voyais souvent pleurer seul dans son kibik, et les larmes couler le long de sa barbe grise. A notre arrivée à Petersbourg on lui avait assigné, en attendant, la même chambre qu'à moi. Il était dans un coin, triste et silencieux, quand ma femme entra. Témoin de notre félicité, il ne faisait que soupirer, sans nous adresser la parole, et un morne chagrin était peint sur son visage.

Vers le soir son conducteur Sukin entre tout d'un coup : *Iwan Semenowitsch*, lui dit-il, ta femme et ta fille sont en vie,

sont ici ! Il sortit comme d'un rêve, s'élança de son siége, chancela vers la porte, et sa femme et sa fille étaient dans ses bras. Ce fut une répétition touchante de la scène que nous venions de jouer nous-mêmes. Ce qui servit à en rehausser le prix, c'était la longueur de l'absence. Il avait quitté sa femme jeune et bien prise, il la retrouvait un peu vieillie et avec beaucoup d'embonpoint. Sa fille n'avait que huit ans lorsqu'il partit pour son exil ; cet enfant était devenu une grande et jolie fille de seize ans. Il avait peine à en croire ses yeux et à croire à son bonheur ; il prenait de tems en tems la lumière pour éclairer sa fille en tout sens. Les traits de son visage étaient rians, et les larmes coulaient le long de ses joues. Un son inarticulé de joie et de surprise, ah ! ah ! ah ! était tout ce qu'il pouvait proférer.

Au milieu de cette mer de sentimens délicieux la journée s'était écoulée ; la nuit approchait, et privé des moindres commodités de la vie, accablé de fatigues et de sommeil, j'osai demander de pouvoir la passer dans ma demeure, en promettant de retourner dès le lendemain matin. M. de Fuchs eut la bonté de me l'accorder, en se rendant lui-même responsable de cette permission. Avec un cœur ivre de bonheur et de reconnaissance, j'entrai dans notre demeure que l'amour et l'amitié

avaient ornée à l'envi, et mes fidèles domestiques m'y reçurent avec des transports de joie.

A peine y fus-je une heure, qu'un billet de M. de Fuchs me notifia que l'ordre était arrivé de Gatschina de me mettre en liberté. Depuis quatre mois ce fut la première nuit où je pus m'endormir libre, dans les bras de ma femme et environné de mes enfans. Quel sommeil, et quel réveil plus délicieux encore!

Le lendemain matin je fus m'annoncer, conformément à mon devoir, auprès du comte de Pahlen, gouverneur militaire de Pétersbourg. Ce ne fut pourtant pas le devoir seul qui m'y conduisit; ce fut tout autant la reconnaissance, car, malgré ses nombreuses occupations, il avait trouvé le tems d'annoncer ma liberté, non-seulement à mon épouse, mais encore à ma bonne vieille mère, dans les termes les plus obligeans. La grande cour qui l'environnait (car alors tout se rassemblait à l'ombre d'un arbre agité souvent lui-même par la tempête) m'empêcha de lui dire autre chose que le formulaire d'usage, auquel il répondit de la même manière.

Le 13 août je reçus la copie d'un oucas, par lequel l'empereur me faisait don, en m'exemptant de toute redevance, de la terre de Worrokull, située en Livonie, et appartenant à la couronne. Cette terre, d'une belle

étendue, qui compte quatre cents ames, et me rapporte par an quatre mille roubles de bail, outre une maison commode et des avantages de toute espèce, est un don vraiment impérial, et la preuve la plus parlante de mon innocence.

J'aurais souhaité, pour oublier le rêve de mes malheurs, de pouvoir retourner en Allemagne, mais mes amis me déconseillèrent par de bonnes raisons d'en demander la permission. Je les suivis, parce qu'ils connaissaient le monarque mieux que moi, et me contentai de glisser dans ma lettre de remerciement, la phrase, que j'étais sur le point de me rendre à la campagne, pour y jouir, dans une plus grande tranquillité, des généreux bienfaits de S. M. I.

Ma lettre produisit un effet auquel je ne m'attendais pas. Dès le lendemain matin je reçus de M. Briskorn, secrétaire de l'empereur, la lettre du cabinet suivante :

« En commençant à lire à S. M. I., votre lettre, j'eus le plaisir de l'entendre m'ordonner d'expédier un oucas, qui vous nomme directeur de la troupe des comédiens allemands, avec le caractère de conseiller de la cour, et un traitement de douze cents roubles. Lorsque j'en vins à l'article où vous parlez de votre résolution d'aller à la campagne,

S. M. daigna m'ordonner de vous demander votre acceptation de la place susmentionnée. Je m'acquitte de ce devoir ; et en vous priant de me faire savoir le plutôt possible, si votre intention est d'accepter l'offre de notre gracieux Monarque, je suis avec une considération particulière, etc.

BRISKORN.

P. S. En qualité de directeur, vous seriez sous les ordres immédiats du grand-maréchal de la cour, comte Narischkin ».

Mon embarras, en recevant cette lettre, égala mon effroi. Je devais me charger de nouveau d'une direction de théâtre, moi qui à Vienne, malgré les bontés et la tendre bienveillance du baron de Braun, n'avais plus voulu me mêler d'une besogne aussi ingrate ; moi qui si souvent avais juré à ma femme et à moi-même de ne plus me laisser attirer sur ce chemin semé d'épines, et perfidement orné de quelques roses ; moi qui savais par tant de fâcheuses expériences, que les plus grands artistes sont souvent les hommes les plus immoraux et les plus intraitables ; qu'un seul mot de censure rend celui à qui on ose l'adresser tout bas, après l'avoir comblé tout haut d'éloges, notre ennemi implacable, quand même il nous aurait demandé notre

jugement et notre avis avec tous les dehors de la franchise et de la modestie ; que la plupart des artistes dramatiques, même d'entre les plus distingués, n'aiment pas l'*art*, mais l'*artiste*, mais eux-mêmes ; qu'ils sont charmés de voir un grand tableau mimique composé de caricatures et de formes baroques, pourvu que leur chère petite figure paraisse avec éclat au fond du tableau. Mais où me conduit une expérience longue et douloureuse de vingt années ! Qu'on me pardonne cette digression, que je finis en parodiant un mot connu de Shakespear : Vanité, ton nom est celui de tous les acteurs !

Et dans de telles dispositions, et avec ce trésor funeste d'expériences recueillies sur tant de théâtres, je devais me mettre à la tête d'une troupe qu'un entrepreneur nommé Miré, après l'avoir composée des débris de quelques troupes ambulantes, avait à la vérité bonifiée en y associant quelques bons comédiens venus d'Allemagne, mais qui était certes à mille piques de la perfection. Jusqu'alors une société de négocians de Pétersbourg l'avait soutenue par un fonds d'actions qu'ils avaient établi, mais elle touchait à sa fin. L'empereur, à la représentation du comte de Pahlen, résolut de la prendre à son service. Pour mon malheur il fallut que la circonstance de mon retour se rencontrât avec ce plan, et que

l'empereur eût l'idée assez naturelle de me confier la direction de l'entreprise. Sans doute que beaucoup de bienveillance de sa part, et le desir de m'obliger l'y engagèrent ; d'autant moins osais-je décliner la grace qu'il croyait me faire.

Je cherchai dans ma réponse, par les tours les plus fins qu'il me fut possible d'imaginer, à me tirer de ce mauvais pas, en peignant avec des couleurs également fortes ma reconnaissance sans bornes, et mon invincible répugnance pour ce genre de vocation. Tout fut inutile. Au lieu de répondre, je reçus la copie de trois oucas, dont le premier, adressé au grand-maréchal, me nommait directeur du théâtre allemand de la cour, le second au sénat, me nommait conseiller de cour, et le troisième m'assignait mon traitement sur la cassette de l'empereur. On joignit à ce traitement, qui pouvait paraître modique, dix-huit cents roubles de la caisse du théâtre, pour l'entretien d'un équipage, et outre le bois et la chandelle, un logement vaste et commode. Quant à la partie financière, l'empereur avait fait tout et au-delà de ce que je pouvais attendre de lui, et à cet égard ma reconnaissance était sans bornes ; j'avais, en y comprenant le bail de ma terre, un revenu annuel de neuf mille roubles au moins, outre la recette de la seconde représentation de mes

pièces nouvelles, ce qui ajoutait encore quelques mille roubles à mon revenu (1). Mais avais-je besoin de ce renfort de bien-être ? Le repos, la tranquillité, la santé, s'achètent-ils au poids de l'or ? N'avais-je pas à Jéna et à Weimar une maison moins superbe à la vérité, mais plus riante ; un revenu moins brillant, mais suffisant pour vivre ? N'y vivais-je pas sous un prince moins puissant il est vrai, mais aussi n'y vivais-je pas libre de toute crainte et de tout danger ? Enfin, ce qui seul vaut plus que tout le reste, n'y avais-je pas ma bonne et tendre mère, une mère à qui je dois toute ma culture, et qui attendait mon retour avec le plus ardent desir, pour que je lui aidasse à supporter le fardeau de la vieillesse ?

On venait, en même tems, de me rendre, de la part de l'inquisition secrète, tous mes papiers qu'on m'avait pris à la frontière. Il n'y manquait pas une feuille ; et je dois faire mention ici d'une circonstance extrêmement remarquable.

Je croyais être sûr, depuis le premier moment de mon arrestation jusqu'à la fin de mon

(1) Je viens de lire dans une des feuilles de la gazette *für die elegante Welt* (pour le beau monde), que durant mon séjour à Pétersbourg j'ai eu seize représentations à mon bénéfice. Le vrai est, que je n'en ai eu que six, qui m'ont rapporté un peu au-delà de trois milles roubles.

exil, que dans tout ce que j'avais écrit, il ne se trouvait pas une ligne qui pût autoriser le gouvernement à la conduite qu'on avait tenue à mon égard ; cependant il se trouvait effectivement dans mes papiers *une seule ligne*, qui, si elle était parvenue à la connaissance de l'empereur, aurait peut-être accru, du moins certainement prolongé mon malheur. Cette ligne se trouvait dans mon journal fait à Vienne. On m'y avait soupçonné, à mon-arrivée, et avant de me connaître, d'une teinte de jacobinisme. Peu de tems après mon nouvel établissement, je communiquai au baron de Braun mes craintes à ce sujet. Soyez tranquille, me répondit-il, dès que vous êtes sûr de vous-même. L'empereur est juste, et ne condamne personne sans l'examen le plus impartial et le plus sévère. En rapportant ces paroles dans mon journal, j'y avais ajouté la réflexion suivante : *Me voilà tranquille, j'ai beaucoup gagné. L'E... P ...trouve rarement qu'il vaille la peine d'examiner une affaire.*

Cette malheureuse remarque, ces mots effectivement durs et offensans, étaient entièrement sortis de ma mémoire. Qu'on se représente mon effroi, lorsqu'en feuilletant mes papiers ils frappèrent mes yeux ! Mais qu'on se représente en même tems l'excès de ma joie et de ma sensibilité, en voyant qu'une

main généreuse et bienveillante avait effacé cette ligne avec tant de soin, et en y prodiguant tant de traits et d'encre, que j'eus bien de la peine moi-même à deviner ce qu'elle avait contenu. Voilà une preuve que, malgré la terreur qu'inspirait généralement l'expédition ou l'inquisition secrète, ceux qui en étaient membres n'obéissaient qu'aux ordres sévères qui leur étaient enjoints, et s'abandonnaient, par-tout où ils l'osaient, aux sentimens plus doux de leur propre cœur. On doit sur-tout cette justice et cet éloge au conseiller d'État Makaroff : ses larmes se sont souvent mêlées aux larmes des malheureux, et son cœur saignait toutes les fois qu'il était obligé de les livrer aux mains de leurs bourreaux. J'ignore si c'est à lui, ou à M. de Fuchs, ou à un tiers, que l'on a confié l'examen de mes papiers, et je n'ai pu l'apprendre, malgré toutes les peines imaginables que je me suis données. Je dois donc me contenter d'exprimer à mon généreux inconnu les sentimens de ma reconnaissance, à la face de l'univers et devant Dieu. Quel bonheur pour moi, d'être tombé dans de telles mains ! La dénonciation de cette seule ligne m'eût perdu pour toujours.

Je trouvai, d'ailleurs, dans mes papiers, quelques passages insignifians qu'on avait notés avec un crayon ; rien qui pût me nuire, rien que des remarques statistiques, des

anecdotes, des traits dont j'avais voulu conserver le souvenir, et que j'avais accompagnés de remarques ou de réflexions.

On me rendit mon drame de Gustave Wasa, enveloppé à part, avec injonction de n'en faire aucun usage. Un seul passage avait attiré, sur cette pièce, la sentence de condamnation ; le voici :

Quand un roi commande le crime,
Mille bras sont levés pour frapper la victime.

On sera sans doute curieux, et j'ose me flatter qu'on l'a été depuis long-tems, d'apprendre à quelle circonstance heureuse j'ai dû ma délivrance. On sait déjà que ce n'était pas à la lecture du mémoire que j'avais composé à Tobolsk, puisqu'on a vu, dans mon histoire, le porteur de l'oucas de ma liberté rencontrant, près de Casan, le porteur de ce mémoire. Je communique ici ce que des relations authentiques m'ont appris sur ce sujet.

On m'a assuré que le cruel procureur-général laissa, pendant tout un mois, reposer dans un coin mes papiers, sans se souvenir du malheureux qui gémissait dans l'exil à cause de ces papiers qu'on n'examinait point. A la fin l'empereur s'informa de leur contenu ; et le témoignage qu'on dût rendre à leur innocence fut sans doute la première cause qui

changea les dispositions de l'empereur à mon égard. Je doute cependant que ma seule innocence eût opéré ma délivrance : on sait que dans la règle (à laquelle l'empereur Paul et quelques autres souverains font d'honorables exceptions) il est bien plus facile aux grands de la terre de prolonger une injustice qu'ils ont commise, que d'en convenir et de la réparer. Mon bon génie suscita une seconde circonstance, qui n'aurait pas pû naître plus à propos.

Un petit drame intitulé *le vieux cocher de Pierre III*, que j'avais composé quatre ans auparavant avec une sorte d'enthousiasme pour une action généreuse de l'empereur Paul, sans pouvoir imaginer, en y travaillant, que cette petite pièce influerait un jour si puissamment sur mon sort ; ce drame, dis-je, venait précisément alors d'être traduit en russe par un jeune homme nommé *Krasnobolski*. Ayant envie de le dédier à l'empereur lui-même, il s'était adressé à quelques personnes de distinction qui l'en dissuadèrent, ou du moins lui conseillèrent la précaution d'omettre mon nom dans sa traduction, puisque ce nom odieux suffirait pour tout gâter ; car depuis long-tems les comédiens russes et allemands ne risquaient plus, quand ils jouaient mes pièces, de mettre mon nom sur l'affiche.

Le brave jeune homme ne put se résoudre

à ce plagiat. « La pièce est de lui, dit-il, je n'en suis que le traducteur, je ne veux pas me parer des plumes du paon : je dois laisser subsister son nom à la tête de l'ouvrage ». Trouvant des difficultés à faire présenter de cette manière sa traduction à l'empereur, il prit le parti de la lui envoyer par la poste.

Cet envoi fit une singulière impression sur le monarque. Il lut la pièce ; elle le toucha et lui plut. Il ordonna qu'on fît présent d'une belle bague au traducteur, et défendit en même tems que le manuscrit fût imprimé. Quelques heures après il le redemande, le relit, en permet l'impression moyennant qu'on omît quelques passages, entre autres celui-ci (qui le croirait ?) : « Mon empereur m'a salué ; il salue tous les honnêtes gens ». Dans le cours de la journée il demande à voir la pièce pour la troisième fois, la parcourt encore, et en permet l'impression sans restriction aucune. En même tems il déclare *qu'il m'a fait tort, qu'il me doit une réparation, et qu'il se croit obligé de me faire un présent pareil à celui que reçut le cocher de son pere* (1). A l'instant même le courier fut expédié.

Bientôt après arriva mon mémoire. L'empereur le lut deux fois, malgré sa longueur,

(1) Savoir, vingt mille roubles.

d'un bout à l'autre, et touché de son contenu, il donna au gouverneur d'Esthonie l'ordre de choisir pour moi une belle terre de la couronne, située dans le voisinage de Friedenthal; ordre qui fait également honneur à son esprit et à son cœur. Il ne se contentait pas de me faire un présent, il voulait me le faire d'une manière qui me fût agréable. On ne saurait nier qu'il faut avoir beaucoup de finesse et de délicatesse dans le sentiment, pour donner un pareil ordre. Du reste, on ne trouva pas dans les environs de Friedenthal, une terre telle qu'il me la destinait.

Voilà tout ce que j'ai pu recueillir de sûr et d'authentique sur les causes de mon élargissement. Je n'en sais pas tant, il s'en faut de beaucoup, de celles de mon arrestation et de mon exil, et je doute que la main du tems même puisse lever le voile qui couvre ce mystère.

Malgré tant de traits parlans et marqués de la bienveillance du monarque, la terreur s'était tellement emparée de mon ame, que je ne voyais jamais, sans un violent battement de cœur, passer un courier du sénat ou un chasseur à cheval, et que je ne me mettais jamais en route pour Gatschina, sans me munir abondamment d'argent et sans me tenir prêt à partir pour un second exil.

Ce fut le 9 Octobre que je reçus, pour la

première fois, l'ordre de me rendre incessamment à Gatschina. Il faisait à peine jour quand je partis, le courier était arrivé dans la nuit; et je dis adieu à ma femme en tremblant. A en juger d'après la hâte qu'on avait mise à me communiquer cet ordre, il s'agissait d'une chose de la dernière importance. J'arrive : ce n'était rien. L'empereur m'ordonnait d'user de la plus grande sévérité dans le choix des pièces, et dans le retranchement des passages suspects. Il avait parlé la veille de la nécessité d'une censure, et m'en confiait le soin. Je vis bien que tôt ou tard cette fonction deviendrait pour moi un écueil où ma frêle barque, à peine sauvée, risquait de faire naufrage. Je demandai un censeur dans les formes, alléguant pour bonne raison, qu'un auteur ne pouvait pas être en même tems le censeur de ses pièces, que l'amour-propre l'aveuglait, et que, sans le vouloir, il se trouverait dans le cas d'agir contre les ordres de son souverain. J'eus peine à obtenir ma demande. A la fin j'y réussis, mes scrupules plurent même à l'empereur, et il nomma pour mon censeur le conseiller Adelung, homme très-savant, qui à l'érudition sait allier le bon goût, et que ses monumens de l'ancienne poésie allemande, rassemblés avec autant de peine que de soin dans la bibliothèque du Vatican à Rome, ont rendu célèbre et précieux à l'Allemagne.

Il est impossible de se faire une idée de l'incroyable sévérité que cet homme estimable et moi – même étions obligés d'apporter dans l'administration de cette censure; il suffira d'en citer quelques exemples, pour prouver combien de fois il devait en résulter pour moi du dégoût, et une espèce d'aversion pour la vocation dont j'étais chargé.

Le mot de *république* ne dut pas être prononcé dans mon drame *d'Octavie*. Antoine n'osait pas y dire : *meurs en romain libre!*

Dans l'*Epigramme*, il fallut changer l'*empereur* du Japon en *maître* de cette île. Il fallut de même effacer l'assertion dangereuse que le *caviar venait de Russie*, et que la Russie était *un pays éloigné*. On ne permit pas au conseiller de la chambre, de se croire *bon patriote*, parce qu'il refusait d'épouser une étrangère. On ne voulait pas non plus qu'il fût dit qu'un *valet-de-chambre* pût être *insolent*. Il fallut retrancher le passage qui dit *que son altesse n'est ni aveugle, ni malade*. Le prince n'osa pas avoir de levrette, ni le conseiller la gratter derrière les oreilles, ni les pages affubler le conseiller d'une bourse à cheveux de papier.

Dans les deux Klingsberg, le *prince russe*, dont madame Wunschel parle en passant, fut transformé en *grand seigneur étranger*, et au lieu d'un bonnet à *la polo-*

naise, cette même madame Wunschel dut en porter un *à la hongroise*. Au mot de *forteresse* il fallut substituer celui de *prison*; à celui de *courtisan*, le mot de *flatteur* (ce qui, au reste, n'est pas *flatteur* pour les *courtisans*); au lieu de mon *oncle le ministre*, il fallut mettre *mon oncle tout-puissant*. L'exclamation du jeune Klingsberg qui s'écrie après avoir épié sa tante et Amélie : *A la fin ce seront des princesses*, parut choquante, et fut rayée.

Dans l'*abbé* de l'*Epée* il ne fut pas permis de faire vivre des *citoyens* à Toulouse. Franval n'osa point dire : *malheur à ma patrie*, mais *malheur à mon pays*, attendu qu'un oucas avait positivement défendu aux Russes d'avoir une patrie. L'abbé de l'Epée, qui, comme on sait, arrive de Paris, ne dut pas arriver de là, et n'osa faire mention ni du *Lycée* de cette ville, ni même de la *France*. Les *connaissances naturelles* de Buffon, la *science* de d'Alembert, *la sensibilité* de Rousseau, l'*esprit* de Voltaire, tout fut rayé impitoyablement d'un seul trait de plume.

Dans la pièce intitulée le *Secrétaire*, il fallut omettre le rôle du conjurateur tout entier.

Quoique je n'aie cité que des traits épars, pris au hasard, pour ne pas entrer dans de trop grands détails, ils suffisent pour donner

une idée de la sévérité outrée que le censeur devait apporter, malgré lui, dans sa surveillance. Que de fois je m'étais amusé ci-devant de la bêtise du censeur de Riga, à grosse tête sans cervelle, qui par exemple, dans ma pièce intitulée *la Réconciliation*, effaça ces mots du cordonnier : *Je m'en irai en Russie, il y fait, dit-on, plus froid qu'ici ;* (il se sentait consumé des feux d'un amour sans espoir) et y substitua ces autres : *Je m'en irai en Russie, où il n'y a que des honnêtes gens.* Je ne croyais pas alors qu'un jour on ferait à Pétersbourg *par peur*, ce que maître Aliboron Tumanski avait fait à Riga *par bêtise.*

Si, du reste, l'empereur avait jeté les yeux sur plusieurs de ces passages tronqués et changés, et s'il nous avait demandé raison de ces altérations, il ne nous aurait pas jetés, je l'avoue, dans un petit embarras ; je citerai, par exemple, deux passages tirés d'*Octavie.*

Il y est dit :

. . . . . il donne au cuisinier,
Pour un repas qui flatte son gosier,
Une maison qui n'appartient pas même
A lui —— . . .

Quoi ? aurait pu dire l'empereur, ai-je fait jamais quelque chose de semblable ? et si je ne l'ai pas fait, pourquoi avez-vous regardé ce passage comme choquant ?

César. Dès-lors il est connu le fait ;
Charmion, la suivante et l'eunuque le sait.
Antoine est dominé par ses propres esclaves.

Quoi, aurait encore pu demander le monarque : Pensez-vous que des femmes-de-chambre et des favoris me dominent ? et si ce n'était pas là votre idée, pourquoi effacez-vous ce trait historique ?

On voit par ces deux exemples, et par mille autres que j'y pourrais ajouter, combien le métier de censeur était dangereux pour celui qui l'exerçait, et gênant pour moi, sur lequel il était exercé. M. Adelung avec la meilleure volonté du monde, ne pouvait alléger ce fardeau, ni à moi ni à lui-même.

Outre cette gêne, il y avait mille désagrémens qui ne tardèrent pas à me dégoûter de ma place. Je ne parle pas ici des éternelles tracasseries des comédiens, de leur esprit récalcitrant, de leur amour-propre sans bornes : *c'est par-tout comme chez nous.* Un obstacle bien plus fort qui s'opposait à l'accroissement du théâtre allemand, était la jalousie des comédiens français, ou plutôt celle de madame *Chevalier*, qui était à leur tête, ou pour mieux dire, qui en était l'ame. Ce n'est pas qu'elle craignît que l'art dramatique allemand éclipsât les talens français ; elle connaissait trop bien la médiocrité de notre troupe et la prédilection que le Russe a eue

de

de tout tems pour ce qui est français, pour se livrer à des craintes aussi puériles ; mais c'est qu'elle ne voulait pas permettre à qui que ce fût, excepté elle, d'amuser l'empereur. Elle était parvenue à bannir les comédiens italiens et russes, des théâtres de Gatschina et de l'Hermitage ; elle ne permettait même que rarement à la muse tragique française de s'y montrer sous les traits de madame Valville. Or, il était possible que les comédiens allemands, ne fût-ce que par l'attrait de la nouveauté, attirassent les regards et l'approbation du monarque, qu'il s'accoutumât même à les voir jouer, et que de cette manière madame Chevalier parût une fois moins par semaine sur la scène devant lui. C'est à quoi il fallait obvier.

Quatre fois l'empereur avait demandé un spectacle allemand, quatre fois je reçus ordre du grand-maréchal de me tenir prêt, et quatre fois madame Chevalier parvint à l'empêcher.

Connaissant assez bien le goût de l'empereur, et en ayant d'ailleurs reçu l'ordre exprès de faire représenter une de mes propres pièces, j'avais choisi, pour la première représentation, *la Réconciliation*, et pour la seconde *les Célibataires* d'Iffland. Les pièces auxquelles l'empereur assistait, devaient être courtes et ne point durer au-delà d'une heure et demie, tout au plus, sept quarts d'heure. J'avais pris en conséquence sur moi

là peine ingrate d'accourcir ces deux pièces, pour les ajuster à cette mesure de tems, mais en vain. Madame Chevalier sut prouver, dans cette occasion, que la famille des jolies sultanes au nez retroussé (dont parle Marmontel) n'est pas encore éteinte.

Que faire? J'aurais sans doute pu m'adresser à l'empereur en personne, et en obtenir un ordre qui aurait rendu toute contradiction vaine; mais je connaissais trop bien l'air de la cour, et je pris le parti de souffrir ce que je ne pouvais changer. Madame Chevalier, du reste, se conduisait parfaitement bien envers moi dans tout ce qui m'était personnel, voulant me dédommager par là des chagrins dont elle accablait ma troupe et son directeur. Je jouissais de la faveur spéciale et rare d'avoir accès dans sa maison et à sa table. Elle m'a fait l'honneur de remplir le rôle de *Gurli* dans mes *Indiens en Angleterre*, qu'un certain marquis de *Castelnau* avait eu l'impitoyable bonté de transformer en opéra-comique; et à qui l'habile maître de chapelle *Sarti* a rendu un peu d'ame et de couleur par une composition excellente. Elle poussa même la confiance qu'elle mettait en mes talens, au point de me demander un opéra-comique français de ma façon; et la force majeure des circonstances m'obligea de m'occuper sérieusement de cette idée.

Toutes ces politesses, qui pouvaient tout au plus me rassurer quant à ma position individuelle, ne rendaient pas ma position publique plus agréable, et me décidèrent fermement à demander ma retraite à la première occasion favorable.

Faut-il, pour justifier cette résolution, peindre avec un pinceau fort, mais vrai, ma situation et l'état de mon ame? Hélas! je partageais mes alarmes et mes inquiétudes avec presque tous les habitans de Pétersbourg! Des scélérats, abusant de la confiance d'un monarque dont le cœur l'eût porté à la douceur et à la bienveillance, lui faisaient voir par-tout des fantômes qui n'existaient pas, et auxquels ils ne croyaient pas eux-mêmes, et avaient introduit le régime de la terreur. Tous les soirs je me couchais avec de noirs pressentimens; la nuit je m'éveillais en sursaut et dans les transes de la mort, au moindre bruit, à chaque voiture qui arrêtait dans la rue; tous les matins ma première sollicitude était d'éviter les malheurs possibles de la journée; quand je sortais, mes yeux cherchaient de loin l'empereur, pour descendre à tems de carrosse; je veillais avec un soin inquiet sur toutes les pièces de mon habillement, sur le choix des couleurs, sur la coupe et la façon; je me voyais obligé de faire la cour à des femmes d'une réputa-

tion douteuse, à des hommes d'un esprit borné ; je supportais l'insolence d'un maître de ballet ignorant (le mari de madame Chevalier) ; à la représentation de chaque nouvelle pièce je m'attendais, en tremblant, que la police, toujours vigilante, ou l'inquisition secrète y eût trouvé quelque passage ou suspect ou choquant. Toutes les fois que ma femme allait promener avec les enfans et restait quelques minutes au-delà du tems, je tremblais qu'on vînt m'apprendre qu'elle n'était pas descendue assez tôt de voiture en rencontrant l'empereur, et qu'on l'avait menée dans la prison commune, comme cela était arrivé à la femme de l'aubergiste Demuth. Je pouvais rarement verser mes chagrins dans le sein d'un ami, car les murs avaient des oreilles, et le frère ne se fiait pas au frère. Je ne pouvais trouver, dans la lecture, de quoi faire passer plus vîte un tems aussi désastreux : tous les livres étaient défendus. Je devais m'interdire l'usage de la plume, car comment confier au papier ce qui pouvait m'être enlevé d'une heure à l'autre ? Toutes les fois que, pour affaires, j'avais à passer devant le château, je courais risque de nuire à ma santé, puisque dans toutes les saisons et par les tems les plus affreux, il fallait avoir tête découverte en s'approchant et s'éloignant de cette masse de pierres. La prome-

nade la plus innocente se changeait en tourment, car on rencontrait presque toujours des malheureux qui étaient conduits en prison, souvent au knout.

J'en appelle au témoignage de tous les habitans de Pétersbourg, si les couleurs dans lesquelles j'ai trempé mes pinceaux sont trop noires! O! si le monarque avait su tout cela! lui qui voulait sincèrement le bonheur de ses sujets!

Qu'on se peigne mon redoublement d'effroi au milieu de ces alarmes continuelles, lorsque le 16 décembre, à huit heures du matin, M. le comte de Pahlen m'envoya l'ordre de me rendre incessamment chez lui. Quoiqu'il eût choisi pour ce message un jeune homme doux et poli de ma connaissance, quoiqu'il lui eût enjoint expressément de me dire qu'il n'y avait rien à craindre pour moi, et que je n'eusse pas à m'effrayer, sa seule vue et son premier mot avaient suffi pour chasser tout mon sang vers le cœur, et ma pauvre femme en fut ébranlée au point qu'il lui fallut prendre une poudre.

Le comte de Pahlen me dit en souriant, à mon arrivée, que l'empereur avait résolu d'adresser un défi ou une invitation de tournois à tous les souverains de l'Europe et à leurs ministres, et qu'il avait jeté les yeux sur moi pour dresser ce défi, et le faire insérer dans

toutes les gazettes. Il ajouta que le baron de Thugut devait sur-tout être passé par l'étamine et couvert de ridicule, et que les généraux de Kutusoff et de Pahlen devaient y être nommés comme seconds de l'empereur. (Quant à l'idée des seconds, il n'y avait qu'une demi-heure que l'empereur l'avait fait passer au comte de Pahlen, en lui écrivant un billet au crayon, qui se trouvait encore sur la table du comte.) Ce singulier ouvrage devait être fait dans une heure de tems, et j'eus l'ordre de le présenter en personne à l'empereur.

J'obéis, et au bout d'une heure j'apportai au comte le défi que j'avais dressé. Le comte, qui connaissait mieux que moi les intentions de l'empereur, ne le trouva pas assez mordant. Il me fit asseoir devant son secrétaire, et j'en composai un second, qui lui plut davantage. Nous nous rendîmes au château. Je devais, pour la première fois de ma vie, me présenter devant l'homme qui, par sa dureté et ses bienfaits, par la terreur et la joie qu'il m'avait causées, par l'éloignement et la reconnaissance qu'il m'avaient inspirés tour-à-tour, était devenu pour moi un si grand personnage. Je n'avais point desiré un pareil honneur, j'avais douté qu'il me fût jamais rendu, car ma vue ne pouvait qu'être gênante et un reproche pour l'empereur.

Nous attendîmes long-tems dans l'antichambre. L'empereur était monté à cheval; il revint tard. Le comte entra chez lui avec mon papier, y resta assez long-tems, en ressortit avec humeur, et ne me dit en passant que ces mots : Revenez chez moi à deux heures; la pièce n'est pas encore assez forte.

Je rentrai chez moi, persuadé que ce n'était pas de cette manière que je gagnerais les bonnes graces du monarque. A peine avais-je été une demi-heure dans ma chambre, qu'un valet-de-pied de l'empereur accourut à perte d'haleine, pour m'avertir que j'eusse à me rendre à l'instant même chez lui. J'obéis.

Au moment où j'entrai dans son cabinet, où il n'y avait que lui et le comte de Pahlen, il se leva de sa table à écrire, fit deux pas vers moi, et me dit, en s'inclinant avec une grace particulière : « Monsieur de Kotzebue, je dois commencer par me réconcilier avec vous ».

Je fus fortement ébranlé par cette réception si peu attendue. Les princes portent en main, en guise de sceptre, une baguette magique qui les rend tout-puissans : c'est *la clémence*. Tout ressentiment fut banni de mon cœur, au moment où l'empereur eût prononcé ce peu de mots. Conformément à l'étiquette, je voulais me mettre à genoux pour lui baiser la main; il me releva affectueusement, me

baisa sur le front, et continua à me dire en très-bon allemand :

« Vous connaissez trop bien le monde, pour n'être pas au fait des évènemens politiques ; vous devez savoir comment j'y ai figuré. Je m'y suis souvent pris gauchement (1), continua t-il en riant, il est juste que j'en sois puni, et je me suis imposé pour cet effet moi-même un châtiment. Je souhaite que ceci (c'était un papier qu'il tenait à la main) soit inséré dans la gazette d'Hambourg et dans d'autres feuilles publiques ».

Là-dessus il me prit confidemment sous le bras, me conduisit à une croisée, et me lut ce papier, qui était en français et écrit de sa main. En voici le contenu mot à mot, et en conservant l'orthographe de l'empereur :

« *On apprend de Petersbourg, que* » *l'empereur de Russie voyant que les* » *puissances de l'Europe ne pouvoit* » *s'accorder entre elle et voulant mettre* » *fin à une guerre qui la desoloit depuis* » *onse ans vouloit proposer un lieu ou* » *il inviteroit touts les autres souverains* » *de se rendre et y combattre en Champ* » *clos ayant avec eux pour écuyer juge* » *de Camp et héros d'armes leurs mi-*

(1) L'original porte *comme un sot*, et ajoute : ce sont là les propres expressions de l'empereur.

» *nistres les plus éclairés et les gene-*
» *raux les plus habiles tels que Mrs*
» *Thugut, Pitt, Bernstorff, lui même*
» *se proposant de prendre avec lui les*
» *Generaux C. de Palen et Kutusof,*
» *on ne sçait si on doit y ajouter foi,*
» *toute fois la Chose ne paroit pas*
» *destituée de fondement, en portant*
» *l'empreinte de ce dont il a souvent*
» *été taxé* ».

A la dernière période, il rit de tout son cœur. Je fis un sourire de courtisan.

De quoi riez-vous, demanda-t-il deux fois de suite, et fort vîte, en continuant toujours de rire ?

De ce que V. M. est si bien instruite, répondis-je.

Tenez, prenez, continua-t-il en me donnant le papier, traduisez cela en allemand. Gardez l'original, et m'en apportez une copie.

Je sortis, et me mis à l'ouvrage. Le dernier mot *taxé* m'embarrassait. Devais-je choisir le mot allemand qui répond à *accusé?* l'expression pouvait paraître trop forte, et choquer l'empereur. Après de mûres réflexions, je pris un biais, et je mis (en allemand) : *dont on l'a souvent jugé capable.*

A deux heures je retournai au château. Le comte Kutaissow m'annonça. Je fus introduit

tout de suite, et je trouvai l'empereur seul.

Asseyez-vous, me dit-il d'un ton affable. N'obéissant pas d'abord par respect, il ajouta, d'un ton plus sévère : Asseyez-vous, vous dis-je. Je pris une chaise, et fus m'asseoir vis à-vis de lui à sa table.

Il prit l'original français, et me dit : Lisez-moi votre traduction (1). Je lus lentement, et en le lorgnant quelquefois par-dessus le papier. Il rit lorsque j'en vins aux mots *en champ clos*. Du reste, il fit de tems en tems des signes de tête en marque d'approbation, jusqu'à ce que j'en fus au dernier mot.

Jugé capable ; reprit-il, non, ce n'est pas le mot. Vous deviez dire *taxé*. Je pris la liberté de lui observer, qu'en allemand le mot *taxer* signifiait, évaluer le prix d'une marchandise et non d'une action. Cela est fort bien, reprit-il, mais *jugé capable* n'exprime pas le mot *taxé*.

Alors je hasardai de dire, à voix basse, que peut-être on pourrait employer le mot *accusé*.

Fort bien, c'est cela ; accusé, accusé, répéta-t-il trois ou quatre fois, et j'écrivis comme il l'ordonnait. Il me remercia cordialement de ma peine, et me renvoya, touché et charmé de la

(1) Elle a paru mot à mot dans le numéro 9 de la gazette d'Hambourg, du 16 janvier 1801, datée de Péterbourg, le 30 décembre 1800.

manière aimable dont il m'avait reçu. Tous ceux qui l'ont approché de près, attesteront qu'il savait être extrêmement engageant, et qu'alors il était difficile et presque impossible de lui résister.

Je n'ai pas cru devoir passer sous silence la moindre circonstance d'un fait, qui a fait tant de bruit dans le monde. Le défi aux souverains parut deux jours après, dans la gazette de la cour, au grand étonnement de toute la ville. Le président de l'académie des sciences, qui avait reçu le manuscrit pour le faire insérer, n'en crut pas ses propres yeux; il se rendit en personne chez le comte de Pahlen, pour s'assurer s'il n'y avait point ici de quiproquo. A Moskou on arrêta ce numéro de la gazette par ordre de la police, ne pouvant s'imaginer que c'eût été la volonté du monarque de rendre cet article public. La même chose eut lieu à Riga.

L'empereur, de son côté, put à peine attendre le moment de voir cette annonce imprimée, et dans son impatience il s'en fit informer à plusieurs reprises.

Le lendemain il me fit présent d'une belle tabatière garnie de brillans, du prix d'environ deux mille roubles (1). Je ne crois pas que la

(1) L'éditeur de la gazette *fur die elegante Welt* (pour le beau monde,) prétend qu'elle valait 4000 roubles. Il se trompe.

traduction littérale d'une vingtaine de lignes ait jamais été mieux payée.

L'empereur dit peu après à l'impératrice, qu'il avait fait ma connaissance.

C'est à présent un de mes meilleurs sujets, lui dit-il de moi. Je sais cette anecdote d'un témoin oculaire ; mais j'ignore pourquoi l'empereur me croyait *à présent* meilleur sujet russe, qu'avant mon voyage de Sibérie.

Il y eut des personnes qui me voulurent du mal de n'avoir pas profité de cette excellente occasion, pour demander à l'empereur de nouvelles graces. Il est vrai, qu'il paraissait s'attendre à cette demande ; son regard plein de bonté et d'affabilité semblait m'y encourager ; mais il y avait quelque chose en moi qui s'y opposait, et ce que j'ai peut-être perdu par là, ne me coûtera jamais de regrets.

N'avais-je pas gagné d'un autre côté un bien inappréciable, *le repos*, qui avait fui mon cœur depuis si long-tems ? A présent que j'avais parlé à l'empereur, et vu à découvert son cœur noble et bienveillant, la plus grande partie de mes alarmes avait disparu ; je l'aimais plus que je ne le craignais ; persuadé (comme je le suis encore) qu'une liberté honnête, un maintien franc et ouvert, sans bassesse, sans baisser servilement les yeux, lui était agréable. Il ne fallait que se prêter à ses petites singularités, ce qui n'était pas bien difficile. Car,

tout en convenant qu'il n'y avait pas de grandeur de sa part, à exiger rigoureusement l'observation de certaines bagatelles, il faut convenir qu'il y en avait encore moins à obéir avec répugnance à ces formalités, qui ne troublaient absolument point le vrai bonheur de ses sujets.

Depuis cè moment je reçus mille petites marques de la bienveillance de l'empereur. Je ne l'ai jamais rencontré dans les rues sans qu'il n'ait fait arrêter, et ne se soit entretenu un moment avec moi. Il n'a pas changé à mon égard, jusqu'à sa mort, et s'est constamment montré bienveillant, affable et noble. Pourquoi aurais-je honte d'avouer que dans le moment où j'écris, mes yeux sont baignés de larmes en jetant sur sa tombe ces fleurs de ma reconnaissance !

Au mois de janvier il fit jouer par les comédiens français *Misanthropie et Repentir*, sur le théâtre de l'Hermitage. On sait, qu'outre les officiers des gardes, il n'y avait que les quatre premières classes qui eussent accès dans ce cercle intérieur de la cour. L'empereur daigna faire une exception en faveur de l'auteur de la pièce, et me fit inviter à la représentation. Depuis ce moment j'eus les entrées libres, toutes les fois qu'on jouait à l'Hermitage.

On peut croire que le cœur me battait fortement lorsque j'assistai à la représentation de

Misanthropie et Repentir. Je dois principalement au jeu parfait de madame Valville la profonde émotion que cette pièce produisit sur l'empereur. Aufresne, plus que septuagénaire, dont l'Allemagne a vu et applaudi les talens, faisait le vieillard. L'empereur était assis tout attenant l'orchestre; et, ce qui me frappa, il eut derrière sa chaise, pendant tout le tems de la représentation, un soldat de la garde maltaise en faction.

Vers le même tems l'empereur eut envie d'entendre une représentation française de la *Création* d'*Haydn*, et me pria de la traduire dans cette langue. On ne saurait se faire une idée de ce travail, qu'en connaissant à fond les difficultés d'une traduction qu'il s'agit d'adapter à une musique déjà faite. Ce qui me la rendit encore plus difficile, ce fut l'exactitude trop grande, je dirais presque vétilleuse, minutieuse de notre bon vieux Sarti, qui chargé d'accommoder mes paroles à la musique, me parlait toujours de syllabes longues et brèves, tandis que tout le monde sait que la langue française n'a ni longues ni brèves (1). Cependant l'ouvrage touchait à sa fin, et devait être exécuté pendant le carême; mais l'empereur ne vécut pas jusqu'à ce terme.

Si, malgré la bienveillance distinguée de

(1) L'auteur se trompe ici.

mon chef, le maréchal de la cour *Narischkin*, dont je ne puis que vanter avec beaucoup de reconnaissance, les nobles procédés, mille misères n'avaient contribué à me dégoûter de la direction du théâtre, je pourrais compter avec vérité, cette période de ma vie parmi les plus heureuses; car j'avais formé autour de moi un cercle d'amis choisis et aimables; ces amis étaient en petit nombre, mais ils en valaient beaucoup. Je puis nommer entr'autres ici M. le conseiller *Storch*, connu en Allemagne comme un auteur estimable, et dont j'ai le bonheur de connaître le cœur noble sensible; l'excellent conseiller d'état *Suthhof* et son aimable épouse; M. le conseiller d'état *Welzien*, homme sans prétention et doué d'une humeur originale et sèchement comique. Nous avions établi entre nous un petit cercle réglé, où j'ai passé des heures, dont le souvenir me remplira encore long-tems d'un doux attendrissement. Je sais que de leur côté, les amis que je viens de nommer, se rappelleront encore souvent de moi.

Vers ce tems je me vis tout-à-coup déchargé de la direction pénible du théâtre, de la manière la plus agréable. L'empereur venait d'achever son fameux palais de *Michaïlow*; amoureux de ce château de fées, sorti de terre comme d'un coup de baguette magique, et qui avait coûté entre quinze et dix-huit mil-

lions de roubles, il le préférait à tous ses autres palais, et quitta entr' autres son *palais d'hiver* (comme on l'appelle), sain et commode, pour s'enfermer dans des murs épais et humides d'où l'eau découlait encore. Ses médecins furent chargés à plusieurs reprises, d'examiner ce nouvel édifice, et chaque fois ils avertirent du danger qu'on courrait; mais voyant qu'on les y renvoyait sans cesse pour obtenir un jugement plus favorable, ils le rendirent à la fin en haussant les épaules. L'empereur alla donc occuper au cœur de l'hiver cette habitation méphitique, et s'y plut extraordinairement. Il trouvait grand plaisir à conduire par-tout lui-même ses hôtes, et à leur montrer lui-même les trésors de marbre et de bronze qu'il avait fait venir à grands frais de Rome et de Paris. Les louanges exaltées qu'on prodiguait naturellement à la plus petite bagatelle, et l'exclamation mille fois répétée, que tout était divin, unique, firent à la fin naître en lui l'idée de faire composer une description détaillée de cette huitième merveille du monde. Il me chargea de cet ouvrage de la manière la plus flatteuse. Plus d'une fois il me dit à moi-même, qu'il s'attendait à voir sortir quelque chose d'extraordinaire de ma plume, et me jeta dans le plus grand embarras, en se faisant une si haute idée de mon travail. Il tira de sa bi-

bliothèque et me prêta la *Description de Berlin et de Potsdam par Nicolai*, en souhaitant que ma description fût, s'il était possible, *encore plus détaillée* que la sienne.

En déférant tout de suite à ses ordres, j'observai que plusieurs connaissances nécessaires pour la composition de cet ouvrage me manquaient; que je ne savais pas priser avec la précision de l'art les beautés d'architecture, de sculpture, de peinture; j'osai en conséquence, demander qu'il me fût permis de m'associer des hommes experts dans ces parties. Cette permission me fut toute de suite accordée. Je proposai pour les antiques M. le conseiller de la cour *Kohler*, garde du cabinet des curiosités de l'Hermitage, et aussi habile que complaisant. Pour l'architecture je nommai l'architecte romain *Brenna*, et pour la peinture les deux frères *Kugelchen* dont le mérite et l'amabilité sont généralement connus.

Le monarque consentit avec bonté à tout ce que je proposais, et donna ordre que j'eusse à toute heure et par-tout les entrées du château. M. le grand-maréchal, en sa qualité de capitaine du palais, en fit la première fois le tour avec moi, et je commençai mon travail.

Il n'y avait pas de jour, que je ne passasse

en grande partie dans ce palais. J'y étais le matin, l'après midi, souvent le soir fort tard. Je rencontrais à tout moment l'empereur, quand dans l'inventaire que je faisais, je notais dans mes tablettes tout ce qui me paraissait remarquable. Chaque fois il s'arrêtait alors, me parlait avec amitié, m'exhortait souvent à ne rien décrire superficiellement, et à entrer dans les plus grands détails.

Je profitai de cette conjoncture pour demander ma retraite en qualité de directeur du théatre allemand. Je présentai à cet effet ma demande par écrit à mon chef; elle était datée du 8 février. M. de Narischkin eut la bonté de me faire plusieurs obejctions flatteuses, et voyant que j'insistais, il renvoya la chose à un tems indéterminé. Après quelques jours je revins à la charge, et je ne me lassai pas de réitérer mes instances et mes sollicitations, jusqu'à ce que je visse clairement, que je ne réussirais jamais de cette façon. Alors je m'y pris autrement pour parvenir du moins à alléger le fardeau qui me pesait si étrangement. Je représentai, que vu mes occupations non interrompues dans le palais de Michaïlow, je me trouvais dans l'impossibilité de donner au théâtre le tems nécessaire, et que, si mon congé m'était refusé, il ne me restait qu'à demander un adjoint. On m'accorda cette dernière demande, en me chargeant du choix

de mon collègue. J'obtins de cette manière, dans la personne d'un de mes amis, un régisseur avec 1500 roubles de traitement, et un bénéfice par an; et je pus me décharger sur ses épaules d'une grande partie du fardeau et du chagrin qui accompagnaient mon poste.

Je dois à cette occasion m'arrêter un moment à réfuter une nouvelle absurde et indigeste qui s'est glissée dans le journal allemand intitulé : *Gazette pour le beau monde*. Il y est dit *premièrement*, que j'ai fatigué mes acteurs à force de leur faire apprendre des rôles par cœur. Apparemment que le correspondant qui a fourni cet article, est un comédien paresseux, puisque, pour apprendre un rôle d'un peu de conséquence, je donnais quinze jours de tems. *Secondement*, qu'on n'a joué que mes pièces. Quel reproche ridicule ! Sans doute que la plupart des nouvelles pièces étaient les miennes, par la bonne raison que je n'en avais point d'autres. Toute l'Europe sait qu'aucun livre, aucun manuscrit n'osait passer la frontière, pas même la bible; comment m'y serai-je donc pris, pour me procurer de nouvelles pièces ? Je n'en avais point d'autres au répertoire que celles que l'entrepreneur Miré m'avait laissées, le *Souvenir* d'Iffland, l'*Incognito* de Ziégler et quelques autres. Je les ai données; je ne *pouvais* pas en donner d'autres. J'en appelle au témoi-

gnage de M. Iffland lui-même; il attestera que je l'ai prié par écrit, de m'envoyer ses nouvelles pièces, sur des feuilles volantes, écrites d'un petit caractère, et en forme de lettres. Cela même était dangereux pour moi, et si je n'obtenais rien de cette manière, je ne pouvais donner que de vieilles pièces, car j'étais au bout des miennes. Pourquoi donc me faire un reproche si plein d'amertume, dont l'injustice devait sauter aux yeux du correspondant, s'il était alors à Pétersbourg ?

Ce qu'il a encore écrit contre moi avec une animosité affectée, a été réfuté ailleurs, ou le sera dans la suite. Le lecteur voudra bien pardonner cette digression à mon honneur visiblement et cruellement offensé.

La description du palais de Michaïlow touchait à sa fin quand l'empereur mourut. La plupart des choses précieuses qu'il renfermait ayant été bientôt après transportées ailleurs, et ce bâtiment même, aussi bien que l'arrangement qui y régnait, jetant du jour sur le goût et même sur le caractère de ce prince, je remplis le vœu exprès de plusieurs de mes amis, et je crois satisfaire la curiosité de plusieurs de mes lecteurs, en insérant ici un court abrégé de ce long et fatigant ouvrage.

Description abrégée du palais impérial de Michailow.

Ce palais occupe la place, où se trouvait autrefois le *palais d'été* que Pierre-le-Grand fit bâtir en 1711, au confluent de la Moïka et de la Fontanka. L'impératrice Elisabeth le renouvella depuis; cependant il n'était que de bois, et menaçait ruine. Aujourd'hui c'est le phénix sorti de sa cendre.

La rue *des Jardins* aboutit au portail. Huit colonnes doriques de marbre rougeâtre du pays, supportent des trophées. Trois portes grillées s'ouvrent entre quatre piliers de granit. Le chiffre de l'empereur (entouré de la croix de S. Jean), des aigles, des couronnes, des guirlandes de bronze doré ornent les portes et la grille. La porte du milieu ne s'ouvre que pour la famille impériale. Toutes trois conduisent à une triple allée de tilleuls et de bouleaux, plantée sous l'impératrice Anne, et qui a trois cents pieds de longueur. Elle s'étend à gauche le long de la salle d'exercice, à droite le long des écuries, et aboutit à deux pavillons ou communs, destinés pour le logement des officiers de la maison de l'empereur. La salle d'exercice est un immense bâtiment, en carré-

long, inchauffable en hiver, malgré vingt-quatre grands poëles.

On passe sur un pont-levis un canal revêtu de pierres de taille, et large de cinq toises, et l'on parvient au *connétable* ou à la grande place du palais, qui a 56 toises de long sur 60 de large. Au milieu s'élève sur un piédestal de marbre, qui repose sur trois marches, une statue équestre colossale de Pierre-le-Grand, de bronze. Le cheval semble avancer au pas; le cavalier est costumé à la romaine, le front ceint d'une couronne de laurier. Un italien, nommé *Martelli*, a jeté cette statue en moule en 1744 sous le règne d'Elisabeth, et depuis on l'avait oubliée sous un angar. L'estime de l'arrière-petit-fils pour son bisaïeul la tira de cet oubli. Sur le devant du piédestal on lit cette inscription simple.:

PRODAEDU PRAWNUX (1).

A droite et à gauche il y a deux bas-reliefs de bronze, savoir la bataille de Pultawa et la prise de la forteresse de Schlusselbourg.

Nous voilà en face du palais, et tout près de ce grand édifice. Il forme un carré parfait. Chaque côté, indépendamment des angles saillans, est de 49 toises. Le palais est entouré de tous côtés par des canaux qui tirent

(1) Au bisaïeul l'arrière-petit-fils.

leurs eaux de la Fontanka, et sont revêtus de quais de granit, sur lesquels on a jeté en tout cinq ponts-levis. Les fondemens du château ont neuf pieds de profondeur; ce sont de gros pilotis enfoncés l'un à côté de l'autre, et surmontés d'un gril de charpente.

Les souterrains et le rez-de-chaussée sont construits de pierres de taille de granit, et les deux étages de briques incrustées en grande partie de marbre. Le reste est revêtu d'un enduit de couleur rougeâtre, qu'une tradition digne de foi prétend devoir son origine à un trait de galanterie chevaleresque. Une dame de la cour ayant un jour porté des gants de cette couleur, on assure que l'empereur en envoya un pour modèle au compositeur de la couleur de cette incrustation. Il faut avouer, cependant, qu'un rouge aussi tranchant convient mieux à une paire de gants qu'à un palais. Plusieurs habitans de Pétersbourg saisirent cette occasion de flatter finement l'empereur, en donnant cette couleur à leurs maisons. Madame Chevalier poussa la fine galanterie encore plus loin, en la choisissant pour faire le rôle d'Iphigénie, quoiqu'elle aimât peu les draperies.

Qu'on se représente la première impression générale que doit produire, sur un étranger qui approche de ce palais, une masse monstrueuse de pierres rougeâtres, environnée de

fossés et de ponts-levis, hérissée de vingt canons neufs de bronze, du calibre de douze. Qu'on y joigne l'effet que doivent faire sur lui les ornemens qui frappent sa vue, et dont plusieurs contrastent diamétralement avec les règles de l'art; comme, par exemple, à l'entrée de la façade principale deux obélisques immenses de marbre gris, qui touchent jusqu'au toît, et portent le chiffre de l'empereur en bronze et des trophées de marbre blanc. A côté de ces obélisques, dans de petites niches, les statues très-mesquines, en comparaison de Diane et d'Apollon du Belvédère, de marbre blanc; au-dessus d'elles une colonnade d'ordre ionique, supportant un portail rustique; par-dessus un frontispice de marbre de Paros, des frères *Stagi*, représentant l'Histoire sous la figure de la Renommée, telle qu'on la voit sur la colonne Trajane; plus haut, sur l'attique, deux Déesses de la gloire qui soutiennent les armes impériales; et par-dessus tout le toît de fer verni en vert, sur lequel paraît une émeute de statues qui représentent des Cybèles couronnées de tours, et portant sur leurs boucliers les armoiries des provinces russes; puis encore, sur la frise, faite de porphyre du pays, l'inscription suivante, en grosses lettres de bronze:

DOMU

DOMU TWOJEMU PODOBAJET
SWATUNA GOSPODNA F'DOLGOTU
D'NEI (1);

et enfin au-dessus de la porte, sur un fond de marbre noir, ce mot:

WOSKRESENSKIJA (2).

Qu'on se représente ce mélange bisarre d'objets, qui, pris chacun séparément, offrent de grandes beautés, mais dont l'ensemble ainsi groupé, frappe, mais ne plaît point. L'architecte *Brenna*, qui a dirigé tout l'ouvrage, prétend que cette composition a été expressément ordonnée par l'empereur, qui en aurait même fourni les dessins; mais il y en a qui en doutent.

L'église sort en forme ovale de la seconde façade. Elle est incrustée de marbre gris de Sibérie, et ornée de bas-reliefs représentant les quatre évangélistes, d'une corniche de têtes d'anges, et de deux statues dans des niches, la Religion et la Foi. Sur l'attique on voit les apôtres St.-Pierre et St.-Paul des deux côtés de la croix. Une tour dorée sort du dôme de

(1) La sainteté a orné ta maison pour une longue durée. Pseaume XCIII. 5.

(2) La porte du Dimanche.

l'église. Elle est environnée de quatre candélabres, qui, ainsi que le dôme et la croix, sont de bronze doré.

Au-dessus d'une porte qui se trouve non loin de l'église, il y a sur une plaque de marbre noir ce mot:

ROSCHESTWENSKIJ, A (1).

J'ai inutilement cherché à découvrir l'intention du monarque, en choissant ces deux inscriptions, *Porte du dimanche, et Porte de la résurrection.* Un homme très-conséquent m'a conseillé de les laisser sans les traduire, dans ma description.

Je passe à la troisième façade. Elle est du côté du jardin d'été. Un escalier rond, de 26 marches de granit de Serdopol, conduit dans un vaste vestibule, supporté par dix colonnes doriques de marbre rougeâtre. Le parquet est de marbre blanc. Des deux côtés il y a dans des niches deux statues égyptiennes de *bardiglio di Carrara*, pierre dure, qui imite la couleur du basalt. Sur le palier de l'escalier brillent des deux côtés les superbes statues de l'Hercule et de la Flore de Farnèse, d'airain et jetées en moule sous la direction de l'académie des arts de Pétersbourg; à côté d'elles sont deux vases d'airain sur des consoles de

(1) Porte de la Résurrection.

granit, fidèlement copiés par un artiste nommé *Gastecloux*, sur les deux vases de Médicis et du palais Borghèse.

Au-dessus de la colonnade s'élève un large balcon orné de dix vases et des quatre Saisons de marbre blanc. L'attique est porté par six caryatides, entre lesquelles un artiste français, nommé *Tibault*, a placé des bas-reliefs de marbre blanc. Le toît est surmonté, comme celui de la façade principale, par des statues représentant des provinces russes.

La quatrième façade est ornée des statues de l'Hercule de Farnèse, et de la Flore du même palais, l'une et l'autre de marbre blanc.

Le portail est supporté par six colonnes doriques de marbre rouge, au-dessus desquelles s'élève un attique, environné d'une balustrade et servant de belvédère. Deux niches renferment les statues de la *Prudence* et de la *Force*. Dans un pavillon surmonté d'une coupole, est l'horloge du château, et tant que l'empereur est dans le palais, le drapeau impérial est arboré sur une petite tour, faisant partie du pavillon.

Après avoir fait le tour du palais, nous y entrons du côté de la grande façade, et la porte du Dimanche nous conduit sous le peristyle qui forme un carré long. De chaque côté de l'entrée pour les voitures, qui coupe ce peristyle, s'étend une colonnade de vingt-quatre

colonnes doriques, dont chacune est faite d'un seul bloc de granit ; les socles et les chapitaux sont de marbre de Ruskol. Au milieu de la colonnade, entre les colonnes, sont des copies des vases de Médicis et de Borghèse de marbre blanc ; et de côté, dans des niches, deux statues colossales d'Hercule avec sa massue, et d'Alexandre-le-Grand.

Après avoir traversé le péristyle on entre dans la cour intérieure du palais, qui a trente-trois toises de diamètre ; et qui est d'environ trois arschines (1), plus haute que le terrain extérieur. Il n'était permis qu'à la famille impériale et aux ambassadeurs d'entrer en carrosse dans cette cour.

Il serait impossible de compter le nombre infini de fois que le chiffre de l'empereur se trouve placé dans l'intérieur et l'extérieur du palais. Dans la cour intérieure, il décore tout à l'entour, les trumeaux des fenêtres. Dans huit niches on voit huit statues les plus pitoyables qui soient jamais sorties de la main d'un sculpteur. Elles doivent représenter la *Force*, l'*Abondance*, la *Victoire*, la *Gloire*, etc. mais ce sont des horreurs, des monstres, et non des statues ; elles fournissent une nouvelle preuve du contraste choquant

(1) Une arschine a environ la longueur d'une aune de Brabant.

de luxe et de manque de goût qui règne dans ce palais.

Quatre grands escaliers et deux autres moins grands conduisent de la cour dans l'intérieur du palais, et sont fermés par de grandes portes vitrées. Mais sans passer par la cour, on entrait par la gauche du peristyle dans un salon ovale où trente hommes et un officier du régiment des gardes-du-corps de l'empereur étaient constamment de garde. Cette troupe était toujours relevée par une autre du même régiment, tandis que les autres parties du palais étaient gardées par des soldats de différens régimens. La place de ces trente hommes de la garde avait été prudemment choisie; le salon qu'ils occupaient touchant d'un côté à l'extrémité du peristyle, et de l'autre au grand escalier de parade, personne ne pouvait parvenir à l'empereur par le chemin ordinaire, sans passer à côté de ce corps-de-garde.

Les degrés de granit de l'escalier de parade s'élèvent entre deux balustrades de marbre gris de Sibérie, et des pilastres de bronze poli. Les murs sont incrustés de marbre de différentes espèces; les champs, encore en blanc, devaient être peints à fresque. On admirait sur le palier la célèbre Cléopatre du musée Capitolin, parfaitement copiée et de marbre blanc. Dans des niches de côté on voyait les statues de la Prudence et de la Justice. Au haut de

l'escalier deux grenadiers étaient en faction.

J'ai conduit le lecteur jusqu'aux superbes portes d'acajou, dont les panneaux sont richement décorés de boucliers, d'armes et de têtes de Méduse de bronze. Les battans à droite s'ouvrent, et l'on entre dans les appartemens de parade du monarque.

D'une antichambre ovale, dans laquelle on remarque avec plaisir le buste de Gustave Adolphe, ce brave roi de Suède, et avec pitié un plafond allégorique, peint par un barbouilleur russe, nommé *Smuglewitsch*, on passe dans une vaste salle de stuc tacheté sur un fond jaune. Fidèle à mon plan je n'indiquerai que les principaux ornemens de chaque pièce. Dans cette salle il y a six grands tableaux historiques, hauts de huit arschines et larges d'environ six. Ils représentent *la victoire de Pultawa*, par *Schebujeff*, beau tableau plein de force et d'expression, où Pierre-le-Grand et son général Scheremetoff figurent principalement; la *prise de Casan*, par le tsar Iwan Wasilewitsch, par *Ogrumoff*, tableau bien groupé; le *couronnement de Michel Fédorowitsch Romanow*, aïeul de Pierre-le-Grand, tableau très-bien fait, ouvrage d'*Ogrumoff*, qui mérite une place parmi les meilleurs peintres d'histoire de son tems; la *réunion des flottes russe et turque*, leur passage commun par le Bosphore,

par *Pretschetnikoff*, événement mémorable, mais tableau des plus médiocres dont tout au plus la perspective de l'air mérite quelque éloge ; *la victoire du prince Demetrius Iwanowitsch Donsky* sur les Tartares du Don, dans les plaines du Kulikoff ; et *le baptême du grand-duc Wladimir*, peints par un Anglais nommé *Atkinson*, dont le pinceau frappe, mais dont le crayon dessine souvent mal. (On a depuis élevé le catafalque de l'empereur dans cette salle.)

Je passe avec mon lecteur dans la salle du trône, qui a près de douze toises de long sur cinq de large. Elle était parfaitement bien décorée, et à sa vue on se sentait pénétré de respect et de confiance. Je ne parlerai ni des tentures de velours vert brochées d'or, ni du superbe ameublement, ni du poële colossal, qui a treize arschines et qui est presqu'entièrement revêtu de bronze ; je ne parlerai que du trône et de son entourage. Il était de velours rouge, richement broché et brodé en or. Dans l'enfoncement se trouvaient les armes de la Russie entourées de celles des royaumes de Casan, d'Astracan, de Sibérie et de la Grande Russie. Vis-à-vis du trône, dans des niches pratiquées au-dessus des portes, on voyait les bustes antiques de Jules-César, d'Antonin-le-Pieux, de Lucius Vérus, etc. Plus haut se présentaient les figures colossales de la Justice, de

la Paix, de la Victoire, de la Gloire; et tout autour de la salle étaient appendues, peintes de leurs couleurs naturelles, les armoiries de toutes les provinces soumises au sceptre de la Russie (au nombre de soixante-seize), représentant ainsi emblématiquement les différens peuples de ce vaste Empire. Il faut avouer que ces décorations, qui sont de l'invention même du monarque, ne pouvaient pas être mieux choisies, et qu'elles donnent à connaître, quoi qu'on dise, l'esprit noble et chevaleresque qui l'animait.

Je distingue encore, dans le superbe ameublement de cette salle, un miroir qui est le plus grand du palais : il est d'une seule pièce, a près de six arschines de haut et plus de trois de large, et a été coulé à Pétersbourg; plus, trois tables magnifiques, l'une de *verde antico*, les deux autres de porphyre vert oriental. Chacune de ces tables avaient plus de trois arschines de longueur et plus d'une de largeur. Elles reposaient sur des colonnes d'airain et de bronze, ou sur des génies de bronze hauts de quatre pieds. Un immense lustre de bronze était suspendu au plafond, lequel était décoré de deux peintures allégoriques de *Valeriani*, très-médiocres. La bannière de l'ordre de Malte se distinguait sur l'une et l'autre.

De la salle du trône on passe, pour entrer dans la galerie des arabesques, entre deux

colonnes ioniques d'une grande beauté, de porphyre oriental, apporté de Rome à Pétersbourg. Sur la corniche on a placé le buste de Marc-Aurèle, et de grands vases de porphyre rouge de Sibérie. Cinq niches contiennent autant de statues copiées à Rome sur l'antique, et représentent la Vénus de Médicis; Antinoüs, Germanicus, l'Apollon de Florence, et la Vénus Kallipygos. L'architecture de cette galerie est une imitation de la célèbre loge de Raphaël à Rome, et le tout est peint, comme elle, en arabesques de différentes couleurs, par *Pietro Scoti*, et les figures par *Vighi*; cependant l'ouvrage n'était point encore achevé.

De cette loge ou galerie on entre en passant par de hautes et larges portes de glaces de miroir, dans la galerie de Laocoon, ainsi appelée du groupe célèbre de ce nom, copié à Rome sur l'antique, et tiré d'un seul bloc de marbre sans tache ni veine, et transporté jusqu'à Pétersbourg sans le moindre accident.

Quatre superbes tentures des Gobelins décorent les murailles; elles ont six arschines en carré, et représentent *la pêche de St.-Pierre, Jésus chassant du temple les acheteurs et les vendeurs, la résurrection de Lazare, et Marie-Magdelaine oignant les pieds du Sauveur.* Ce qui contraste un peu avec ces sujets pris de l'écriture sainte, ce sont deux groupes de la fable,

savoir : *Diane et Endymion*, l'*Amour et Psyché*, que *Pacetti* a copiés sur les originaux du célèbre *Canova*. Adossés contre les Gobelins, l'œil porte en même tems sur Jésus-Christ et sur Endymion.

Les dessus de portes, deux tableaux encaustiques de *Dallera* à Rome, *Ulysse retrouvant Pénélope*, et *Hector prenant congé d'Andromaque*, avaient déjà souffert de l'humidité des murs; les adieux d'Hector sur-tout étaient endommagés par une crevasse.

Je ne parlerai point des tables précieuses de *breccie* et d'albâtre oriental à fleurs, des beaux fauteuils de velours, des différens bronzes, tous travaillés à Paris, etc.; je ne ferai mention que de quelques-unes des pendules innombrables de ce palais. Dans cette salle, par exemple, on voyait les quatre Saisons de bronze sur un char traîné par des lions, et conduit par un génie. La roue servait de cadran. Mais il ne fallait pas lever les yeux en l'air, à moins de vouloir perdre tout l'effet de ces beautés. Trois grands plafonds déparaient la salle; celui du milieu, qui représentait *Hercule entre la Volupté et la Vertu*, était le plus supportable des trois. A droite, le *Courage récompensé par le Mérite*, et à gauche, la *Justice et la Paix s'embrassant*, peints par *Smuglewitsch*, l'avorton des Muses et des Graces. Cependant

il faut observer que l'empereur lui-même avait fourni les idées de ces plafonds, que c'est lui qui a associé la justice et la paix, le courage et le mérite; quel dommage qu'il n'ait pas chargé de l'exécution un artiste plus habile! Mais voilà ce qui lui arrivait presque toujours. La source jaillissait en bouillonnant, claire comme du cristal, du rocher de son esprit et de son cœur; mais les vaisseaux destinés à recueillir, étaient rarement d'une argile pure et nette.

Deux bas-officiers des gardes-du-corps gardaient, l'esponton à la main, l'entrée d'un salon ovale, où seize colonnes corinthiennes de stuc soutiennent un attique, dont la voûte en caissons repose sur seize caryatides faites par *Albani*. Cinq bas-reliefs allégoriques, difficiles à expliquer, remplissent les intervalles. L'ameublement du salon était de velours couleur de feu, garni de cordons et de glands d'argent, qui faisaient un très-bel effet.

Le plafond, peint par *Vighi*, et bien préférable aux précédens, représente l'assemblée des Dieux dans l'Olympe. Jupiter semble nager dans une gloire de lumière, et le tout annonce un artiste distingué.

Ce salon touche à la grande salle de marbre, qui sert de corps-de-garde à la garde des chevaliers de Malte. Cette salle a quinze toises de long, cinq de large, et près de sept de

haut. L'architecture est composée de deux ordres, et partagée, jusqu'à l'attique, en grands compartimens de *breccia coralina de Genova*, dont les champs sont incrustés de marbre noir de Porto-Venere. Des lustres longs et plats de bronze poli, attachés au mur, font un très bel effet sur le marbre noir. A l'une des extrémités de la salle il y a un orchestre de marbre blanc, avec une balustrade de bronze poli, sur laquelle se trouvaient dix grands candélabres de bronze, travaillés en vases. Le plafond était encore en blanc; on peignait à Rome un Parnasse qui devait y être placé.

Une large niche formée et soutenue par deux superbes colonnes ioniques de Sibérie, partage la salle en deux parties égales. On a pratiqué dans cette niche une cheminée de marbre blanc, portée par quatre termes, incrustés avec du lapis et de l'agathe de Sibérie. Le long du mur à droite et à gauche, il y a deux cheminées semblables, placées entre quatre niches, dont le fond est fait de *gipolino antico*, aussi rare que singulier, parfaitement semblable à du bois vert pétrifié. Cette espèce de marbre n'est pas belle, mais elle frappe au premier coup-d'œil. Dans les niches il y avait quatre statues copiées à Rome sur des antiques, savoir : Bacchus, Mercure, Flore et Vénus. Je passe sous silence les su-

perbes bronzes dont étaient faits les pendules, les lustres, les vases, les petites statues et tous les ornemens, jusqu'aux chenets.

A l'extrémité de la salle est une grande niche, formée par deux grandes colonnes d'ordre ionique. C'est par là qu'on entrait dans le salon circulaire du trône.

Seize Atlas de forme colossale soutenaient la coupole. Les murs étaient revêtus de velours rouge broché d'or, et décorés de sculptures dorées. Toutes les fenêtres étaient cachées par des rideaux de la même étoffe, à l'exception d'une, faite d'une seule vitre encadrée dans de l'argent massif. Le trône qu'on voyait dans cette pièce, ne différait de celui de la salle du trône que par le nombre des gradins; le premier en a huit, celui-ci n'en a que trois. Un grand lustre de quatre arschines et un quart de haut, et huit autres de trois arschines et demie, tous ensemble d'argent massif, travaillés en mat et en poli, et d'un fini parfait, sont sortis de la fabrique de l'ingénieux et habile M. de Buch, conseiller d'État du Danemarck. Le plafond, en camaïeu et or, avec des arabesques, est peint par *Carlo Scoti*.

Quelques tems avant sa mort, l'empereur avait ordonné quelques changemens dans cette salle. Les champs de velours rouge devaient disparaître et faire place à d'autres de velours jaune avec une superbe broderie en

argent : dans les coins il devait y avoir de grandes roses d'argent massif, des médaillons et des couronnes de laurier. Les deux tables, les guéridons, les pendules, etc., devaient être tous d'argent massif, et on avait déjà fourni aux orfèvres quarante pouds (1) d'argent à cet effet.

De ce salon, une porte conduit dans les appartemens intérieurs de l'impératrice. La première pièce était tendue de haute-lice d'un fond bleu-clair, dans les champs de laquelle on voyait des vues du château de Pawlowsky. Dans l'enfoncement de l'appartement, il y avait une niche soutenue par deux superbes colonnes de porphyre, d'ordre ionique, devant laquelle se trouvait le groupe d'Apollon et de Daphné, copié du Bernini, et fait de marbre de Carrare. Des vases, des pendules, des tables de porphyre, d'agathe, d'albâtre oriental à fleurs, de *rosso antico*, de bronze, etc., remplissaient et ornaient cette pièce. Les dessus de portes étaient de belles peintures encaustiques, de *Dallera ;* le plafond, ainsi que la plupart des suivans, était peint en gouache, par *Cadenacci.*

Des portes de bois d'acajou, de bois de rosier et de cèdre, richement décorées de sculptures dorées, et dont les panneaux de

(1) Un poud pèse environ trente-cinq livres d'Allemagne.

marbre blanc sont incrustés de lapis, de bronze et de malachite, conduisent dans un cabinet aussi surchargé d'ornemens que les portes, au point qu'à la première vue l'œil en est fatigué. Les murailles sont de marbre gris de Sibérie ; les champs de lapis avec des linteaux de bronze ; les coins d'agathe de Sibérie ; les lambris de *giallo* et de *nero antico ;* la corniche de têtes de lions de bronze sur du lapis ; au-dessus de la corniche des bas-reliefs sur un fond d'or poli ; les divans, les tabourets, les rideaux, de drap d'or ; une niche formée par deux colonnes corinthiennes, exquises d'albâtre oriental à fleurs, composées d'un seul morceau ; leurs piédestaux incrustés de *verde antico* et de lapis ; un groupe de marbre blanc, représentant Castor et Pollux, ouvrage d'*Albagini ;* dans de petites niches de côté, les Muses de la tragédie et de la comédie ; la cheminée de *verde antico*, de malachite, de bronze ; tables, vases et petites statues d'agathe, de bronze, etc. ; de superbes porcelaines dans le goût de celles de Raphaël, peintes en arabesques ; tout cela, et bien davantage encore, se trouvait dans un cabinet d'environ deux toises de long et de large.

Ce cabinet touche à la chambre à coucher de parade, ornée plus simplement, et par cela même plus agréablement décorée. Cette

pièce est très-grande ; les murs sont de stuc, et l'entourage de guirlandes de feuilles, sur un fond d'or poli.

Derrière une balustrade d'argent massif, qui a treize arschines de long et qui pèse quatorze pouds, se trouvait le lit richement sculpté et doré, sous un ciel de velours bleu-clair, relevé avec des cordons et des glands d'argent. Des colonnes corinthiennes supportent, à droite et à gauche, la corniche peinte en arabesques sur un fond d'or poli ; entre les colonnes sont des divans de velours bleu, et de grands miroirs d'une seule pièce. La cheminée est de marbre blanc de Carrare, et sa corniche ornée en partie de lapis et en partie de mosaïque de Florence, en pierres fines (améthystes et autres) qui imitent, jusqu'à faire illusion, des fruits naturels de toute espèce. Un plafond allégorique et médiocrement peint par *Valeriani*, ne m'a pas présenté un sens net et clair.

La salle contiguë à cette chambre à coucher de parade, est d'un goût simple, et servait tantôt de salle à manger et tantôt de salle de concert. Outre deux cheminées et quelques vases de porphyre de Sibérie, elle n'offrait rien de remarquable. Je l'aimais cependant beaucoup, parce qu'elle servait aux jeux des jeunes grands-ducs. Je les y ai trouvés plusieurs fois : ce sont deux princes vifs et

éveillés, pleins de politesse et d'affabilité pour tout le monde. La tendresse maternelle (car on sait que l'impératrice mère ne vit que pour ses enfans) avait fait garnir les portes vitrées qui donnent sur le balcon, à la hauteur d'environ quatre pieds, de coussins, pour prévenir les accidens.

En sortant de cette salle à gauche, et en laissant à droite les appartemens ordinaires de l'impératrice, on passe par une pièce de peu d'apparence, dans la salle du trône. Le trône même ressemble, à la grandeur près, à celui de l'empereur, hormis qu'il ne repose que sur un gradin. Une grande niche, portée par deux caryatides colossales, renferme une superbe cheminée de marbre blanc, décorée par un bas-relief qui représente les neuf Muses. Le luxe de l'ameublement était le même que dans les autres pièces ; je ne fais mention que d'une charmante pendule représentant Phébus sur son char attelé de deux chevaux, faisant son cours diurne. Le cadran est placé dans la roue du char, et le tout est d'un travail fini et un chef-d'œuvre de l'art. Le plafond, peint par *Mettenleiter*, représente le *jugement de Pâris*, et n'est pas sans prix ; non plus que les dessus de portes, qui sont de *Bessonoff*, élève de l'académie des arts de Pétersbourg, et qui représentent la Peinture, la Sculpture et l'Architecture.

A côté de la salle du trône, est la galerie de Raphaël. Elle doit ce nom à quatre magnifiques hautes-lices qui couvrent presque toute la longueur de l'une des quatre murailles, laquelle a environ douze toises de long. Ce sont de superbes copies de quatre tableaux connus de Raphaël, qu'on trouve dans le Vatican ; savoir : *Constantin haranguant ses troupes* le jour de la bataille contre Maxence ; *Héliodore chassé du temple ;* la fameuse *École d'Athènes*, et le tout aussi fameux *Parnasse* où Apollon joue du violon. Je renvoie le lecteur à la belle description que M. *de Ramdohr* a faite de ces tableaux, devant les copies desquels j'ai passé maintes heures dans l'oubli de moi-même. Un grand plafond et deux petits, peints par *Mettenleiter*, méritent d'être remarqués. Celui du milieu représente le temple de Minerve, sur les degrés duquel les Arts libéraux sont couchés. La figure du Grec qui représente l'Architecture, est un portrait de l'architecte *Brenna*, et *Mettenleiter* s'est peint lui-même dans le personnage allégorique qui représente la Peinture. Les deux petits plafonds montrent, l'un Prométhée animant l'homme, et l'autre la Paresse et l'Application. De superbes bronzes, des cheminées de marbre, etc., décorent cette galerie.

Elle conduit dans un salon carré-long, où se trouve une très-belle statue antique de Bacchus, et une autre moderne, peut-être tout aussi belle, de Diane, faite par *Houdon*. Tout le salon était rempli de bustes, bas-reliefs, sarcophages, vases antiques, etc., d'un prix très-différent.

Ce salon est enfin contigu au vestibule des gardes, où un détachement des gardes à cheval était toujours en faction. Ce vestibule n'est décoré que par quatre colonnes ioniques, et par un plafond de *Smuglewitsch*, où Curtius se jette dans le précipice, d'une manière un peu mal-adroite.

Nous voici encore sur le grand escalier de parade, après avoir parcouru, de droite à gauche, les appartemens de parade de l'empereur et de l'impératrice. Le 8 novembre 1800, l'empereur fit l'inauguration du palais avec la plus grande pompe ; y dîna pour la première fois, et y donna au public, qui s'y portait en foule, un grand bal masqué, pendant lequel tous les appartemens que je viens de décrire étaient ouverts et éclairés de plusieurs milliers de bougies, qui en redoublaient la pompe et l'éclat. On dansa dans la grande salle de marbre et dans la galerie de Raphaël.

Le lecteur sera sans doute curieux de connaître les appartemens ordinaires que l'empereur et l'impératrice habitaient. Une porte

conduisait de la galerie de Raphaël dans les appartemens du monarque. Une antichambre simplement peinte n'était ornée que par sept tableaux de *Charles Vanloo*, représentant les légendes de St.-Grégoire.

La seconde pièce, parquetée de blanc, à linteaux d'or, avait dans les champs de très-beaux paysages, et quelques vues de palais même. Ce qui lui servait sur-tout d'ornement, c'était un plafond peint par *Tiepolo*, et qui représentait Marc-Antoine et Cléopatre jetant la perle dans le vinaigre. L'ignorance pleine de bonhommie du peintre a péché plaisamment contre le costume.

Dans la troisième pièce les murailles sont presque entièrement couvertes par six paysages de *Martinoff*, qui offrent des vues des châteaux de Gatschina et de Pawlowky. Dans six armoires élégantes de bois d'acajou, sur lesquelles se trouvaient vingt vases superbes de porphyre, d'albâtre oriental, etc., on conservait la bibliothèque particulière de l'empereur. C'était dans cette pièce que se tenaient les hussards du corps ou de la chambre de l'empereur. Une porte dérobée conduisait de là dans la cuisine particulièrement destinée à la table de ce prince, et dans laquelle il avait spécialement établi une *cuisinière allemande* qui lui préparait à manger. Il avait fait arranger, peu de tems auparavant, une

semblable cuisine, tout près de ses appartemens ordinaires, dans le château dit le *palais d'hiver*. Qui pourrait, avec de telles précautions, peut-être nécessaires, envier le sort du monarque le plus puissant de la terre !

Une autre porte dérobée conduisait à une petite chambre destinée aux hussards-du-corps, et qui touchait immédiatement à un escalier en limaçon, devenu très-célèbre dans la suite, et qui conduisait dans la cour, où un seul homme était en faction à la porte.

De la bibliothèque on entrait dans la chambre à coucher de l'empereur, où il se tenait aussi de jour, et où il est mort. Cette pièce fort grande, a, si je ne me trompe, cinq à six toises carrées. Un grand nombre de paysages, la plupart de *Vernet*, quelques-uns de *Wouvermanns* et de *van der Meulen*, pendaient aux murs boisés de bois blanc. Au milieu un petit lit de camp, sans rideaux, derrière un simple écran ; au-dessus du lit un ange (non un ange tutélaire) de *Guido Reni*. Dans un coin pendait le portrait d'un ancien chevalier banneret, peint par *Jean le Duc*, dont l'empereur faisait grand cas.

Un mauvais portrait de Frédéric II à cheval, et la figure connue de plâtre de ce monarque, placée dans un coin sur un piédestal

de marbre, contrastaient étrangement avec ces magnifiques tableaux.

La table à écrire de l'empereur était remarquable à plus d'un égard. Elle reposait sur des colonnes ioniques d'ivoire, ayant des socles et des chapiteaux de bronze. Une galerie d'ivoire très-finement travaillée et ornée de petits vases de la même matière, l'environnait. Deux chandeliers à branches d'ivoire sur un cube d'ambre portaient quatre pâtes ou frittes d'après un modèle de *Leberecht*, représentant l'empereur, l'impératrice, les deux grands-ducs et la grande-duchesse Elisabeth. Cette table et ce chandelier sont l'ouvrage de l'impératrice; elle qui protège les arts et les cultive avec succès, a tourné l'ivoire de ses propres mains, et formé les pâtes.

Il pendait encore à l'une des murailles un tableau qui représentait tous les uniformes militaires de l'armée russe. Je passe sous silence le reste de l'ameublement.

On a répandu et mille fois répété le bruit, que l'empereur avait dans sa chambre à coucher une trappe, et plusieurs portes dérobées. Je puis assurer et garantir la fausseté de cette assertion. Le superbe tapis qui couvrait le plancher rendait l'existence d'une trappe impossible. De plus, le poële ne reposait pas sur des pieds, et par conséquent, il n'y avait aucun espace dessous, comme on l'a prétendu.

Deux portes de tapisserie étaient à la vérité dans la chambre, mais l'une conduisait dans un coin qui servait à un usage connu, et l'autre fermait une armoire où l'on déposait les épées des officiers envoyés aux arrêts. Les portes à deux battans, qui de la chambre de l'empereur conduisaient dans les appartemens de l'impératrice, n'étaient pas ouvertes, mais fermées et verrouillées des deux côtés.

Le passage de la bibliothèque dans la chambre à coucher, avait de doubles portes, et vu l'épaisseur prodigieuse de ces murs, il y avait entre ces doubles portes assez d'espace, pour qu'on ait pu pratiquer à droite et à gauche, dans le mur, des portes dérobées. Elles s'y trouvaient effectivement ; celle à droite servait à fermer un emplacement pour les drapeaux, celle à gauche ouvrait un escalier dérobé par où l'on pouvait descendre dans les appartemens de l'empereur, au rez-de-chaussée.

Ici l'on trouvait d'abord une grande pièce boisée en blanc avec une vieille horloge dans le mur, faite en 1724, par *Dinglinger*, à Dresde. Trois aiguilles d'argent indiquaient, outre les heures, les changemens de la température et du vent. Cette horloge était autrefois dans la maison de Jardin de Pierre-le-Grand.

On passait de là dans un cabinet rond et

boisé, où l'on voyait deux statues d'Italie, une Vesta et une femme qui sacrifie ; de plus, un Apollon fait dans l'académie des arts de Pétersbourg, de superbes vases de porcelaine de Sèvres, et une table précieuse de *rosso antico*.

La pièce contigue, également boisée, offrait un portrait brodé de Pierre-le-Grand, d'un travail exquis, de beaux vases de la fabrique de Sèvres, et quelques vases de hauteur d'homme, de celle de Pétersbourg.

La dernière pièce, celle où l'empereur travaillait d'ordinaire, était boisée en noyer, avec un entourage de guirlandes de bois verni; dans les champs il y avait des représentations de divinités peintes sur le bois, et environnées de festons sur lesquels se balançaient des oiseaux. L'ensemble de cette chambre offrait un coup-d'œil doux et agréable. L'ameublement en était superbe, sur-tout une armoire du fameux Rontgen de Neuwied. Un petit monument sur la table, avec l'inscription : *Marie, le 21 avril* 1791 (1), était probablement un ouvrage de l'impératrice. Un déjeûner de porcelaine, de la fabrique de Pétersbourg, sur lequel étaient peintes en différentes couleurs des vues du palais de Michaïlow, était une nouvelle preuve de la prédilection que ce

(1) C'était, comme tout le monde sait, le jour de la naissance de Catherine II.

prince

princée avait pour cet ouvrage de sa création.

Encore deux mots des appartemens que l'impératrice occupait. On y parvenait en passant par la salle du concert ou à manger, qui a été décrite plus haut. Une chambre que l'élégance et un air gai recommandaient au premier coup-d'œil, conduisait dans une pièce de parade, dont les murailles étaient de marbre gris de Sibérie, les champs de lapis et de porphyre, les bordures de marbre bigarré, et les riches ornemens de bronze doré. On voyait des bustes antiques dispersés ça et là sur un fond de porphyre; les panneaux des lambris étaient de *breccia*. La cheminée reposait sur des colonnes d'albâtre, la frise était de vert antique, etc. L'ameublement répondait au reste. Un lustre du plus beau crystal avait coûté 20,000 roubles.

La chambre de toilette et d'ouvrage de l'impératrice était contigue à cette chambre de parade. Elle était boisée, les armoires à livres et les commodes du plus beau bois d'acajou. La toilette d'or attirait moins sur elle les regards que quatre originaux gracieux, peints l'un par *Marie Gerard*, les autres trois par *Greuze*, entr'autres la jeune fille grondée par sa mère, pour s'être trop livrée à ses distractions amoureuses, et avoir négligé de nourrir un oiseau, mort de faim. Diderot, dans son Traité sur la peinture, a

fait une description détaillée de ce tableau. La table à écrire occupait le milieu de la chambre, et on y découvrait de nobles et fréquentes marques de l'usage qu'on en faisait. On m'a assuré que dans les derniers tems l'impératrice se servait de cette pièce pour chambre à coucher, parce qu'elle n'était pas du tout humide.

Enfin la dernière pièce était un boudoir, ou cabinet rond, resplendissant de magnificence. Un velours bleu-clair avec une riche broderie et bordé de riches linteaux d'or, couvrait la muraille. On voyait par-tout dans la plus grande prodigalité le bronze, le marbre, le lapis et d'autres pierres d'un grand prix. J'ai sur-tout admiré un très-grand vase de porphyre rouge sur un piédestal de même, avec des socles et un dessus de malachite; le tout avait cinq pieds de haut. Un tapis de haute-lice couvrait le parquet.

Ce cabinet situé dans un coin du palais derrière la chambre à coucher de l'empereur et celle de l'impératrice, rendait ces deux pièces contigues. Elles n'étaient séparées que par un mur, mais ce mur était d'un telle épaisseur que l'on conçoit que l'impératrice n'ait pu être avertie que tard de la mort de son époux.

Outre l'empereur et l'impératrice, il ne demeurait dans cet étage que le grand-duc Constantin, son épouse et la dame d'honneur de *Protassoff*. Une pendule dans la chambre de

la grande-duchesse Anne, m'a toujours frappé; elle avait pour inscription : *l'Amour réduit à la raison.* L'Amour y paraît enchaîné, la Raison tient le bout de la chaîne. Ici, sous les yeux d'une princesse aussi belle et aussi aimable, son châtiment ne paraît pas rude. Dans l'appartement de son époux se trouve une copie de l'Hermaphrodite de la *villa Borghèse*, et de la Vénus qui sort du bain, de la galerie de Florence.

Au rez-de-chaussée on ne trouve, outre un très-petit théâtre, qui n'est pas même achevé, que l'église. Quatorze colonnes ioniques de granit de Serdopol, chacune d'une pièce, avec socles et chapiteaux de bronze poli, portent le chœur. Le maître-autel est un octogone de marbre noir et blanc, dans l'intérieur duquel conduisent trois portes; celle du milieu d'argent massif travaillée à jour, avec six médaillons peints sur cuivre, par M. le professeur *Giovenco*. Au-dessus de la porte brille une Gloire d'argent; l'incrustation est de lapis et de bronze. Le tableau de l'autel représente l'institution de la Cène, par M. *Akimoff*, professeur de l'académie. A droite et à gauche de la porte du milieu se trouve une magnifique colonne de porphyre d'ordre corinthien, avec socles et chapiteaux de bronze; le piédestal incrusté de lapis. Devant les images pendent des lampes d'argent, et au milieu une

lampe d'or enrichie de brillans. Tout en haut, dans l'enfoncement, la vue est bornée par un grand tableau (peint par l'artiste au nom de mauvais augure *Smuglewitsch*) représentant l'archange Michel, patron de l'église, qui précipite les démons dans l'abîme. L'artiste décent, qui ne pouvait représenter ce groupe qu'en *naturalibus*, s'est servi d'un singulier expédient pour ne pas alarmer la pudeur. Chaque démon couvre de la main ou du pied, comme par hasard, les parties du corps de son voisin qu'il importait au peintre de cacher ; ce qui, au fonds, choque la décence au lieu de la sauver. La coupole offre un plafond peint par *Charles Scoti*, qui représente la Trinité environnée de têtes d'anges. Heureusement pour l'artiste, la peinture a tellement souffert de l'humidité, qu'elle est presque méconnaissable. Quatre tribunes des deux côtés de l'autel, avec des balustrades de marbre et de bronze, étaient destinées pour la famille impériale.

Le reste du rez-de-chaussée était habité par le grand-duc Alexandre et son épouse, par le jeune grand-duc Nicolas Pawlowitsch, la princesse Gagarin, le grand-maréchal de la cour Narischkin, et le comte Kutaissow, favori de l'empereur. Pour n'être pas trop long, je me contenterai de faire la description des appartemens du grand-duc, successeur de

l'empereur Paul. Ils étaient moins magnifiques, mais j'avoue qu'ils me plaisaient mieux que les chambres de parade du bel étage. Je me souviens en même tems avec reconnaissance des procédés extraordinairement honnêtes et des prévenances engageantes et polies de toutes les personnes qui environnaient le grand-duc. La bonté du *maître* avait réchauffé le cœur de tous ceux qui lui appartenaient, et dont chacun parlait avec enthousiasme du noble couple auquel il avait le bonheur d'appartenir.

La chambre de toilette de la grande-duchesse Elisabeth, présentement impératrice, était tapissée de superbes étoffes de Lyon. Deux belles colonnes ioniques de marbre rouge et blanc d'Olonetz, ornaient une niche, et supportaient un entablement décoré de bustes antiques. A côté de la niche étaient deux statues de marbre de Carrare, une femme affligée qui soutenait sa tête avec la main, et une jeune fille qui jouait avec un pigeon.

On distinguait encore dans la même chambre une table dans laquelle étaient enchassées toutes les différentes espèces de marbre du pays, et une pendule représentant Bacchus assis sur un tonneau, sur le fond duquel le cadre était placé.

Un charmant cabinet, tapissé de glaces, était contigu à cette chambre. Dans une niche portée par deux colonnes de marbre de France,

était placé le divan, lequel, ainsi que le reste de la draperie, était d'un velours ras couleur de rose, qui paraissait couvert de fine dentelle. Il est imposible d'exprimer l'effet doux et agréable que produisait ce cabinet et son ameublement. Un secrétaire couvert de livres, et un piano de *Longman* et *Broderip*, prouvaient que plus d'une muse avait établi ici sa demeure.

La chambre à coucher avait quelque chose d'imposant. Les champs des murailles, à moitié velours pourpre, à moitié drap d'or glacé, étaient partagés en deux par une guirlande brodée en or, qui serpentait tout autour de la chambre. Le lit était drapé de même. On voyait des statues de marbre et d'airain. Le tout était magnifique, sans blesser ni fatiguer la vue. Mais cette chambre à coucher n'était pas habitable; l'humidité y était extrême, et avait attiré plusieurs incommodités à la grande-duchesse. Les dessus de portes, de peinture encaustique, n'étaient plus reconnaissables.

La chambre à coucher touchait au salon des antiques, qui contenait une cinquantaine de statues, de bustes, de sarcophages, et d'autres monumens de l'antiquité. Je n'en décrirai ici que les principaux.

1°. Un beau buste colossal de Junon, de deux pieds quatre pouces, placé sur un sar-

cophage ayant trois bas-reliefs et une inscription. Premier bas-relief, une figure de Femme, à robe volante, et tenant quelque chose dans ses mains élevées ; deux masques sous elle. Le même bas-relief est répété vis-à-vis. Troisième bas-relief, Bacchus couronné de grappes ; à côté de lui la corbeille mystique, sur laquelle est assis un tigre ; de l'autre côté un serpent. L'inscription, fidèlement copiée, porte ce qui suit :

P. SCANTIUS PI.
OLIMPUS
FECIT. SIBI. V. A. LXX SINE CRIMINÆ.
VITÆ ET SCANTIÆ ABELE CONLIBERT.
OPTINA ÆDESE. BENE MERITÆ.

M. le conseiller Kohler a pris note de cette inscription, et essaiera de l'expliquer (1).

2°. Un beau buste d'un jeune Apollon, à cheveux pendans.

3°. Un très-beau Silène d'environ trois pieds, tenant d'une main une coupe, et de l'autre des grappes de raisin.

4°. Un autel à trois faces avec des bas-reliefs, dont l'un sur-tout est remarquable.

(1) Voici comment elle peut être lue : *Publius Scantius Pius Olimpus fecit sibi, volventi annum LXX sine crimine vitæ, et Scantiæ Aureliæ conliberta optimæ de se benè meritæ.*

Il représente un homme ayant sur la tête une couronne à pointes, dans une main un glaive, et dans l'autre une tête coupée. Les deux autres représentent un satyre avec un coq, et un panier de fruits et une Bacchante.

5°. Un sarcophage avec des têtes de bouc et des guirlandes de fruits. Sur un angle saillant reposent deux enfans morts. Un cygne semble prendre son vol. L'inscription est :

D. M.
M. MUTIUS M. L. AURILIUS
AGITATOR.
FAC. CARAMANTINIC.
VIXIT ANN. XXXV.
AGITAVIT ANN. XII (1).

6°. Un piédestal rond, qui a servi probablement à une urne cinéraire. Tout autour un bas-relief très-bien travaillé et parfaitement conservé, dont les figures sont presque tout en saillie. Il représente une chasse au sanglier. D'un côté le sanglier, sous ses pieds un mourant; derrière lui deux chasseurs en manteaux, devant lui des chiens. Du côté opposé un

(1) Lisez : *Diis Manibus. Marcus Mutius Marci Libertus Aurelius, Agitator factionis Caramantinicæ, vixit annos 35, agitavit annos 12.*

jeune homme nu avec un casque ; un chien à ses côtés ; derrière lui deux figures d'homme. M. le conseiller Kohler a pris ces dernières pour Castor et Pollux, ou le tout pour une allusion au défunt : ce qui me paraît plus naturel. Peut-être que ce jeune homme, avec deux de ses amis, est représenté à droite, allant gaîment à la chasse, et à gauche, terrassé et tué par un sanglier. L'inscription qui commence par ces mots: D. M. CORNELI... s'est égarée chez moi ; tout ce que je sais, c'est qu'il n'y est pas question de chasse.

7°. Un très-beau buste d'Achille, apporté de Grèce, de trois pieds de haut, fait de marbre de Paros.

8°. Un Bacchus de 3 pieds 2 pouces, d'un travail exquis. D'une main il tient une grappe, de l'autre une coupe. Il est couvert d'une peau de bouc et couronné de lierre. Sur le *cippus* qui lui sert de piédestal, on lit l'inscription suivante :

D. M.
ANTISTIÆ.
TERSIPIDI.
V. A. XX. D. V.
ANTISTIA. APATE.
SOR OR. GEMELLA.
FE CI T PIENTISSIMÆ.

desquelles sont deux magnifiques statues de *Cavaceppi*, représentant un Faune et une Bacchante.

On parvenait, par cette salle, à la salle du trône ou d'audience du grand-duc, dont les murailles étaient tendues de velours pourpre broché d'argent. Le grand-duc y donnait ses audiences sous un dais, mais debout, et le tapis sur lequel il se tenait n'était point élevé sur des gradins.

Le second étage du palais était habité par les grandes-duchesses *Marie* et *Catherine* et leur gouvernante, la comtesse de *Liewen*. Leurs appartemens étaient plus simples, mais très-élégans.

Dans la cour il y avait encore un grand corps-de-garde, d'une compagnie des gardes-du-corps. Le bruit qui s'est répandu dans le tems, et qui m'est parvenu de plusieurs côtés, que le nombre des factionnaires et des corps-de-gardes avait été trop petit dans ce palais, est destitué de fondement. L'intérieur est un vrai labyrinthe d'escaliers sombres et d'obscurs corridors, où il brûle nuit et jour des lampes. Il m'a fallu plus de quinze jours pour me passer de guide, et pour ne pas m'égarer seul dans ce dédale compliqué.

Rien de plus contraire à la santé que cette habitation. Par-tout on découvrait des vestiges de l'humidité destructive, et dans la salle qui

contenait les grands tableaux historiques, j'ai vu de mes yeux, malgré les deux cheminées où l'on entretenait un feu continuel, de la glace d'un pouce d'épaisseur et de quelques palmes de large dans les quatre coins du haut en bas. On avait remédié en quelque sorte au froid et à l'humidité des chambres de l'empereur et de l'impératrice, en les boisant ; mais le reste du monde souffrait prodigieusement. Ce palais était fort incommode pour tous ceux qui y avaient des affaires : à tout moment il fallait parcourir, ou le peristyle, ou les corridors exposés au courant d'air, ou la cour. Il y avait peu de grands auxquels il fût permis de descendre au pied du grand escalier ; presque tous devaient arrêter à une petite porte basse, et faire un long voyage en montant et en descendant, jusqu'à ce qu'ils parvinssent au lieu de leur destination.

Mais l'empereur était tellement charmé de sa création, que la censure la plus délicate l'irritait autant que la louange la plus grossière était sûre de lui plaire. Il rencontra un jour une dame âgée sur l'escalier : « On m'avait dépeint les escaliers du palais comme incommodes, dit-elle ; je les trouve très-bons ». L'empereur fut si charmé de cet éloge qu'il embrassa la dame. Les courtisans savaient mettre cette disposition à profit. Leurs louanges ne tarissaient point, et je sais que lorsqu'ils

s'étaient épuisés en expressions et en exclamations, ils se mettaient à genoux devant les bronzes, et les adoraient dans une extase muette.

L'empereur m'ordonna de sa propre bouche, et me fit souvent répéter l'ordre, de ne rien omettre, et de ne pas laisser échapper la moindre bagatelle à mon attention. De cette manière, les couples de feuilles que j'ai placées ici, se seraient converties en un gros livre, qui aurait fait périr d'ennui l'auteur et le lecteur. Quelques semaines avant sa mort je lui présentai un échantillon de mon ouvrage, dont il fut très-content.

Il se peut qu'il y ait des palais qui renferment un plus grand trésor de choses précieuses, mais il n'en est certainement point qui, comme celui de Michaïlow, aient été bâtis, arrangés et habités en aussi peu de tems (en moins de quatre ans). Un superbe service de table d'or massif, et un autre de porcelaine, avec des vues de ce palais, n'étaient point encore achevés.

Peu de semaines après la mort de l'empereur, tous les effets précieux transportables ont été sortis de ce palais et distribués dans les autres, pour les sauver de l'humidité. Aujourd'hui il est inhabité, et ressemble à un mausolée.

Le 11 mars à une heure, par conséquent environ douze heures avant sa mort, je vis l'empereur Paul et lui parlai pour la dernière fois. Il revenait d'une promenade à cheval avec le comte Kutaissow, et paraissait de très-bonne humeur. Je le rencontrai sur le grand escalier, tout près de la statue de Cléopatre. Il s'arrêta comme à son ordinaire, et me parla cette fois-ci de la statue qui était devant nous. Il l'appela une très-belle copie, examina les diverses espèces de marbre qui entraient dans la composition du piédestal, m'en demanda les noms ; passant ensuite à l'histoire de cette reine d'Egypte, il admira sa mort héroïque, et parut m'approuver d'un sourire, lorsque j'observai qu'elle ne se serait pas tuée, si Auguste n'avait dédaigné ses appas. A la fin, il me demanda si ma description était bien avancée. Je lui répondis qu'elle touchait à sa fin, et il me quitta en me disant d'un air de bonté : Je me réjouis d'avance du plaisir de la voir.

Je le suivis des yeux montant l'escalier. Arrivé en haut il se tourna de mon côté, qui était en bas, et nous ne soupçonnions guères ni l'un ni l'autre que nous nous étions vus pour la dernière fois. Cette statue de Cléopatre m'est devenue bien remarquable depuis cet entretien, et je me suis arrêté plus d'une fois avec attendrissement à cette place, après la mort de l'empereur.

Le 12 mars, de très-bon matin, la nouvelle de l'avènement au trône du jeune empereur, se répandit. Dès les huit heures, les grands de l'empire lui prêtèrent hommage dans l'église du palais d'hiver. Le peuple s'abandonna à l'allégresse et à l'espérance, auxquelles l'autorisaient les qualités connues de son jeune monarque. Le soir, Pétersbourg fut illuminé.

Les premières démarches d'Alexandre, son manifeste, les premiers ordres qu'il donna, tout cimenta la confiance avec laquelle ses heureux sujets l'avaient vu monter sur le trône de ses pères. Il promit solemnellement de régner dans l'esprit de son aïeule de glorieuse mémoire, Catherine II; permit à chacun de s'habiller à sa guise; dispensa les habitans de la capitale du devoir onéreux de sortir de carrosse à l'approche d'un des membres de la famille impériale; renvoya le procureur-général *Obuljanow*, justement haï et détesté; supprima l'*expedition secrète*, ce fléau du pays; rendit au sénat son ancienne autorité, élargit les prisonniers d'état renfermés dans la forteresse. — Quel coup-d'œil touchant et beau, de voir ces infortunés délivrés de leurs fers, s'étonnant de se voir libres, muets de surprise, prenant leur bonheur pour un rêve, et chancelant vers leurs demeures!

J'ai vu de mes propres yeux un vieux colonel des cosaques et son fils, que l'on conduisait de la forteresse chez le comte de Pahlen. L'histoire de ce fils généreux est des plus touchantes. Il y a quatre ans que son père avait été transporté, j'ignore sur quel soupçon, de Tscherkask à Pétersbourg, et mis à la forteresse. Quelque tems après arrive son fils, beau grand jeune homme, et brave, puisque, sous le règne de Catherine, il avait obtenu les croix de S. Georges et de Wolodimir. Il essaie long-tems d'obtenir la liberté de son père à force de prières et de sollicitations; mais voyant qu'il ne réussit pas de cette manière, il demande pour dernière grace de pouvoir partager sa prison et ses chagrins. Elle lui est accordée — en partie; il est enfermé dans la forteresse; mais — non pas avec son père; et ce vieillard infortuné n'apprend pas même que son fils est si près de lui. Tout à coup les verroux se retirent, les portes de sa prison s'ouvrent, son fils s'élance dans ses bras, et dans un seul et même moment il apprend non-seulement qu'il est libre, mais que la piété filiale lui a fait le plus beau sacrifice. C'est à lui seul de décider laquelle de ces nouvelles inonda son cœur des plus pures délices. Je l'ai vu quelques matins de suite dans le grand salon d'audience du comte de Pahlen. Il portait encore sa longue barbe

grise qui lui descendait jusqu'à la ceinture ; il était d'ordinaire assis dans l'embrasure d'une fenêtre, les yeux baissés à terre, sans faire attention au bruit qu'on faisait autour de lui. Son brave fils, dont le noble front était plus décoré par le souvenir de sa belle action, que sa poitrine ne l'était par ses deux ordres, se promenait dans le salon, et parlait avec ses connaissances.

C'était un riche champ à exploiter pour l'observateur et pour le connaisseur du cœur humain, que ce salon d'audience. Quoique je n'eusse rien à y chercher, j'y passais régulièrement quelques heures tous les matins, et je ne quittais jamais la foule qui l'assiégeait, sans avoir enrichi mon recueil. Pour contraster avec la scène touchante que je viens de décrire, je vais placer ici une anecdote plus gaie. C'était, je crois, le sur-lendemain de la mort de l'empereur ; le salon était plein de monde ; il pouvait y en avoir quelques centaines. Je me chauffais, lorsque tout-à-coup il s'élève un murmure, et les assistans ; d'abord un à un, ensuite par groupes, à la fin tous ensemble, de se précipiter aux fenêtres et de regarder dans la rue, comme si le ciel était descendu sur la terre. La curiosité m'attire aussi, un des derniers, du coin de mon poële. J'eus beaucoup de peine à percer la foule, pour jouir d'un spectacle aussi inté-

ressant. A la fin j'y parvins. Qu'était-ce ? *Le premier chapeau rond passait.* Ce chapeau rond semblait faire une impression plus agréable sur toute cette foule, que l'élargissement des prisonniers d'état. On ne vit dans un moment que des figures riantes, épanouies. Et voilà les hommes !

Il me tarde depuis long tems de communiquer à mes lecteurs ce qui, dans les premiers jours du règne d'*Alexandre le clément*, fut pour moi le plus grand sujet de joie. En écrivant mon histoire, j'ai été en proie à maints souvenirs navrans ; j'en viens à un qui inonde mon cœur de délices. Par ordre du jeune monarque, le sénat fit imprimer et distribuer trois listes qui contenaient les noms des bannis qu'on rappelait de Sibérie. A peine eus-je appris cette nouvelle, que j'envoyai mon domestique pour m'en procurer un exemplaire. Mon œil le parcourait en hâte, jusqu'à ce que, nageant dans une larme de joie, il reposa délicieusement sur le nom de *Sokoloff*. Oui, il obtient sa liberté ; au moment où j'écris, il a embrassé sa femme et ses enfans ! Puisse-t-il, comme moi, les avoir retrouvés tous six ! puisse, de son rêve pénible, ne lui rester que le souvenir de son compagnon d'infortune, et le sentiment de l'amitié qui nous unissait dans nos communs malheurs !

M. de Kiniakoff et ses frères, le marchand Becker de Moskou, et plusieurs autres de mes connaissances, se trouvaient écrits sur ce livre de vie. Je distingue, comme le plus remarquable de tous, le pasteur S**. Il tomba dans les filets infernaux du censeur de Riga, l'atroce conseiller d'état, Tumanski (1). Quoiqu'il soit probable qu'il publiera lui-même son histoire, je crois pouvoir la rapporter ici, parce que je la tiens de très-bonne main.

M. S**, pasteur dans le voisinage de Dorpat, avait formé, à l'usage de ses paroissiens, une petite bibliothèque de lecture. Tumanski, nommé censeur de la province, pour prouver sa grande vigilance, demande à M. S**. un catalogue de ses livres. S**, intimidé par *les signes du tems*, lui répond qu'il a renoncé à sa société de lecture. C'était effectivement son dessein; il faisait rentrer peu-à-peu les livres qui étaient en circulation, ce qui lui réussit, à quelques-uns près. De ce nombre était un volume de l'ouvrage d'Auguste Lafontaine, intitulé *le Pouvoir de l'Amour*. Ne pouvant pas se rappeler à qui il avait prêté ce volume, et ne voulant pas le perdre,

(1) Il ne faut pas confondre cet homme avec un de ses parens éloignés, M. le conseiller d'Etat Tumanski, chef de la censure à Pétersbourg, qui n'a rendu personne malheureux, et qui a la réputation d'un homme très-cultivé et très-honnête.

il se servit de la voie ordinaire, et fit insérer dans la gazette de Dorpat : « Que celui qui avait ce volume, faisant partie de sa *bibliothèque de lecture*, eût la bonté de le lui rendre ».

Cette annonce tomba malheureusement entre les mains de Tumanski. On assure que l'intention du monstre était moins de nuire au pasteur S**, que d'attirer une réprimande au brave gouverneur-général de Livonie, M. de Nagel, auquel il portait une secrète rancune à cause d'une prétendue offense. Il fit rapport de la chose à son protecteur et patron Obuljaninow, en y ajoutant des circonstances odieuses ; et celui-ci en instruisit l'empereur avec de nouvelles particularités de sa façon. En un mot, le pasteur S**. fut accusé d'avoir continué sa bibliothèque de lecture malgré l'avertissement du censeur, et de chercher à répandre, dans le cercle de ses lecteurs, des principes dangereux, en faisant circuler des livres jacobins prohibés. (N. B. qu'il n'existait pas de catalogue de livres prohibés.) Tout cela fut présenté au prince sous un point de vue si faux et si odieux, qu'il ordonna sur-le-champ de faire arrêter le pasteur S**, de le conduire à la forteresse de Pétersbourg, et qu'auparavant Tumanski ferait environner sa maison d'un détachement de troupes, et ferait brûler publiquement tous ses livres.

Lorsque Tumanski partit pour se rendre à cette fête, pour exécuter cette délicieuse commission, tout Riga le pria de faire son possible pour sauver cette famille malheureuse. Il le promit; mais, comme on peut croire, sans tenir parole. Au milieu de la nuit, des soldats commandés par le noble Tumanski, entourent la maison du pasteur, qui dormait paisiblement avec sa femme et ses enfans. Qu'on s'imagine leur réveil! Toutes les issues sont gardées, on fait l'inventaire de ses papiers, on y met le scellé; on entasse en monceau tous ses livres, même *la bible*, et on les brûle. Le malheureux est jeté dans un kibik, et un officier de police le mène à Pétersbourg.

Vers le matin, s'étant un peu remis de son premier étourdissement, il demande à son conducteur la permission d'écrire quelques lignes à sa femme. Cet homme faux le lui permet, fait semblant de porter lui-même la lettre à la poste, mais la garde et la remet à son arrivée à Pétersbourg au procureur-général. Cette lettre contenait, outre des plaintes assez naturelles, une prière à sa femme *de tranquilliser préalablement les paysans jusqu'à son retour*. De là on conclut qu'il avait déjà ameuté les paysans, et qu'ils n'attendaient que le retour de leur chef pour éclater. D'autres prétendent qu'il avait prié sa femme de

brûler une *vieille* correspondance avec un de ses amis, où il était question de la révolution française ; et qu'on avait effectivement envoyé un chasseur avec des chaînes pour arrêter cet ami, qui heureusement était mort depuis plusieurs années.

Quoi qu'il en soit, la chose fut présentée avec des couleurs si noires au monarque par son procureur-général, qui n'avait de l'homme que la figure, que ce prince ordonna tout de suite, au collége de justice, de décréter contre le pasteur S**, une peine corporelle, et de l'envoyer ensuite dans les mines de Sibérie. Le collége de justice se trouva dans un grand embarras. La sentence qui devait être le résultat de l'examen de la personne et des actes, lui était prescrite d'avance ; de cette manière le collége se voyait réduit à n'être qu'un simple agent exécutif. Le président risqua de faire à ce sujet des représentattons au procureur-général, qui lui répondit sèchement : « Qu'il pouvait faire à ses risques ce qui lui semblerait bon ; qu'au reste il savait la volonté de l'empereur ».

On annonça un matin dans la forteresse au malheureux S **, à qui on n'avait pas nommé de défenseur, qu'il eût à se revêtir de ses ornemens sacerdotaux et à suivre M. de Makaroff devant le collége de justice, où on lui publierait sa sentence.

Plein d'espérance, et la fondant en partie sur la circonstance du mode d'habillement qu'on lui avait dicté, il alla au devant de son sort. Dans la salle du jugement, on le plaça contre le mur. Le secrétaire lui lut sa sentence. Lorsqu'il en vint à ces mots : Le pasteur S** sera démis de son emploi, on lui arrachera rabat et manteau, il recevra vingt coups de knout, et sera conduit enchaîné dans les mines de Nertschinsk, pour y travailler jusqu'à sa mort : le malheureux perdit toute connaissance. Après avoir un couple de fois remué la tête en rond par un mouvement convulsif, il tomba droit à terre. On vint à son secours ; et après qu'il eut repris l'usage de ses sens, il se jeta à genoux, et pria qu'on daignât l'entendre.

Ce n'est pas ici le lieu, répondit le procureur. *Où donc?* cria l'infortuné d'une voix terrible, *où ? là ! là-haut ! dans le ciel !*

On le traîna dans la prison commune. Tout Pétersbourg prit part à son sort ; tout pria, tout sollicita en sa faveur, même le clergé russe, à qui ce trait fait beaucoup d'honneur. Le comte de Pahlen gagna les cœurs de tous les habitans par les efforts inouis qu'il fit pour le sauver. En vain, Obuljaninow avait trop bien saisi sa victime. S** fut conduit à la place du knout. A moitié chemin on le fit retourner sur ses pas, pour prendre la communion des

mains

mains du pasteur Reinbott. Ensuite, on se remit en marche.

Déjà ses deux bras étaient liés au poteau; déjà on l'avait dépouillé pour commencer l'exécution, lorsqu'un officier arrive et parle à l'oreille du bourreau. Celui-ci répond respectueusement *sluschu* (je comprends), et puis lève et baisse vingt fois le knout sur le malheureux sans le toucher, tant il sut faire adroitement glisser les coups sur l'habillement du criminel. Il est manifeste qu'un cœur humain qui n'avait pas pu arracher cet homme innocent à l'ignominie, a du moins voulu, par son autorité, lui épargner la douleur.

Le pasteur S** fut reconduit dans sa prison. M. de Pahlen retarda son départ pour les mines, sous différens prétextes, et eut même à ce sujet quelques pourparlers assez vifs avec le procureur-général. Mais l'empereur insista si fort sur le rapport de l'entière exécution de l'arrêt, qu'il fallut céder à la fin, et le malheureux S** porta pas à pas ses chaînes jusqu'à Nertschinsk. Son épouse qui voulut le suivre, ne put en obtenir la permission.

Lui aussi est libre dans ce moment. Quand je partis de Pétersbourg, on l'y attendait tous les jours, et personne ne doute que le jeune empereur, aussi juste que clément, ne le rétablisse dans son honneur et dans sa fortune.

Quelques jours après la mort de l'empereur

Paul, le prince Subow donna un grand dîner de cent couverts, chez un restaurateur à vingt-cinq roubles par tête, sans le vin. On y but entr'autres quatre cents bouteilles de Champagne à cinq roubles. Je ne ferais pas mention de *ce repas de prince*, si un *trait de prince* ne lui servait de relief. En trinquant, quelqu'un se rappela du malheureux pasteur S**, et l'on ouvrit sur-le-champ une souscription en sa faveur, qui rapporta, dit-on, dix mille roubles.

Il y a des jurisconsultes qui doutent que l'ordre intimé au collége de justice, d'infliger au pasteur S** un châtiment corporel, obligeât ce collége à décréter contre lui la peine du knout, la plus rigoureuse de toutes. Au reste, il ne sera pas indifférent à mes lecteurs d'apprendre que le sieur Tumanski, depuis tant d'années le fléau de Riga, y a fini son rôle de la plus triste manière. Furieux du mépris dont on l'accablait par-tout, il entreprit de perdre les habitans de cette bonne ville; pour cet effet, il les dénonça tous à l'empereur comme jacobins, et envoya en cour une longue liste, sur laquelle se trouvaient les noms des principaux bourgeois et fonctionnaires publics de la ville, ayant le digne et vieux gouverneur-général Nagel à leur tête.

Le monarque droit et clairvoyant ayant lu ce libelle, déclara, avec trop de bonté

peut-être, que Tumanski était fou, et le destitua de son emploi. A mon passage par Riga, au mois de juin de cette année, il y vivait, pauvre et méprisé, des collectes que faisaient pour lui ces mêmes habitans qu'il avait voulu rendre malheureux. De cette manière la Justice *au pied boiteux*, comme l'appelle Horace, a atteint ce coupable, et lui a fait subir un châtiment, trop doux sans doute en comparaison des larmes et des soupirs que son administration a coûtés à tant de malheureux.

Madame Chevalier et son mari, devenus célèbres, quoique d'une autre manière, sous le règne précédent, éprouvèrent aussi la clémence du jeune monarque, qui se contenta de les renvoyer. Le sieur Chevalier, qui a joué un rôle si imposant et si peu honorable, et qui s'efforce depuis quelque tems à persuader le public de son innocence dans le *Moniteur*, le *Journal de Paris*, etc., mérite bien qu'on examine un peu ses actions, faits et gestes (avec les restrictions nécessaires); sans me mêler de sa vie privée et de ses tracasseries domestiques (qui ne font rien au public), je me bornerai à montrer la manière dont lui et sa femme influaient au dehors.

Madame Chevalier est née à Lyon; elle est la fille d'un maître à danser. Son père mourut jeune, et laissa sa veuve et sa fille dans l'indigence. M. Chevalier apprit à la

connaître dans cette situation, et l'épousa. Quant à lui, c'est l'arrogance personnifiée, et un des plus mauvais maîtres de ballet qui aient jamais existé, quoiqu'il se soit vanté plus d'une fois à Pétersbourg d'avoir dansé un pas de cinq au grand théâtre de l'Opéra, avec Vestris, Gardel, etc. Un jour qu'il débitait cette gasconnade, un homme d'esprit qui l'avait connu à Paris comme figurant, dit tout haut : « Je trouve M. Chevalier très-modeste ; il ne parle que d'un pas de cinq, mais moi je l'ai vu danser un pas de seize ». J'ignore s'il a été effectivement figurant ; d'autres prétendent qu'il fut second maître de ballet du théâtre italien ; peu importe. Ce que je puis assurer avec certitude, c'est que les ballets de son invention m'ont toujours paru les plus pitoyables que j'aie vu exécuter. Il cherchait à cacher la pénurie de son génie par de grandes marches, de belles décorations que lui fournissait le célèbre Gonzaga, unique dans son art, et par la richesse des habillemens. Les ballets coûtaient des sommes immenses, quoiqu'à peine on pût les répéter un couple de fois. Il jouissait, avec cela, du privilége qu'aucune de ses décorations, aucune pièce de sa garde-robe ne pouvait servir à d'autres représentations qu'à ses ballets. Le théâtre allemand a senti plus d'une fois l'inconvénient de ce privilége exclusif, car

toutes les fois qu'on avait besoin d'un costume étranger, on aurait envoyé vingt fois chez l'inspecteur de la garde-robe du théâtre, dans la conviction que la chose demandée s'y trouvait par centaine, qu'on était sûr d'avoir la réponse, que ces habits appartenaient à M. Chevalier. J'avoue pourtant ici, que la haine que le théâtre français portait à l'allemand, s'est souvent servie de ce prétexte pour couvrir son refus. Un dimanche, par exemple, je me vis obligé de changer la pièce que je voulais donner, et qui était *Octavie*, contre une autre, peu avant qu'on levât la toile, parce que, malgré toutes mes prières et mes envois, malgré un billet écrit de la main de M. de Narischkin, il n'y eut pas moyen de me procurer quelques misérables habits de soldats romains. Ceci en passant comme un des cent mille désagrémens que j'éprouvais en dirigeant mon théâtre.

Je reviens au sieur Chevalier. On sait qu'il arriva avec sa femme d'Hambourg à Pétersbourg, où celle-ci, par sa beauté (car elle est très-belle) sut se procurer les relations les plus distinguées. C'est à ces relations que son mari dut le titre d'assesseur de collége, et la victoire qu'il remporta sur le vieux *le Picq*, maître de ballet d'un grand mérite.

S'il se fût contenté de cet avantage, s'il eût régné dans sa sphère, s'il y eût étalé son

sot amour-propre, on se serait contenté d'en rire, de se moquer de lui, et je n'en ferais nulle mention. Mais, malgré toutes ses protestations d'innocence et de probité, il est prouvé qu'il a vendu pour des sommes immenses son crédit réel ou prétendu. J'en sais une foule d'exemples. Je ne veux compromettre personne, mais *en cas de besoin*, je puis *prouver* ce que j'avance. J'ai cru devoir faire cette déclaration, afin qu'on ne me soupçonne pas d'avoir à la légère, et sur des ouï-dires, attaqué la réputation d'un honnête homme.

L'histoire la plus révoltante dans ce genre, et que tout Pétersbourg sait, est précisément celle que le sieur Chevalier soutient dans le *Journal de Paris*, être fausse et indignement controuvée. C'est qu'il a eu l'art de profiter d'une petite circonstance accessoire qui a été mal présentée, pour crier à la calomnie et à l'injustice. Oui, sieur Chevalier, il ne s'agit pas d'un *divorce*, et voilà pourquoi vous appelez le ciel et la terre à témoin de votre innocence; mais il s'agit d'une escroquerie et d'une atrocité, et voilà pourquoi il faut raconter le fait.

Une certaine madame de N**, d'une des premières familles de l'empire russe, avait légué, par testament, à l'aimable comte de R**. son bien, consistant en 13 mille paysans

Elle avait pris la précaution de s'arranger auparavant avec la famille de son mari, et ne disposait par conséquent que de son douaire. Catherine II avait confirmé le testament; nonobstant cela, il fut impugné sous le règne de Paul I, et cassé par un ordre du cabinet.

M. de N**, à Moskou, se fondant sur cet exemple, voulut parvenir à un but semblable. Il se servit, pour conduire son affaire, d'un Piémontais dont j'ai oublié le nom, honnête homme et reconnu pour tel, qu'il chargea de s'adresser à M. et à madame Chevalier. La négociation s'entame. On promet un superbe collier à Madame et une somme à Monsieur, qu'on fait monter si haut que, de peur de me tromper, je ne veux pas même la dire. Le collier est remis en guise d'arrhes, ainsi que la moitié de la somme promise. On propose la chose à l'empereur, lequel la trouvant injuste, la rejette. On cache long-tems au Piémontais la non-réussite; à la fin il l'apprend, redemande ses présens: on lui répond par des sarcasmes et par des menaces.

Désespéré, il s'adresse à une certaine madame *de Bonneil*, française de naissance, dont l'apparition mystérieuse à Pétersbourg était une énigme pour tout le monde, et qui, ayant su se procurer de fortes protections, était tolérée par l'empereur non-seu-

lement dans la résidence, mais à Gatschina même. On l'a prise, avec assez de vraisemblance, pour une agente de Bonaparte.

Cette femme prit le parti du Piémontais, et raconta son histoire au comte Rostopschin, ministre d'état; lequel étant brouillé dans ce moment avec l'*ami* de madame Chevalier, la rapporta à l'empereur. D'autres prétendent que ce prince l'apprit par une lettre interceptée du Piémontais. Quoi qu'il en soit, il est sûr que l'empereur apprit la chose par le comte Rostopschin.

Le monarque, naturellement juste, entra dans une furieuse colère contre les Chevalier, et menaça de faire un exemple terrible. Le seul parti à prendre pour eux, fut de nier le fait. « Est-ce notre faute, dirent-ils, si on nous offre de l'argent? suffit que nous n'en avons point accepté ». En même tems ils demandèrent que le calomniateur fût exemplairement puni. Le malheureux Piémontais est arrêté par ordre de l'expéditif procureur-général. On trouve tout d'un coup que lui, connu jusqu'ici comme un royaliste zélé, est un ardent jacobin. On lui applique le knout, on lui fend les narines, on l'envoie à Nerschinsk, dans les mines. — Cette relation est d'une personne impartiale et vraie, qui l'a puisée dans la première source. De plus, tout Pétersbourg est témoin de l'horrible atro-

cité par laquelle on surprit, d'une manière aussi monstrueuse, la religion et la justice sévère du monarque. Je puis me tromper dans les détails accessoires, mais le fond de l'histoire est aussi vraie que le soleil. Que M. Chevalier explique, s'il le peut, comment il fait pour goûter une heure de sommeil paisible !

Le luxe qu'il étalait dans sa maison, était révoltant. Ses chambres ne le cédaient pas, en partie, à celles du palais Michaïlow. Un cabinet couleur de rose, drappé de fine mousseline à fleurs, semblait être le temple de la volupté. La famille jouissait d'un traitement considérable, montant à 13,000 roubles (y compris Mons Auguste, frère de la dame et danseur très-médiocre.) Outre ce traitement, le frère et la sœur avaient des représentations à leur bénéfice, dont chacune rapportait vingt-mille roubles et au-delà ; car on saisissait, avec empressement, ce moyen de se recommander à la famille toute-puissante. Je connais des grands, parmi les courtisans, qui ont payé une seule loge mille roubles. Je connais des marchands qui ont envoyé vingt-cinq roubles pour trois places, lesquelles en valent ordinairement une-et demie, et auxquels on a renvoyé leur argent avec un dédain méprisant. Tout ce qui était en crédit à cour, tout ce qui cherchait à s'y main-

tenir, faisait ces jours-là des sacrifices souvent au-dessus de leurs forces, sachant bien que l'idole qu'ils encensaient de cette manière, pouvait le leur revaloir, et qu'une somme qui ne répondait pas à son attente, n'échappait ni à son attention ni à sa vengeance.

Madame Chevalier n'avait pas besoin d'offrir les places quand il y avait spectacle à son bénéfice : on assiégeait sa porte pour avoir les premières loges, et chacun s'empressait de lui témoigner son attachement en espèces sonnantes. Mais Mons Auguste se voyait obligé d'avoir recours à des moyens qui ne sont pas à la disposition de l'homme d'honneur. Il écrivait des billets (ou pour mieux dire il les faisait écrire, car pour lui il n'était pas en état de le faire, et j'en parle en témoin oculaire) à tous les grands et riches de la ville, pour leur offrir ses loges le poignard sur la gorge. On appellerait cela, en bon allemand, *mendier*, car effectivement cette contribution était une gueuserie, et ceux qui avaient le front de se la permettre avaient, après-coup, celui de se moquer de ceux qui leur avaient fait l'aumône.

On conçoit que la famille Chevalier dut, de cette manière, et en se servant de mille autres moyens connus, parvenir à rassembler des richesses immenses. De peur de paraître vouloir outrer les choses, je m'abstiens d'in-

diquer ici le prix auquel on faisait monter les bijoux de Madame, et les sommes incroyables que Monsieur faisait sortir de tems à autre du pays. Le banquier L**o, qui faisait ses affaires, serait l'homme qui pourrait en dire davantage; et en effet tout Pétersbourg s'attendait à l'y voir contraint, avant que madame Chevalier obtint la permission de partir, puisqu'il existe en Russie une loi à laquelle on veille toujours : c'est que tout particulier qui sort du pays, quelque petite que soit la fortune qu'il emporte avec soi, est obligé d'en laisser, en partant, un dixième à la couronne; on croyait donc, à bon droit, que puisqu'il s'agissait ici d'une fortune aussi considérable et amassée d'une telle manière, où la défalcation eût été de quelques cent mille roubles peut-être, la loi serait mise à exécution. Cependant la générosité et la clémence du jeune monarque passa sur cette circonstance. Il est même de fait, qu'il ordonna au comte de Pahlen d'accorder, dans une lettre très-polie à madame Chevalier, la permission de partir : ce qu'elle ne se fit pas dire deux fois.

Son mari avait été chargé, peu de semaines auparavant, par l'empereur Paul, de la commission honorable d'enrôler de nouveaux comédiens à Paris. Pour cet effet il avait reçu, en argent, au-delà de 20,000 roubles

pour son voyage, et des lettres-de-change pour autant et davantage. Par-tout en route il étala l'insolence la plus grossière : et les maîtres de poste de toutes les stations ne tarissent pas sur ce chapitre. Dans les gazettes on lisait : « M. Chevalier, conseiller de collége et chevalier de Malte, a passé par telle ou telle ville, etc. ». J'ignore s'il a eu la hardiesse de s'arroger ces titres ; mais cela lui ressemble fort. On a cru devoir protester, par ordre supérieur, contre ces forfanteries ridicules.

C'est à lui que madame Chevalier doit probablement le reproche d'avarice qu'on lui fait, et qui cadre si mal avec la douceur et l'aménité de sa figure, mais dont on cite plusieurs traits. Le plus révoltant de tous est la manière indigne dont elle a traité sa vieille mère, qui vit à Lyon dans la dernière indigence. Cette pauvre femme délaissée lui écrivait lettres sur lettres, pour en obtenir quelques secours. Point de réponse. A la fin arrive un étranger à Pétersbourg, qui ayant été témoin de sa misère à Lyon, lui avait promis d'en faire un tableau touchant à sa fille. Il se fait annoncer deux, trois, quatre fois chez madame Chevalier, sans être admis. N'ayant aucun besoin personnel de sa protection, il s'impatiente, et lui fait dire qu'il était chargé d'une commission de sa mère, et que s'il lui im-

portait de l'apprendre, elle eût la bonté de lui adresser quelqu'un. Elle envoie — un domestique. L'étranger outré et honteux d'un procédé si peu filial, refuse de s'expliquer à un valet. Alors arrive Mons Auguste, comme plénipotentiaire de sa sœur. L'étranger lui fait la description la plus touchante de l'état de sa mère, et madame Chevalier lui envoie *deux cents roubles en billets de banque*, pour les lui remettre dans l'occasion. Deux cents roubles! — la cinquième partie de ce qu'une seule loge lui rapportait souvent! Elle à qui il n'en eût coûté qu'un mot pour conduire sa pauvre mère en triomphe à Pétersbourg, et l'y faire vivre au sein de l'abondance! elle qui comptait sa fortune par cent mille roubles, en envoie à sa mère indigente *deux cents!* Je souhaiterais pour l'amour de madame Chevalier qu'elle pût réfuter cette anecdote; mais jusques-là je n'ai pas la moindre raison de douter de la véracité de mon garant.

Cette femme était belle, et elle l'est encore, malgré son embonpoint et ses trente ans. C'est une chanteuse à grand talent, excellente pour les rôles naïfs et comiques. Un air riant et épanoui, qui réjouit le spectateur au moment où elle paraît sur la scène, contribue à faire aimer son jeu. Mais elle s'est quelquefois aventurée dans le tragique, et dans ce genre elle est, selon moi, au-dessous du médiocre. Dans

le rôle d'Iphigénie, où elle charmait tant l'empereur, elle n'est pas parvenue un seul instant à faire oublier madame Chevalier, quoi qu'en ait dit une petite pièce de vers qui circulait alors à Pétersbourg, où Racine était à ses genoux, et les Muses et les Graces, au pied d'elle, des dames de la halle.

Combien s'élève au-dessus d'elle, combien lui est supérieure à tous égards madame *Valville*, première tragédienne du théâtre de Pétersbourg! qui sait joindre à un extérieur qui commande le respect, le sentiment le plus pur et le plus profond, la plus belle déclamation et une pantomime parfaite; qui n'est pas seulement grande actrice, qui est avec cela une femme aimable, modeste et d'une délicatesse de sentiment qui rend d'autant plus méritoire en elle la grandeur d'ame avec laquelle elle supportait toutes les offenses outrageantes auxquelles elle se voyait sans cesse exposée. Elle est en même tems la plus tendre des mères, l'épouse la plus sensible et l'amie la plus sûre. Puisse-t-elle pardonner cet éloge à mon zèle, qui l'emporte dans ce moment sur la crainte d'appeler la rougeur sur son front, sur ce front qui n'a point désappris à rougir!

Madame Chevalier fut au reste réveillée d'une manière peu agréable du rêve de sa grandeur. Deux officiers pénétrèrent de nuit

dans sa maison, et demandèrent à lui parler sur-le-champ. La soubrette insolente, accoutumée à voir traiter sa dame en déesse, et à se croire elle-même un personnage d'importance, voulait les éconduire d'une manière peu honnête; mais ces messieurs, méprisant ses menaces et ses cris, entrèrent dans la chambre à coucher de madame, et se présentèrent devant son lit. Elle se réveille en sursaut, et leur proteste que son mari est à Paris. Ce n'est pas lui que nous cherchons, fut leur réponse. Ayant appris en peu de mots ce qui s'était passé, elle se vit obligée de se lever au moment même, et de prêter l'oreille à des railleries peu délicates.

Il ne s'agit pas ici du sujet de la commission de ces messieurs. La visite fut courte. On n'éveilla pas même Mons Auguste. Ce qu'elle éprouva pendant le reste de la nuit, et l'attente alarmante de l'avenir ont peut-être vengé, en partie, la foule des malheureux qu'elle a faits, et des innocens qu'elle a perdus. Cependant elle n'avait rien à craindre. L'admirable délicatesse du jeune empereur l'épargna généreusement; ce qu'elle n'osait ni espérer ni demander pour elle-même, elle l'obtint par des considérations respectables; elle osa sortir de Pétersbourg sans qu'on l'inquiétât. Je l'ai vue à Kœnigsberg et à Berlin, plus brillante et plus grasse que jamais, et outre l'ennui;

je n'ai remarqué en elle aucun sentiment qui eût l'air de la tourmenter.

Je ne doute pas que le sieur Chevalier, avec son impudence ordinaire, n'entreprenne de nier hardiment les faits que je viens de rapporter, et dont la plus grande partie est à sa charge. Il tâchera de rendre suspectes mon impartialité et ma véracité, mais je déclare ici solemnellement, que je n'ai *personnellement* aucun sujet de me plaindre ni de lui ni de sa femme, que je ne fais que partager l'indignation *générale* du public ; que j'aurais pu rapporter le quadruple de ce que j'ai dit, si j'avais voulu citer les bruits populaires, et que c'est à grand dessein que je n'ai choisi que des traits qui m'ont été communiqués par des témoins dignes de foi, oculaires et auriculaires, témoins qu'aucun tribunal ne récuserait. J'ai administré de sang-froid, comme il est du devoir de tout juge, l'office et la correction de la publicité, dont les fleurs-de-lys s'appliquent tôt ou tard sur le front du scélérat heureux. — Mais en voilà assez sur le compte de ces gens.

La mort de l'empereur m'ouvrit de nouveau l'heureuse perspective de retourner dans ma patrie. Je résolus, dès que je le pourrais sans détourner l'attention du jeune monarque des affaires importantes de l'Empire, pour l'appeler sur un objet de si petite conséquence, de

demander ma retraite. Le 30 de mars j'exécutai mon projet, en remettant un mémoire au prince Subow, aide-de-camp, général de l'empereur. Le 2 avril je reçus par la même voie la réponse flatteuse, « que S. M. souhaitait me garder à son service ». Tant de bonté, tant de distinction durent me rendre extrêmement pénible la résolution de persister dans mon projet de retraite. Pénétré de la plus vive reconnaissance je déclarai que je m'estimerais heureux de continuer à servir un prince aussi chéri et aussi digne de l'être, mais que vu l'état actuel du théâtre allemand, il ne me convenait pas de le diriger ; que s'il plaisait à l'empereur d'y apporter des changemens favorables, de le régénérer, d'en faire un théâtre *effectif* de la cour, au lieu d'un théâtre *titulaire*, de l'égaler en tout aux comédiens français, je consacrerais avec joie tous mes efforts pour le rendre digne de l'approbation de la cour.

Je reçus l'ordre de dresser un mémoire, dans lequel j'eusse à indiquer les moyens de perfectionner le théâtre allemand. J'obéis. Mon plan, qu'il a plû à un correspondant de la gazette d'Hambourg ignorant ou malévole, d'appeler *gigantesque*, était calculé avec la plus grande économie. Tandis que le théâtre français coûtait par an au-delà de cent mille roubles en simples appointemens, je m'enga-

geais à entretenir, à raison de soixante mille, une troupe qui pût rivaliser la française. Il paraît que l'auteur de cet article de la gazette n'est pas un Allemand, ou qu'au moins il n'aime guères cette nation, puisqu'il trouve gigantesque que j'aie demandé pour *l'entretien* des comédiens allemands un peu plus de la moitié du *gage* des Français.

L'empereur chargea le grand-maréchal de la cour d'examiner mon plan. Celui-ci l'approuva.

« Combien coûtera, d'après ce plan, le théâtre allemand » ? demanda l'empereur.

Soixante mille roubles par an.

« Et combien a-t-il coûté jusqu'à présent ? »

Rien.

Cette réponse dut naturellement étonner l'empereur. Elle était juste sous un point de vue. J'avais, à force d'ambition et de zèle, à force d'application et d'efforts, porté la recette de *l'hiver* à 52,000 roubles, et de cette recette j'avais fait tête à toutes les dépenses Mais le grand-maréchal ne songeait pas que la recette des sept semaines du carême serait nulle, et celle de l'été très-médiocre; que d'ailleurs le théâtre étant fort imparfait exigeait de grandes améliorations. On ne pouvait s'attendre à voir le monarque descendre de lui-même à de tels détails, d'autant plus

que le mémoire n'en faisait aucune mention. Il n'était donc pas étrange qu'il trouvât la somme trop forte.

J'étais assez instruit de la disposition où était la cour par rapport au théâtre allemand, et par conséquent assez préparé à l'évènement, pour ne pas avoir, au cas que l'empereur n'approuvât pas mon plan, réitéré la demande de ma retraite. Elle me fut acordée dans les termes les plus gracieux, et j'obtins en même tems le grade de conseiller de collége.

Je suis parfaitement convaincu, jusqu'à ce jour, que la cour ne peut maintenir le théâtre allemand, même dans l'état défectueux où il se trouve aujourd'hui, sans une contribution annuelle de 37,000 roubles (1). si l'on eût répondu à l'empereur: « Après les changemens et les améliorations, ce théâtre coûtera à V. M. 23,000 roubles de plus qu'à présent, j'ai lieu de croire que la réponse du monarque eût été autre, d'autant plus que la jeune impératrice aime les muses allemandes. Mais ce *Rien* ne pouvait pas produire un autre effet.

Telles sont les circonstances de mon congé, dont l'auteur d'un article de la gazette d'Hambourg a eu la bonté de dire malignement:

(1) Je n'ignore pas que M. Mitré, et un certin Casazzi se sont chargés de l'entreprise à un taux bien plus médiocre; mais *finis coronat opus*.

Qu'il n'est pas bien clair si je l'ai demandé ou reçu. A Pétersbourg, la chose était fort claire. Malheureusement il y a toujours des hommes, à qui l'envie fait croire le contraire de ce que tout le monde sait.

En faisant mention de la pension qui me fut accordée, le même correspondant ajoute tout aussi malignement, que je l'avais *demandée*, et veut par là rendre cette distinction moins honorable pour moi. Il ignorait que l'empereur Paul avait assigné cette pension sur sa cassette ; que ces pensions continuaient souvent, et même d'ordinaire, quand on renonçait au service, et que sans me rendre le moins du monde à charge au jeune Monarque par des sollicitations et des prières, elle me fut accordée sur ma simple demande.

* Je suis trop jaloux, et de cette marque de bonté et de bienveillance du jeune empereur, et de ma propre réputation d'homme modéré dans ses prétentions, pour ne pas avoir mis ce point dans tout son jour, au risque d'avoir ennuyé mes lecteurs.

Le 29 avril je quittai Pétersbourg avec ma famille, pénétré de reconnaissance pour le Monarque défunt et l'empereur régnant. A Jewe nous nous arrêtâmes quelques semaines chez le prévôt Koch, et au sein de sa noble famille. Accompagnés de leurs vœux tendres et sincères, nous continuâmes notre route

pour Wolmarshof, campagne du baron de Lowenstern, qui nous y avoit cordialement invités.

Comme le cœur me battait en approchant de cette demeure de la probité et de la loyauté! A la fin je voyais s'accomplir le plus ardent de mes souhaits! j'allais revoir la femme qui dans les momens les plus terribles de ma vie m'avait envoyé tous les secours qui dépendaient d'elle! Que j'étais impatient de presser ses mains contre mes lèvres et sur mon cœur! J'allais revoir le jeune homme dont les larmes avaient coulé sur moi, et qui s'était efforcé d'alléger mes peines avec une tendresse de frère! La première personne que je rencontrai en sortant de voiture, fut M. le chambellan de Bayer. Quel mélange de sensations se croisèrent dans mon ame à sa vue! D'abord après lui parut madame de Lowenstern. Je fus incapable de lui rien dire; mes larmes parlaient éloquemment à ma place. Je cherchais des yeux son brave fils, il vola dans mes bras, et je le pressai avec des sentimens fraternels, contre mon cœur. O que le souvenir des maux passés est doux dans le cercle de l'amitié participante!

Je reçus ici plusieurs éclaircissemens sur cette partie de mon histoire où ces dignes personnes s'étaient trouvées intéressées. Les lettres que j'avais écrites à Stockmanhof avaient

toutes été envoyées par M. de Bayer au brave gouverneur de Riga, à l'exception de celle au comte de Cobenzl, qui n'aurait pu que me nuire. Le gouverneur les avait, sans le moindre scrupule, envoyées à l'empereur, qui, d'abord, fortement irrité de mon évasion, lui avait répondu : « qu'il eût à faire tout de suite venir le chambellan de Bayer à Riga, pour lui adresser une forte réprimande de ce qu'il avait osé permettre à un prisonnier d'État d'écrire des lettres ». Cette réprimande, qui contenait un éloge du cœur de M. de Bayer, lui fut faite ; mais on peut s'imaginer combien l'humanité reconnue du gouverneur en aura adouci la rigueur.

J'appris encore que mon conseiller avait communiqué à M. de Bayer ses instructions, et qu'il eût, par conséquent, été très-dangereux pour celui-ci de s'intéresser plus vivement pour moi. M. de Bayer essaya de justifier le froid et prudent sieur de Prostenius. Ce n'est pas ma faute, si mon sentiment intérieur résista à tous ses argumens.

On avait généralement regardé le conseiller comme un homme bon et sensible, et on s'en était beaucoup promis. Cette erreur était bien pardonnable à ces ames honnêtes, car jamais je n'ai vu joindre tant de *rudesse* à tant de *dissimulation*. N'est-il pas venu trouver ma femme, lorsqu'à son retour à

Pétersbourg il eut appris ma prochaine délivrance, pour la féliciter, et lui dire que nous étions amis intimes, que nous avions vécu en frères pendant tout le voyage ? N'est-il pas venu chez moi-même, après avoir appris la distinction avec laquelle l'empereur me traitait, me faire bassement sa cour ? Sa vue m'était odieuse ; je la sentais comme un coup de poignard : aussi le remarqua-t-il à la fin, et ne revint plus.

Après avoir passé agréablement à Wolmarshof quelques jours, nous nous remîmes en route pour Riga, où des amis fidèles nous attendaient. Je n'y trouvai pas le digne gouverneur de Richter, qu'une maladie retenait malheureusement à la campagne ; mais j'y vis mon ami le sensible Eckardt, et l'habile médecin Stoffregen, auxquels j'exprimai toute ma reconnaissance. Nous fûmes conduits par le premier dans sa campagne de Graffenheyde, qui est un petit paradis terrestre, et nous nous quittâmes au bout de quelques jours, nous comblant de bénédictions et de vœux réciproques.

J'appris entr'autres à Riga, qu'une lettre que ma femme avait écrite à la duchesse de Weimar, avait été envoyée à Pétersbourg par le directeur de la poste, et lue par l'empereur ; que celui-ci avait donné ordre, en la renvoyant tout de suite, de la recacheter avec

soin et de la faire parvenir à son adresse. Mes amis avaient tiré de cet incident de favorables conjectures ; et il est certain que cette lettre, que je possède en copie, n'a pu produire qu'une impression salutaire sur le cœur sensible du monarque. Je dois donc peut-être en partie ma délivrance, à la personne du monde à laquelle j'aimerais le mieux la devoir, à ma femme.

Nous ne retrouvâmes plus, à Mietau, le gouverneur de Driesen : il était déposé. Le brave conseiller Sellin de Polangen l'était aussi. Je ne le vis point, mais je vis le lieutenant qui m'avait accompagné de Polangen à Mietau, et qui se nommait de Bogeslawki. Il me reçut comme un ancien ami, et nous força à déjeûner avec lui. Comme je me rappelai, dans ce local, la scène de mon arrestation ! Quelle faveur de la nature, que le souvenir de nos peines passées produise la même jouissance, et peut-être une plus grande encore, que celui de nos plaisirs passés ! Je m'informai de l'honnête cosaque qui nous avait accompagnés sur le siége du cocher ; je voulais lui faire un cadeau ; il était absent.

Quand nous sentîmes la voiture rouler avec nous, quand nous passâmes à côté du corps-de-garde, quand la barrière s'abaissa derrière nous, quand bientôt après l'aigle prussien nous tendit les ailes, — pourquoi rougirais-je d'avouer

d'avouer que je fondis en larmes ? que je les confondis avec celles de ma femme, en nous tenant fortement embrassés ? Ce n'est pas que j'eusse attendu ce moment pour me réjouir du sentiment de ma liberté ; non, le nom d'*Alexandre* est, pour tout honnête homme, un garant sûr de son existence civile ; mais c'était un mélange confus de sensations inexplicables et fortes, qui faisait couler ces douces larmes ; c'était la vue du théâtre de mes malheurs ; la récapitulation de toutes les scènes par où j'avais passé ; le souvenir de cette angoisse involontaire qui m'avait accompagné, il y a un an, dans la même route ; le contraste de mes sensations ; le tour heureux et imprévu que mon sort avait pris ; la reconnaissance envers Dieu qui m'avait rendu tous ceux qui m'étaient chers ; la joie de voir mon long et pénible rêve changé en un réveil agréable : toutes ces considérations, passant de mon cœur dans mes yeux, en pompaient ces larmes délicieuses, et ce fut en les répandant que je saluai les heureux états de *Frédéric Guillaume III.* Au moment où je mis le pied sur leur frontière, je crus rentrer dans ma patrie.

Je trouvai à Kœnigsberg le comte Kutaissow, favori et confident habituel de l'empereur Paul. Si quelqu'un pouvait me donner

des éclaircissemens sur les causes de mon arrestation, c'était lui. Il y avait long-tems que je le connaissais, mais c'était dans un tems où il eût été peu convenable de lui faire des questions relatives à moi. Ce que je n'avais pas osé faire à Pétersbourg, je pouvais le faire ici sans scrupule. Je lui insinuai le desir que j'avais d'apprendre les motifs qui avaient pu engager l'empereur à me traiter avec tant de rigueur. Il me répondit avec une franchise que rien ne pouvait rendre suspecte, que l'empereur n'avait eu aucun motif particulier; mais que je lui avais donné de l'ombrage comme auteur. « Mais, ajouta-t-il, vous avez vu combien vîte et avec quel plaisir il revenait d'une erreur. Il vous aimait, il vous en a donné tous les jours des preuves, et vous l'aurait encore mieux prouvé dans la suite ».

Qu'elles reposent donc en paix, les cendres d'un prince qui pourrait rejeter en grande partie les torts qu'on lui a reprochés, sur les ronces dont on a parsemé sa jeunesse, sur les évènemens étranges de la fin de son siècle, et sur le caractère des personnes qui l'entouraient; qui souvent a pu se méprendre sur le choix des *moyens* qu'il employait pour faire le bien, mais qui ne voulait que *le bien, la justice*, sans apparence des personnes; qui sema des bienfaits à l'infini, mais n'en vit germer que

des plantes vénéneuses, dont les fleurs brillaient agréablement autour de lui, mais dont les vapeurs méphitiques l'ont flétri et étouffé.

Je finis en plaçant ici des vers qui ont circulé dans Pétersbourg peu de jours après la mort de l'empereur. Je n'en connais pas l'auteur, mais son tableau porte le cachet de la vérité.

On le connut trop peu, lui ne connut personne;
Actif, toujours pressé, bouillant, impérieux,
Aimable, séduisant, même sans la couronne,
Voulant gouverner seul, tout voir, tout faire mieux:
Il fit beaucoup d'ingrats, et mourut malheureux.

APPENDICE.

EXAMEN DE L'OUVRAGE INTITULÉ :

MÉMOIRES SECRETS SUR LA RUSSIE.

J'AI lu les *Mémoires secrets sur la Russie.* Ce livre a fait beaucoup de bruit, plus qu'il ne méritait d'en faire. On a cru, et l'on croit peut être encore, que l'auteur a puisé dans des sources authentiques; il vaut donc la peine d'examiner son ouvrage en détail. Il a fait rejaillir sur les grands et sur les petits un poison si corrosif; il a attaqué avec tant d'audace l'honneur et la vertu du monarque et de la nation, que je crois mériter la reconnaissance du public, en soulevant le masque qui le couvre, et en le contredisant ouvertement là où mieux instruit que lui, je suis à portée de le faire.

Si je voulais, à son exemple, transformer en autorités des bruits de ville et le caquet des antichambres, il me serait facile de réfuter chaque page de son livre; mais peu versé dans l'art de se donner un certain air d'importance, je répète que je ne

parlerai que là où ma conviction me permettra de parler. Si les *Mémoires secrets* pénètrent jamais en Russie, il s'y trouvera assez de personnes, mieux instruites que moi, en état d'en dévoiler le faux.

L'auteur se donne l'air, dès sa préface, d'avoir occupé, Dieu sait, quel poste important à la cour; et l'éditeur ajoute qu'il a vécu dans des relations intimes avec tout ce qu'il y a de grand et d'influent à St.-Pétersbourg. Or comme il importe à tout historien ou rédacteur de mémoires qui forme des prétentions à la confiance du public, de prouver qu'il a pu savoir la vérité et qu'il a voulu la dire, commençons par nous occuper un peu de la personne de l'auteur.

M. de M**. (1) le cadet est Suisse. L'histoire de sa jeunesse ne serait point ici à sa place. Il eut accès dans la maison du général Soltikow, à la recommandation duquel il obtint le poste d'inspecteur *des écuries* du grand-duc Alexandre, empereur d'à présent. Il se peut que le grand-duc lui ait voulu du bien; mais je ne vois pas comment son poste a pu lui frayer la route *de ses relations intimes* avec tout ce qu'il y avait de grand dans l'empire. Il a fait de

[1] Je n'achève pas son nom par ménagement pour son respectable frère. Du reste, il a lui-même épargné au lecteur la peine de le deviner, puisqu'il s'est rendu par-tout si reconnaissable, qu'on voit qu'il lui importe peu de garder l'anonyme.

petits vers ; il a passé dans son cercle pour un homme de bonne société, mais il peut se tenir pour assuré qu'un bon nombre de grands et de personnes influentes à Pétersbourg, ignorent jusqu'à son existence. Qu'on juge par-là, s'il a pu toujours dire la vérité.

Mais en supposant qu'on lui accorde ce point, il est bien sûr qu'il n'a pas voulu la dire. Lui-même dit naïvement : il ne faut pas moins que le plus juste ressentiment pour m'enhardir à parler. Que peut-on attendre d'un écrivain, que son ressentiment fait parler, et qui n'a pas honte d'ajouter : n'est-ce point à l'indignation à révéler ce qu'une *coupable reconnaissance* peut engager à taire ? C'est donc son *indignation* qui éclate seule dans ses Mémoires, et qui est tellement exaltée qu'elle lui fait regarder la *reconnaissance* comme *coupable*, dès qu'elle ne lui permet pas de dire tout ce qui pèse sur son cœur. Que peut-on attendre d'un écrivain qui croit à une *coupable reconnaissance ?*

Et qu'est-ce donc au fond qui l'aigrit tant ? On a eu des torts envers lui, j'en conviens ; il était innocent, je veux le croire. Des soupçons, quelques mots insignifians, l'éloge des troupes françaises etc. engagèrent l'empereur, trop vif peut-être à bannir les deux frères M** de ses états ; mais il le fit sans toucher à leur honneur, sans retenir leur bien, sans refuser à leurs familles la permission de les suivre. Ils étaient tombés en disgrace, voilà tout ;

l'empereur leur avait retiré sa confiance, et ne voulait plus les avoir à son service; voilà tout. C'est bien assez, dira-t-on, c'est bien dur; oui, mais pas assez pour faire de la reconnaissance quelque chose qui dépende des circonstances. Si M. de M** se fût contenté de prouver solidement et paisiblement son innocence dans un mémoire, il aurait gagné tout lecteur impartial. Mais cette collection d'anecdotes scandaleuses, ce soin visible de recueillir tout ce qui peut rendre la cour de Russie atroce ou ridicule, prouve assez que l'empereur Paul n'eut pas tort d'écarter un observateur aussi atrabilaire, qui voyait tout au travers d'un verre noirci. En général, le livre de M. de M** est à mes yeux la meilleure justification de la conduite de l'empereur à son égard. Qu'il essaie de composer dans la république française si vantée, la chronique scandaleuse de *la cour française d'aujourd'hui*, et je gage qu'il s'estimera heureux s'il n'est pas déporté à Cayenne.

Il dit: je n'écris que ce que j'ai vu, entendu, senti ou éprouvé moi-même. Cela est singulier! Je ne trouve dans tout son livre que des choses *entendues*, et que j'ai entendues avec mille autres, quoique souvent autrement que lui. Bon Dieu! si pour écrire des Mémoires pour la postérité, il suffisait d'ouvrir les oreilles, il faudrait que la muse de l'Histoire fît son temple de chaque antichambre. Si M. de M** voulait nous faire ajouter foi à ce qu'il n'a ni vu, ni senti, ni éprouvé, mais entendu,

levait nous nommer ses garans ; faute de quoi il permettra de ne pas mettre plus de confiance .n inspecteur des écuries du grand-duc, que .s tout autre sous-employé de la cour de Russie.

Page 4 de la préface il nomme l'empereur *un tyran vindicatif*. Certes Paul n'était rien moins que *vindicatif*. Faire tort, souvent grand tort à quelqu'un dans le premier feu de sa colère, c'est ce qu'il pouvait ; mais la rancune, la vengeance étaient étrangères à son cœur. Citerai-je des exemples de personnes dont il se croyait offensé à tort ou à raison, qu'il punissait dans un moment, et que le moment d'après il élevait sur les premiers degrés de son trône. Il serait inutile de citer ces exemples ; tout le monde les connait. Si l'empereur eût été vindicatif, et par conséquent rancuneux (car l'un ne va jamais sans l'autre), les annales de l'histoire parleraient probablement à la postérité d'un horrible attentat de moins. M. de M** se vante de *hardiesse* et de *franchise* en prononçant le mot de *tyran vindicatif ;* où est l'honnête homme qui ne trouve qu'il appelle d'un nom beaucoup trop doux les méchancetés qu'il se permet?

On ne peut que sourire en lisant (p. 5) « que M. de M.** sent et éprouve que les despotes atteignent de loin ». L'empereur n'a plus fait mention de lui, n'a plus pensé à lui. Il est encore plus choquant quand il soutient d'abord, après hardiment, « qu'il use avec modération du droit d'écrire ». Je

voudrais bien savoir, comment il aurait *fait* pour rassembler plus d'horreurs en deux volumes !

Il avoue assez naïvement (p. 6) que sa *faible* mémoire est la seule source dans laquelle il puise, puisqu'il a jeté tous ses matériaux au feu. C'est effectivement prétendre un peu trop du lecteur, que de vouloir que l'on ajoute foi à la *faible* mémoire d'un inspecteur des *écuries* du grand-duc, quand il nous vient conter tous les secrets de l'état et des familles.

M. de M** s'emporte impitoyablement dans son livre contre les pauvres écrivains allemands. Il ne les désigne jamais que sous le nom de *flagorneurs*, sans appuyer cette épithète injurieuse d'une seule preuve. Ah ! M. de M**, si j'allais publier quelques-uns de vos petits vers, qui mériterait mieux que vous le titre de flagorneur ?

M. de M** voudrait représenter chaque sujet de Russie comme un vil esclave; il prétend même que le Russe, par une espèce d'apothéose, a changé le nom de *Catherine* en celui de *Jecatherine* qui signifie selon lui *Archi-Catherine*. La plaisante invention ! *Jecatherine* est un nom, et signifie aussi peu *Archi-Catherine*, que *agurke* (qu'on dit en Livonie pour *gurke*, concombre) une *archi-concombre*.

P. 48, M. de M** n'a pas honte de dire de l'empereur : « Le tyran de l'empire l'est aussi de sa famille; il y défend les premiers et les

plus justes sentimens de la nature ». Jamais on n'a dit une plus abominable fausseté. Il faudrait écrire un livre, si je voulais citer tous les traits domestiques, où l'empereur Paul s'est montré époux tendre et bon père ; et je n'en sais que le plus petit nombre. Je ne prétends pas nier qu'il ne se soit permis envers sa famille des mouvemens de colère, qui, quoique de courte durée, auraient pu avoir quelquefois des suites très-sérieuses ; mais il n'en était pas moins susceptible des plus tendres sentimens de la nature.

Qu'il est rare, par exemple, de consulter une princesse quand on veut disposer de sa main. Eh bien ! je sais de science certaine que l'empereur laissait aux princesses ses filles le libre choix de leurs époux ; ne consultant pas ici la voix de la politique, mais celle de son cœur paternel, il ne faisait à cet égard aucune promesse, qu'avec l'expresse condition qu'elle eût l'approbation de sa fille. Qu'on me nomme beaucoup de cours où cet usage prévaut !

Lorsque la défunte grande-duchesse Alexandrine prit congé de lui, avec quelle tendresse inexprimable la serra-t-il dans ses bras ? combien de larmes il versa dans son sein ? Elle était déjà en carosse, qu'il descendit encore dans la cour, ouvrit la portière, et bénit sa fille chérie en sanglotant. Est-ce là la conduite d'un homme qui *défend les premiers sentimens de la nature ?*

Je pourrais dire encore bien des choses, mais je ne crois pas, comme M. de M**, qu'il me soit permis d'imprimer tout ce qu'on m'a dit. Cependant je vais encore fournir une preuve contre son assertion insensée, puisqu'elle est en même tems un exemple de l'amour et de la tendresse que l'empereur Paul a témoignés à sa famille jusqu'au dernier moment de sa vie.

C'était le 11 mars, à cinq ou six heures du soir, peu d'heures avant la mort de l'empereur, que le conseiller de la cour V**, qui avait été appelé pour affaires chez l'Impératrice, attendant ses ordres dans l'antichambre, vit au travers de la porte entr'ouverte l'empereur se rendre auprès d'elle. Il avait l'air de la meilleure humeur, et dit à son épouse en entrant : Mon ange, je vous apporte quelque chose qui vous fera plaisir. — Comme tout ce qui me vient de votre part, répondit l'impératrice. Alors l'empereur tira de sa poche des bas qui avaient été brodés par de jeunes demoiselles nobles dans un institut que l'impératrice protège et dirige. Après avoir eu cette attention pour la princesse, il se tourna du côté de ses plus jeunes enfans qui jouaient autour de lui, les prit dans ses bras, dansa avec eux par la chambre ; en un mot, fit tout ce qu'un père de famille tendre et aimable peut faire. M. le conseiller V** fut vivement touché de cette scène, et je n'ai pas besoin d'ajouter un seul mot, puisque c'est à des cœurs sensibles que je parle.

A la page 79, M. de M** fait une violente sortie contre les grands de l'empire durant les dernières années du règne de l'impératrice Catherine. Il dit d'eux qu'ils étaient sans connaissances, sans vues, sans élévation, sans probité ; il leur conteste même cet honneur vaniteux qui est à la loyauté, ce que l'hypocrisie est à la vertu. Il les accuse d'avoir été durs comme des bachas, exacteurs comme des péagers, pillards comme des laquais, et vénaux comme des soubrettes de comédie, en un mot, il n'a pas honte de les appeler *la canaille de l'empire.*

Qu'on place un tel tableau, que la fureur virulente pouvait seule esquisser, et l'extravagance la plus effrénée se permettre d'achever; qu'on le place, dis-je, à côté des portraits d'un *Repnin*, également grand en campagne et dans le cabinet, d'une probité incorruptible, généreux et libéral ; d'un *Romanzow*, de ce grand capitaine qui légua ses vertus à ses enfans; d'un *Besborodko* qui était à la vérité un bon vivant, mais une excellente tête et un travailleur infatigable; d'un *Wasiliew*, trésorier de l'empire, que l'on peut sans flatterie comparer à Colbert pour la probité et les talens; d'un *Soltikow*, *Kutusoff*, *Markoff* etc., et l'on serait tenté de donner à ce qu'il plaît à M. de M** de nommer *hardiesse* et *franchise*, des noms tout différens et bien plus durs. Et quand il a le front d'ajouter, que les grands ont salarié leurs domestiques, leurs bouffons, leurs secrétaires et même le gouverneur de leurs enfans,

par quelque caisse de la couronne, dont ils avaient le maniment, cette assertion est si déshonorante et si calomnieuse, que celui qui l'a jetée sur le papier au hasard et sans la prouver, mériterait d'être traduit devant un tribunal criminel.

Je prie, au reste, le lecteur de remarquer, combien de fois M. de M**, entraîné par la passion, contredit ses propres assertions. En appelant les grands, sous le règne de Catherine, la canaille de l'empire, il fait un crime à l'empereur Paul, de les avoir écartés à son avènement au trône; en convenant que les entours de Paul étaient moralement meilleurs, il se moque à tout moment des *nouveaux parvenus*.

P. 82 il répète le reproche rebattu qu'en Russie il n'y a pas de lois, mais simplement des *oucas* ou des ordonnances. Il est vrai que la commission pour les lois, établie par Catherine, n'a point encore opéré tout ce qu'on osait en attendre; cependant il s'est fait infiniment plus pour la législation sous le règne de cette femme immortelle, que M. de M**. ne paraît savoir. Son incomparable *Instruction pour l'administration du gouvernement de l'empire de Russie*; son *Instruction pour les villes*; son *Instruction pour la noblesse*; son *Instruction pour les métiers*, etc.: tout cela est plus que de simples oucas, et forme, dans son ensemble, un code de lois assez complet. J'ai été moi-même, pendant dix ans, dans le cas de juger une foule de procès d'après

ces lois, et je me suis rarement vu dans la nécessité d'avoir recours à un code étranger.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si le plan de l'impératrice d'introduire un code uniforme dans son vaste empire, n'était pas un pieux desir et rien de plus. Sans doute qu'il serait heureux de pouvoir abolir à la fin la confusion qui ne peut que résulter de cette foule de coutumes et de priviléges qui se croisent. Par exemple, le tribunal de justice dont j'ai eu l'honneur d'être président pendant dix années, était un tribunal d'appel pour tous les magistrats de la province, de sorte que les causes litigieuses de Reval, Hapsal, Weissenstein Wesenberg et Baltischport devaient y être jugées. Mais j'étais obligé de juger un procès de Reval selon les lois de Lubeck; un de Hapsal selon celles de Suède; un de Baltischport selon celles de Russie, etc., ce qui rendait l'administration de la justice infiniment compliquée et pénible.

M. de M** pousse (p. 92) l'amour du paradoxe au point de soutenir que l'impératrice Catherine, l'amie et la fille gâtée des muses, n'a point protégé efficacement les arts et les sciences, mais qu'elle a fait acheter par ostentation des bibliothèques et des collections de tableaux, et envoyé des médailles à des écrivains allemands qui lui dédiaient quelque ouvrage. Voilà de ces choses qu'il ne faut pas réfuter, mais honorer d'un sourire de pitié.

Du reste, il est très-plaisant de voir, avec

quelle suffisance une tête aussi superficielle que l'est celle de M. de M** juge tous les ouvrages qui ont paru pendant les trente-cinq ans du règne de Catherine. A l'exception de quelques ouvrages d'histoire naturelle, dit-il, aucun livre digne d'être connu ailleurs, n'a honoré la Russie. Sans doute qu'il n'en connaissait pas la plupart, et ne savait que les titres de quelques-uns. Euler par exemple, *l'insignifiant Euler*, il l'a passé sous silence. D'un autre côté il nous conte des merveilles de bibliothèques entières qu'on a découvertes dans des ruines sur les bords de l'Irtisch.

P. 110, M. de M** dit qu'à St. Pétersbourg les Allemands sont artistes ou artisans, sur-tout tailleurs et cordonniers. L'inspecteur de l'*écurie* aurait bien dû ajouter les *selliers*, qui sont pour la plus plupart allemands; et malgré cela, il n'aurait pas désigné la moitié des allemands qui vivent dans cette ville, et dont le nombre passe celui de 30,000. Presque tous les marchands, et un grand nombre de fonctionnaires publics sont de nation allemande. Au reste, M. de M** se trompe quand il prétend que l'on mange plus dans les maisons allemandes qu'ailleurs, et qu'on s'y fait force complimens. Il est vrai que les pauvres allemands bornés n'ont aucune idée de cette *hardiesse* et de cette *franchise*, où M. de M** excelle.

L'abus qu'il relève (p. 117) que les colonels étaient les despotes de leurs régimens, et que

tous les détails de l'économie passaient par leurs mains, est fondé; mais il aurait dû ajouter qu'il a été réformé au moment où l'empereur Paul est monté sur le trône.

P. 131 M. de M** reproche à l'auteur de la description de St. Pétersbourg une négligence impardonnable, celle d'avoir confondu sa personne importante comme *homme de lettres*, avec celle de son frère. Fiez-vous après cela, s'écrie-t-il, aux descriptions? Et pourquoi non? Peut-il importer à un seul lecteur, de connaître un petit auteur de petits vers insignifians? Pourvu que les notices intéressantes soient vraies, il vous fera grace de celles qui ne le sont pas. Du reste, M. de M** devrait être bien aise toutes les fois qu'il se voit confondu avec son digne frère. Cet homme modeste, honnête et plein de mérite vit dans une terre près d'Erlangen, et ne s'est pas peu effrayé de la publication insensée des *Mémoires secrets*. Il y eut des personnes, qui ne le connaissant pas assez particulièrement, le prirent pour l'auteur, mais il s'est expliqué avec force et sérieusement sur ce point avec ses amis.

P. 132, M. de M** fait à l'empereur Paul un nouveau reproche injuste, celui d'avoir laissé, sans les achever, les travaux les plus utiles de sa mère, et de n'avoir bâti que des casernes et des maisons d'exercice. M. de M** nomme entre autres ici les quais et les canaux, et oublie que

l'empereur a fait revêtir toute la Moïka de pierres de taille. Il a ses raisons pour garder le silence sur l'excellente maison des orphelins militaires, qui doit son existence à l'empereur Paul, où l'on élève au-delà de huits-cents enfans, garçons et filles, orphelins d'officiers et de soldats, où ils sont nourris, entretenus, instruits, et placés convenablement quand ils sont parvenus à un certain âge. Cet institut est dirigé par le respectable colonel de Weimarn et par son épouse, laquelle, ainsi que je l'ai vue plus d'une fois avec émotion, est chérie par tous ces enfans comme leur propre mère. L'empereur se rendait fréquemment dans cette maison, c'était une de ses promenades favorites. Il s'intéressait tendrement à la fondation; il y déposait sa couronne, il s'y montrait le père de ces enfans, et ne s'en retournait jamais sans emporter avec lui les bénédictions et les larmes de reconnaissance et d'amour de cette jeunesse. M. de M** n'aurait pas dû taire des traits de cette nature; ou bien ses correspondans ne les lui ont ils pas appris? se sont-ils peut-être contentés de ne lui rapporter que des caquets d'antichambre?

Si l'on ignorait les raisons particulières que M. de M** avait de ménager la mémoire du prince Potemkin, on serait surpris de la manière superficielle avec laquelle il passe sur le caractère de cet homme fameux. On ne sait que trop quel

mépris insultant il portait à ses semblables, qu'il ne regardait que comme des instrumens de l'édifice de sa grandeur. Jamais l'empereur Paul ne s'est permis, pour satisfaire ses caprices, les actions que Potemkin s'est permises. Qui ne connaît la fameuse anecdote de l'honnête marchand de Moskou, qu'il fit enlever par la police et conduire à Pétersbourg, pour faire voir sa longue barbe à une dame? Le malheureux arrive à Pétersbourg, Potemkin a oublié sa barbe, et il languit six mois dans les fers. Enfin il revint en idée au satrape de considérer cette fameuse barbe. Le marchand retourne malade à Moskou, y trouve sa femme morte de chagrin, et sa maison ruinée. Le fait est atroce, mais vrai mot à mot. L'empereur Paul a quelquefois fait des malheureux par précipitation, mais jamais pour satisfaire un misérable caprice; il croyait du moins toujours faire un acte de justice.

Personne, à l'exception de M. de M**, n'a senti que la mort de Potemkin ait fait *un vide immense* dans l'empire. Le triple évanouissement de l'impératrice à la nouvelle de sa mort, me paraît peu vraisemblable; du moins y a-t-il des personnes mieux instruites, qui prétendent que son pouvoir parvenu à une hauteur prodigieuse, et ne pouvant plus même être réprimé par la puissance impériale, avait souvent gêné Catherine, et qu'après sa mort elle s'est avouée à elle-même qu'elle respirait plus librement.

M. de Lanskoy a trouvé singulièrement grace devant les yeux de M. de [redacted]. Il l'appelle l'*amateur des arts* et *l'ami des talens*. Au vrai, c'était l'homme le plus ignorant de toute la cour, et l'impératrice a souvent rougi pour lui, quand il ouvrait la bouche.

P 164, M. de M** dit : Paul est plus russe que sa mère ; il prétend qu'un comte ou prince du saint empire grec vaut mieux qu'un comte ou un prince du saint empire romain. Il ne me convient pas de décider lequel du fils ou de la mère a eu raison ; cependant je crois toujours qu'il convient à un empereur de Russie de distribuer lui-même les dignités dont il souhaite de voir ses sujets décorés.

P. 157, il parle avec mépris du général Pistor, l'un des plus braves Allemands qui aient été au service de la Russie ; il l'appelle un *satellite russe*. D'abord après il se moque des noms barbares de *Kretschetnikoff* et *Kachowski* ou *Kakowski* (Dieu, quels noms ! dit-il ; ceux qui les portaient étaient plus baroques encore) et il oublie que celui de son héros *Kosciusko* n'est guère plus sonore.

P. 173, M. de M** parle d'une statue que le duc de la Feuillade érigea, à ses frais, à son maître Louis XIV, et ajoute : Potemkin n'a jamais rien fait pour Catherine qui approchât de cette galanterie-là. Si, si, mais à la Potemkin, c'est-à-dire, avec un composé de fausseté et de cruauté. Car lorsque l'impératrice fit le voyage de la Tauride,

Potemkin supposant qu'elle pourrait avoir l'idée embarrassante pour lui de voir chemin faisant toutes les villes et les villages florissans dont il l'avait si souvent entretenue, il fit construire en toute hâte des deux côtés de la route ces villes et ces villages, bien entendu en peinture, c'est-à-dire, en façades peintes. L'effet du coup-d'œil était assez beau; mais pour animer ces paysages il fallut rassembler de vingt lieues à la ronde les paysans avec leurs troupeaux, et les poster à côté de ces décorations. L'impératrice vit en passant, les champs couverts de brebis et de bêtes à cornes qui paissaient sous la conduite de pâtres bien vêtus; elle vit des maisons gaies et nouvellement peintes; elle vit les villes qui existaient dans son almanach (1) et qui fourmillaient d'heureux habitans. Cette galanterie n'était pas à la vérité aussi durable que celle du duc de la Feuillade, mais elle était du moins plus finement imaginée.

P. 224, l'auteur cherche à dénigrer une des plus belles institutions de Paul, ou du moins à en diminuer le mérite; c'est la permission qu'il accorde à tous ses sujets de lui présenter immédiatement des lettres et des suppliques. M. de M** rapporte, qu'il

(1) L'almanach de Pétersbourg contenait, sous le règne de Catherine, une liste de toutes les villes existantes et projetées de l'Empire russe, avec l'indication de leurs distances de la capitale.

y avait une espèce de bureau sur l'escalier du palais, où chacun pouvait aller jeter ses lettres; mais il ajoute que Paul y trouvant, contre son attente, plus de suppliques que de délations, se dégoûta d'y faire droit, que tout retomba dans le premier chaos, et que les secrétaires chargés de l'examen de ces pièces furent, comme auparavant, les arbitres des malheureux qui avaient recours à leur maître.

Je dois réfuter cette accusation. Depuis le moment où l'empereur Paul monta sur le trône, jusqu'au dernier jour de son règne et de sa vie, il fut permis à chacun de ses sujets de s'adresser à lui par écrit, et on était sûr d'obtenir peu de jours après une réponse cathégorique. Les secrétaires n'étaient rien moins que les arbitres du sort des malheureux; j'aurais voulu voir celui qui eût osé supprimer une lettre ou en faire un faux extrait! Il arrivait très-souvent que l'empereur demandait à voir l'original et se le faisait lire. On en a vu un exemple dans mon histoire, et il ne s'agissait pourtant que d'une lettre de remercîmens insignifiante. Les secrétaires avaient toujours sur eux les originaux; comment auraient-ils osé, sous les yeux d'un maître aussi sévère, altérer les extraits, ne sachant jamais si l'empereur ne demanderait pas à voir l'original pour se convaincre de la fidélité du rapport!

Il est vrai que le rapport fait beaucoup, et que tout dépend souvent de la manière dont il est conçu pour faire obtenir ou refuser ce qu'on demande.

Mais est-ce la faute du monarque ? Doit-il, quand il a choisi ses gens, ne pas se confier en leur probité ? peut-il employer des moyens plus efficaces pour éviter d'être trompé, que de les contrôler quelquefois à l'improviste ? Croit-on qu'il ait été physiquement possible à l'empereur de lire toutes les suppliques ? Je suis en état de prouver le contraire par l'anecdote suivante, prise dans l'histoire des premiers jours du règne de l'empereur d'aujourd'hui.

Lui aussi permet à chacun de ses sujets de lui écrire, et même de lui présenter sa lettre en personne ; usage qui ne peut qu'attirer sur lui la bénédiction du ciel et de la terre. Toutes les fois qu'il sortait du château pour se rendre à la parade, il fallait qu'il passât par une triple file d'hommes, et sur-tout de vieilles femmes, qui tenaient des suppliques à la main. Cet usage prévalant, et l'empereur ne voulant pas l'abolir, il se servit du biais d'envoyer ses aides-de-camp quelques minutes avant son apparition, pour se faire donner les suppliques. J'ai été plus d'une fois témoin de leur retour dans l'antichambre ; ils étaient à trois, et chacun d'eux en avait un mouchoir plein dans une main, et le chapeau plein dans l'autre. O ! mon dieu ; s'écria un jour l'empereur en souriant, en les voyant arriver ainsi chargés, et il n'avait pas tort de se permettre cette exclamation, car je n'outre rien en assurant qu'il y avait dans les chapeaux et les

mouchoirs au-delà de trois cents lettres. Il en était tous les jours de même. En supposant que l'empereur voulût les lire toutes, et ne consacrer que deux minutes de tems à chacune, il lui aurait fallu *dix heures de simple lecture* par jour! Et je ne compte pas ici la quantité innombrable de lettres qui arrivent par la poste, ou qu'on remet au secrétaire d'état. Il resterait à peine à l'empereur le tems de subvenir aux besoins les plus urgens de la vie, et il n'en aurait point pour vaquer aux grandes affaires de son empire. Tout serait sacrifié au caprice des supplians, qui se permettent souvent de lui adresser les sollicitations les plus absurdes, au point qu'un jour une femme lui écrivit pour lui annoncer qu'elle avait perdu une vache, et pour lui en demander une autre à la place.

L'usage que l'empereur Paul avait introduit de faire insérer les refus dans les gazettes, paraît dur; mais on pouvait l'empêcher en s'annonçant en personne ou par mandataire chez le secrétaire d'état, pour retirer la réponse. Pouvait-on exiger de ce ministre, surchargé d'affaires, qu'il répondît séparément à chaque lettre?

M. de M** dit (p. 228): Le vol est un vice inhérent au gouvernement russe, et tient au caractère national, au défaut de mœurs, de probité et d'esprit public. Heureusement qu'au moment même où il vient d'écrire ces horreurs, sa conscience se réveille et le force d'ajouter la note suivante, qu'il

commence par un *hélas* de bonne sorte. Hélas ! en écrivant tout ceci, je ne m'attendais guères à voir les mêmes infamies triompher sous un régime républicain, chez une nation régénérée. Eh bien ! s'il en fait la remarque, s'il vient de se convaincre que ce n'est pas le caractère national, le défaut d'esprit public qui est la source des malversations et des rapines dans les grandes villes, mais un luxe effréné, une ambition déréglée etc., pourquoi n'efface-t-il pas son assertion offensante ? N'y avait-il pas déjà dans son livre assez d'invectives contre la nation russe ?

P. 238, M. de M** décrit, toujours sur le simple rapport d'un autre, la prison du malheureux Iwan à Schlusselbourg. Il l'appelle un cachot, dont la fenêtre cachée par des tas de bois élevés dans la cour laissait à peine entrer un demi-jour. J'ai vu de mes yeux cette prison, lorsqu'en 1782 je parcourus avec M. de Bawr, général du corps du génie, le canal de Schlusselbourg jusqu'à l'embouchure du lac de Ladoga, je l'ai trouvée sombre et triste, mais non pas au point que M. de M** le dit. De la grande cour de la forteresse on passait dans une plus petite, qui en était séparée, et qui conduisait dans une espèce de vestibule contigu à la chambre du prince Iwan. Elle était haute et spacieuse, et une grande fenêtre l'éclairait suffisamment. On ne voyait pas le ciel, même en se tenant à cette fenêtre, car la petite cour gazonnée était environnée

d'une muraille extrêmement haute ; mais le commandant nous assura que le prince avait la permission de prendre l'air dans cette cour.

Je passe sous silence une foule d'anecdotes dont M. de M** parsème son ouvrage, pour prouver au lecteur sa propre importance et l'étendue de son crédit. Tantôt c'est l'un, tantôt c'est l'autre qu'il a protégé et placé. En supposant que cela fût, à quoi bon cet étalage de vanité ? que nous importent ces hommes obscurs, en faveur desquels M. de M** est descendu au rôle de *flagorneur allemand*, au point d'écrire des lettres flatteuses à des maîtresses afin de mendier quelques centaines de roubles, ou un petit emploi ? M. de M** ne sent-il donc pas qu'il anéantit lui-même, par de telles misères, toute l'impression qu'il a voulu produire sur son lecteur, en affichant de grands principes de liberté ?

Il saisit avec un amour-propre ridicule, chaque occasion de parler de soi. Nous sommes forcés (p. 249 et suiv.) de lui entendre faire le récit fastidieux d'une *flagornerie* en vers, qui a l'honneur de l'avoir pour auteur, et dans laquelle le tribut d'éloges qu'il rend à la mémoire de Catherine, contraste singulièrement avec les horreurs qu'il en dit dans ses *Mémoires secrets*. Il dit d'elle dans cette pièce :

L'aigle puissant du Nord se rabat sur la terre,
Son astre s'est éteint,

et à la page 67, du second tome des Mémoires, il appelle cet astre *une vieille furie*.

P. 265 et suiv. On croit pouvoir respirer un moment à son aise, et se reposer après cette foule de caricatures odieuses qu'il nous a étalées. On y trouve une peinture aussi vraie que belle de la personne et du caractère de l'impératrice-mère d'à présent. Mais ce plaisir est de courte durée; et comme si le cœur de M. de M** répugnait à dire du bien de personne, il dit de cette princesse aimable, dans une note : il faut avouer que ses bonnes qualités sont singulièrement obscurcies par une petite vanité.

Ceux qui savent que cette princesse, si digne du tribut d'admiration et d'amour de tous les Russes, était, en particulier, la *bienfaitrice* de l'auteur, seront effrayés de voir la *franchise* et la *hardiesse* avec laquelle il est parvenu à étouffer sa *coupable reconnaissance*.

Il juge tout aussi mal (p. 271) l'empereur régnant; et si l'on ne savait pas de reste qu'il n'a jamais été à même de suivre et d'apprécier ce prince comme grand-duc, il suffirait de ce seul trait pour s'en convaincre. Il dit de lui : Alexandre est d'un caractère heureux, mais passif. Il manque de hardiesse et de confiance pour rechercher l'homme de mérite toujours modeste et retenu. Un seul jour de son règne a suffi pour réfuter cette assertion absurde. Le choix qu'il a fait de l'intègre Beklescheff

pour procureur-général, du comte Panin et du prince Kourakin pour les affaires étrangères; de Troschinski pour les affaires intérieures, de Wasilieff pour le trésor, etc. prouve assez avec quel œil pénétrant le jeune monarque sait distinguer le vrai mérite, et avec quel empressement louable il sait le tirer du pair. Je ne veux pas m'arrêter à copier les prédictions ridicules de M. de M**, elles ne valent pas la peine d'être réfutées.

M. de M** fait au comte Nicolas Soltikow, l'honneur de n'en rien dire. Il se contente de le nommer et de mettre après ses titres quatre lignes de points. Il est probable que son génie sublime n'a pas pu surmonter entièrement sa *coupable reconnaissance.*

P. 308, M. de M** reproche à l'empereur d'avoir traité les anciens régimens des gardes avec trop de mépris. « La plus grande injure, ajoute-t-il, que ce prince croyait dire à des officiers qui servaient mal, c'était ces mots: *Tu ne vaux rien que pour servir dans les gardes* ». Supposez que cette anecdote soit vraie, l'empereur avait-il tort de parler ainsi? Que faisaient les officiers des gardes sous le règne de Catherine? Se parer comme des femmes; porter des fracs élégans; courir les rues en whiskis à quatre chevaux; donner le ton au spectacle; jouer des jeux de hasard et entretenir des danseuses. Je parle par une longue expérience. Les gardes étaient, dans ce tems, pour

les

les jeunes gens riches et de bonne famille, un moyen aisé de se pousser rapidement. Il était facile à tout père qui avait quelques connexions, ou qui jouissait de quelque protection à la cour, de faire inscrire, dès le berceau, son fils dans le régiment des gardes, lequel avançait alors avec les autres sans avoir fait le moindre service. Mon fils aîné, encore enfant, fut nommé de cette manière sergent des gardes, ensuite fourrier, puis porte-enseigne, sans avoir jamais vu ni Pétersbourg ni les gardes. Sur ce pied, il aurait avancé avec 4000, je dis quatre mille de ses petits camarades, si à son avènement au trône, l'empereur Paul n'eût, d'un seul coup, exclu des gardes tous les enfans incapables encore de servir. Cette mesure m'affligea dans le tems; cependant je ne pus me cacher qu'elle ne fût juste.

P. 315, l'auteur verse un torrent de poison et d'invectives sur un très-digne homme; c'est sur M. le baron de Nicolaï, président de l'académie, conseiller d'état, connu en Allemagne par des poésies agréables, chéri de ses inférieurs comme un père et comme un ami; de ses amis comme un homme sensible et droit, et estimé par tous ceux qui le connaissent comme un beau génie et comme un esprit très-cultivé. Il a sans doute eu le malheur de ne pas avoir admiré comme il faut les grands mérites de M. de M**; peut-

être même celui d'avoir trouvé fades quelques-uns de ses petits vers, pour qu'il ait été possible, à l'auteur des *Mémoires*, de dire d'un homme aussi généralement considéré, qu'il reçut quelques centaines d'ames pour achever de corrompre la sienne, et qu'il fut le fléau et le tyran de ses paysans, etc. M. de Nicolaï se sera plaint que ses paysans de Finlande ne lui rapportaient que peu de chose; cela se peut, et ne signifie ni plus ni moins que lorsqu'en Allemagne un gentilhomme propriétaire dit que sa terre lui rapporte peu; il faut certes une *franchise* bien noire pour attaquer la réputation d'un honnête homme et d'un homme tel que M. de Nicolaï, sur une insinuation aussi vague. Mais quelle réputation est sacrée aux yeux de M. de M**? Ce qu'il dit de la *morgue politique* de M. de Nicolaï, est tout aussi faux. Je n'en ai pas trouvé chez lui le plus léger vestige. Il se peut qu'il ait jugé nécessaire d'être sûr ses gardes avec M. de M**, et l'événement a prouvé qu'il n'avait pas tort.

M. de M** ajoute, que des écrivailleurs allemands le flagornent comme un Mécène. Je prévois qu'il va me mettre du nombre, et peu m'importe. Je dois seulement ajouter que je n'ai pas le bonheur d'être connu particulièrement de M. de Nicolaï, et que j'ai cru honorer dans cette occasion ma plume, en la faisant servir, sans aucune vue individuelle, à faire l'éloge de la vertu et du mérite.

P. 326, l'auteur voudrait nous persuader qu'il a succédé à l'estimable Laharpe. Il cherche toujours à accoller son petit nom à des noms célèbres, comme le roitelet se place sur le dos de l'aigle pour approcher du soleil. Laharpe et M** (dit-il) qui ont été auprès de son fils. L'expression est choisie avec prudence; on serait tenté de croire qu'ils avaient le même poste. Il dit au même endroit: le vieux Aepinus, instituteur de Paul, est menacé du sort de Sénèque et de Burrhus. A quoi bon cette fausseté! Tout le monde sait que le vieux Aepinus est fou, et qu'il jouit d'une pension considérable.

P. 340, M. de M** dit: L'empereur, par un raffinement de vengeance, défendit à la Hus de suivre M. de Markow dans son exil, tandis que personne n'ignore que cette amie du ministre disgracié a quitté tout de suite le théâtre pour le suivre, et ne l'a plus quitté.

J'en viens à un couple de passages, qui m'obligent de retourner sur mes pas, et de copier quelques périodes de sa préface. Je n'imiterai point ces écrivains, dit-il, qui, sous prétexte de livrer des mémoires et des anecdotes sur un pays qu'ils ont parcouru, s'immiscent dans les affaires particulières, et *dévoilent des scènes de famille* peu intéressantes pour l'étranger. *C'est bien mal reconnaître l'hospitalité dont on a joui dans un empire, que d'en dénigrer les habitans.*

Ici M. de M** a prononcé l'arrêt de sa condam-

nation. Non content d'avoir dénigré par-tout de la manière la plus ignominieuse les habitans de la Russie et leur caractère national, il *dévoile des scènes de famille*, il rapporte des anecdotes déshonorantes de la conduite du comte Romanzow avec ses enfans, et veut que le comte Soltikow, son bienfaiteur, envoie son épouse..... J'ai honte de copier sa mauvaise plaisanterie. Quel jugement portera-t-on d'un homme qui, dans sa préface, affiche avec tant d'ostentation, des principes d'honneur et de délicatesse, et les viole à chaque page de son livre avec tant d'impudeur ?

Me voilà parvenu à la fin du premier volume, après mille peines et mille dégoûts. Je répugne beaucoup à aller plus loin, et à me préparer de nouvelles nausées. Si je vivais encore en Russie, je n'aurais pas levé la langue, soit pour ne pas donner lieu à croire que des motifs étrangers m'animent, soit parce qu'il est absolument superflu de prouver la vérité dans un pays où elle est généralement reconnue. Mais je vis dans l'étranger, où j'ai appris, à ma grande surprise, que les mensonges et les calomnies de M. de M** ont trouvé quelque entrée ; je regarde donc comme un devoir que m'imposent à-la-fois la vérité et la reconnaissance, non de boire la coupe jusqu'à la lie, mais de vider cette coupe remplie de lie jusqu'aux bords.

Je passe sous silence, comme je le dois, les ridicules prédictions par où le second volume dé-

bute, et par lesquelles M. de M** aimerait tant à persuader les Russes de faire chez eux une révolution *à la française*; le tems a prouvé que M. de M** est un grand compilateur d'anecdotes, mais un mauvais politique. On voit avec horreur la peine qu'il se donne pour soulever la noblesse, sur-tout celle des premières familles de l'empire, contre son monarque légitime. Heureusement pour la Russie que M. de M** n'est pas l'homme dont les feux-folets incendieront un état. Les familles, des noms desquelles il abuse, le payent d'un profond mépris.

P. 26, et dans une note qui s'y rapporte, M. de M** dit: qu'en Livonie, on arrache l'enfant des mamelles de sa mère, pour la forcer à allaiter des chiens qui ont perdu la leur. Quelle accusation atroce! Je connais à fond la Livonie et l'Esthonie depuis un grand nombre d'années, jamais je n'ai entendu rapporter un fait semblable, et il faut avoir l'ame bien noire pour l'avancer sans preuve. Que M. de M** nomme l'endroit où cette horreur s'est passée! lui qui a tout *vu*, *entendu*, *éprouvé et senti*; qu'il nomme, sans ménagement ces monstres. Mais si c'est là une des belles inventions de l'auteur ou de ses amis, comme il y en a tant d'autres dans son ouvrage, qu'il continue à boire lui-même le lait livide des noires mamelles de la calomnie, jusqu'à ce que la soif de sa haine et de sa vengeance contre la Russie soit étanchée.

P. 52, M de M** déclare que le vice le plus prononcé et le plus commun, parmi les Russes, est le vol. Je doute, ajoute-t-il, qu'aucun peuple de la terre soit plus naturellement enclin à s'approprier le bien d'autrui; du premier ministre au général d'armée, du laquais au soldat, tout vole, tout pille et tout friponne. Un étranger qui voyage avec un Russe, fût-ce un *kniaiss* (un prince) apprendra, à ses dépens, qu'il ne faut rien laisser sur sa toilette ou sur son bureau (1). Quelque atroce que cette accusation soit en elle-même, elle le devient encore plus, par la raison que l'auteur allègue de ce prétendu penchant au vol. D'où vient (demande-t-il, p. 54) que les Russes sont plus voleurs que les autres peuples à demi-policés? Cela vient de l'immoralité de la religion grecque. A-t-on jamais déraisonné plus complettement? Tout le monde sait que les Français n'ont jamais volé, pillé, friponné plus que dans le tems où ils rendaient hommage à la *déesse de la Raison*, et où ils renversaient tous les autres autels. Pour être conséquent, M. de M** doit soutenir que cela vient aussi de

(1) Au moment où je viens d'écrire ceci, je trouve dans la *Clef des cabinets* : « Les pillages, les friponneries sont si communes en France, que plusieurs se regardent comme malheureux, par la seule raison qu'ils manquent d'occasion de se rendre coupables ». — Que serait-ce si l'on voulait juger par là en général du caractère de *la grande nation* ?

l'immoralité de la raison. Il veut appuyer sa thèse de l'exemple des autres nations non-grecques soumises au sceptre de la Russie. Il se trompe ; les Livoniens et les Esthoniens, qu'il cite entre autres, ne le cèdent aux Russes ni pour le vol ni pour l'ivrognerie ; et quant aux Tscheremisses et aux Tunguses, que j'ai vus, on m'en a assuré la même chose.

En général, M. de M** se laisse entraîner à tout moment par son esprit superficiel, dans des contradictions et dans des paradoxes étranges. On peut ranger sous cette classe le singulier motif qu'il allègue (p. 55) comme servant de fondement à l'hospitalité russe ; c'est qu'ayant une propriété, mal assurée, ils vivent au jour le jour, et sont dispensateurs faciles des biens dont ils jouissent. Depuis que la Russie existe, il n'est personne qui y ait exercé l'hospitalité par un pareil motif. Joignons à cela le ton ridiculement dédaigneux dont il parle du soldat russe, quand il dit pour le déprimer, qu'il est brave à force de lâcheté. On serait tenté de croire que M. de M** est sorti de l'école de M. *Schlegel* (1), tant son extravagance est ridicule, et sa ridiculité extravagante.

P. 113 et suiv., c'est le tour des femmes russes, afin que ni condition ni sexe ne soit épargné.

---

(1) Auteur allemand, inconnu en France, et qui a pris pour devise : *Nul n'aura de l'esprit que nous et nos amis.*

M. de M** nous nomme trois ou quatre maris, qui, d'après ses renseignemens de famille, sont dominés par leurs femmes; et il en tire, comme toujours, cette induction ou conséquence générale, qu'en Russie les femmes règnent. Un homme qui cite par-tout les Français pour modèles, aurait bien dû se garder de toucher cette corde, car il n'y a point de pays en Europe, ou les femmes aient influé ou influent plus qu'en France. Au reste, ses anecdotes ne sont pas même vraies. Quand il prétend que le comte V. Puschkin, qui commandait en Finlande, n'osait faire un mouvement, qu'après avoir envoyé un courier à sa femme pour la consulter, je serais tenté de prendre cela pour une mauvaise plaisanterie, s'il n'en faisait pas le fondement d'une assertion grave. Il n'est pas vrai que *la colonelle* madame Mellin ait commandé le régiment de Tobolsk à Narva, attendu que ce régiment n'a jamais eu pour chef un colonel Mellin. Il a été commandé, pendant quelque tems, par un Russe nommé *Merlin*; les officiers du régiment étaient en grande partie composés d'Allemands et de Français, et je n'en ai connu aucun qui eût été assez vil pour faire son rapport à madame Merlin, à sa toilette.

P. 121, je ne suis pas le premier qui ait remarqué qu'en Russie les femmes sont en général plus méchantes, plus cruelles, plus barbares que les hommes; c'est qu'elles sont encore plus ignorantes, plus superstitieuses. Elles ne voyagent guères, s'instruisent

peu, ne travaillent point. On les voit rarement lire, plus rarement encore s'occuper de petits ouvrages de main, ou de leur ménage.

J'ignore lequel de nous deux, de M. de M** ou de moi, a fréquenté le plus *les bonnes maisons* en Russie; ce que je sais, c'est que j'ai trouvé par-tout le contraire de ce qu'il avance. Les femmes de Pétersbourg ne sont pas exemptes des défauts qu'on reproche aux femmes de toutes les grandes villes; mais elles possèdent des vertus qu'on chercherait en vain dans plusieurs des autres capitales.

Les horreurs que M. de M** rapporte d'une princesse K.... ky, ne prouvent rien. Il n'a qu'à lire les *Annales de la législation de Prusse, par Klein;* il y trouvera l'histoire d'une mégère encore plus furieuse, laquelle a tourmenté à mort sa propre fille: mais il faudrait être fou pour en déduire la preuve que les femmes de Prusse sont cruelles. Du reste, j'ai été frappé de voir que cette furie soit la seule dont M. de M** taise le nom, et qu'il traite avec cette espéce de ménagement. Dans tout le reste de son ouvrage, il ne se fait aucun scrupule de nommer tout du long l'homme honnête et considéré dont il rapporte du mal; il n'y a que cette femme abominable qu'il ne nomme pas. Quelle sympathie inconcevable peut lui avoir suggéré cette réticence? Il use du même ménagement envers une dame de la cour qui a tenu enfermé pendant trois ans, un esclave, son perruquier,

dans une espèce de cage obscure. Pourquoi ne la nomme-t-il donc pas cette dame, lui qui nomme tout le monde? Pourquoi a-t-elle moins mérité l'effervescence de son indignation que l'estimable baron de Nicolaï, et mille autres qui n'ont jamais renfermé personne dans des cages?

Qu'il me soit permis de douter de l'existence de l'affreux *club physique*, qu'on dit avoir découvert à Moskou. Le bruit m'en est parvenu comme à M. de M**, mais j'en ai tout aussi peu la preuve que lui. Au reste, ce club, s'il avait jamais existé, est tout aussi peu nuisible à la réputation des femmes russes, que les associations de cette espèce qui empoisonnaient autrefois Paris, et l'empoisonnent peut-être encore, ne peuvent porter préjudice à la réputation des femmes françaises.

P. 135, M. de M** dit: Ce n'est point en Russie qu'il faut chercher des Julies, amantes des St.-Preux, et moins encore des Julies épouses des Wolmar. Le pays de l'esclavage n'est pas celui des belles passions. Cependant, il trouve en Russie une sensibilité exquise et une mélancolie touchante. Quelle contradiction!

P. 136, il dit: On trouve rarement chez les femmes russes les vertus domestiques. Ces vertus sont généralement rares dans les grandes villes. Si M. de M** avait vu en Russie plusieurs villes, outre Pétersbourg, il aurait peut être parlé autrement; je dis *peut-être*, car il est à croire qu'il aurait apporté par-tout avec lui son verre noirci.

Si l'auteur traite les femmes russes avec dureté, il est d'autant plus honnête envers la classe des précepteurs ou *outschiteli*. Ils ont, selon lui, le plus contribué à policer la Russie. Je me rappelle d'avoir entendu dire que M. de M** a commencé sa carrière par faire le métier de précepteur; cela étant, je m'explique les ménagemens dont il use. Les Allemands, comme on pouvait le prévoir, servent de nouveau d'ombre au tableau; on se moque de leur *érudition pédagogique*.

Un des plus grossiers mensonges de tout l'ouvrage, est celui où l'auteur prétend que dans les provinces de Livonie, d'Esthonie et de Courlande, il n'y a pas même d'écoles publiques. L'académie des gentilshommes à Réval, la très-bonne école publique de cette ville, l'académie de Riga et plusieurs établissemens de cet ordre à Riga, sont si généralement et si avantageusement connus, qu'on ne saurait taxer l'auteur d'ignorance, mais qu'il faut lui supposer des vues bien plus odieuses. Les écoles de ces provinces sont très-certainement préférables, à certains égards, à celles de l'Allemagne, puisqu'on remarque généralement que les jeunes Courlandais et Livoniens, qui se rendent aux universités d'Allemagne, s'y distinguent par de très-bonnes humanités.

L'auteur raconte sa propre histoire (p 211 et suiv.). Il dit, de lui-même, avec une modestie rare, qu'il se faisait chérir de ses amis par l'aménité de

ses mœurs, et estimer par sa raison et par son esprit. Il cite avec beaucoup de complaisance et d'amour-propre, une espèce d'apologie, qui, sous le nom de ses parens et de ses amis parut dans la *Minerve* de M. d'*Archenholz*, et qui désapprouve la conduite trop vive de l'empereur. Il insère la traduction littérale de cette pièce dans ses *Mémoires*. Je suis fâché d'être obligé de le tirer d'erreur. L'auteur de cette apologie, ou comme il l'appelle, de cette sommation, n'est autre que *moi*. De ses parens tant vantés, personne ne s'est embarrassé de lui. Je croyais dans le tems lui rendre service, en publiant cet écrit. C'est ce que M. d'Archenholz, lui-même, pourra lui confirmer, à qui j'envoyai cette pièce en même tems qu'une autre, de l'*Administration de la justice en Russie, dans les provinces Allemandes* où je gardai l'anonyme Je croyais alors M. de M** entièrement innocent. Je me serais bien gardé de prendre son parti, si j'avais su ce qu'il donne à entendre de lui-même dans une note (p. 233) qu'il a été mêlé dans un certain projet politique. Je l'en crois fort innocent au fond, attendu que son crédit et son influence étaient trop minces, et que la prétendue *Société philadelphique* ne signifiait rien; mais la seule hardiesse qu'il a de s'en donner les airs, prouve que l'empereur Paul a très-bien fait de le chasser de ses états. Du reste, il est faux que ce prince ait fait séquestrer le bien des deux femmes M**. L'aînée a emporté le sien, et si la cadette n'en

a pu faire autant, c'est par la bonne raison qu'elle avait alors un procès, et que son adverse partie demandait ses sûretés.

A la fin de ces remarques je placerai encore un des passages les plus choquans de l'auteur sur *l'esclavage des paysans*, et j'y joindrai avec franchise mon sentiment sur cette matière. Dieu soit loué! le moment est arrivé où l'on peut parler sans crainte ni danger, et où un mot dit à propos peut produire des fruits salutaires!

Le peuple russe (dit M de M**) déteste le travail, parce qu'il n'a jamais travaillé pour lui, et qu'il n'a pas même encore l'idée de la propriété; il est sans patrie, sans lois, sans religion, sans morale, sans honneur, enclin au vol, au pillage, à la friponnerie; et d'un autre côté il est hospitalier, serviable, gai, fidèle, courageux. (Quelles contradictions! quelles contradictions incompatibles!) Pour fournir quelques milliers d'hommes de pain de froment, trente millions d'esclaves mangent de l'herbe et rongent l'écorce du saule, semblables aux castors, qui pourtant l'emportent de beaucoup sur eux en intelligence. Ont-ils amassé un petit pécule, leurs maîtres s'attribuent leur propriété, et rivent davantage leurs fers. Des hommes en cheveux blancs, avec une barbe patriarchale, couchés sur le ventre, reçoivent le fouet comme des enfans; il y a des maîtres qui forcent quelquefois le fils à être ainsi l'exécuteur de son père. Le paysan

devient-il soldat, son maître a le droit de donner sa femme à un autre; et s'il a des enfans, il ne les reverra jamais, etc.

Il serait superflu de réfuter toutes ces horreurs. Chaque atrocité qui peut avoir été commise une seule fois, est soigneusement recueillie par M. de M.**, et transformée en usage du pays, ou même en loi fondamentale. Une telle fureur ne mène à rien. Les exagérations ne font qu'aigrir, et empêchent le bien qui pourrait résulter d'une discussion froide et impartiale.

Quant à moi, j'ai trouvé dans mes voyages en Russie, que le paysan russe est laborieux et actif; qu'il aime sa patrie; qu'il a des notions très-distinctes du juste et de l'injuste; qu'il est presque par-tout à son aise, et qu'on trouve dans son habitation propre et nette des hommes gais et contens, et la joie répandue sur tous les visages. Il sait très-bien ce que c'est que la propriété; il sait que lorsqu'il a amassé un petit pécule, il peut l'offrir à son maître pour en obtenir un passe-port ou congé, à la faveur duquel il peut exercer son industrie des extrémités de la Russie jusques dans la capitale; il sait et voit que cent mille de ses camarades ont atteint ce but de leurs travaux, et il aspire au même avantage. Son principal trafic consiste en poissons, bois, légumes, et son travail en briquerie, maçonnerie, charpenterie, tuilerie etc. En un mot, le tableau sombre que M. de M** a tracé, n'est applicable, tout au

plus, qu'aux paysans de la Livonie et de l'Esthonie, et ne leur convient pas même dans sa généralité.

Je n'entreprends pas de nier qu'en grande partie l'auteur n'ait raison, en parlant de ces deux provinces. Je me borne à l'Esthonie, car la Livonie m'est moins connue; et j'avoue que le paysan de cette première contrée n'a ni propriété, ni perspective aucune de s'en procurer jamais; il est esclave dans toute la force du terme, et les nègres de la Jamaïque n'ont aucune raison d'envier son sort.

Loin de moi l'insinuation odieuse qu'en Esthonie tous les seigneurs soient des despotes tyranniques. Il y en a parmi eux *un très-grand nombre* qui se recommandent par la plus grande humanité. J'aime à nommer ici MM. de Toll à Ers, d'Essen à Erras, Wilkinson à Chudleigh, d'Ungern-Sternberg à Linden, de Schilling à Orsena, de Krusenstern à Jerlep, de Mayendorf à Sallentack, de Rosen à Rackamois, de Rehbinder à Kurtena, de Klugen à Schwarzen, de Klugen à Lodensée, de Rennekampf à Kosch, etc. etc. Je pourrais alonger considérablement cette liste; mais à quoi cela me servirait-il, tant qu'il me resterait encore *un cinquième* qu'il faudrait laisser en blanc? Un paysan a peut-être eu le bonheur de vivre pendant vingt à trente années sous un bon maître; un an après la terre est vendue; le nouvel acquéreur, pour retirer les intérêts du prix d'achat, transportera peut-être des villages entiers dans des marais, en s'emparant

des terres cultivées; il fera des contrats pour l'eau-de-vie, et ruinera par-là ses paysans; il défrichera de nouveaux terreins; bâtira des maisons; en un mot, il détruira dans quelques années le bonheur et la prospérité d'un quart de siècle.

Je somme tout Esthonien honnête de me contredire et de me réfuter, s'il le peut. Ce que je dis est malheureusement vrai; je l'ai vu, j'en ai été le triste témoin pendant quinze ans. Mais je suis loin, malgré cela, de m'écrier avec M. de M** que ce n'est que par des détours longs et pénibles que le paysan sera ramené à un état de bonheur. Je ne suis pas de son avis. Je conviens comme lui que ce sera *graduellement;* la meilleure et la majeure partie de la noblesse russe a fait, à ce sujet, des ouvertures aussi sages qu'humaines dans plusieurs diètes; et le tems n'est plus éloigné où l'on écoutera les plaintes des malheureux paysans, et où l'on essuiera leurs larmes.

J'ose proposer quatre mesures très-faciles, dont l'observation assurerait dans peu de tems, sans porter un préjudice réel à qui que ce fût, à l'esclave une espèce de propriété; limiterait l'odieux despotisme, et rendrait par conséquent le serf infiniment plus heureux. En même tems je déclare que, pour le moment, on n'oserait pas faire davantage pour lui.

Première mesure. Défendez qu'à l'avenir aucun paysan serf ne puisse être transplanté d'un endroit à l'autre.

Jusqu'à présent l'usage cruel et barbare a prévalu, comme je viens de le dire, d'arracher au serf le terrein qu'il cultive, et que ses ancêtres ont peut-être cultivé pendant des siècles. Il y possède une maison, peut-être un petit jardin, qu'il regardait l'un et l'autre comme sa propriété. Tout-à coup il reçoit l'ordre de *démolir* sa maison, d'abandonner son champ cultivé, de se transplanter avec sa famille dans une forêt, ou même au milieu d'un marais, pour défricher un nouveau terrein, lequel, s'il rapporte, lui sera encore enlevé. En attendant, le seigneur sème et récolte pour son compte le champ que le pauvre paysan a été obligé de quitter.

De là résulte le grand mal, que le cultivateur n'étant jamais sûr de jouir du fruit de ses pénibles travaux, demeurera toujours paresseux, et ne travaillera jamais qu'au jour le jour. Les villages les plus florissans, qu'on a transplantés de cette manière, ont présenté dans un espace de tems très-court l'image frappante de la misère.

Les seigneurs terriens de l'Esthonie répondent à cette objection, que tout bon maître ne fait pas de tels changemens. J'en conviens, mais j'ajoute qu'on ne devrait pas même en avoir le droit. Le bon maître, réplique-t-on, n'use pas de ce droit. Fort bien; mais peut-il répondre de ses héritiers ou de ses successeurs? Et pourquoi ne pas ériger en loi, ce que tout honnête homme s'impose lui-même comme loi?

Seconde mesure. Déterminez les corvées, qui jusqu'à présent dépendaient de la volonté arbitraire du maître.

Il existe à la vérité un livre dans lequel la somme des corvées est consignée; mais d'abord, on double cette somme pendant les semailles, pendant qu'on fume les champs et pendant la moisson, c'est-à-dire pendant tout l'été à-peu-près, car un seigneur un peu fin sait si bien lier les deux bouts de ces époques, que l'intervalle disparaît. Il y a un second moyen d'éluder cette ordonnance; c'est le droit que le seigneur propriétaire a d'imposer à ses paysans certains *jours d'office*, où indépendamment des corvées ordinaires que la famille du paysan, ses valets et ses servantes sont obligés de faire; le père de famille est tenu de comparaître en personne au château, toutes les fois que son maître l'ordonne; de bâtir pour lui; de mener vendre ses denrées dans des villes souvent très-distantes; de distiller de l'eau-de-vie; en un mot, tout ce qui n'est pas compris sous le nom d'agriculture. Le nombre de ces jours d'office est absolument indéterminé; pendant tout ce tems le travail du payan est interrompu, son champ reste inculte, son économie se néglige, et la neige couvre souvent sa petite récolte avant qu'il ait pu la mettre à l'abri dans sa grange. Enfin le livre d'ordonnance n'est pas même une règle sûre pour le nombre des jours de corvée ordinaire, puisque le nouvel acquéreur d'une terre n'est pas du

tout obligé de remplir les engagemens de son devancier. Il compose une nouvelle ordonnance, et la compose à son gré.

Troisième mesure. Qu'il n'y ait point de cabarets dans les villages. — Tous les gentilshommes d'Esthonie s'accordent à se plaindre du penchant que les paysans ont à l'ivrognerie, et de leur manque presque total de moralité. Ils s'accordent tous à dire, que c'est aux cabarets qu'il faut assigner la cause principale de ce mal, et que les villages où il n'y en a point, se distinguent des autres par l'ordre et l'aisance. Malgré cela, le très-petit gain qu'ils retirent de l'entretien de ces cabarets, les empêche d'abolir un abus aussi manifeste. Ils ont des cabarets par centaines le long de la route, et ne peuvent se résoudre à renoncer à celui du village, à un gain qui leur serait si richement compensé.

Les inconvéniens des cabarets dans les villages ont tellement frappé tout le monde, qu'il a été question dans une des dernières diètes de les abolir; mais le résultat ridicule de la délibération a été, qu'il fallait, pour diminuer le débit de l'eau-de-vie dans ces cabarets, en hausser le prix de vingt-quatre kopèques. Qui ne voit ici que le remède est pire que le mal!

Quatrième mesure. Défendez au seigneur terrien de faire plus d'eau-de-vie qu'il n'en peut retirer du seigle de son crû.

Les spéculations immenses qu'on fait avec l'eau-

de-vie, indépendamment de l'oppression cruelle du paysan qu'elles ont pour suite, sont souvent la ruine de son maître. Il fait pour l'ordinaire un contrat de six ans avec la couronne, par lequel il s'engage à fournir la mesure d'eau-de-vie à un prix, qui à la date du contrat, paraît être assez à son avantage. Mais il arrive une année où le bled manque, les prix haussent, souvent considérablement; il est obligé d'acheter du bled à tout prix, car au moment où il manquerait à ses engagemens, la couronne ferait séquestrer ses biens, et acheter à ses dépens l'eau-de-vie qu'il doit fournir à la consommation. C'est ainsi qu'il s'expose à perdre dans une seule année le fruit des cinq autres; heureux si sa perte ne se borne qu'à celle de son gain! Je ne connais pas un seul gentilhomme qui se soit enrichi par le commerce de l'eau-de-vie, et plusieurs qui se sont ruinés par cette mauvaise spéculation.

Les gentilshommes de l'Esthonie répondent à cela: 1°. Qu'ils n'ont pas de fumier pour leurs terres, à moins d'engraisser des bœufs, et qu'ils ne peuvent engraisser des bœufs à moins que de faire de l'eau-de-vie. Mais d'abord, qu'ils en fassent, pourvu que ce ne soit pas au-delà de leurs récoltes; et ensuite, qu'ils aient plus de troupeaux au lieu des bœufs qu'ils engraissent, et ils auront tout autant de fumier. Ils répliquent encore, que les bœufs qu'on leur envoie maigres de Pétersbourg, leur rapportent à engraisser de l'argent comptant (vingt roubles et

au-delà pour chaque), au lieu qu'ils seraient embarassés du lait de leurs troupeaux. Il me semble que s'ils en faisaient du beurre et du fromage, comme on fait en Hollande, en Suisse, dans le Holstein, etc, ils pourraient le vendre avantageusement à Pétersbourg, où l'on est obligé d'en faire venir en grande quantité du Holstein.

2°. La seconde objection des gentilshommes est, qu'il y a une très-grande quantité de propriétaires terriens, trop éloignés de Pétersbourg pour prendre part aux contrats d'eau-de-vie; que ceux-ci ne sauraient que faire de leur bled, s'ils ne le vendaient pas à ceux que le voisinage de la capitale invite à passer de tels contrats, et dont le propre bled ne suffit pas pour cette entreprise. Il en résulterait, selon eux, des prix trop modiques; ce qui porterait préjudice à l'agriculture. Mais cette objection n'est que spécieuse; car, ou le bled est rare, et en ce cas il est cher; ou il est abondant, et alors la couronne en permet la sortie; et la Suède, l'Angleterre, l'Allemagne, etc. s'empressent de l'acheter.

Il suffit de cet échantillon. Je suis convaincu, comme de ma propre existence, que si les seigneurs propriétaires de l'Esthonie voulaient s'accorder entr'eux à établir ces quatre mesures, il en résulterait dans peu les effets les plus salutaires. Deux cent mille esclaves malheureux obtiendraient une ombre de propriété, et la feraient passer à leurs enfans; on les verrait devenir actifs et laborieux; il naîtrait

et se développerait peu-à-peu dans leurs ames un sentiment moral, du moment où ils ne se verraient plus en proie à un despotisme plus arbitraire que celui que l'empereur lui-même se permet d'exercer; ils ne périraient plus de faim, parce que leurs jours de corvées seraient déterminés, et qu'on leur laisserait le tems de cultiver leurs champs; ils apprendraient à aimer leurs seigneurs et à se confier en eux, et ceux-ci se délivreraient enfin du nom odieux de tyrans, que toute l'Europe leur donne à haute voix. Au bout de dix ou vingt ans, ils pourraient faire un second pas qui les rapprocherait du but où l'amour, la prospérité et le perfectionnement moral de leurs sujets, où leur propre avantage financier, où enfin le noble sentiment d'avoir rempli les devoirs de l'humanité, et les bénédictions multipliées qui accompagnent ce sentiment, les attendent!

La noblesse Esthonienne n'est rien moins qu'insensible à d'aussi belles récompenses; elle ne manquait jusqu'à présent que de courage pour faire ce qu'elle reconnaissait être bien. Ce courage, elle le trouvera sans doute sous le règne d'Alexandre I.

Je ne saurais finir mon ouvrage d'une manière à-la-fois plus touchante et plus sublime, qu'en plaçant ici l'extrait d'une lettre que ce jeune monarque, qui autorise aux plus grandes espérances, vient d'écrire tout nouvellement à un grand de l'empire, qui lui avait demandé une terre héréditaire.

« Pour la plus grande partie, les paysans de la

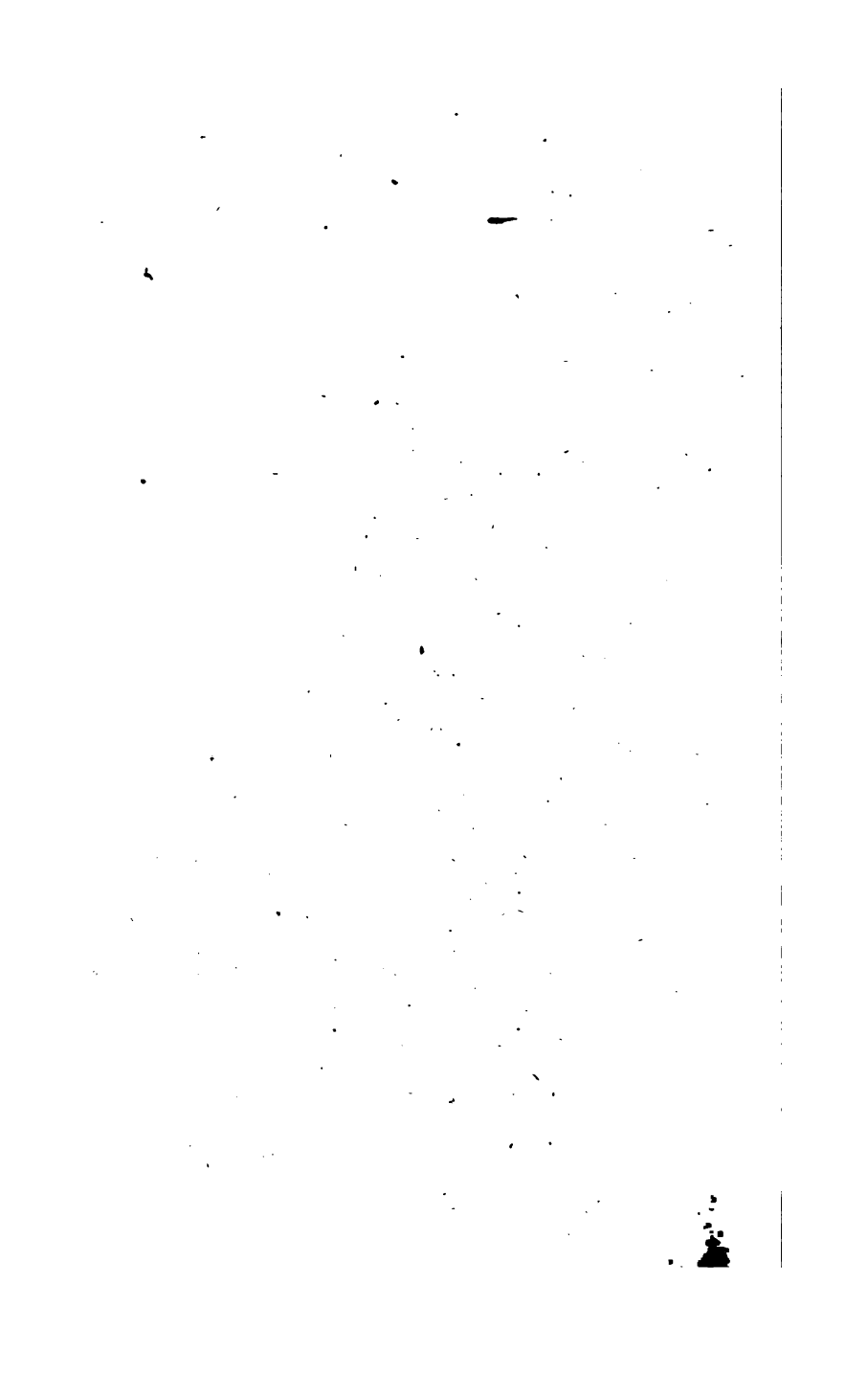
Russie, sont *esclaves ;* je n'ai pas besoin de m'étendre sur l'*avilissement* et le *malheur* d'un *état pareil.* J'ai donc *fait vœu* de ne pas en augmenter le nombre, et j'ai pris pour principe, de ne pas donner à cet effet des *paysans en propriété.* Cette terre vous sera accordée en arrentement à vie (1), à vous et à vos descendans, ce qui revient à-peu-près à la même chose, avec la seule différence que le paysan ne peut être *vendu ou aliéné comme une bête.* Voilà mes raisons ; et je suis persuadé que vous en agiriez de même à ma place (2) ».

Gloire et honneur à cet empereur humain et sensible ! Il ne lui faut ni airain ni marbre pour vivre dans la mémoire ; ce peu de paroles sont un monument qui lui assure l'immortalité dans tous les cœurs honnêtes !

---

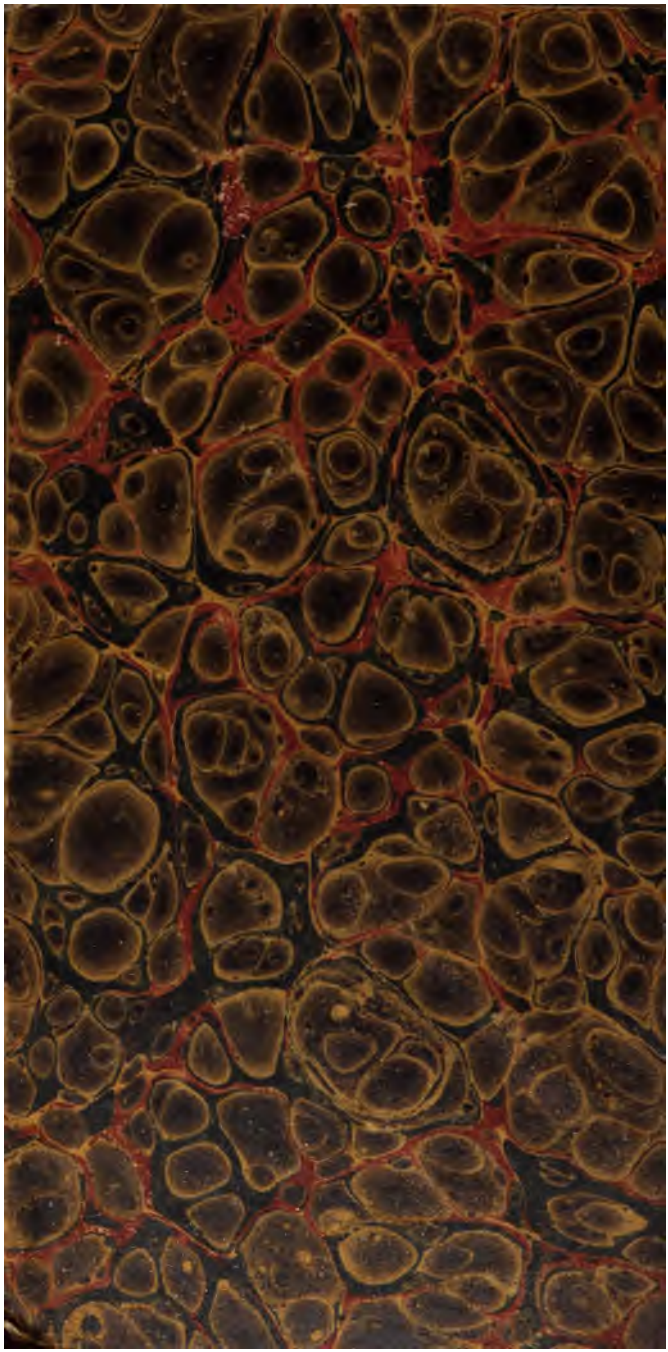
(1) C'est-à-dire en emphytéose.

(2) L'original de la lettre est français. Cet extrait en est tiré mot à mot.



Stanford University Libraries
3 6105 124 415 519

DK
186
K65
1802

Stanford University Libraries
Stanford, California

Return this book on or before date due.